

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/v10revuedeparis1836brux

REVUE
DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

TOME X.

OCTOBRE 1836.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836.

UNE

EXCURSION A GOA.

Dans le mois de novembre 1835, je me trouvais à la côte Malabare : j'avais le dessein de me rendre à Bombay, et me sentant peu de goût pour les traversées de mer, qui, outre l'incertitude attachée souvent à leur durée, ont encore l'inconvénient de ne permettre d'apercevoir les côtes qu'à l'aide d'un télescope, j'avais préféré la voie de terre. Un des points curieux de ces contrées, que les bruits répandus à cette époque dans le sud de l'Inde entouraient d'un intérêt plus vif encore, c'était Goa. J'en avais entendu parler quelquefois pendant mon séjour à Pondichéry : les droits de don Pèdre et de don Miguel étaient venus, disait-on, y chercher un dernier champ de bataille. On y faisait manœuvrer sur la carte des armées au petit pied; on leur donnait même encore les costumes de ces premiers conquérans des mers, dont la race abâtardie se retrouve presque partout sous le nom de *Ropas,* et la galanterie portugaise y rappelait, disait-on aussi, les beaux jours de la cour brillante de Goa, cette perle de l'Inde.

Je remontai la côte Malabare, et, en me rapprochant de plus en plus de ce petit royaume, je fus étonné de l'absence absolue de toutes nouvelles positives. D'après l'opinion générale, toutes relations avaient depuis long-temps cessé avec la côte et les pays anglais environnans; chacun répétait des

bruits de pillages, de massacres et de proscriptions : le voyageur devait éviter de passer dans des lieux où il ne pouvait réclamer aucune assistance d'autorités non constituées, et variant selon les hasards journaliers des guerres civiles qui s'étaient, pour ainsi dire, acclimatées dans ces contrées. Après avoir vainement pris langue à Tellichery, à Cannanore, je m'étais fait donner une lettre de recommandation pour un personnage qualifié d'ancien (*late*) secrétaire du gouvernement, et j'en étais à redouter presque les effets de ce genre d'introduction, qui pouvait me jeter dans les embarras des suspects, tant la roue de la politique tourne vite dans ce pays.

Ayant fait une dernière halte de quelques heures à Mangalone, où j'avais été reçu avec la plus cordiale et en même temps la plus haute hospitalité par les autorités anglaises, j'avais enfin, aidé des conseils de mes nobles hôtes, arrêté mon plan de campagne. — Le collecteur, M. Cotton, voulut bien faire partir devant moi un de ses péons chargé de m'annoncer au gouvernement problématique de Goa, quel qu'il fût, et de demander l'autorisation de traverser le territoire portugais, insistant pour que je ne fusse inquiété par aucune mesure vexatoire de police locale. Ce qui devait naturellement m'imposer plus de réserve et de circonspection, c'était la crainte que mes lettres ne fussent ouvertes. Porteur de plusieurs dépêches pour mon gouvernement, et honoré de lettres de recommandation pour les autorités anglaises des villes que je devais encore traverser avant d'arriver à Bombay, je ne pouvais consentir à soumettre mes papiers à aucun contrôle.

Sedashagur était le point extrême de la frontière. Je m'y rendis, et là, sans attendre les réponses peut-être indécises d'autorités en conflit, je louai une barque indienne, ce qui me laissait la faculté de me diriger vers l'endroit de la côte qui me conviendrait le mieux. Un trajet de mer d'une soixantaine de milles m'amena, au bout de vingt heures, à l'entrée de la rivière de Goa.

La perspective admirable qui s'ouvrit alors devant moi me fit éprouver une émotion que je ne connaissais pas encore. J'ai parcouru environ douze cents milles du territoire indien ; j'ai rencontré assez souvent des sites délicieux, surtout sur cette côte Malabare ; mais ici il y avait, dans le tableau qui se dé-

roulait presque magiquement sous mes yeux, quelque chose de tout-à-fait à part, et je demeurai étonné de la sublime étrangeté de la scène. Sur les hauteurs qui dominent de chaque côté la rivière, dans les îles, des forts, des couvens, toute l'architecture portugaise du XVIe siècle; ces murs larges et élevés qui ont eu leurs jours de puissance et de fière et inquiète domination, témoins muets aujourd'hui d'une décadence rapide, semblaient cependant encore, sous un soleil brûlant, étendre avec orgueil de grandes ombres dorées sur un sol indien, foulé jadis avec tant d'éclat par la première conquête européenne apparue en Asie.

Après une halte de quelques momens à la hauteur du fort d'Aguada, les inspecteurs me permirent de continuer ma route; et mon *pattemar* (barque du pays), avec ses deux voiles enflées, passa sous les forts placés à distance sur la rive droite, comme devant les édifices et les couvens situés sur la rive gauche. Je mouillai le soir près du quai, et mes craintes, déjà bien affaiblies par les distractions du paysage, s'évanouirent complétement. Peu d'instans après avoir fait prévenir de mon arrivée, je reçus à mon bord un aide-de-camp du gouvernement, et, pour toute espèce d'enquête, une invitation à un bal brillant que l'on donnait le soir même en l'honneur du passage de l'évêque de Calcutta. Je trouvai à Goa des gens bons, serviables, et empressés d'accueillir un étranger avec toute sorte d'égards. Je fis mes visites aux autorités; elles n'étaient alors que provisoires; et au lieu de ces massacres, de ces querelles sanglantes dont on m'avait tant parlé, j'appris que la petite révolution portugo-indienne s'était opérée presque à l'amiable.

Don Pèdre, voulant renverser l'ancien état de choses établi dans cette partie éloignée de ses royaumes, avait, à l'époque de la restauration de sa puissance à Lisbonne, supprimé la vice-royauté de Goa. Quelques députés de la colonie s'étaient rendus vers ce temps en Portugal. — L'un d'eux, médecin obscur et Indien du plus beau noir, eut le bonheur de plaire à l'empereur, qui lui dit: « Retourne chez toi, tu seras préfet; et pour diviser les pouvoirs, pour remplacer cette vice-royauté que je supprime, tu agiras comme gouverneur civil, et je t'adjoins un gouverneur militaire : travaillez de concert au bonheur de mes sujets. »

Le nouvel ordre de choses débarqua à la côte Malabare, en février 1854. Les Européens de naissance ou d'origine furent vivement émus de cette suprématie accordée pour la première fois au sang noir sur l'aristocratie blanche. Cependant il faut dire que, comme les Indiens furent jadis forcés dans cette colonie d'embrasser le christianisme, et de se mêler avec la population conquérante, les influences de caste et les préjugés de naissance n'ont pas là la même valeur que dans toutes les autres parties de la vaste presqu'île. Le préfet ne sut ni comprendre sa position, ni justifier son élévation par des mesures sages et utiles au pays. — Des révoltes se déclarèrent dans la province fertile de Bardes, à l'extrémité nord de ses états; une sédition militaire assez grave eut lieu a Tricole, à l'occasion de la paie, et une soixantaine de morts restèrent sur la place. Alors l'émotion se propagea dans les sept provinces de la colonie : de là, quelques assasinats, quelques proscriptions. Goa mit sur pied sa force armée, montant à cinq ou six mille hommes. L'ordre finit par se rétablir, une transaction eut lieu, mais à la condition expresse que le nouveau préfet irait s'embarquer au bas de la rivière, et quitterait des lieux où sa royauté à courte échéance avait enflammé toutes les passions. Depuis cette époque, il s'est réfugié à Daman, méditant parfois, dit-on, de reconquérir avec une flotte digne du temps des Albuquerques son pouvoir légitime, et de donner à la presqu'île le merveilleux spectacle d'une restauration noire. Quant aux autorités provisoires, étonnées elles-mêmes de leur grand coup d'état, elles en ont référé à la reine dona Maria. En attendant sa réponse, un gouvernement nul et sans force, où l'administration militaire, civile et judiciaire repose en des mains indépendantes les unes des autres et sans responsabilité, suffit néanmoins pour maintenir dans une inaction inoffensive qui ressemble à l'ordre, les trois cent cinquante mille sujets environ de ces *estados portuguezes*.

Pangim, le siége actuel du gouvernement, ville nommée à tort le *Nouveau Goa* par quelques étrangers, n'offre aucun édifice remarquable. Cependant ses quais sont beaux, ses places grandes : l'ensemble en plaît; le boulevard derrière la ville, adossé à la montagne, l'esplanade, sont de charmantes promenades d'où l'on découvre la pointe de l'ile, les forts à l'entrée

de la rivière et les vaisseaux en pleine mer, qui passent en dédaignant l'ancienne reine de ces parages pour remonter maintenant la côte jusqu'à Bombay.

Le vieux et véritable Goa, situé à cinq ou six milles sur la rivière au-dessus de Pangim, n'est plus qu'un désert. Ses eaux, n'étant plus contenues par la main des hommes, ont envahi une grande partie des territoires environnans; toutes les îles, entre lesquelles elles circulaient autrefois claires et courantes, ne reçoivent plus de culture, et sont devenues des marais dont les miasmes fiévreux répandent la mortalité. Cette influence meurtrière qui a chassé les habitans de Goa, s'étend déjà à Pangim où les pauvres populations, fuyant devant l'invasion marécageuses au lieu de la combattre, et descendant de la rivière vers la mer, étaient venues chercher un climat moins malsain et un sol moins homicide.

Au commencement du XVIIe siècle, d'après les registres des diverses paroisses, Goa pouvait renfermer cent cinquante mille communians, auxquels il faudrait ajouter en étrangers, banians (marchands du pays) et autres Hindous, cinquante mille personnes au moins; ce qui ferait approximativement une population de deux cent mille ames, sans comprendre les faubourgs, alors fort considérables et très peuplés. Et maintenant l'île tout entière, appelée Rissuarie, ne renferme pas quatorze mille habitans. Son port qui recevait les flottes du Portugal aux nombreux vaisseaux, et qui vit réunie sous le pavillon de Lisbonne l'escadre d'un des rajahs puissans de la côte, le rajah d'Honawr, est abandonné.

Toute l'agriculture se réduit à la culture du riz, mais en quantité tout au plus suffisante pour nourrir une population décimée. Le cocotier abonde et il est très beau dans le pays; il forme l'*article* principal d'exportation, effectuée au moyen de pattemars qui font le cabotage et vont à Bombay. La coloni fait encore un peu de sel, produit quelques fruits excellens, tels que mangues, bananes, pamplemousses.

On y fait aussi, comme dans toute l'Inde, du toddy, espèce de boisson fermentée, provenant du palmier.

Le mouton n'y est pas délicat, mais la volaille y est fort commune et presque pour rien; le bœuf est rare, et il est difficile de s'en procurer, parce que ce n'est pas une nourriture en usage.

Le principal impôt est celui du tabac, dont on fait une grande consommation.

Du reste, point de commerce, point de fortune considérable; les familles réputées aisées peuvent avoir de cinq à six cents roupies de revenus (la roupie vaut un peu moins de 50 sous.) Dans les classes pauvres, une, deux, au plus trois roupies par mois sont le salaire des ouvriers et des serviteurs. Aussi, beaucoup de gens de la colonie vont-ils chercher fortune ailleurs; ils émigrent ordinairement à Bombay et trouvent à se placer comme tailleurs, cuisiniers, teneurs de tavernes.

Pendant ma résidence de quelques jours à Pangim, j'avais loué une maison tout entière qui ne me coûtait de loyer qu'une roupie par jour. La volaille me revenait à trois tangs (douze sous); la douzaine d'œufs à deux sous; le riz, mesure suffisante pour plusieurs repas, huit sous; le pain quatre sous, le beurre au même prix; le bois de cuisine deux sous, le lait idem, l'huile de coco seize sous; tout cela pour la fourniture de plusieurs jours; et, encore, ces prix, laissés à la discrétion d'un daubachi (mon interprète et serviteur indien), étaient-ils nécessairement fort *exagérés.*

Lorsqu'on fait une visite au vieux Goa, on est obligé de chercher ses anciens monumens au milieu de ruines recouvertes de ronces et parmi des massifs de cocotiers, énergiques enfans de la nature, qui leur disputent ce terrain usurpé par l'homme. On débarque sur le quai, dit du Vice-Roi; une esplanade, plantée d'arbres assez beaux, existe encore. Près de là, sur la droite, se trouve l'arsenal, où quelques tristes débris de barques indiennes sont les seuls souvenirs de nos premiers navigateurs. Plus de port! plus l'ombre d'un navire! le temps a tout détruit et la nature a confirmé cet arrêt de mort. La rivière, répandue en de vastes marais, refuse, dans sa honte, le passage aux vaisseaux qui ne peuvent naviguer sur ses ondes flétries. Si, à de longs intervalles, un petit bâtiment de guerre veut forcer la passe et remonter seulement jusqu'à Pangim, il est forcé de désarmer à l'embouchure et de déposer son artillerie au fort d'Aguada, près de la mer.

Des monceaux de décombres, quelques blocs d'une grosse pierre de taille jaunie au soleil, une porte d'entrée, arrondie en voûte, et sous laquelle on aperçoit, en passant, une statue

assez informe de Gama, voilà tout ce qui rappelle maintenant, sur les ruines de tant de palais, la gloire et la splendeur des premiers vice-rois. L'intrépide Albuquerque, deux fois conquérant de Goa, et qui, en jetant les fondemens de cette belle colonie, trouvait encore le temps de prendre possession de Malacca au nom du Portugal, ou d'aller explorer le détroit d'Ormutz, revint finir sa vie dans la disgrace, ici même où il s'était illustré; noble victime des caprices et de l'envie d'une cour lointaine. Ici, encore, vécurent et le célèbre Vasco de Gama et son illustre fils Etienne, héros de cette aventureuse expédition dans la mer rouge et de ce pèlerinage au mont Sinaï, à la châsse de sainte Chaterine, la patrone de Goa. Que de hautes et hardies pensées conçues et exécutées dans ces lieux où règnent aujourd'hui deux taciturnes souveraines, la solitude et la mort!

Plus loin, ce sont les ruines du sénat, de l'hôpital, du palais de l'archevêché, réunies autour d'une assez belle place : un des côtés en est surtout remarquable; les fondations boulversées et et les fentes profondes qui les sillonnent, indiquent quelque événement extraordinaire, quelque secousse violente; on dirait qu'un tremblement de terre a passé par là. C'est qu'il faut venir jusqu'en ces pays lointains saisir les dernières traces de l'inquisition. Ce fut en 1812, à l'instigation du cabinet de Londres, et à l'époque où les Anglais avaient établi garnison dans les états de Goa, que la cour de Rio-Janeiro permit la suppression du sombre tribunal. Ce bâtiment, malgré sa pesante masse, fut en un instant détruit; on avait jeté ces blocs de granit sur la pensée humaine, en se redressant elle les renversa. Des serpens et d'autres reptiles se disputent seuls aujourd'hui l'intérieur de ces hideux souterrains.

Les nombreux couvens qui furent élevés dans la cité sont encore debout dans leurs magnificences. C'est Saint-Gaëtan, de l'ordre des théatins qui vinrent d'Italie au XVIIe siècle, et qui ont imité dans leur église la coupole de Saint-Pierre au Vatican; c'est le couvent des franciscains qui entretenaient des relations religieuses et scientifiques avec Daman, Diu et Macao, Bon Jésus, où est la châsse de saint François-Xavier, le fondateur de l'ordre des jésuites dans l'Inde, en l'an 1543. Il avait accompagné le gouverneur-général Martin de Souza à Goa, avait fait des voyages aux Moluques, et après être venu assister

dans ses derniers momens le respectable vice-roi Jean de Castro, était retourné finir lui-même sa vie et sa mission près de Canten, dans l'île de Sancie. Son corps, ramené d'abord à Malacca, fut transporté à Goa et confié aux jésuites qui le déposèrent dans la belle châsse que l'on voit encore ; elle est placée dans une chapelle sur un monument en marbre noir d'Italie. Les bas-reliefs sont très bien exécutés et représentent les actions principales du saint ; sa statue existe aussi, elle est en argent massif. — Enfin, parmi ces innombrables couvens qui rivalisent de grandeur et de hardiesse d'architecture, domine, sur la montagne du Rosaire, l'immense collége des Augustins. Peu de villes en Europe peuvent s'enorgueillir d'un édifice aussi remarquable ; les cloîtres, les longues et larges galeries, les cours intérieures et l'église ornée de onze autels, sont d'un grandiose admirable. Nulle part ailleurs, on ne rencontrerait rien de comparable aux traces du culte extérieur rendu autrefois ici à cette religion chrétienne qui, imposée par de fiers conquérans à des populations vaincues, sentait le besoin de s'entourer de tout ce qui pouvait agir sur l'imagination, et de frapper des esprits orientaux par la pompe de ses cérémonies et la magnificence de ses basiliques.

Ainsi donc, parmi tant de grandeurs passagères, au milieu de ces décombres que le pied heurte à chaque pas, de ces restes du pavé des rues, de ces bois de cocotiers qui ont remplacé les massifs des maisons, et dans cette enceinte d'une ville silencieuse et abandonnée depuis long-temps, s'élèvent seules encore, comme des oasis, les vivantes traditions de l'omnipotence de la religion chrétienne au moyen-âge. Elles se maintenaient jusqu'à présent dans ce désert triste et morne par les soins des derniers habitans, à la robe noire ou blanche, dignes gardiens des ruines de ces grandeurs humaines dont ils prêchent le néant. Mais, lors de mon passage, depuis huit mois, un ordre cruel, inspiré à Lisbonne par le zèle peu raisonné de l'esprit démocratique (car la philosophie a aussi son fanatisme), un ordre transmis au gouvernement de Goa, a fait expulser de chaque couvent une cinquantaine de malheureux qui s'y recrutaient encore et empêchaient les murs de tomber. Aujourd'hui, moines et religieuses, presque tous Indiens, sont allés de nouveau se confondre avec leur race pauvre, misérable et fai-

néante. — Dans un petit nombre d'années, lorsque ces vastes bâtimens, dévorés déjà, et avec une effroyable rapidité, par le salpêtre, n'étant plus entretenus par la main de l'homme qui luttait constamment contre l'action corrosive des élémens, se seront écroulés, de Goa il ne restera plus que le souvenir, et ces lieux sur lesquels s'acharne le génie de la destruction, exhalant, au milieu de ronces et de broussailles épaisses, des miasmes homicides, ne seront plus connus que par le soin de l'Indien à les éviter.

F. DE M. S.

L'INTRIGUE

DANS LA CUISINE,

OU

CE QUI VIENT DE LA FLUTE RETOURNE AU TAMBOUR.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

J'ai dit, dans la préface d'une de mes éditions, que lorsqu'on aimait à jouer des proverbes, il fallait en faire; cela était vrai, surtout à l'époque où ce goût me prit. Je donnais une fête à une jolie maison de campagne près de Paris. Parmi les invités se trouvaient des hommes célèbres par leur réputation littéraire; je ne citerai que Geoffroy, parce qu'il est mort; les autres vivent encore, Dieu merci! et je n'ajouterais rien à leur réputation en les nommant. Ma vanité était excitée, ce qui n'est pas rare quand on est jeune; je fis la petite pièce qu'on va lire. Pourquoi ne l'ai-je pas fait imprimer plus tôt? C'est qu'il m'était venu des délicatesses que j'avais adoptées sans les comprendre; il y avait apparemment de cela dans l'air qu'on respirait alors. J'aurais pu me rappeler cependant qu'elle avait été jouée, et plusieurs fois, devant des femmes d'une bonne réputation, parmi lesquelles je puis compter ma mère, et que mon

but principal était de faire justice de toutes les filles-mères qu'on produisait alors sur la scène. Le théâtre du Vaudeville en a fait la nomenclature dans un couplet que voici :

Sur chaque théâtre on fait un enfant.
La jeune Lisbeth a fait un enfant.
La folle à Palmer a fait un enfant;
Alix en donna la méthode.
Dans *Anacréon* on fait un enfant.
La belle Laurence a fait un enfant.
Qui veut, à son tour, lui faire un enfant :
Voilà la morale à la mode (1).

Le fond de ces pièces était présenté du côté sentimental, par conséquent niais; je pris le fond du côté vrai, par conséquent comique, en mettant l'intrigue dans la cuisine, et en faisant précéder le proverbe d'un prologue sur les mélodrames du temps.

N'ayant pas fait imprimer cette pièce dans les deux premiers volumes que jai publiés, ne trouvant plus à la placer convenablement dans les volumes qui ont suivi, je me décidai à ne la faire paraître qu'après l'édition complète de mes proverbes, et en dehors de cette édition.

Le prologue m'a servi plusieurs fois en le modifiant selon les circonstances, parce qu'il m'offrait la facilité d'y placer des personnages d'après le talent qui les distinguait. Ainsi, à Hambourg, deux femmes, dans la position la plus élevée, se présentaient comme actrices au général qui jouait le directeur du théâtre, se disputant des rôles dans la pièce de Roxelane. L'une, née en Pologne, exécutait, avec une rare perfection, les danses de son pays; l'autre chantait à ravir. Pour les juger, le directeur faisait danser la première et chanter la seconde, ce qui n'empêchait pas Mlle Larmoyant de venir à son tour.

(1) *Lisbeth* et *le Major Palmer*, à l'Opéra-Comique.
Alix de Beaucaire, au Grand-Opéra.
Anacréon chez Polycrate, id.
Laurence, de M. Legouvé, à la Comédie-Française.

En écrivant l'*Intrigue dans la cuisine*, je n'avais pas pensé à la difficulté de trouver dans ma société une femme d'un talent assez exercé pour jouer le rôle principal. Je m'adressai à Mlle Rose Dupuis, si décente dans toutes ses habitudes, si séduisante par son organe, et si jolie. Elle accepta, et je lui dus incontestablement un succès qui passa mes espérances. Les applaudissemens qu'elle reçut, lorsqu'elle réclama l'indulgence d'un auditoire qui avait le droit d'être difficile, ne me laissèrent aucun doute à cet égard.

PROLOGUE.

PERSONNAGES.

LE DIRECTEUR d'un théâtre.—FLORICOUR, comédien.—
Mademoiselle LARMOYANT, comédienne.

(La scène se passe en province chez le Directeur.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DIRECTEUR, FLORICOUR.

LE DIRECTEUR.

Vous allez me taxer d'enfantillage, mon cher Floricour; mais je vous avoue que ce n'est pas sans crainte que je vois avancer le moment de la représentation de cette pièce. Je sais bien que c'est l'auteur qui est responsable des choses que l'on y trouvera à redire; que nous avons affaire à un public rempli d'in-

dulgence ; que notre parterre n'est pas composé, comme celu de la capitale, d'écoliers turbulens et de juges impitoyables ; malgré cela, je tremble.

FLORICOUR.

Parce que vous aimez à trembler ; c'e st votre nature ; il y a beaucoup de gens comme cela. Mais moi qui suis ami de l'auteur, et qui, par conséquent, devrais trembler bien davantage, je n'ai pas la moindre inquiétude. Si l'on se pique ici, comme c'est l'ordinaire des villes de province, d'imiter le ton et les airs de la capitale, je vous assure qu'on applaudira cette pièce, parce qu'elle est tout-à-fait dans le goût du jour.

LE DIRECTEUR.

Je ne croirai jamais qu'on souffre des filles-mères sur les théâtres de Paris.

FLORICOUR.

Je vous dis qu'on ne veut plus que cela. C'est une rage.

LE DIRECTEUR.

Vous vous moquez de moi, j'en suis sûr ; et vous vous entendez avec l'auteur pour me persuader que sa pièce ne révoltera pas. Je n'ai jamais été à Paris, il est vrai ; mais si les pièces dont vous me parlez existaient réellement, que diable ! mes correspondans m'en auraient au moins envoyé quelques-unes ; il ne m'en est pas encore tombé entre les mains.

FLORICOUR.

Cela n'est pas surprenant. Ces sortes d'ouvrages sont d'une complexion si frêle, qu'on doit craindre de les faire voyager.

LE DIRECTEUR.

Quoique directeur de spectacle, j'ai toujours préféré les pièces morales à celles qui font de l'argent ; aussi ne suis-je guère avancé ; mais j'ai la réputation d'un honnête homme et vous allez peut-être me la faire perdre. Que je me repens de ma faiblesse!......... (On entend du bruit.) D'où vient donc ce bruit.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE LARMOYANT.

FLORICOUR.

Je ne me trompe pas ; c'est Mlle Larmoyant. Quelle divinité vous envoie vers nous ?

Mlle LARMOYANT.

Le diable.

FLORICOUR.

En vérité.

Mlle LARMOYANT.

Je ne suis pas fâchée, Floricour, de vous trouver ici pour vous faire juge de ce qui m'arrive. L'envie, qui s'attache toujours au mérite, avait fait pour moi un véritable enfer de l'Ambigu-Comique où je jouais, comme vous savez, à la grande satisfaction de tout Paris. Outrés de ma supériorité, mes camarades, hommes et femmes, se sont entendus pour me donner tous les déboires possibles. Je suis assez aguerrie, Dieu merci ! et j'aurais fait tête à l'orage, sans un maudit Laffairé qui recrutait des sujets pour je ne sais quel directeur de cet endroit. Le désir de me venger d'imbéciles que ma retraite allait réduire à la paille, m'engagea à prêter l'oreille aux propositions de ce Laffairé, et sur sa parole, j'eus la simplicité de me mettre en route. Mais ne voilà-t-il pas qu'en arrivant ici, j'apprends que mon apoco de directeur a complété sa troupe, et que je deviens inutile. Vous me connaissez, Floricour ; vous savez combien je suis douce, combien je suis bonne, comme on fait de moi tout ce qu'on veut pour peu qu'on sache s'y prendre ; mais mettez-vous à ma place. N'ai-je pas raison d'être furieuse ? Aussi je ne me possède pas. Vous qui me paraissez en pied dans ce misérable taudis, rendez-moi donc le service de me dire où je trouverai ce traître de directeur afin que je puisse au moins me satisfaire. Il faut que je voie ce directeur. Où est-il ?

LE DIRECTEUR, avec le plus grand sang-froid.

Ici, mademoiselle ; et c'est moi.

Mlle LARMOYANT.

Ah ! c'est vous, monsieur ?

LE DIRECTEUR.

Moi-même, mademoiselle.

Mlle LARMOYANT.

Vous m'avez entendue ? Je m'efforcerai d'être calme. Je suis calme. Que me répondrez-vous ? Là, voyons, que me répondrez-vous ?

LE DIRECTEUR.

Vous me faites plus coupable que je ne le suis. M. Laffairé est une tête légère qui ne m'a rien fait dire, et comme mon théâtre ouvrait aujourd'hui pour la première fois de la saison, j'ai dû prendre mes précautions. Au surplus, mademoiselle, j'entends trop bien mes intérêts pour ne pas profiter de votre bonne volonté. Mais faites-moi la grace de m'apprendre quel est votre emploi ?

Mlle LARMOYANT.

Les princesses vindicatives, les femmes coupables et les filles-mères.

LE DIRECTEUR.

Les filles-mères ! je n'aurais jamais cru qu'avec un physique aussi imposant, vous pussiez jouer dans le comique.

Mlle LARMOYANT.

Qui vous parle de comique, monsieur ? Il me semble n'avoir pas dit un mot de cela.

LE DIRECTEUR.

Vous avez nommé dans votre emploi les rôles de filles-mères.

Mlle LARMOYANT.

Sans doute.

LE DIRECTEUR.

Eh bien ?

Mlle LARMOYANT.

D'où venez-vous donc, si vous ne savez pas que ces sortes de rôles sont le *nec plus ultrà* du pathétique?

LE DIRECTEUR.

Du pathétique !

Mlle LARMOYANT.

Comment Floricour ne vous a pas mis plus que cela au courant des pièces en vogue?

FLORICOUR.

Il refuse de me croire.

LE DIRECTEUR.

Tant mieux, tant mieux, si les filles-mères sont à la mode; car vous saurez que nous en avons une dans la pièce de ce soir. Elle n'est pas tragique à la vérité; ce n'est qu'une cuisinière.

Mlle LARMOYANT.

Une cuisinière, monsieur! Une cuisinière fille-mère! C'est étrangement abuser du genre que de le ravaler ainsi jusqu'à la bourgeoisie... Vous serez sifflé, je vous le prédis, et vous n'aurez que ce que vous méritez. Une cuisinière fille-mère! je n'en reviens pas.

LE DIRECTEUR.

Une fille-mère pathétique me paraît encore plus inconcevable, et je serais curieux de voir comment on s'y prend pour intéresser en faveur d'un personnage aussi grivois.

Mlle LARMOYANT.

On peut vous satisfaire. Floricour, savez-vous encore votre rôle du comte de Walbeck dans le pièce de ce nom? Nous répéterions devant monsieur la scène de la forêt.

FLORICOUR.

Je sais vingt rôles de pères indulgents, et si celui du comte de Walbeck ne me revenait pas en entier, j'y suppléerais par des lambeaux de rôles semblables. Les auteurs eux-mêmes ne font pas autre chose.

Mlle LARMOYANT.

Fort bien. Je vais mettre monsieur au fait du sujet. Laure de Walbeck, poursuivie par une destinée malheureuse, a donné le jour à trois enfans, dont pas un n'a le même père. Après des

incidens inouis qui remplissent les deux premiers actes, elle se trouve, au commencement du troisième, égarée dans une forêt, pendant la nuit, avec Frédéric, le seul enfant qui lui reste. A propos, Floricour : qui est-ce qui fera cet enfant ?

FLORICOUR.

Nous n'en avons pas encore.

Mlle LARMOYANT.

Un théâtre sans enfans ! la chose est neuve. Il nous en faut un cependant. Ce n'est pas que je ne puisse m'en passer pour le commencement de la scène ; mais pour la fin, cela est impossible ; l'effet serait manqué.

FLORICOUR.

Je vais prier l'un de nos acteurs de se charger de cette fin de scène ; vous pouvez même commencer ; je serai revenu à temps pour ma réplique.

(Il sort.)

Mlle LARMOYANT.

Mettez-vous bien dans l'esprit, monsieur, la situation cruelle d'une jeune personne vertueuse abandonnée successivement par trois hommes qui l'ont séduite, et qui retrouve un père dont elle redoute le courroux. Supposez-moi les cheveux épars, une robe déchirée par les ronces de la forêt, le reste me regarde, et je commence :

« Malheureuse Laure ! Les jours brillans de ton bonheur, en s'éloignant de toi, ne t'ont laissé que l'affreuse obscurité de l'infortune. La plus rare vertu n'a pu fléchir ce ciel courroucé ! Infortunés dont mes bienfaits ont tant de fois soulagé la misère, que sont devenus les vœux que vous faisiez pour moi ? Ah ! le plus cruel de mes maux est de ne pouvoir vous tendre encore une main secourable. Il est donc vrai que la bienfaisance est le seul sentiment durable au cœur d'un être généreux.

« Et vous, vous, barbares époux qui m'avez tour à tour et séduite et trompée, que vous avais-je fait pour me traiter avec autant de cruauté ? Ma faiblesse, en rêvant des protecteurs, n'a rencontré que des bourreaux. Trois fois, triste lierre, j'ai

cherché l'ormeau secourable, trois fois le désespoir a suivi mon erreur.

« Viens, mon fils, mon seul bien ; viens, viens te reposer sur le sein de ta mère. La Providence, en m'enlevant tes deux frères, semble avoir voulu resserrer encore les liens qui m'unissent à toi. Vivante image de ton père, tu n'abuseras pas, comme lui, des dons précieux de la nature... J'entends marcher ; ce sont les pas d'un homme ; cache-toi derrière ce feuillage, ô mon fils..... Mon Dieu, je te rends grace ; ce n'est qu'un vieillard, et mon innocence, cette fois, ne courra aucun danger.

LE COMTE DE WALBECK.

« Une voix a frappé mon oreille ; elle a retenti jusqu'au fond de mon cœur. Serait-ce la sympathie du malheur, et ces bois recèlent-ils quelques infortunés ?

LAURE.

« Quels accens !

LE COMTE.

« Une jeune fille ! grands dieux ! Que de souvenirs amers cette vue me rappelle !

LAURE.

« Approchez, bon vieillard, et n'imputez qu'à l'intérêt que vous m'inspirez les questions que je brûle de vous faire. Que cherchez-vous si tard dans cette forêt ?

LE COMTE.

« La mort.

LAURE.

« Juste ciel ! Quel est votre nom ?

LE COMTE.

« Un secret.

LAURE.

« Votre âge ?

LE COMTE.

« Soixante-douze ans.

LAURE.

« Votre état?

LE COMTE.

« Homme d'honneur et père malheureux. »

LE DIRECTEUR.

Comment dites-vous?

FLORICOUR.

Homme d'honneur et père malheureux.

LE DIRECTEUR.

Ah! c'est là votre état. Continuez.

LAURE.

« Encore une question, de grace; ce sera la dernière. Eûtes-vous des enfans?

LE COMTE.

« Une fille.

LAURE.

« Existe-t-elle encore?

LE COMTE.

« J'ignore si le ciel l'a soustraite à la malédiction dont je voulais l'accabler avant de descendre dans la tombe.

LAURE.

« Mon père, révoquez cet arrêt cruel.

LE COMTE.

« Vous, ma fille?

LAURE.

« Qui va expirer à vos pieds, victime de vos préjugés.

LE COMTE.

« De tous les préjugés qui désolent l'humanité, je n'en ai qu'un, celui de haïr le vice et de chérir la vertu. Fuis loin de moi, opprobre de mon sang; tu as flétri ma vieillesse, déshonoré mes cheveux blancs. Voilà donc le fruit de soixante ans de vertu! Fuis, fuis, te dis-je.

LAURE, au désespoir.

« Non, mon père ; vous m'écouterez. J'ai perdu mon innocence, il est vrai ; mais la vertu me reste ; sa voix est encore toute puissante sur mon ame. Si les cœurs durs me repoussent, les cœurs sensibles m'admireront. Mon père, ne me punissez pas d'avoir cédé à la voix impérieuse de la nature et du sentiment. Mon père, regardez-moi. Le cruel, il détourne les yeux. Mon père, voyez l'état où vous réduisez votre enfant.

(Elle tombe à genoux.)

LE COMTE, avec fureur.

« Je te donne ma malédiction.

LAURE, d'un ton d'égarement.

« O terre, entr'ouvre-toi. Mon père m'a maudite. Il a dit d'une voix impossante et sévère : Je te donne ma malédiction. (Dans le délire.) Je suis contente, bien contente. Je vais quitter un monde qui ne peut m'apprécier, pour jouir dans le ciel des récompenses destinées aux ames justes et bienfaisantes. Les méchans ne m'y poursuivront pas ; ils n'ont point d'accès dans l'asile que je vais habiter. (A son père qu'elle ne reconnaît pas.) Qui êtes-vous? Ah! c'est toi, bonne Mathurine; tiens, prends cet anneau. Prends-le. C'est tout ce qui me reste. Comme tu me regardes! Je suis bien changée, n'est-il pas vrai ? Ce sont eux qui en sont cause.

LE COMTE.

« Eux! Qui ?

LAURE.

« Les méchans.

LE COMTE.

« Qui sont-ils, ces méchans?

LAURE.

« Mes époux. Ils m'ont fait bien du mal.

LE COMTE.

« Elle a perdu la raison. Qu'ai-je fait ? Père cruel! Ma fille, je ne suis pas Mathurine ; je suis ton père.

LAURE.

« Un père !... Plus... Il m'a maudite.

LE COMTE.

« Mon enfant, regarde-moi... Dans cette forêt, seul, sans secours ! La mesure de mes maux est à son comble. Ma Laure !

LAURE.

« Oui, bonne Mathurine, je suis ta Laure à toi. Tu ne m'as jamais abandonnée dans mes malheurs. Je te lègue mon fils; tu l'aideras à verser quelques fleurs sur ma tombe.

LE COMTE.

« Je croyais qu'elle n'avait plus d'enfant. Laure, reviens à toi. Je rends justice à ton ame angélique. Ton fils deviendra le mien, et si tu parviens à retrouver l'un de tes époux, je l'adopte pour gendre.

LAURE, revenant à elle par degré.

« Quel baume salutaire vient tout à coup cicatriser mes plaies !... Un ange m'a mise à l'abri de ses ailes... Je respire plus librement... mon père !

LE COMTE.

« Ma chère enfant ! Où est ton fils ? que je lui prodigue mes plus tendres caresses.

LAURE.

« Paraissez, Frédéric, et venez tomber aux genoux du père de votre mère.

FRÉDERIC.

« Ah ! grand-papa !

(Fin de la scène.)

LE DIRECTEUR, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Mlle LARMOYANT, avec humeur.

Qu'avez-vous donc à rire, monsieur ?

LE DIRECTEUR.

Je vous demande pardon, mademoiselle; mais je n'ai jamais rien vu d'aussi bouffon.

Mlle LARMOYANT.

Et moi, monsieur, je n'ai jamais rien vu d'aussi ridicule que votre théâtre. Des enfans d'une taille comme on n'en voit nulle part, un directeur d'une ignorance à faire pitié! Si votre public est aussi impertinent que vous, je ne regrette pas de n'avoir rien à démêler avec lui. Adieu, monsieur, je retourne à l'Ambigu-Comique; c'est là, là seulement qu'on sait apprécier les vraies beautés du genre.

(Elle sort avec l'acteur qui a joué Frédéric.)

SCÈNE DERNIÈRE.

LE DIRECTEUR, FLORICOUR.

FLORICOUR.

Elle sort piquée, et vraiment elle a sujet de l'être.

LE DIRECTEUR.

Ma foi! j'aurais étouffé si je me fusse retenu plus long-temps. J'avoue que je ne me faisais pas idée de pareilles folies.

FLORICOUR.

Je ne trouve pourtant rien de si extravagant dans cette scène. D'abord, elle est belle de style.

LE DIRECTEUR.

Allons donc! La forme et le fond, tout se ressemble. Une fille qui a trois époux et pas de mari, qui ne regrette pas son innocence parce que sa vertu lui reste, qui prend son père pour sa nourrice, et qui tombe dans le délire pour faire des sentences. Je défierais le poète le plus harmonieux de faire passer de pareilles balivernes.

FLORICOUR.

On les écoute cependant, on les applaudit même tous les jours à Paris.

LE DIRECTEUR.

Ils sont fous, à Paris.

FLORICOUR.

Il y a une excuse à tout, et puisque les filles-mères sont à la mode, il faut bien, par respect pour les convenances, les parer d'un vernis séduisant.

LE DIRECTEUR.

Eh! morbleu! c'est un tort de plus. Où est la nécessité de séduire? A quoi bon mêler et le ciel, et la Providence, et la bienfaisance dans tout cela? Et puis ces évanouissemens, ces absences d'esprit et ces retours à la raison qui arrivent tout juste quand on a ému un imbécile de père. Le beau spectacle à donner en exemple!

FLORICOUR.

On n'a pas non plus la prétention d'offrir cela en exemple.

LE DIRECTEUR.

Alors, faites du gai, du vrai, du naturel, ce n'est jamais dangereux. Ce que je viens de voir me raccommode avec notre pièce nouvelle. Notre héroïne me paraît parfaite à présent, positivement parce qu'elle n'a pas de vernis séduisant. Elle est trop occupée des embarras de sa situation pour faire de grandes phrases, aussi ne cherche-t-elle pas à éblouir, et si elle obtient quelque indulgence, ce sera, je l'espère, parce qu'elle ne cherche pas à paraître meilleure qu'elle n'est. C'est un mérite.

FLORICOUR.

Ah! mon cher directeur, vous en revenez toujours à réclamer l'indulgence.

LE DIRECTEUR.

C'est que nous en avons grand besoin. Si l'ouverture de notre théâtre s'annonçait par une chute, savez-vous bien que nous risquerions de n'avoir personne de la saison?

FLORICOUR.

N'ayez aucune inquiétude, je connais les usages de Paris. Nous ferons entrer dans la salle plus d'amis que de billets payans : et parbleu! il faudrait que nous fussions bien maladroits si nous n'étions pas applaudis.

FIN DU PROLOGUE.

L'INTRIGUE

DANS LA CUISINE.

PERSONNAGES.

TOINETTE, cuisinière.
JAVOTTE.
SANS-QUARTIER, soldat, amant de Toinette.
M. TAPIN, bourgeois, autre amant de Toinette.
BLAISE, domestique.

(La scène se passe dans une ville de garnison. Le théâtre représente une cuisine.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISE, seul.

Parguenne! faut avouer que celui-là qu'a dit qu'un bonheur n'arrive jamais sans l'autre était un homme d'un fier génie, oui. C'est que c'est vrai comme tout. Moi, par exemple, je ne savais que devenir. Eh bien! le même jour que j'apprends la mort de ma tante Bernard qui me laisse six cents francs d'héritage, v'là-t-il pas que j'entre dans cette maison-ci, qui est ben la meilleur de la ville? Quand n'y aurait que cette mam-

zelle Toinette! Quel Roger Bontemps! Alle n'engendre pas de mélancolie, toujours. Ce n'est pas qu'alle ne me tarrabuste ben queuque fois, mais c'est si gentiment qu'on ne peut pas lui en vouloir. Monsieur l'aime comme ses petits boyaux. Ma fine! il a raison; c'est vraiment une fille d'or pour donner de la réputation à une maison. Nous sommes ici comme dans une manière d'étape depuis que son cousin le militaire est arrivé : on rit, on boit, on chante...... prrrr... L'ouvrage se fait quand on a le temps. Monsieux ne dit jamais rien ; pourvu qu'on ne dérange pas ses livres et ses écritures, le reste lui est égal. Avec tout ça, c'est un drôle d'homme que monsieux, ils disent tous qu'il a de l'esprit, je ne vas pas à l'encontre, mais je ne changerais pas avec lui. Non, je ne voudrais pas changer avec lui. Car, enfin, il y a une chose certaine, c'est que je le trompe, moi, et que, lui, il ne me trompe pas. Or, celui qui trompe a toujours plus d'esprit que celui-là qui se laisse tromper. Pas plus tard que l'autre jour encore, j'avais envie d'une belle paire de souliers tout neufs, qu'il n'avait pas mis deux fois : j'entre dans son cabinet à l'heure ousqu'il aime le moins à être dérangé, et je lui dis comm ça d'un air ben bête : Monsieux, que je lui dis, faut tout de même que vous ayez marché sur queuque chose de coupant, car vous avez un de vos souliers qu'est tout fendu. — Queuque ça me fait, imbécile, qu'il me dit. — Dam, monsieux, que je lui dis, je n'étais pas fâché de dire ça à monsieux avant que de les faire raccommoder. — Est-ce que je porte des souliers raccommodés? qu'il me dit alors avec sa grosse voix. Garde-les pour toi, et va-t'en. — Mais, monsieux, que je lui dis encore pour le faire bisquer, c'est que c'est vos souliers neufs. — Fichtre, qu'il se met à dire, car il jure queuque fois, monsieux, veux-tu ben t'en aller et me laisser tranquille. — Ah! mon Dieu! que je lui dis, il n'faut pas vous mettre en colère pour ça. Mon Dieu! monsieux, v'la que je m'en vas. (Il rit aux éclats.) La bonne dupe! C'est que c'est, ma fine, d'excellens souliers, et qui ne sont pas plus déchirés que moi. (On sonne.) Allons, v'là qu'on sonne, à présent. On n'est jamais dérangé dans cette maison-ci que quand on est à rien faire.

(Il va ouvrir.)

SCÈNE II.

BLAISE, JAVOTTE.

BLAISE.

Tiens! c'est mamzelle Javotte. Bonjour, mamzelle Javotte.

JAVOTTE.

Toinette est-elle là?

BLAISE.

Non, mamzelle Javotte; mais attendez, je vas voir à l'appeler; alle est sans doute dans sa chambre.

JAVOTTE.

Où est sa chambre?

BLAISE.

Tout près celle à monsieux.

JAVOTTE.

Je vais y monter.

BLAISE.

Ça serait peine perdue; vous n'y entreriez point. N'y a jamais qu'alle qui y mette le pied.

JAVOTTE.

Queu mystère!

BLAISE.

C'est comme ça.

JAVOTTE.

Dis-moi un peu : y a-t-il long-temps qu'elle n'a vu le dragon?

BLAISE.

Son cousin? Il a déjeûné ici ce matin avec deux de ses camarades; il viendra goûter se soir.

JAVOTTE.

Fort bien. Appelle-la.

BLAISE, à la coulisse.

Mamzelle Toinette, mamzelle Javotte a queuque chose à vous dire ; descendez.

TOINETTE, dans la coulisse.

Je n'ai pas le temps ; dis-lui de revenir.

JAVOTTE.

Toinette, c'est de la part d'un de vos cousins.

TOINETTE.

Quel cousin.

JAVOTTE.

C'en est un que vous ne connaissez pas encore.

TOINETTE.

Qu'il aille se promener ; j'en ai assez pour le moment.

JAVOTTE, à Blaise.

Est-ce que M. Tapin serait là-haut, par hasard ?

BLAISE, affectant un air niais.

Qu'est-ce que c'est que M. Tapin? Je connais ben ce nom-là, mais je ne sais pas ce que c'est.

JAVOTTE.

L'imbécile! Il va me faire croire qu'il ne connaît pas M. Tapin, ce bourgeois qui demeure au coin de la rue de Paris, et qui prend toujours son temps pour rendre visite à ton maître quand il sait qu'il est sorti, afin de ne trouver que Toinette, et pouvoir s'enfermer des heures entières avec elle.

BLAISE.

Oh! oui, oui.

JAVOTTE.

Sais-tu pourquoi ils s'enferment ainsi?

BLAISE.

La belle malice! c'est pour ne pas être dérangés.

JAVOTTE.

Dérangés, de quoi ?

BLAISE, d'un air de confidence.

Il lui montre l'histoire.

JAVOTTE.

L'histoire! C'est impayable. Toinette étudiant l'histoire, et l'histoire de M. Tapin encore. (Elle rit.) Quel conte que cette histoire-là! Et ton maître, lui, qu'est-ce qu'il lui montre quand il l'emmène à sa petite maison du rempart?

BLAISE.

Comment peut-on le savoir? Alle ne se plaint jamais.

JAVOTTE.

Pauvre petite colombe! Elle amasse une dot pour quelque imbécile.

BLAISE.

Je voudrais ben être cet imbécile-là, moi; car alle sera riche, dà! Et pis avec ça, je ne sais pas comment alle s'y prend. Moi, quand je sors d'une maison, la première chose qu'on me recommande, c'est de n'y plus remettre les pieds; au lieur qu'elle reste toujours bien avec tous les maîtres qu'alle quitte. De cette manière, vous comprenez que si alle venait à se marier d'un jour à l'autre, tous ces maîtres-là ne pourraient pas s'empêcher que de lui bailler queuque chose, et c'est fort avantageux dans les commencemens d'un ménage. Mais je l'entends; je vous laisse avec alle. Au revoir, mamzelle Javotte.

(Il sort.)

SCÈNE III.

JAVOTTE, seule, ensuite TOINETTE.

JAVOTTE.

Est-alle heureuse, cette Toinette! V'là un nigaud tout prêt à l'épouser quand alle voudra, et moi, v'là bentôt dix ans que j'en cherche un sans pouvoir le trouver.

TOINETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce cousin qui vous a chargée de me parler?

JAVOTTE.

C'est un cousin de ma façon. Je me mêle aussi de faire des cousins, moi.

TOINETTE.

Javotte, allez-vous recommencer vos commérages?

JAVOTTE.

Écoute donc, ma fille, tu n'es pas une princesse; on peut ben badiner un instant avec toi avant de te parler raison. (D'un air d'intérêt.) Si tu savais ce qu'on dit de toi à la fontaine. On est si bavard dans cette ville-ci! on est si curieux, si trigaud! C'est qu'hier, j'ai vu le moment où je serais quasi forcée de me battre pour soutenir ton parti.

TOINETTE.

Vous êtes bien bonne; je me moque des propos, moi. Telle qui crie contre moi voudrait bien être à ma place.

JAVOTTE.

C'est qu'il paraît qu'on sait tout ce que tu fais.

TOINETTE.

Je parie que la plus instruite n'en sait pas la moitié.

JAVOTTE.

Tu prends un mauvais chemin, ma fille.

TOINETTE.

Je prends le chemin qui me convient, ma bonne.

JAVOTTE.

C'est qu'on te voit encore arriver de ton village avec tes sabots et ton jupon de calmandre. Dame! alors, tu n'avais pas des lingots d'or à tes oreilles.

TOINETTE.

Je les ai, ma foi, ben gagnés, c'est le fruit de mon travail.

JAVOTTE.

Et tes bonnets à dentelle, et tes jupons garnis.... C'est que ça saute aux yeux, vois-tu?

TOINETTE.

C'est bien pour ça que je les porte ; j'aime mieux faire envie que pitié.

JAVOTTE.

Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas aller à la fontaine toujours ; car tu y serais mal reçue.

TOINETTE.

Dieu merci ! je n'y vais jamais ; je suis trop maladroite, j'y casse toutes mes cruches.

JAVOTTE.

Tu plaisantes toujours ; mais tu te déshonoreras, tu te perdras, et si tu quittes cette maison-ci, tu n'en trouveras pas d'autre, mon enfant, tu ne pourras plus servir.

TOINETTE.

Je me ferai dame ! on me servira.

JAVOTTE.

Ah ! Toinette dame ! madame Toinette !

TOINETTE.

Tiens ! ce serait la première fois qu'une servante serait devenue maîtresse, n'est-ce pas ? Et sans aller chercher si loin, madame Ledoux, la marchande de draps, n'avait pas été la cuisinière de monsieur Ledoux avant de devenir sa femme ?

JAVOTTE.

Oui, berce-toi d'ça. Madame Ledoux était sage ; elle n'avait jamais eu d'enfant que d'son mari avant de l'épouser. Ton maître t'épousera, compte là-dessus. Ce n'est pas l'embarras, on dit qu'ça presse. Tu as beau te serrer, nous ne nous y trompons pas.

TOINETTE.

Je le crois ben, vous devez vous y connaître ; vous y avez toutes passé. Si mon maître ne m'épouse pas, ça sera un autre.

JAVOTTE.

T'as raison, ce serait ben malheureux si cet enfant-là manquait de père.

TOINETTE.

Vous en cherchez encore pour les vôtres. Quand vous changez de maison pour cause de maladie, on sait ben ce que c'est que ces maladies-là.

JAVOTTE.

Tu fais la fière parce que tu es jeune et que tu te crois jolie; mais veux-tu que je te dise ta bonne aventure? tu finiras par épouser Blaise.

TOINETTE.

Qui? Blaise... Fi donc! un imbécile... un valet!

JAVOTTE.

Un imbécile!... Ce sont ceux-là qui couvrent les sottises des autres. Un valet! ça te sied ben; un valet vaut mieux pour mari qu'un soldat. Mais où as-tu donc la tête? Tu deviens folle, ma chère. Tu es ben heureuse que je sois discrète; car si je racontais cela, ce serait à qui te jetterait la pierre.

TOINETTE.

Ah! çà, Javotte, voulez-vous finir? Je ne vas pas vous chercher chez vous; laissez-moi chez moi.

JAVOTTE.

V'là comme tu reçois les conseils de tes amies?

TOINETTE.

Mes amies! j'ai toujours entendu dire qu'il n'y avait pas d'amitié possible entre des femmes.

JAVOTTE.

V'là pourquoi tu n'connais qu'des hommes. Sans adieu, Toinette. Si l'occasion se présente, tu me reverras, ma petite.

(Elle sort.

SCÈNE IV.

TOINETTE, seule.

Mais voyez un peu cette Javotte qui veut me prêcher; la drôle de chose que le monde! Chacun, en son particulier, se croit en en droit de régenter les autres, sans penser souvent qu'il aurait plus besoin de sermons que ceux à qui il en fait. (A Blaise, qui entre.) Qu'est-ce que tu veux, Blaise?

SCÈNE V.

TOINETTE, BLAISE.

BLAISE.

V'là vot' cousin et monsieur Tapin qui viennent d'arriver presque en même temps.

TOINETTE.

As-tu dit à monsieur Tapin que j'étais sortie, comme je te l'avais recommandé ce matin?

BLAISE.

Je lui ai d'abord dit que vous n'y étiez pas; mais il m'a donné de l'argent, et je lui ai dit comme çà que j'allais voir si vous y étiez.

TOINETTE.

A-t-il vu mon cousin?

BLAISE.

Oh! que nenni. Comme vot' cousin avait aperçu monsieur Tapin qui rôdait autour de la maison, il a saisi le moment où il avait le dos tourné, et crac, il est entré. Il est dans le petit jardin.

TOINETTE.

Eh! bien, il faut renvoyer monsieur Tapin.

BLAISE.

Il ne s'en ira pas; il vient de voir sortir monsieur; il ne craint pas d'être dérangé. Il s'est déjà installé dans la salle basse; il a pris un livre en vous attendant.

TOINETTE.

Quel embarras ! Ma foi, dis-lui de monter ; je tâcherai de le renvoyer tout de suite.

BLAISE va pour sortir.

Oui, mamzelle. (Revenant sur ses pas.) Et vot' cousin, qu'est-ce que j'en ferai ? I va faire le diable.

TOINETTE.

Tâche de l'amuser.

BLAISE.

A quoi ? Il va falloir écouter ses batailles, ça fait des frayeurs épouvantables. Toute la nuit je suis comme un poisson dans mon lit. Que d'hommes il a tués dans sa vie. Oh ! ciel, mamzelle Toinette, vous ne doutez pas combien il est vigoureux, ce garçon-là.

TOINETTE, souriant.

Si fait, si fait mais empêche-le de monter. (Elle lui donne des clés.) Tiens, voilà les clés de la cave, donne-lui de ce vin qu'il aime tant.

BLAISE.

Il y en a plus, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Comment ! il n'y en a plus ?

BLAISE.

Non, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Qu'est-il donc devenu ? Il y en avait cinquante bouteilles, et monsieur n'en a pas bu deux fois.

BLAISE.

Dam ! apparemment que le cousin a bu le reste.

TOINETTE.

Blaise vous êtes un fripon, un domestique infidèle.

BLAISE.

Moi ! mamzelle Toinette ; c'est mal à vous de dire ça ; je n'ai jamais touché à ce vin. Moi, infidèle ! jaurais plutôt bu toute la cave que de prendre une seule bouteille de ce vin-là ; et ça à cause de vot' cousin. Ah ! ciel, est-il possible ? me traiter de domestique infidèle !

TOINETTE.

Allons, tais-toi, et donne-lui-en d'autre. Tu détacheras cette grosse pierre qui ne tient presque plus, tu la jetteras sur un tas de bouteilles vides ; je dirai à monsieur que je lui avais déjà parlé de la faire cimenter et que c'est sa faute si son vin est perdu.

BLAISE.

Queu génie ! voyez un peu ; je n'suis que d'la Saint-Jean auprès d'vous.

TOINETTE.

Va vite.

BLAISE.

Oui, mamzelle Toinette. Tiens ! v'là l'cousin ; il s'est lassé d'attendre, à ce qu'il paraît.

SCÈNE VI.

TOINETTE, BLAISE, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER.

Bonsoir, ma cousine.

TOINETTE.

Bonsoir, mon cousin. Blaise, fais attendre M. Tapin ; dis-lui que je suis sortie, mais que je ne tarderai pas à rentrer.

BLAISE.

N'ayez pas d'inquiétude.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

TOINETTE, SANS-QUARTIER,

TOINETTE.

Dis donc, grand vaurien, es-tu fou de monter, au risque d'être vu par M. Tapin?

SANS-QUARTIER.

Je me moque du Tapin, et s'il s'avisait de me dire un mot, je l'aurais bientôt mis en état de n'en pas dire deux.

TOINETTE.

Tu parles comme un imbécile ; tu sais bien qu'il faut le ménager.

SANS-QUARTIER,

Bast, le ménager ! Mon avis, au contraire, serait de lui faire une bonne peur pour le forcer à reconnaître l'enfant.

TOINETTE.

Laisse-moi faire, et ne te mêle de rien.

SANS-QUARTIER.

Je n'aime pas toutes ces lanterneries-là. C'est un pékin qui craint toujours pour sa réputation.

TOINETTE.

C'est par là que je le tiens.

SANS-QUARTIER.

Mène-le tambour battant, morbleu !

TOINETTE.

Je ne suis pas sotte, peut-être. Repose-toi sur moi.

SANS-QUARTIER.

Ah! que je voudrais être à ta place! tu verrais comme je l'arrangerais ton monsieur réputation. Je lui dirais : « Monsieur Tapin, soyez père, ou renoncez à vos oreilles ! »

TOINETTE, riant.

Eh bien! je lui dirai cela.

SCÈNE VIII.

TOINETTE, SANS-QUARTIER, BLAISE.

BLAISE.

M. Tapin s'impatiente; il va monter ici, parce qu'il a peur d'être vu des passans dans la salle basse.

TOINETTE.

Blaise, mon ami, fais entrer mon cousin dans ta chambre.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi donc me cacher? le Tapin ne me fait pas peur.

TOINETTE.

Je vous en prie, mon cousin. M. Tapin est l'ami de monsieur, et je ne voudrais pas qu'il lui dise que je reçois chez lui des militaires.

SANS-QUARTIER.

Ces diablesses de femmes vous font faire tout ce qu'elles veulent, pourtant.

BLAISE.

Allons, cousin, voulez-vous entrer dans mon appartement?

SANS-QUARTIER, entrant dans la chambre.

Cousine, ne m'y laissez pas trop long-temps, au moins.

TOINETTE.

Non, ne craignez rien. Et toi, Blaise, laisse monter M. Tapin.

(Blaise sort.)

SCÈNE IX.

TOINETTE, seule ; elle prend de l'ouvrage.

Ayons l'air occupé. M. Tapin dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices. De ce côté-là, je suis à l'abri de reproches, car j'ai furieusement d'occupation.

SCÈNE X.

TOINETTE, MONSIEUR TAPIN.

MONSIEUR TAPIN.

Eh bien! mignonne, pourquoi toutes ces façons-là? je croyais, en vérité, que tu ne voulais plus me voir. Sais-tu qu'il y a quinze jours que je ne suis venu.

TOINETTE.

Si je le sais! oui, sans doute; le temps de votre absence m'a paru assez long.

MONSIEUR TAPIN.

Je n'ai pas pu revenir plus tôt, ma belle... Ferme donc cette fenêtre, que je puisse t'embrasser.

TOINETTE.

Pas ici monsieur Tapin, Blaise n'aurait qu'à monter.

MONSIEUR TAPIN.

Eh bien! allons chez toi.

TOINETTE.

Oh! non, monsieur n'aurait qu'à rentrer, ce serait comme l'autre fois, et vous ne sauriez plus comment sortir.

MONSIEUR TAPIN.

Tu est encore embellie... (On entend du bruit dans la chambre de Blaise.) N'entends-je pas du bruit?

TOINETTE.

C'est le chat.

MONSIEUR TAPIN.

Donne-moi au moins ta main. (On entend encore du bruit.) Je ne me trompe pas, j'ai entendu remuer.

TOINETTE.

Ce n'est rien, vous dis-je.

MONSIEUR TAPIN.

Es-tu sûre que Blaise ne soit pas dans sa chambre?

TOINETTE.

Certainement.

MONSIEUR TAPIN.

C'est que, pour ma réputation....

TOINETTE, l'interrompant.

Ne craignez rien.

MONSIEUR TAPIN.

Il faut nous arranger pour nous voir avec plus de sûreté.

TOINETTE.

Ce sera bien difficile. Vous ne savez pas que monsieur s'est avisé de m'aimer et qu'il m'épie comme vous faisiez quand j'étais chez vous.

MONSIEUR TAPIN.

Ton maître t'aime ! et toi, l'aimes-tu ?

TOINETTE, d'un air piqué.

Quelle demande !

MONSIEUR TAPIN.

Et depuis quand ce bel amour lui a-t-il pris!

TOINETTE.

Il y a déjà long-tems que.....

MONSIEUR TAPIN, l'interrompant.

Parle plus bas.

TOINETTE.

Il y a déjà long-temps que je croyais m'en apercevoir ; mais hier il m'a dit comme ça : « Toinette, tu es une fille sage, rangée, tu as bien soin de ma maison ; tu la mènes avec économie; ta gaieté me plaît; je pensais à me marier ; si tu veux, je resterai garçon, et il n'y aura jamais d'autre femme que toi dans la maison. ».

MONSIEUR TAPIN, vivement.

Et qu'as-tu répondu?

TOINETTE, d'un air ingénu.

Vous devez bien vous en douter. On ne peut pas avoir deux attachemens à la fois. D'ailleurs, je ne veux pas perdre ma réputation ; et sans vous je serais toujours restée tranquille.

MONSIEUR TAPIN.

Je te connais bien, ma chère petite. Tiens, tu m'as demandé un anneau : le voici. Dis-moi donc ce que tu veux en faire ; il te servirait presque de bracelet. Il est juste à la mesure que tu m'as donnée.

TOINETTE, donnant l'anneau à Sans-Quartier, qui s'avance sans être vu de M. Tapin.

Il ne faut rien vous cacher, c'est pour envoyer à mon frère.

MONSIEUR TAPIN.

C'est bien! Mais, ma poule, comment allons-nous faire? Tu as voulu sortir de chez moi à cause de ta réputation; si ton maître t'aime, tu ne peux plus rester avec lui.

TOINETTE.

Je le quitterai, que voulez-vous? Aussi bien, je ne puis rester long-temps dans cette maison. Ah! M. Tapin, que j'ai de choses à vous dire!

MONSIEUR TAPIN.

Parle, mon enfant; dis-moi tout ce que tu voudras. Pauvre petite poulette! dis-moi tout ce que tu voudras.

TOINETTE, feignant de pleurer.

Je n'oserai jamais, quoique ce soit votre faute.

MONSIEUR TAPIN.

Tu pleures, Toinette! Instruis-moi donc vite, ma bonne; tu me fais souffrir.

TOINETTE, même jeu.

Pendant les quinze jours que vous avez été absent, je me suis aperçue... (Pleurant plus fort.) Monsieur Tapin, vous ne mourrez pas sans enfant.

MONSIEUR TAPIN, d'un air froid.

Expliquez-vous?

TOINETTE.

Je crois que je me fais assez entendre.

MONSIEUR TAPIN.

Vous plaisantez, sans doute; je suis plus que persuadé que cela n'est pas. D'ailleurs, mademoiselle, vous auriez tort de dire des choses comme cela avant d'être sûre que vous ne vous trompez pas.

TOINETTE.

Malheureuse Toinette! devais-tu t'attendre à verser des larmes sur une chose que tu avais toujours désirée! Je me disais : « Ce bon M. Tapin qui souhaite tant d'être père... et qui n'a jamais pu l'être du vivant de sa défunte... Peut-être que... si... par hasard... il le devenait par moi.... ça me l'attacherait pour toujours. » Ah! M. Tapin, qu'on est sujet à se tromper quand on aime de bonne foi et qu'on est sans malice!

MONSIEUR TAPIN.

Vous, sans malice! je ne suis pas votre dupe, et je sais de vos nouvelles.

TOINETTE, avec fermeté.

Quelles nouvelles pouvez-vous savoir? Parlez, monsieur, je ne crains rien.

MONSIEUR TAPIN.

Vous avez des amoureux.

TOINETTE, d'un ton carressant.

Oui, monsieur, j'en ai un... le plus séduisant, mais le plus perfide qu'on puisse avoir... Un amoureux qui m'a trompée, que j'ai aimé sans doute trop facilement, mais que toute autre que moi aurait aimé à ma place; un amoureux qu'il suffit de regarder pour cesser d'être sage... un amoureux qui a tout pour lui : figure, tournure, esprit.... Ah! monsieur, pourquoi vous ai-je connu?

MONSIEUR TAPIN.

Plus bas, donc; les voisins vont nous entendre. En admettant la vérité de ce que vous dites, parlez : quelles sont vos prétentions?

TOINETTE.

Que celui qui m'a mise dans l'embarras, m'en retire.

MONSIEUR TAPIN.

Que faut-il faire pour cela?

TOINETTE.

Donner un père à mon enfant.

MONSIEUR TAPIN.

Ne comptez pas là-dessus; cela ne sera jamais.

TOINETTE.

Je suivrai donc ma première idée. Madame votre sœur est une dame respectable, qui s'intéresse à moi; c'est elle qui m'a retirée de chez vous pour me soustraire à vos séductions; la chère dame croyait s'y prendre à temps; je lui conterai tout, et je suis sûre qu'elle aura pitié de moi.

MONSIEUR TAPIN.

Toinette, gardez-vous bien de faire ce que vous dites.

TOINETTE.

Vous m'abandonnez, monsieur, je ne dois plus suivre vos conseils. J'irai chez madame votre sœur.

MONSIEUR TAPIN.

Ma sœur... ma sœur est une vieille prude, et vous... un petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein pour me perdre de réputation.

TOINETTE.

Il fallait me laisser mon innocence, monsieur; je ne serais point aujourd'hui forcé de vous déplaire; mais si vous tenez à votre réputation, croyez que la mienne m'est tout aussi précieuse; c'est mon seul bien à moi.

MONSIEUR TAPIN.

Comme vous parlez haut! Ne nous échauffons pas, vous savez que cela me fait mal. Soyez discrète, on aura soin de vous. Tenez, voilà ma bourse; que mon nom ne soit pas prononcé dans tout ceci. On ne vous abandonnera pas. Allons, prenez ma bourse.

TOINETTE, prenant la bourse.

Pardine, monsieur, je sais bien que ce n'est pas la générosité qui vous manque. Vous réfléchirez, et peut-être vous viendra-t-il quelques bonnes idées pour moi.

MONSIEUR TAPIN.

Nous verrons, nous verrons. Adieu, Toinette. Je suis pressé, je m'en vais. (Il sort.)

SCÈNE XI.

TOINETTE, SANS-QUARTIER.

TOINETTE.

Le vieux canard est-il assez dur à cuire?

SANS-QUARTIER.

Comme tu l'as retourné! Ce n'est morbleu pas ta faute si la mèche n'a pas pu prendre. Combien y a-t-il dans la bourse?

TOINETTE.

Je n'en sais rien.

SANS-QUARTIER.

Voyons.

TOINETTE.

Chut! voici Blaise. Nous verrons cela plus tard.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

BLAISE, riant de toutes ses forces.

Queuque vous avez donc fait à ce pauvre M. Tapin? Lui qui prend toujours tant de précautions pour sortir d'ici, il s'enfuit aujourd'hui comme si le diable l'emportait. Il n'a morguenne pas regardé s'il y avait des voitures aux portes. Ah! le drôle de corps. Je parie qu'il y a du cousin là-dedans.

TOINETTE.

Nous te conterons cela. Approche-nous, en attendant, une table pour que nous goûtions.

BLAISE.

Avec ben du plaisir. (En apportant la table.) Que je suis donc

curieux de savoir cette histoire-là. Je vas satisfaire à la fois ma curiosité et mon appétit. Nous pouvons nous asseoir, tout est prêt.

TOINETTE.

Justement, mon petit Blaise, tu ne resteras pas avec nous. Toi qui as de l'esprit, tu comprends bien que si monsieur rentrait et qu'il ne trouvât personne en bas, il monterait droit ici, et c'est ce qu'il faut empêcher.

BLAISE.

Vous avez toujours des raisons pour me renvoyer, moi qui vous aime tant.

TOINETTE.

Mon cher petit Blaise, c'est parce que tu es mon ami que je ne me gêne pas avec toi.

BLAISE.

A ce compte-là, vot' cousin n'est donc pas vot' ami, car vous prenez toujours furieusement de mitaines pour lui parler.

SANS-QUARTIER.

Allons, bavard, laisse-nous.

BLAISE.

Ah! çà, cousin, si je suis bavard, ce n'est pas à vous à le dire; je ne vous ai jamais ennuyé du récit de mes batailles, moi.

SANS-QUARTIER.

Tu raisonnes, je crois.

BLAISE.

Parbleu!

TOINETTE, se mettant entre eux deux.

Ne vous voilà-t-il pas comme deux coqs. Allons, Blaise, ne me fâchez pas; prenez cette bouteille et un morceau de pâté, et descendez tout de suite.

BLAISE.

Et de la salade?

TOINETTE.

Prends-en aussi.

BLAISE.

Merci, mamzelle Toinette. Dites donc à vot' cousin, une fois pour toutes, de ne pas me rudoyer comme ça.

TOINETTE.

Mon cousin est un bon garçon, qui sait ben ce que tu vaux.

BLAISE.

Vrai ? Sans rancune, cousin; je descends.

SCÈNE XIII.

SANS-QUARTIER, TOINETTE.

TOINETTE.

Ce pauvre garçon ! Tu as tort de le traiter comme tu fais.

(Ils s'asseoient.)

SANS-QUARTIER.

C'est un poltron. N'est-il pas bien à plaindre? Je voudrais, sarpebleu, être à sa place. Bien nourri, bien logé, bien habillé rien à faire... Si jamais je redeviens bourgeois, je me fais bientôt domestique, va. C'est le sort le plus heureux.

TOINETTE.

Tu es dans tes humeurs noires, aujourd'hui. Tiens, voyons ce qu'il y a dans cette bourse, ça t'égaiera. (Elle compte.) Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix pièces de cent sous. Cinquante francs et deux pièces de quarante sous, ça fait cinquante-quatre francs

SANS-QUARTIER, avec humeur.

Cinquante-quatre francs! Comme l'eau va toujours à la rivière. Un pauvre soldat se battrait bien cinquante-quatre ans qu'il n'amasserait jamais une pareille somme; et cependant, qui est-ce qui en a plus besoin que lui ?

TOINETTE.

On dirait que cet argent te fait de la peine.

SANS-QUARTIER.

A moi? Non pourquoi?

TOINETTE.

Je ne sais, mais tu as l'air triste.

SANS-QUARTIER.

Allons je suis triste, à présent. Vous voilà bien, vous autres femmes ; quand on ne vous dit pas des fadeurs, des fariboles, on est triste.

TOINETTE.

Grand Dieu ! sur quelle herbe as-tu donc marché ?

SANS-QUARTIER, avec une humeur plus marquée.

Faut-il que je chante, que je danse?

TOINETTE.

C'est clair, tu as quelque chose qui te tracasse; je veux le savoir.

SANS-QUARTIER.

Ah! tu veux le savoir.

TOINETTE.

Oui. Qu'est-ce que c'est?

SANS-QUARTIER.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Comme tu es tourmentante! Je m'étais pourtant bien promis de ne pas te le dire; mais le moyen d'être discret avec les femmes. Eh bien! j'ai perdu ma capote pendant ma dernière faction. Je l'avais mise dans la guérite, et tandis que je me promenais, on l'a enlevée. Je serai obligé d'en payer une autre, et par-dessus le marché bloqué pour quinze jours.

TOINETTE.

On ne s'en est donc pas encore aperçu? Qu'est-ce que ça coûte, une capote?

SANS-QUARTIER.

Elle n'était pas neuve; mais, pour en avoir une pareille, c'est encore une affaire de dix-huit à vingt francs.

TOINETTE.

Tiens, prends ces quatre pièces de cent sous. Es-tu content, à présent ?

SANS-QUARTIER.

Ma petite Toinette, il faut que je t'embrasse.

TOINETTE.

Te voilà revenu dans ta belle humeur ; je suis contente. Que ne parlais-tu plus tôt, grand innocent ?

SANS-QUARTIER.

Je n'aime pas à avoir l'air de demander, vois-tu ?

TOINETTE.

Avec moi, est-ce que tu dois avoir peur ?

SANS-QUARTIER.

Si j'étais riche aussi, tu n'aurais qu'à désirer, rien ne me coûterait. Je voudrais que tu fusses mise comme une duchesse. Les plus beaux bonnets, les plus belles collerettes, des châles magnifiques, des colliers d'or... Mais je ne suis pas heureux. Non, non, je ne suis pas heureux !

TOINETTE.

Tu soupires encore !

SANS-QUARTIER.

Il faut que je ne te cache rien. Tu connais bien Jean-Louis...

TOINETTE.

Oui, celui que vous appelez Petit-Jean ; c'est un bon garçon, qui rit toujours. Il ne lui est rien arrivé ?

SANS-QUARTIER.

Non ; mais il ne sera pas long-temps sans qu'il lui arrive quelque chose.

TOINETTE.

Comment ?

SANS-QUARTIER.

Je lui prendrai la mesure de mon sabre sur la figure.

TOINETTE.

Finis donc, avec tes bravades.

SANS-QUARTIER.

Il n'y a pas de bravades là-dedans. Ça vaut fait. Ce joli cœur ne s'est-il pas avisé de prendre mon chapeau neuf. Monsieur se grise régulièrement tous les soirs. Dimanche dernier, le fourrier me dit : « Sans-Quartier, on va battre la retraite; Petit-Jean n'est pas rentré, voyez donc s'il ne se serait pas laissé tômber dans quelque fossé de l'avenue. » Je vais le chercher ; je le trouve effectivement, couché par terre, ivre-mort, et sans chapeau; je cherche autour de lui, je ne vois rien. Je le ramène avec bien de la peine; toute la chambrée s'aperçoit qu'il n'a pas son chapeau, et cependant, le lendemain, il se trouve que c'est moi qui avais perdu le mien. Tu vois si c'est un fripon.

TOINETTE.

A la bonne heure. Malgré tout cela, il pourrait encore fort bien te tuer, et j'aime mieux que tu lui laisses ton chapeau.

SANS-QUARTIER.

C'est bien ça, morbleu! Voilà ce qui s'appelle du cœur. Quand tu voudras me donner des conseils comme ça, tu pourras les garder pour toi, entends-tu?

TOINETTE.

Je t'en acchèterai un autre.

SANS-QUARTIER.

Poule mouillée!

TOINETTE.

Plus beau.

SANS-QUARTIER.

Poltronne!

TOINETTE.

Plus fin.

SANS-QUARTIER.

Pauvre femmelette ! Il ferait beau te voir acheter un chapeau de militaire. Tu te connais à cela, toi, n'est-ce pas?

TOINETTE.

Achète-le pour moi.

SANS-QUARTIER.

Il t'en coûterait dix écus pour sauver la vie à Petit-Jean ! Il ne les vaut pas.

TOINETTE.

C'est égal, prends-les, et promets-moi de le laisser tranquille.

SANS-QUARTIER.

Je me ferais moquer de moi.

TOINETTE.

Tu diras que tu as retrouvé ton chapeau.

SANS-QUARTIER, prenant la bourse qui est sur la table.

Que tu me contraries, va. Tu peux bien dire qu'il n'y a que toi au monde qui puisse me faire faire une chose comme celle-là.

TOINETTE.

Ah çà ! tu me tiendras parole?

SANS-QUARTIER.

Pour qui me prends-tu? Quand j'ai promis une chose, on peut s'en fier à moi. Depuis que je t'ai dit que je t'aimais, me suis-je démenti, ma bonne Toinette ? (Il soupire.) Je voudrais bien à présent ne pas t'aimer autant.

TOINETTE.

C'est galant.

SANS-QUARTIER.

Je m'entends bien, mille bombes ! Quand je me plains de mon état, j'ai mes raisons. Vous êtes bien dans une ville, vous y avez une inclination, vous êtes content, heureux.... crac, ce n'est plus cela.

TOINETTE.

Encore du nouveau ! Est-ce que ta tête se dérange, mon pauvre Sans-Quartier?

SANS-QUARTIER.

Ne me regarde pas comme cela ; tu me fends le cœur. Pourquoi ne puis-je pas t'épouser ! Le colonel s'est prononcé là-dessus malheureusement. Il ne veut pas que nous nous marions ni les uns ni les autres. Si tu voulais me suivre comme ça , tu ne manquerais de rien. Nous aurions tous bien soin de toi. C'est un sort comme un autre. Veux-tu venir avec nous ?

TOINETTE.

Venir !... où ? Vous ne partez pas ?

SANS-QUARTIER.

Au contraire. Demain à quatre heures du matin. L'ordre est arrivé ce soir au quartier. Nous sommes remplacés ici par des chasseurs.

TOINETTE.

Tu te moques de moi ; cela n'est pas possible. Si vite que cela ! Ne plaisante pas, Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Ce n'est, parbleu ! que trop vrai. Nous allons sur la frontière.

TOINETTE.

Sur la frontière !

SANS-QUARTIER.

Hélas ! oui.

TOINETTE.

Et nous ne nous reverrons plus !.... Sans-Quartier, si tu m'aimes vraiment, il faut que tu me trouves une place sur cette frontière.... Le plus vite possible. Les gages ne me font rien.

SANS-QUARTIER.

Ce sera la première chose dont je m'occuperai, je t'en réponds.

TOINETTE.

Je ne veux plus penser qu'à te rejoindre. Aussitôt que tu m'auras trouvé une maison , fût-ce une bicoque, je me mets en route pour m'y présenter.

SANS-QUARTIER.

N'aie pas d'inquiétude ; j'arrangerai cela, ma bonne amie...... J'ai fait une lettre, que voici. Elle est pour un de mes amis, brigadier dans les chasseurs qui vont nous remplacer. Veux-tu te charger de la remettre? tu m'obligeras.

TOINETTE.

Donne-là-moi ; je la lui porterai moi-même. Mais n'oublie pas ma place.

SANS-QUARTIER.

J'y suis aussi intéressé que toi peut-être. Tu crois donc que je ne t'aime pas ?

TOINETTE.

Si fait, mon grand ; je te demande pardon. C'est que je voudrais être déjà partie.

SANS-QUARTIER.

Voilà huit heures, je vais faire un tour chez nous. Comme nous avons campo ce soir, à cause du départ de demain, je reviendrai te voir.

TOINETTE.

Tu t'en vas déjà?

SANS-QUARTIER.

Sans adieu ; je reviens tout de suite.

SCÈNE XIV.

TOINETTE, seule.

Ce qu'il vient de me dire me coupe bras et jambes. Demain, à quatre heures du matin, il sera en route! Comme le bonheur passe vite! Qui est-ce qui aurait dit cela hier ?.... Cette caserne devant laquelle je passais toujours avec tant de plaisir, l'idée d'y aller à présent qu'il n'y sera plus me fend le cœur; il faudra cependant m'y résoudre. Je lui ai promis de porter sa lettre.... Si je la jetais au feu, ma commission serait faite, et son camarade s'en passerait peut-être bien. (Elle regarde la lettre.) Comme elle est cachetée! trois cachets! C'est donc

d'une grande importance? Je n'ai jamais été si heureuse, car je n'ai pas encore vu de son écriture. (Elle lit l'adresse.) L'adresse est bien mise : « A monsieur, monsieur Beau-Soleil, brigadier dans le 21e de chasseurs. » Que peut-il écrire à ce M. Beau-Soleil ? (Elle entr'ouvre la lettre.) Impossible de rien voir. (Elle rompt les cachets.) Ma foi, je suis bien sotte de me gêner ; lisons à notre aise. Je recacheterai cela après du mieux que je pourrai. (Elle lit.)

« Mon cher Beau-Soleil,

« La présente est pour t'apprendre que je suis en bonne santé, et que notre régiment quitte cette ville ; c'est le tien qui doit nous remplacer. Suivant nos conventions, je t'avertis que la fille à qui je laisse cette lettre pour toi est dans une bonne maison ; il y a toujours bon vin et bonne chère ; c'est une vraie pâte à soldats. Tâche de t'arranger avec elle, elle est de facile composition. Vous parlerez de moi, et ça me consolera de ne pas vous voir. J'espère que Sauvage m'aura rendu le même service où nous allons.

« N'ayant rien de plus à te mander, je finis en me disant

« Sans-quartier. »

toinette, après avoir lu.

L'indigne! comme il me traite : *une fille de facile composition*, parce qu'il m'a plu tout de suite. La belle occasion pour médire des hommes, si j'en avais le temps; mais, heureusement, ils ne sont pas tous de même ; et, dans ma colère, je me sentirais la force d'épouser Blaise pour me venger de cet ingrat.... Plus je réfléchis et plus je trouve que c'est le seul parti qui me reste. M. Tapin s'est déclaré formellement. Mais épouser Blaise! quel parti violent ! N'importe, je ne veux plus me mettre à la merci de scélérats qui vous plantent là et se moquent de vous. Un Sans-Quartier, qui aurait dit cela de lui ? Cette lettre m'a rendu un grand service en me désabusant sur le compte du traître. (On entend le tambour.) N'entends-je pas le tambour? C'est drôle, le cœur me bat d'une force... Je me croyais plus aguerrie. Quelqu'un monte l'escalier... Ce n'est que Blaise. Le sot rôle que de faire les avances à cet animal-là.

SCÈNE XV.

TOINETTE, BLAISE.

BLAISE, chantant.

Voilà le tambour qui bat,
Mon amant s'en
Mon amant s'en
Mon amant s'en va.

Ah! mamzelle Toinette! je devine à présent d'où venait l'humeur du cousin; c'est qu'il est obligé de déguerpir. Morgué! ça ne doit pas l'amuser. Descendez donc un peu sur la place, vous rirez bien. Je crois que toutes les filles de la ville y sont rassemblées; les unes pleurent, les autres crient; et puis on s'embrasse, et puis on se fait des promesses de fidélité... Elles ont toutes jeté leur bonnet par-dessus les ponts; elles se moquent de ce qu'on en peut dire; les plus mijaurées sont cent fois pires que les autres. Ce départ-là dévoilera bien des secrets; les commères vont avoir de quoi bavarder. Vous ne riez pas de tout cela?

TOINETTE, feignant de rire.

Ça doit être très plaisant.

BLAISE.

Descendez donc avec moi pour voir ça par vous-même.

TOINETTE.

Non, vraiment; on s'imaginerait peut-être que je vais faire mes adieux à quelque soldat.

BLAISE.

Quel conte! On sait bien que vous ne donnez pas dans le petit monde.

TOINETTE.

Qu'est-ce que c'est que le petit monde? Blaise, ne méprisons personne, chacun a son prix.

BLAISE.

Oui; mais une demoiselle comme vous.

TOINETTE.

Une demoiselle comme moi n'est qu'une cuisinère, mon ami, et ne doit pas prétendre à vouloir passer pour autre chose.

BLAISE.

Il y a bien des maîtresses qui ne vous valent pas.

TOINETTE, avec dignité.

Tu me parles comme un amoureux.

BLAISE.

Ça vous étonne; ça ne m'étonne guère, moi. Si ce n'eût été votre cousin à qui vous disiez tout, et qui se serait moqué de moi, il y a long-temps que je vous aurais parlé comme ça.

TOINETTE, à part.

Bon, il vient de lui-même où je voulais l'amener. (Haut.) Ce n'était donc que mon cousin qui te faisait peur?

BLAISE.

Oui, manzelle Toinette.

TOINETTE.

Et moi?

BLAISE.

Vous..... Pour vous je disais comme ça : Si alle en rit, alle en rira; mais si alle n'en rit pas, peut-être ben que ça la fera réfléchir. Je suis un bon garçon, pas gênant; j'ai de l'économie, j'sis un peu vilain même; ça ne fait pas de mal dans un ménage; alle est jolie, avenante, agaçante; alle a du *quibus*, j'ai aussi queuque petit'chose par devers moi; qui est-ce qui dit que nous ne pourrions pas nous établir un jour? Un petit cabaret, ça n'est pas cher. Queuques pièces de mauvais vin qu'on corrige avec de l'eau... Il y a ici un tas de bouteilles vides qui ne servent à rien, c'est une acquisition de moins pour nous. Au bout de queuque temps, eh ben, si les affaires ont pris une bonne tournure, not'petit cabaret se change en une auberge. J'ai déjà reluqué des draps qui sont là-haut dans la grande armoire, qui seraient excellens pour des voyageurs, et dont monsieur peut ben se passer. Avant de quitter cette maison, nous mettrions de côté tous les plats et les assiettes écornées,

une douzaine de verres, de façon que petit à petit nous deviendrions comme tout l'monde.

TOINETTE.

Diable! vous n'êtes pas sot, maître Blaise.

BLAISE.

N'est-ce pas donc, manzelle Toinette? Que je suis donc content que vous me rendiez justice ! Mon petit plan ne vous parait-il pas bien arrangé? S'il pouvait vous tenter!

TOINETTE.

Mon cher Blaise, je ne suis pas tout-à-fait maîtresse à cet égard. Tu sais que monsieur m'a dit cent fois qu'il se chargeait de mon établissement.

BLAISE.

Vous êtes riche, vous pouvez vous passer de lui.

TOINETTE.

Songe donc à une chose; si c'est monsieur qui me marie, il ne pourra pas se dispenser de me faire un présent. Monsieur est généreux, et il ne faut pas jeter à ses pieds ce que l'on tient dans sa main.

BLAISE.

C'est bien dit. Mais s'il vous ait un cadeau en vous mariant à un autre, je ne vois pas que cela soit si avantageux.

TOINETTE.

Il y aurait bien moyen d'arranger les choses.

BLAISE, vivement.

Comment?

TOINETTE.

Oh! il faudrait pour cela plus de courage que tu n'en as.. Il faudrait parler à monsieur.

BLAISE.

Je lui parlerai.

TOINETTE.

Lui dire....

BLAISE, l'interrompant.

Je lui dirai...

TOINETTE.

Tu ne sais pas seulement ce qu'il faudrait lui dire; laisse-moi donc achever.... Au fait, c'est inutile, tu n'oserais jamais.

BLAISE.

Vous ne me connaissez pas, manzelle Toinette; si une fois je me mets dans la tête que ce que j'dirai à monsieur m'assurera votre main et ne nous privera pas du cadeau, je serai ben fort, allez.

TOINETTE, hésitant.

Tu lui diras donc que... nous avons été si loin que nous ne pouvons plus revenir sur nos pas. Comprends-tu?

BLAISE.

Non, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Je ne sais comment m'expliquer. Tiens, il faudrait lui faire entendre ce que dit la chanson et lui dire que nous avons été tous deux au bois et que nous en sommes revenus trois. Y es-tu à présent?

BLAISE.

Hum!

TOINETTE.

Ne veux-tu pas? Tu n'as qu'à dire.

BLAISE.

Prenez donc garde, mamzelle Toinette, que ça va me faire passer pour un jeune homme sans retenue. D'ailleurs, vous savez ben que j'n'aime pas mentir.

TOINETTE.

Eh! mon garçon, il n'y a pas de mariage où il n'y ait toujours un peu de mensonge.

BLAISE.

Vous ne croiriez pas, ça me coûte.

TOINETTE.

N'y pensons plus.

BLAISE.

Comme vous avez tout de suite pris votre parti !

TOINETTE.

Voilà comme je suis, moi.

BLAISE.

Allons, ma fine ! je suis résolu. Tant pis. Monsieur se fâchera, eh ben, il se fâchera ; après il s'apaisera, ensuite il donnera. Je ne suis plus embarrassé que d'une chose, c'est comment que je lui tournerai mon compliment. Tenez-vous là, mamzelle Toinette, que je répète ça devant vous ; vous me direz si je m'y prends bien. D'abord je le saluerai comme ça, et pis après je commencerai par lui dire : mamzelle...

TOINETTE.

Qu'est-ce que tu dis donc ? mamzelle !

BLAISE.

Que je suis bête ! c'est qu'en parlant à monsieur je ne pense qu'à vous. Je lui dirai : Monsieur,... ce n'est pas mal ça, monsieur ; sauf le respect que je vous dois, je voudrais aussi épouser mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Il ne faut pas dire aussi.

BLAISE.

J'ai une mémoire qu'est tarriblement traîtresse ; alle me boute toujours dans la tête des choses qui ne devraient pas y entrer, et alle ne m'aide jamais à trouver ce que je cherche... Queu sabbat est-ce que j'entends sur l'escalier ? Voyons donc voir pour voir.

SCÈNE XVI.

TOINETTE, BLAISE, JAVOTTE, et peu après M. TAPIN et SANS-QUARTIER, ivre.

JAVOTTE.

C'est encore moi, Toinette. Malgré ta mauvaise réception de tantôt, comme je suis bonne, moi, je te ramène ton amoureux. Il est un peu dans les brindezingues, aussi me suis-je fait aider pour le soutenir. M. Tapin et lui sont encore sur l'escalier. J'ai bien choisi non second, n'est-ce pas?

TOINETTE.

Je ne suis étonnée que d'une chose, c'est que vous qui tiendriez tête à un régiment, vous vouliez me faire croire qu'il a fallu vous aider pour soutenir un soldat. Depuis quand êtes-vous donc devenue si délicate?

JAVOTTE.

Depuis que je pense à me faire dame.

SANS-QUARTIER, ivre.

Mignonne, Toinette passera avant toi pour ça, alle a pris les devans. (A Toinette.) Ma toute belle, faut pas faire tes gros yeux; je dis la vérité, je le sais bien peut-être. (A M. Tapin en lui frappant sur l'épaule.) N'est-ce pas donc, papa?

TOINETTE à M. Tapin.

En vérité, monsieur, avec vos craintes continuelles pour votre réputation, vous êtes dans une étrange compagnie. Demain vous serez la fable de toute la ville.

MONSIEUR TAPIN.

Toinette, cessez ce ton de reproche; il me semble qu'il ne vous sied point.

JAVOTTE.

Pardonnez-moi, monsieur, elle a raison. Il n'y a pas d'excuse pour une personne précautionneuse comme vous, d'avoir été vous lier avec une fille comme elle.

TOINETTE.

Taisez-vous, méchante vieille.

JAVOTTE.

Là, là, ne sois pas si fière de ton âge ; il n'y a pas vingt ans de différence entre nous, et comme tu vas plus grand train que moi, tu arriveras plus vite.

SANS-QUARTIER à M. Tapin.

Brave homme, payez-leur à boire pour les apaiser.

MONSIEUR TAPIN.

Que voulez-vous dire à boire ?

SANS-QUARTIER.

Et oui, M. Grégoire. N'est-ce pas comme ça que nous nous sommes raccommodés. Ah ! Toinette, j'aime ce petit homme-là, comme mon frère.... Qu'est-ce que je dis ? comme mon père, plus que mon père et mon frère ensemble. C'est un homme... (A Javotte qui rit.) Oui, c'est un homme, faut pas rire pour ça, Javotte. Je n'connais pas son pareil pour verser à boire. Il m'a donné d'l'argent. Aussi je lui ai dit : Papa, v'là d'l'argent qui va s'trouver en pays d'connaissance et je lui ai montré la bourse qu'il t'a donnée tantôt. Faut pas mentir, il a ri un peu jaune en voyant ça ; mais comme il savait tout, il n'm'en a pas voulu.

TOINETTE, à Blaise.

Blaise, descendez.

BLAISE.

Mamzelle Toinette, ça m'amuse trop.

SANS-QUARTIER.

C'est ça, mon garçon, faut savoir résister au sesque. D'ailleurs, nous avons besoin d'toi. Puisque mon ami sait toute l'histoire, mon ami n'épousera pas, c'est toi qu'épousera, Nicolas. J'te donne la cousine.

TOINETTE, à M. Tapin.

Combien de temps, monsieur, avez-vous décidé de faire durer cette scène ridicule ? Si elle doit se prolonger, je vais quitter la place.

SANS-QUARTIER.

Qu'est-ce que dit la cousine?

JAVOTTE.

Elle vous remercie d'avoir éclairé M. Tapin.

SANS-QUARTIER.

Tais-toi, carlin.

BLAISE, à part.

Attrape.

SANS-QUARTIER.

Ah! ça, v'là mon argent gagné. J'pars demain d'grand matin, moi, et j'file, Bonsoir la compagnie. Pensez à moi, je n'vous oublierai pas. (A M. Tapin.) Allons, papa, venez m'conduire.

JAVOTTE.

Le joli bijou! Que j'aurais honte d'avoir un amoureux dans c't'état-là.

SANS-QUARTIER.

V'nez-vous donc? j'm'impatiente.

M. TAPIN.

Je vous suis. (Tendrement à Toinette.) Ah! Toinette, Toinette!

JAVOTTE.

Adieu, ma bonne, sans rancune.

SCÈNE XVII.

TOINETTE, BLAISE.

TOINETTE.

Eh bien! mon ami Blaise, voilà assez de propos pour un jour. Qu'en penses-tu?

BLAISE.

Vous me connaissez ben mal, si vous croyez que je m'arrête à des propos. Tout ça avec moi et pis rien, c'est la même chose.

TOINETTE.

En vérité, plus je te connais et plus je vois que tu as un bon esprit.

BLAISE.

Croyez-vous donc qu'on ne m'en ait pas déjà dit de toutes les couleurs sur votre compte? « Mamzelle Toinette par ci, Mamzelle Toinette par là.... » Allez faire vos histoires ailleurs que je leur répondais; on n'en parlerait pas tant si elle n'était pas si gentille.

TOINETTE.

Ce que tu me dis là me va au cœur, mon bon ami Blaise.

BLAISE.

Alle est jeune, que je continuais, la jeunesse n'a qu'un temps; il n'y a que les sots qui n'en profitent pas. Oh! je ne suis ni envieux comme Javotte, ni jaloux comme M. Tapin, ni méchant comme vot'cousin. Ben du contraire.

TOINETTE.

Puisque tu es de cette humeur, moquons-nous des mauvaises langues et poursuivons notre projet. Demain matin, sans plus tarder, il faut parler à monsieur.

BLAISE.

Que nenni, mamzelle, je ne suis pas si bête.

TOINETTE.

Explique-toi.

BLAISE.

C'n'est pas ce qu'on dit qui me fait à moi, c'est ce que je vois. Tenez, mamzelle Toinette, si j'étais un magister, je ferais de la morale, mais j'ai de l'ambition, je veux faire mon chemin. Or, pour faire son chemin faut amasser, entasser. Vous, c'est tout le contraire. Que vous ayez de bonnes connaissances, que vous en profitiez, rien de mieux; je veux ben que vous soyez un panier; mais un panier percé, c'est autre chose. Avec vous ce qui vient de la flûte retourne au tambour; ça je l'ai vu, j'en suis témoin, par ainsi.....

TOINETTE, avec dignité.

C'en est assez, Blaise; dans quelque position que je me trouve, jamais homme ne pourra se vanter de m'avoir réfusée.

BLAISE.

Dame! mamzelle Toinette, vous entendez bien ma raison.

TOINETTE.

C'est assez, vous dis-je. Votre ouvrage est-il fait? Montez chez monsieur, voyez s'il ne lui manque rien.

BLAISE.

Oui, mamzelle. Il sort.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

TOINETTE, seule.

Allons, il faut prendre mon parti. Sans-Quartier m'a traitée comme je traitais M. Tapin; Blaise est trop intéressé pour faire un bon mari; Javotte triomphe, ses propos reviendront tôt ou tard à monsieur; d'alleurs je ne puis pas rester dans cette ville. Il n'y a que Paris où je puisse trouver des ressources. Mais les connaisseurs y sont en si grand nombre qu'il est difficile de s'y distinguer; ils veulent de la grâce, de l'esprit, du naturel; ils exigent qu'on ne s'éloigne pas de la vérité, alors même qu'on cherche à leur faire illusion. Messieurs, si j'étais rassurée par vos souffrages, je me mettrais en route avec plus de confiance; qui peut vous plaire est certain de réussir partout.

THÉODORE LECLERCQ.

UN TABLEAU DE 1506.

PREMIÈRE MANIÈRE

DE RAPHAEL.

Quand on étudie la peinture dans ses origines et ses transformations, on est bien forcé de s'avouer que notre magnifique collection du Louvre est fort incomplète. Plusieurs grands maîtres y sont à peine représentés. Il n'y a pas une douzaine de tableaux espagnols, et c'est chez le maréchal Soult qu'il faut aller admirer les Murillo, les Cano, les Juanes et les Zurbaran. L'école allemande compte seulement au Musée deux Jean de Bruges, un petit Hemmelinck, quelques Cranack médiocres, quelques Lucas de Leyde, et quelques Holbein ; mais ces compositions ne sont pas capitales, et le sublime Albert Durer manque tout-à-fait De l'école flamande, nous ne possédons pas non plus les chefs-d'œuvre : tous les artistes qui ont visité la Belgique, et particulièrement Anvers, s'accordent à dire que nous connaissons à peine Rubens par la série des Médicis. Ainsi de beaucoup d'autres maitres, ainsi des Italiens. Où sont les préparateurs de la Renaissance, les Domenico Bruza-

corzi, les Masaccio? Où est Michel-Ange? Nous avons vu, dans la galerie du général Fabvier, un apôtre en pied de Michel-Ange; le gouvernement n'a pas cherché à l'acquérir, et la précieuse toile est passée, je crois, en Russie. Nous ne soupçonnons qu'imparfaitement les diverses manières du Corrége; et, quant à Raphaël, on ne saurait suivre les phases successives de son génie sur les tableaux du Louvre. On ne comprend guère à Paris les essais de Raphaël. Il demeure convenu que sa première manière tient au Pérugin; mais comment a-t-il quitté le style péruginesque, qui fut son tâtonnement d'écolier, pour arriver à son style propre et individuel? Il y a une transition dont les degrés échappent entre le Raphaël de Pérouse et le Raphaël de Rome. On voit le résultat obtenu sans saisir les moyens de succès. C'est encore un mystère pour les peintres qui n'ont pas fait le voyage d'Italie; et comment s'expliquer un maître, si l'on n'est pas initié à toutes les gradations de son talent?

Un jour on nous présenta chez M. le docteur Boucher Dugua pour examiner un chef-d'œuvre dont on ne pouvait au juste préciser l'auteur. Ce tableau, peint sur toile, et transporté sur panneau de cèdre, a quarante-deux pouces de haut sur trente-trois pouces de large: il vient d'Italie, où il fut acheté pendant les guerres de l'empire. Plusieurs amateurs l'attribuaint à Léonard de Vinci ou à son école. Quelques-uns affirmaient qu'il était de Raphaël; M. Ingres, entre autres, partageait cette dernière opinion. M. Ingres est compétent sur la matière: il a étudié Raphaël toute sa vie, au milieu des églises et des palais de Rome. Suivant lui, le tableau avait été peint par Raphaël dans les premières années du XVIe siècle, après sa sortie de l'école du Pérugin.

On nous mit donc en face d'une *Sainte Famille* éblouissante. La Vierge est assise au milieu de la campagne; de la main droite, elle soulève un voile transparent qui protége Jésus couché et endormi; de la main gauche, elle fait avancer le jeune saint Jean. Tout près, au second plan, saint Joseph considère l'enfant divin. Dans le fond, quelques petites figures se dessinent sur un paysage calme et sévère. Les devans sont finis avec un soin minutieux, et toute la scène est enveloppée d'une ineffable harmonie.

Nous admirions le style et la pureté des lignes, l'expression de la Vierge, l'arrangement et la limpidité des draperies bleues, vertes et rouges, l'éclatante fraîcheur du coloris, la grandeur de l'ensemble et la perfection des détails. Oh! l'angélique madone aux cheveux d'un brun doré, comme les épis mûrs du froment! Oh! les délicieuses mains que le Christ a baisées tant de fois! Oh Raphaël! ô Léonard! qui de vous deux a fait descendre sur cette toile une inspiration du ciel?

Après l'extase, l'analyse. Plus nous considérions le chef-d'œuvre, plus nous lui trouvions des deux manières de Léonard et de Raphaël. M. Boucher Dugua, appuyé sur l'autorité de M. Ingres, était pour le Sanzio; et nous, tout en avouant notre ignorance du premier style raphaëlesque, nous penchions pour Léonard. Voici, en effet, le paysage et l'horizon, voici des cheveux frisés qui tiennent à ce maître; puis voici une tournure de saint Joseph qui rappelle un peu la naïve école allemande du XVe siècle. Cependant Raphaël seul a inventé la transparence et l'éclat de ces étoffes. La composition surtout est de Raphaël : il l'a reproduite plusieurs fois presque dans le même arrangement; la Vierge soulève ainsi une gaze légère dans le *Sommeil de Jésus* (1186) et la *Sainte Famille* (1191) du Louvre; le groupe est disposé ainsi dans la *Vierge et l'enfant Jésus* de la galerie de Vienne, dont la bibliothèque possède des gravures par Pietro Anderloni di Brescia et par Agricola : c'est une même attitude, ce sont les mêmes mains, le même pied avancé, le même paysage.

Mais si notre embarras était extrême, notre admiration était complète. Nous parcourions à la loupe tous ces merveilleux détails, quand nous aperçûmes vaguement quelques signes d'or au bas du tableau.

— Une sigature!

Ce fut un cri de joie Nous épelons avidement ces lettres enfoncées dans la pâte, et nous lisons le nom de Raphaël, avec ce millésime : DVI. Raphaël en 1506! Il avait vingt trois ans! Nous tenons un trésor, une lumière, un document historique et non plus seulement un chef-d'œuvre sans parenté! 1506! Voilà bien l'époque où Raphaël puise avec inquiétude à toutes les sources, où il s'inspire chez tous les grands maîtres, afin

de résumer toutes les beautés et toutes les poésies dans les magnifiques épopées dont il sera le créateur. Voilà une signature irrécusable, analogue en tout aux signatures des Raphaël du musée; mêmes lettres, même or, même procédé, mêmes abréviations. Voilà le jalon que nous cherchions tout-à-l'heure; ce n'est plus le Raphaël élève du Pérugin; ce n'est pas encore le Raphaël de la Fornarina.

Maintenant, pour bien faire comprendre cette œuvre et en expliquer le style, il faut suivre la vie et les commencemens de Raphaël. Nous empruntons en partie cette esquisse au consciencieux travail de M. Quatremère de Quincy.

Tout le monde sait que Raphaël naquit en 1483, de Jean Sanzio, qui était le quatrième peintre de la famille. Le père, après quelques leçons, se voyant surpassé par son fils, alla trouver à Pérouse le Pérugin, dont la renommée était très répandue en Italie. Le jeune Raphaël entra dans cette école, atteignit bientôt son nouveau maître, et le quitta vers 1500. Livré à lui-même, il exécuta ses premiers ouvrages à Città del Castello. Il imitait alors la peinture du Pérugin, qu'on pourrait confondre avec la sienne. M. Sommariva possède un petit *Saint George* daté de cette époque. Vers le même temps, Pinturichio, qui avait étudié chez Pérugin avec Raphaël, s'associa son ancien condisciple pour les fresques de la sacristie de Sienne. Ces travaux occupèrent Raphaël depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à l'âge de vingt ans environ, c'est-à-dire pendant les trois premières années du seizième siècle. Il est probable qu'en 1503, il vint faire un voyage à Florence, attiré par la célébrité de ses peintres. Il y retourna une seconde fois en 1504, comme le prouve une lettre authentique de la duchesse d'Urbin pour le recommander au gonfalonier Soderini, le même qui offrit à Léonard la décoration de la salle du grand-conseil. Léonard de Vinci était alors le maître le plus en vogue à Florence. Il est certain que Raphaël et lui s'y trouvèrent ensemble dans le même temps.

Ce fut là que Raphaël peignit divers tableaux, entre autres la *Sainte Famille de Lorenzo Nazi*, gravée par Morghem. Cette composition est la première qui manifeste, avec le plus de clarté, le changement de manière, ou plutôt l'abandon du style péruginesque.

La mort de son père et de sa mère le rappelèrent cette même année à Urbin. Il y fit le petit *Saint George, à cheval, combattant le dragon*, et le petit *Saint Michel* du Louvre. On sent déjà le maître, mais le style n'est pas encore propre et tranché.

En 1505, il quitta Urbin pour la dernière fois, vint encore à Florence, et se lia d'amitié avec Fra Bartolomeo. La période de 1505 à 1508 fut partagée entre les ouvrages de Pérouse, où il se rendit deux fois, et ses *nouvelles études* à Florence. Par le mot études, dit M. Quatremère de Quincy, nous entendons parler surtout de ses liaisons avec les plus habiles maîtres de cette ville, et dont on verra qu'il parvint à fondre dans sa manière les différentes qualités. Ce qui n'a pas besoin d'être prouvé, quand on compare les œuvres de Raphaël et de Léonard, c'est qu'il y avait entre eux une sympathie naturelle, un goût égal pour le même genre de grâce et de pureté de style ou de dessin. Plus d'un tableau de Raphaël peint vers cette époque, tel par exemple que la *Jardinière*, ne semble-t-il pas de la même famille? La *Jardinière* du Musée est de 1507. On la présente ordinairement comme le type de la première manière de Raphaël. Mais il faut se garder d'attacher une importance trop absolue à ces divisions imparfaites et à ces classemens arbitraires. La première manière de Raphaël ne saurait avoir un type, puisqu'elle est nécessairement multiple et infiniment variée. Elle embrasse la période écoulée depuis la sortie de l'école de Pérouse jusqu'au voyage à Rome, de 1500 à 1508. Or, pendant ces huit années, le style de Raphaël ne porte point un cachet unique. Le jeune peintre imite tour à tour Pérugin, Maaccio, Fra Bartolomeo ou le Vinci; il glane tous les champs fertiles, s'appropriant, à la façon des hommes de génie, toutes les richesses éparses chez les grands artistes. Il cherche sa propre nature et la révélation de son individualité. Attendez! Il sera tout-à-l'heure à Rome, et vous aurez le vrai Raphaël à l'état complet. Dès-lors, vous ne découvrirez plus d'influence étrangère. L'unité apparaît, unité rayonnante, qu'aucun peintre n'a surpassée.

La *Vierge au poisson*, du Musée de Madrid, marque ce qu'on a appelé cette seconde manière; et enfin la *Sainte Famille*, du Louvre (nº 1184), que Raphaël exécuta pour François Ier,

en 1518, deux ans avant sa mort, constate le plus haut point auquel il se soit élevé.

Mais nous n'avons point ici, pour le besoin de notre sujet, à suivre la vie et les productions de Raphaël après 1508. Nous savons par ce rapide exposé ce qui intéresse la *Sainte Famille* de 1506. Nous avons l'explication de cette analogie frappante avec le style du Vinci. C'était l'époque où le sublime jeune homme subissait l'influence du sublime vieillard. Je crois qu'il faut rapporter au même temps ce délicieux portrait dont la tête coiffée d'une toque est si mélancolique. De tous les Raphaël du Musée, c'est celui qui se rapproche le plus des Léonard, à cause du ton brunâtre des cheveux et de la franchise du clair-obscur. Il y a des artistes qui répètent naïvement que Raphaël n'était pas coloriste : sans doute ce qui domine chez Raphaël, c'est le style de la composition et l'exquise pureté des lignes; mais l'effet de la couleur et de la lumière est toujours élevé juste au ton qui convient. Chez le Titien et chez Rubens, avant toutes choses, on est d'abord saisi par l'exubérance de la couleur. C'est l'aspect principal sous lequel la vie se manifeste. L'œil est pris avant le cœur. On peut dire, en ce sens-là, que le Titien et Rubens sont plus peintres, et que Raphaël est plus poète.

T. Thoré.

EMBELLISSEMENS DE PARIS.

LA PLACE DE LA CONCORDE.

Nous avons sous les yeux un plan d'embellissement, c'est le mot, pour la place de la Concorde, arrêté par le conseil municipal de Paris. Bien que les travaux aient déjà commencé, nous pensons qu'il est temps encore d'adresser à l'administration quelques observations sur ce projet, susceptible, nous le croyons, d''être avantageusement modifié. Mais, d'abord, nous devons le faire connaître à nos lecteurs.

D'après le plan en question, présenté par l'un de nos meilleurs architectes, M. Hittorff, les quatre fossés creusés le long des Tuileries et des Champs-Elysées, avec leurs balustrades et leurs petites guérites en pierre, tout cela doit subsister. L'obélisque de Luxor, tout le monde le sait, s'élèvera au milieu de la place, entouré de sphinx à sa base. De chaque côté du monolithe, et à cinquante mètres à peu près de son piédestal, dans l'axe du pont, deux fontaines formeront des nappes d'eau jaillissantes, dont le trop plein alimentera deux petits bassins dans chaque fossé. Ces fontaines et l'obélisque se trouveront alors compris dans un très grand trottoir isolé au milieu de la place, long de plus de cent mètres, large de douze ou quinze, arrondi à ses extrémités, et éclairé par

des candelabres de fer ou de bronze. Leur forme est celle d'une colonne composite terminée par une boule dorée. Qu'on se figure un immense plateau, un surtout, je demande pardon de cette expression vulgaire, au milieu d'une table, les fontaines et l'obélisque de Luxor remplaçant les vases de fleurs qui figurent d'ordinaire sur un surtout les jours de gala.

Sur chaque fossé une passerelle où un pont est jeté, non point perpendiculairement, comme les ponts qu'on bâtit sur les rivières, mais obliquement. Du côté des Champs-Elysées, l'angle saillant est coupé, et c'est là qu'est jetée la passerelle; mais du côté des Tuileries, il aurait fallu entamer le jardin pour répéter cette disposition. En conséquence, le pont passe précisément sur l'angle droit du fossé.

Voilà donc, de compte fait, quatre ponts : le premier aboutissant au Cour-la-Reine, la seconde à l'avenue de l'Elysée-Bourbon, le troisième à la rue de Rivoli, le dernier, enfin, au quai des Tuileries. La largeur de chacun est de sept mètres, les trottoirs non compris. J'oubliais de dire que les guérites en pierre seront surmontées de statues : il y en a deux au débouché de chaque pont.

Entre le plateau central et les fossés reste un grand espace vide; on le plante en gazon, ou bien on le sable et on l'entoure de trottoirs sablés. Bien entendu qu'un large passage est réservé autour du plateau; des avenues y mènent du pont de la Concorde, de la rue Royale, des Champs-Elysées et des Tuileries; quatre grandes voies aboutissant à l'espèce d'hippodrome qui entoure le plateau. De plus, quatre avenues, plus étroites, y conduisent obliquement par les quatre passerelles. De la sorte sont formés huit compartimens de forme irrégulière, quatre grands et quatre petits. Quant aux avenues obliques, les deux du côté des Champs-Elysées sont dans le prolongement des passerelles; les deux autres, au contraire, font un coude, et un coude assez raide, précisément au débouché de leurs passerelles. Toutes les quatre aboutissent précisément en face des fontaines.

Il me semble déjà entendre les badauds se récrier et dire : Si peu de chose pour tant d'argent; cette décoration, si longtemps attendue, qu'on nous promettait magnifique, se réduit donc à deux fontaines, huit statues et quelques candelabres!

Car il ne faut pas s'imaginer que les badauds susdits tiennent le moindre compte, à la ville et à l'architecte, des trottoirs, des ponts, des compartimens sablés. Il faut au Parisien quelque chose de notable, qu'on ne puisse voir qu'en levant bien la tête. Alors il conçoit que cela coûte cher. C'est du monumental, non de l'utile, qu'il demande. On lui *doit* des trottoirs et des ponts. Il s'en servira sans la moindre reconnaissance, et ne verra là nul embellissement.

Quoique injuste au fond, cette critique a un côté vrai. Mais, il faut en convenir, la grandeur même de cette place de la Concorde est un obstacle désespérant à toute décoration. Impossible de la meubler, qu'on me passe cette expression triviale. Que peut-on y mettre qui ne soit rapetissé par ses proportions énormes? Et que l'on y réfléchisse bien, le problème à résoudre tourne dans un cercle vicieux. On veut une grande décoration, mais on veut aussi que la place reste grande. De plus, on ne doit pas masquer les bâtimens qui l'entourent : c'est là sa beauté, sa gloire. Ce n'est point ici le cas de faire un *square* anglais, planté de beaux arbres. Les Champs-Elysées et les Tuileries sont là, d'ailleurs avec leurs grandes masses de verdure. En ajouter encore sur la place, ce serait vouloir convertir un quart de Paris en forêt. Nous pensons donc qu'on a fait sagement, qu'on *devait* borner la décoration de la place à à deux fontaines et à l'obélisque.

L'obélisque, nous n'aurions pas conseillé de le mettre là. Tous les étrangers nous reprochent de leur avoir enlevé la place où les menaient leurs ciceroni; où, en tournant sur eux-mêmes, ils embrassaient d'un coup d'œil un ensemble unique de monumens grandioses. A cela on peut répondre que ce qui est fait est fait. L'obélisque est comme installé. Il en coûterait trop cher pour le déplacer encore. On ne doit plus penser qu'à en tirer le meilleur parti possible.

Remarquons que, malgré son piédestal énorme, odieux à tous les antiquaires qui veulent examiner les hiéroglyphes, l'obélisque tout seul au milieu d'une vaste place ne fera pas grande figure. Il sera mesquin et pauvre : un piquet planté au milieu d'une cour. Nous voudrions masquer ce piédestal et lui composer une base large et fournie. Nous voudrions en rapprocher les deux fontaines, voir le monolithe lui-même le cen-

tre d'un bassin duement entouré de sphinx, de statues, surtout de force jets d'eau; cela formerait nu groupe important au milieu de la place, et qui, d'abord, concentrera l'attention divisée si l'on éloigne les fontaines. De trois pierres précieuses un joaillier ne ferait pas un collier; il les monterait en bague ou en agrafe. En un mot, il vaut mieux réunir en un même groupe ce que l'on a de beau à montrer.

Outre le mauvais effet qui résulterait de l'isolement de ces trois ornemens principaux de la place, nous pensons que les fontaines, au point qu'elles occupent dans le plan, auraient l'inconvénient de nuire d'une manière notable à la circulation. Rappelons-nous qu'elles se trouvent au débouché des avenues obliques. Une voiture qui de la rue de Rivoli irait aux Champs-Elysées (en été, c'est le grand passage), après avoir traversé le fossé, est arrêtée tout d'abord par la fontaine qui fait face à la Madeleine, obligée, en tournant court à droite, de la doubler comme la borne d'un cirque, puis de tourner encore pour prendre la grande allée de Neuilly; et nous ne parlons point du coude qu'elle rencontre en dépassant le pont jeté sur le fossé. L'avenue oblique et la passerelle n'ont que sept mètres. Combien de fois dans ce coude les roues heurteront-elles le trottoir! combien de chevaux se cabrant effraieront les passans! Il sera bon que les cochers s'avertissent de loin, car deux voitures de front dans ce tournant courraient assurément quelques risques.

En résumé, la réunion des fontaines à l'obélisque aurait, à notre avis, l'avantage de rendre le passage plus facile, et de présenter à la vue une masse pittoresque. Nous pensons encore qu'il est de toute nécessité d'élargir les passerelles et les avenues obliques, de supprimer même le tournant, dussent les compartimens sablés en paraître plus irréguliers.

Nous avons dit que la place serait éclairée au gaz. Le principe de réunion que nous avons déjà posé reçoit ici une application nouvelle. Dans le modèle proposé, quatre becs de gaz sortent du fût de chaque colonne. Or, en quelque lieu qu'on se place, on ne pourra en voir plus de trois; il y en aura toujours un masqué par la colonne. Il est évident qu'un faisceau unique de lumière éclairera mieux que quatre becs séparés. On devra sacrifier, il est vrai, une imitation de colonne rostrale. Élé-

gante, d'ailleurs, est-elle bien à sa place servant de conduit au gaz? Chez les anciens, la forme de chaque chose en caractérisait la destination. Il est temps que nos architectes cherchent des formes nouvelles pour des usages et des besoins nouveaux, bien loin de donner aux types antiques une destination qu'ils n'ont jamais eue. Un homme aussi habile que M. Hittorf ne peut être embarrassé pour disposer ses tuyaux de gaz de la manière à la fois la plus élégante et la plus utile.

Nous n'avons pas vu si dans le plan nouveau on s'était occupé du nivellement de la place : ce serait une opération bien coûteuse ; mais si l'on ne fait disparaître ses grandes ondulations, les compartimens sablés et les trottoirs présenteront l'aspect le plus bizarre et le plus tourmenté. Gabriel, qui commença la place, s'était résigné à ces mouvemens de terrain, comme on peut le voir par les moulures de ses balustrades qui suivent les pentes existantes. Un nivellement entraînerait donc forcément la construction d'une grande partie des balustrades.

Puisqu'il s'agit d'embellir la place de la Concorde, il ne serait pas mal à propos, ce nous semble, de s'occuper aussi des avenues qui y conduisent. Il n'est personne qui n'ait été choqué du mauvais effet de ces énormes statues, guindées sur d'énormes piédestaux, qui écrasent le pont Louis XV. Combien de fois n'a-t-on pas demandé leur éloignement! Un bon système d'éclairage, qui pourrait aussi servir à la décoration, vaudrait dix fois mieux que ces lourdes figures. Si leur effet pittoresque est nul ou mauvais, on peut également critiquer leur position sous le rapport de la convenance. Rien de mieux que de montrer au pays ses grands hommes; mais pour les abords de la chambre des députés, nous voudrions un autre choix. Qu'ont de commun Duguesclin, et Bayard, et Condé, et Sully même avec le gouvernement constitutionnel?

Déjà il avait été question de placer ces douze grands hommes en espalier le long des Champs-Élysées ; se détachant sur le vert des arbres, on s'en promettait un effet heureux. Mais ne serait-ce pas prendre une trop grande liberté avec eux, que de les aligner ainsi pour la décoration comme on fait dans les Tuileries d'Annibal et du Rémouleur? Nous devons plus d'égards à nos grands hommes. Il leur faut une place honorable, un Panthéon.

A notre sentiment, c'est à Versailles que ces statues seraient le plus convenablement placées dans ce musée français qui se forme par les soins du roi. Là, tous les arts se sont réunis pour célébrer nos gloires nationales. Sur la toile, sur le marbre, on y lit nos fastes glorieux. La maison d'un Romain avait une salle pour les images de ses aïeux illustres! Le roi donne à la France un palais pour ses grands citoyens. Bayard serait là à côté de François Ier, Sully près de Henri IV, Condé et Tourville près de Louis XIV, dont la grande figure semblerait ouvrir la porte de son Élysée à tous les Français illustres.

P..... M.....

LE GRUTLI.

Albert d'Autriche, qui était de la maison de Habsbourg, parvint au trône impérial en 1298. A l'époque de son avénement, il n'existait, en Helvétie (1), ni association, ni cantons, ni diète. Quant à l'empereur, il possédait seulement, au milieu de ces contrées, à titre de chef des comtes de Habsbourg, plusieurs villes et forteresses qui font aujourd'hui partie des cantons de Zurich, Lucerne, Zug, Argovie, etc., etc. Les autres comtes auxquels appartenait le reste du pays, étaient ceux de Savoie, de Neufchâtel et de Raperschwyl. Il serait difficile de faire l'histoire individuelle de cette noblesse, riche, débauchée et remuante, toujours en guerre et en plaisir, épuisant le sang et l'or de ses vassaux, et couvrant chaque cime de montagnes de tours et de forteresses, d'où, comme des aigles de leurs aires, ils s'abattaient dans la plaine pour y enlever l'objet de leur désir, qu'ils revenaient mettre en sûreté derrière les murs de leurs châteaux. Et que l'on ne croie pas que les laïques seuls se livrassent à ces déprédations; non, les puissans évêques de Bâle, de Constance et de Lausanne vivaient de la même manière, et les riches abbés de Saint-Gall et d'Ensielden suivaient l'exemple de leurs chefs mitrés, comme la petite noblesse celui des hauts barons.

Au milieu de cette terre couverte d'esclaves et d'oppresseurs, trois communes étaient restées libres. C'étaient celles

(1) L'Helvétie ne prit le nom de Suisse qu'après la confédération.

d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, qui, dès 1291, prévoyant les jours de malheur, s'étaient réunies et engagées à défendre mutuellement, envers et contre tous, leurs personnes, leurs familles, leurs biens, et à s'aider, le cas échéant, par les conseils et par les armes. Cette alliance leur fit donner le nom d'*Eidsgenossenn*, c'est-à-dire alliés par serment. Albert, alarmé de cette démonstration, voulut les forcer de renoncer à la protection de l'empire, et de se soumettre à celle plus immédiate et plus directe des comtes de Habsbourg, afin que si aucun de ses fils n'était élu au trône romain, après lui ils conservassent au moins la souveraineté de ces pays, qui, sans cela, échappaient à la noble maison des ducs d'Autriche. Mais Uri, Schwitz et Underwald avaient trop vu quels brigandages infâmes s'exerçaient autour d'eux pour donner dans le piége. Ils repoussèrent les propositions qui leur furent faites, en 1305, par les députés d'Albert, et supplièrent qu'on ne les privât pas de la protection de l'empereur régnant, ou, selon l'expression usitée à cette époque, qu'on ne les séparât point de l'empire. Albert leur fit répondre que son désir était de les adopter comme enfans de sa famille royale; il offrit des fiefs à leurs principaux citoyens, et parla d'une création de dix chevaliers par commune. Mais ces vieux montagnards refusèrent, disant qu'ils ne demandaient que le maintien de leurs anciens droits et non de nouvelles faveurs. Alors Albert, voyant qu'il n'y avait rien à faire de ces hommes par la corruption, voulut voir ce qu'on en pourrait faire par la tyrannie; il leur envoya deux baillis autrichiens, dont il connaissait le caractère despotique et emporté : c'étaient Hermann Güessler de Broünegg et le chevalier Beringuer de Landenberg. Ces nouveaux baillis s'établirent dans le pays même des confédérés, ce que leurs devanciers ne s'étaient jamais permis. Landenberg prit possession du château royal de Sarnen, dans le haut Unterwalden, et Güessler, ne trouvant point de séjour digne de lui dans le pauvre pays qui lui était échu en partage, fit bâtir une forteresse à laquelle il donna le nom d'*Urijoch*, ou joug d'Uri. Dès-lors commença et fut mis à exécution le plan d'Albert, qui espérait, à l'aide de cette tyrannie, déterminer les confédérés à se détacher eux-mêmes de l'empire, et à se mettre sous la protection de la maison d'Autriche. Les péages furent augmen-

tés, les petites fautes punies par de fortes amendes, et les citoyens traités avec hauteur et mépris.

Un jour qu'Hermann Güessler faisait sa tournée dans le canton de Schwitz, et qu'il passait à Sarnen, il s'arrêta devant une maison que l'on achevait de bâtir, et qui appartenait à Werner Stauffacher.

— N'est-ce point une honte, dit-il, en s'adressant à l'écuyer qui le suivait, que de misérables serfs bâtissent de pareilles maisons, quand des chaumières seraient trop bonnes pour eux?

— Laissez-la finir, monseigneur, répondit l'écuyer, et lorsqu'elle sera achevée, nous ferons sculpter au-dessus de la porte l'aigle de la maison de Habsbourg, et nous verrons si son maître sera alors assez hardi pour la réclamer.

— Tu as raison, dit Güessler, et piquant son cheval, il continua son chemin. La femme de Werner Stauffacher était sur le seuil de la porte; elle entendit cette conversation, et donna aussitôt l'ordre aux ouvriers de laisser là leur ouvrage, et de se retirer chez eux. Ils obéirent. Lorsque Werner Stauffacher revint, il regarda avec étonnement cette maison solitaire, et demanda à sa femme pourquoi les ouvriers s'étaient retirés, et qui leur en avait donné l'ordre.

— Moi, répondit-elle.

— Et pourquoi cela, femme?

— Parce qu'une chaumière est tout ce qu'il faut à des vassaux et à des serfs.

Werner poussa un soupir et entra dans la maison; il avait faim et soif; il s'attendait à trouver le dîner préparé; il s'assit à table; sa femme lui servit du pain et de l'eau, et s'assit près de lui.

— N'y a-t-il plus de vin au cellier, femme, plus de chamois dans les montagnes, plus de poissons dans le lac? dit Werner.

— Il faut savoir vivre selon sa condition. Le pain et l'eau sont le dîner des vassaux et des sefs.

Werner fronça le sourcil, mangea le pain et but l'eau. La nuit vint, ils se couchèrent. Avant de s'endormir, Werner prit sa femme entre ses bras, et voulut l'embrasser; elle le repoussa.

— Pourquoi me repousses-tu, femme? dit Werner.

— Parce que des vassaux et des serfs ne doivent point désirer donner le jour à des enfans qui seront vassaux et serfs comme leurs pères.

Werner se jeta à bas du lit, se rhabilla en silence, détacha de la muraille une longue épée qui y était pendue, la jeta sur ses épaules, et sortit sans prononcer une parole. Il marcha sombre et pensif jusqu'à Brunnen. Arrivé là, il fit prix avec quelques pêcheurs, traversa le lac, arriva, deux heures avant le jour, à Attingausen, et alla frapper à la maison de Walter Furst, l'un des hommes les plus considérés de l'Uri. Le vieillard vint ouvrir lui-même; et, quoique étonné de voir paraître Werner à cette heure de la nuit, il ne lui demanda point la cause de cette visite, mais donna l'ordre à un serviteur d'apporter sur la table un quartier de chamois et du vin.

— Merci, père, dit Werner, j'ai fait vœu de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau, jusqu'à un moment peut-être bien éloigné encore, celui où nous serons libres!

— Ce sont de bonnes paroles que celles que tu viens de dire; mais auras-tu le courage de les répéter à d'autres qu'au vieillard que tu appelles ton père?

— Je les répéterai à la face de Dieu, qui est au ciel, et à la face de l'empereur, qui est son représentant sur la terre.

— Bien dit, enfant; il y a long-temps que j'attendais de ta part une pareille visite et une semblable réponse. Je commençais à croire que ni l'une ni l'autre ne viendraient.

On frappa de nouveau à la porte. Walter Furst alla ouvrir. Un jeune homme, armé d'un bâton qui ressemblait à une massue, était débout sur le seuil. Un rayon de la lune éclairait ses traits pâles et bouleversés.

— Mechtal! s'écrièrent à la fois Walter Furst et Stauffacher.

— Et que viens-tu demander? continua Walter Furst, effrayé de sa pâleur.

— Asile et vengeance! dit Mechtal d'une voix sombre.

— Tu auras ce que tu demandes, répondit Walter Furst, si la vengeance dépend de moi comme l'asile. — Qu'est-il donc arrivé, Mechtal?

— Il est arrivé que j'étais à labourer ma terre, et que j'avais à ma charrue les deux plus beaux bœufs de mon troupeau, lorsqu'un valet de Landenberg vint à passer.

— Voilà de trop beaux bœufs pour un vassal, dit-il; il faut qu'ils changent de maître!

— Ces bœufs sont à moi! lui dis-je, et comme j'en ai besoin, je ne veux pas les vendre.

— Et qui parle de te les acheter, manant? A ces mots, il tira de sa ceinture un couteau à dépouiller le gibier, et coupa les traits.

— Mais si vous me prenez cet attelage, comment ferai-je pour labourer ma terre?

— Des paysans comme toi peuvent bien traîner leur charrue eux-mêmes.

— Tenez, lui dis-je, il en est encore temps, passez votre chemin, et je vous pardonne.

— Et où est ton arc ou ton arbalète pour parler ainsi?

Il y avait près de moi un jeune arbre; je le brisai.

— Si tu fais un pas, me répondit-il, je t'éventre comme un chamois!

D'un seul bond je fus près de lui, le bâton levé.

— Et moi, si vous portez la main sur mon attelage, je vous assomme comme un taureau!

Il étendit le bras et toucha le joug; oui, je crois qu'il le toucha du bout du doit. Mon bâton tomba et le valet de Landenberg avec lui. Je lui avais rompu le bras, comme si c'eût été une baguette de saule.

— Et tu as bien fait, c'était justice.

— Je le sais et je ne m'en repens pas, continua Mechtal; mais je n'en fus pas moins forcé de me sauver. J'abandonnai mes bœufs, et me cachai tout le jour dans les bois du Roestock; puis, la nuit venue, je pensais à nos frères d'Uri qui sont bons et hospitaliers; je pris la passe de Sarnen, et me voilà.

— Sois le bien-venu, Mechtal, dit Walter Furst en lui tendant la main.

— Mais ce n'est point tout, il nous faudrait un homme intelligent que nous puissions envoyer à Sarnen, afin qu'il sache ce qui s'est passé depuis hier, et quelles mesures de vengeance ont été prises contre moi par le Landenberg.

En ce moment, un pas alourdi par la fatigue se fit entendre, et un instant après un homme frappa en disant: Ouvrez, je suis Ruder. Mechtal ouvrit la porte pour se jeter dans les bras

du serviteur de son père ; mais il le trouva si pâle et si abattu, qu'il recula épouvanté.

— Qu'y a-t-il, Ruder? dit Mechtal d'une voix tremblante.

— Malheur sur vous, mon jeune maître! malheur sur le pays qui voit tranquillement de pareils crimes! malheur sur moi qui vous apporte de si fatales nouvelles!

— Il n'est rien arrivé au vieillard? dit Mechtal; ils ont respecté son âge et ses cheveux blancs? la vieillesse est sacrée !...

— Respectent-ils quelque chose? y a-t-il quelque chose de sacré pour eux? Ils l'ont pris ; ils ont voulu lui faire dire où vous étiez ; et comme il ne le savait pas, pauvre vieillard ! ils lui ont crevé les yeux.

Mechtal jeta un cri terrible. Werner et Walter Furst se regardèrent les cheveux hérissés et la sueur sur le front.

— Ils lui ont crevé les yeux, dis-tu? et cela, parce que je m'étais sauvé comme un lâche ; ils ont crevé les yeux du père parce qu'il ne voulait pas livrer le fils! Ils ont enfoncé le fer dans les yeux d'un vieillard !... Ils n'ont plus assez de nos larmes, et ils nous font pleurer le sang. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, prenez pitié de nous !

Werner s'approcha de Mechtal. — Ne pleure pas comme un enfant, nous vengerons ton père.

— Nous le vengerons, avez-vous dit, Werner?

— Nous le vengerons, reprit Walter Furst.

En ce moment, le refrain d'une chanson joyeuse se fit entendre à quelque distance, et autour du chemin on vit, aux premiers rayons du jour, apparaître un nouveau personnage.

— Rentrez ! s'écria Ruder en s'adressant à Mechtal.

— Reste, dit Walter Furst, c'est un ami.

— Et qui pourrait nous être utile, ajouta Werner.

L'étranger approchait toujours. C'était un homme de trente-cinq ans à peu près ; il était vêtu d'une espèce de robe brune qui lui descendait jusqu'aux genoux seulement, et qui tenait le milieu entre le costume monacal et le vêtement des laïques. Cependant ses cheveux longs, ses moustaches et sa barbe, taillées comme celles des bourgeois libres, indiquaient que s'il appartenait au cloître, c'était fort indirectement. Sa démarche etait d'ailleurs bien plus celle d'un soldat que d'un moine, et

l'on aurait pu le prendre pour un homme de guerre, s'il n'eût porté à la place de l'épée une écritoire pendue à sa ceinture, et dans une trousse d'archer vide de flèches, un rouleau de parchemin et des plumes. Son costume était complété, du reste, par un pantalon de drap bleu collant sur la jambe, par des brodequins lacés dessus, et il portait le long bâton ferré, sans lequel voyage si rarement le montagnard. Dès qu'il avait aperçu le groupe qui s'était formé devant la porte, il avait cessé de chanter, et il avançait avec un air ouvert qui annonçait sa certitude de trouver des figures de connaissance. En effet, il était encore à quelques pas, que Walter Furst lui adressa la parole.

— Sois le bien-venu, Wilhelm, lui dit-il. Où vas-tu si matin?

— Dieu vous garde, mon père. Je vais toucher les revenus du *Fraumunster* de Zurich, qui a quelques redevances dans le haut Unterwalden.

— Ne peux-tu t'arrêter un quart d'heure avec nous, pour écouter ce que va te dire ce jeune homme?

Wilhelm se tourna du côté de Mechtal et vit qu'il pleurait; alors il s'approcha de lui et lui tendit la main.

— Que Dieu sèche vos larmes, frère! lui dit-il.

— Que Dieu venge le sang! répondit Mechtal; et il lui raconta tout ce qui venait d'arriver. Wilhelm écouta ce récit avec une grande compassion et une profonde tristesse.

— Et qu'avez-vous résolu? dit Wilhelm, lorsqu'il eut fini.

— De nous venger et de délivrer notre pays, répondirent les trois hommes.

— Dieu s'est réservé la vengeance des crimes et la délivrance des peuples, dit Wilhelm.

— Et que nous a-t-il donc laissé à nous autres hommes?

— La prière et la résignation qui les hâtent.

— Wilhelm, ce n'est point la peine d'être un si vaillant archer, si tu réponds comme un moine quand on te parle comme à un citoyen.

— Dieu a fait la montagne pour le daim et le chamois, et le daim et le chamois pour l'homme; voilà pourquoi il a donné la légèreté au gibier et l'adresse au chasseur. Vous vous êtes donc trompé, Walter Furst, en m'appelant un vaillant archer; je ne suis qu'un pauvre chasseur.

— Adieu, Wilhelm, va en paix!

— Dieu soit avec vous, frères !

Wilhelm s'éloigna ; les trois hommes le suivirent des yeux en silence, jusqu'à ce qu'il eût disparu au premier détour du chemin.

— Il ne faut pas compter sur lui, dit Werner Stauffacher, et cependant c'eût été un puissant allié.

— Dieu réserve à nous seuls la délivrance de notre pays. Dieu soit loué !

— Et quand nous mettrons-nous à l'œuvre ? dit Mechtal ; je suis pressé ; mes yeux pleurent, et ceux de mon père saignent.

— Nous sommes chacun d'une commune différente ; toi, Werner, de Schwitz ; toi, Mechtal, d'Unterwalden ; et moi, d'Uri : choisissons, chacun parmi nos amis, dix hommes sur lesquels nous puissions compter ; rassemblons-nous avec eux au Grutli. Dieu veut ce qu'il veut ; et, lorsqu'ils marchent dans sa voie, trente hommes valent une armée !

— Et quand nous rassemblons-nous ? dit Mechtal.

— Dans la nuit de dimanche à lundi, répondit Walter Furst.

— Nous y serons, répondirent Werner et Mechtal. Et les trois amis se séparèrent.

II.

Parmi les dix conjurés du canton d'Unterwalden qui devaient accompagner Mechtal au Grutli dans la nuit du 17 novembre, était un jeune homme de Wolfranchiess, nommé Conrad de Baumgarten. Il venait d'épouser par amour la plus belle fille d'Alzellen ; et le désir seul de délivrer son pays l'avait fait entrer dans la conjuration, car il était heureux.

Aussi ne voulut-il pas dire à sa jeune femme quel motif l'éloignait d'elle. Il feignit une affaire au village de Brunnen ; et, le 16 au soir, il lui annonça qu'il quittait la maison jusqu'au lendemain. La jeune femme pâlit.

— Qu'y a-t-il, Roschen (1) ? dit Conrad. Il est impossible qu'une chose aussi simple vous fasse une telle impression !

— Conrad, dit la jeune femme, ne pouvez-vous remettre cette affaire ?

(1) Rosette.

Conrad la regarda. — Serais-tu jalouse, pauvre enfant? — Roschen sourit tristement. — Mais, non, c'est impossible, continua-t-il. Il est arrivé quelque chose que tu me caches.

— Peut-être ai-je tort de craindre, répondit Roschen.

— Et que peux-tu craindre dans ce village, au milieu de nos parens, de nos amis?

— Tu connais notre jeune seigneur, Conrad?

— Oui, sans doute, répondit celui-ci en fronçant le sourcil. Eh bien?

— Eh bien! il m'a vue à Alzellen avant que je fusse ta femme.

— Et il t'aime? s'écria Conrad en fermant les poings et en la regardant fixement.

— Il me l'a dit autrefois, et je l'avais oublié; mais, hier, je l'ai rencontré sur le chemin de Stanz, et il m'a répété les mêmes paroles.

— Bien! bien! murmura Conrad; insolens seigneurs! ce n'était donc pas assez de mon amour pour la patrie, vous voulez que j'y joigne ma haine pour vous; mais hâtez-vous d'amasser de nouveaux crimes sur vos têtes, le jour de la vengeance va venir!

— Qui menaces-tu ainsi? dit Roschen, oublies-tu qu'il est le maître?

— Oui, de ses vassaux, de ses serfs et de ses valets. Mais moi, Roschen, je suis de condition libre, citoyen de la ville de Stanz, seigneur de mes terres et de ma maison; et si je n'ai pas droit, comme lui, d'y rendre justice, j'ai droit de me la faire.

— Mon Dieu! murmura Roschen.

— Écoute, reprit Conrad, nous nous effrayons à tort peut-être, je n'ai dit à personne que je dusse partir. Personne ne le sait donc. Je ne serai absent que jusqu'à demain à midi. On me croira près de toi et tu seras respectée.

Conrad embrassa Roschen et la quitta.

Le rendez-vous était, nous l'avons dit, au Grutli. Personne n'y manqua.

C'est là, dans cette petite plaine, qui forme une prairie étroite entourée de buissons, au pied des bois du Seelisberg, que dans la nuit du 17 novembre 1307, la terre donna au ciel l'un de ses

plus sublimes spectacles : celui de trois hommes promettant sur leur honneur de rendre, au risque de leur vie, la liberté à tout un peuple. Walter Furst, Werner Stauffacher et Mechtal, étendirent le bras, et jurèrent à Dieu, *devant qui les rois et les peuples sont égaux, de vivre ou de mourir pour leurs frères; d'entreprendre et de supporter tout en commun*; *de ne plus souffrir, mais de ne pas commettre d'injustices; de respecter les droits et les propriétés du comte de Habsbourg; de ne faire aucun mal aux baillis impériaux, mais de mettre un terme à leur tyrannie;* priant Dieu, si ce serment lui était agréable, de le faire connaître par quelque miracle. Au même instant, trois sources d'eau vive jaillirent aux pieds des trois chefs. Les conjurés crièrent alors gloire au Seigneur, et levant la main, jurèrent à leur tour de rétablir la liberté en homme de cœur : l'exécution de ce dessein fut remise à la nuit du 1er janvier 1308; puis, le jour approchant, ils se séparèrent, et chacun reprit le chemin de sa vallée et de sa cabane.

Quelque diligence que fît Conrad, il était midi, lorsqu'en sortant de Dallenwyl, il aperçut le village de Wolfranchiess, et près du village, la maison où l'attendait Roschen; tout paraissait tranquille. Ses craintes se calmèrent à cette vue; son cœur cessa de battre; il s'arrêta pour respirer. En ce moment il lui sembla que son nom passait à ses oreilles, porté sur une bouffée de vent. Il tressaillit et se remit en marche.

Au bout de quelques minutes, il entendit une seconde fois une voix qui l'appelait, il frémit, car cette voix était plaintive et il crut reconnaître celle de Roschen; cette voix venait de la route; il se lança vers le village.

A peine eut-il fait vingt pas, qu'il aperçut une femme acourant à lui, échevelée, éperdue, qui dès qu'elle l'aperçut, étendit les bras, prononça son nom, et sans avoir la force d'aller plus avant, tomba au milieu du chemin. Conrad ne fit qu'un bond pour arriver près d'elle, il avait reconnu Roschen.

— Qu'as-tu ma bien-aimée? s'écria-t-il.

— Fuyons, fuyons, murmura Roschen, en essayant de se relever.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il est venu, Conrad, parce qu'il est venu pen-

dant que tu n'y étais pas. Et profitant de ton absence, et de ce que j'étais seule... il a exigé que je lui préparasse un bain.

— L'insolent. Et tu as obéi ?

— Que pouvais-je faire, Conrad? Alors il m'a parlé de son amour, il a étendu la main sur moi. Je me suis sauvée, t'appelant à mon aide; j'ai couru comme une insensée; puis, quand je t'ai aperçu, les forces m'ont abandonnée, et je suis tombée tout à coup comme si la terre manquait sous mes pieds.

— Et où est-il?

— A la maison, dans le bain.

— L'insensé! s'écria Conrad en s'élançant ver sWolfranchiess.

Roschen tomba à genoux, les bras tendus vers l'endroit où avait disparu Conrad. Elle resta ainsi un quart d'heure, immobile et muette, comme la statue de la prière. Puis, tout à coup elle sereleva et poussa un cri. C'était Conrad qui revenait, pâle, et tenant à la main une coignée rouge de sang.

— Fuyons, Roschen, dit-il à son tour, fuyons, car nous ne serons en sûreté que de l'autre côté du lac; fuyons sans suivre de route, loin des sentiers, loin des villes; fuyons, si tu ne veux pas que je meure de crainte, non pour ma vie, mais pour la tienne. — A ces mots, il l'entraîna vers la prairie.

Roschen n'était pas une de ces fleurs délicates et étiolées, comme il en pousse dans nos villes : c'était une noble montagnarde, forte et puissante en face du danger, habituée au soleil et à la fatigue. Conrad et elle eurent donc bientôt atteint le pied de la montagne. Alors ils s'enfoncèrent dans le plus fourré du bois, gravissant les flancs de la montagne par des sentiers connus des seuls chasseurs. Plusieurs fois Conrad voulut s'arrêter; mais toujours Roschen lui rendit le courage en lui assurant qu'elle n'était pas fatiguée. Enfin, une demi-heure avant la tombée de la nuit, ils arrivèrent au sommet d'un des prolongemens de Rostock. De là ils entendaient le bêlement des troupeaux qui rentraient à Feedorf et à Bauen, et au-delà de ces deux villages ils apercevaient, couché au fond de la vallée, le lac de Waldstatten, tranquille et pur comme un miroir. A cet aspect, Roschen voulait continuer sa route, mais sa volonté dépassait ses forces; aux premiers pas qu'elle fit, elle chancela, Conrad exigea d'elle qu'elle prît quelques heures de repos, et

lui prépara un lit de feuilles et de mousses, sur lequel elle se coucha, tandis qu'il veillait près d'elle.

Conrad entendit mourir l'une après l'autre toutes les clameurs de la vallée; il vit s'éteindre successivement les lumières qui semblaient des étoiles tombées sur la terre. Puis, aux bruits discordans des hommes, succédèrent les bruits harmonieux de la nature; aux lueurs éphémères allumées par des mains mortelles, cette splendide poussière d'étoiles que soulèvent les pas de Dieu. La montagne a, comme l'Océan, des rumeurs immenses qui s'élèvent tout à coup au milieu des nuits de la surface des lacs, du sein des forêts, des profondeurs des glaciers. Dans leurs intervalles on entend le bruit continu de la cascade ou le fracas orageux de l'avalanche, et tous ces bruits parlent au montagnard une langue sublime qui lui est familière, et à laquelle il répond par ses cris d'effroi ou ses chants de reconnaissance, car ces bruits lui présagent le calme ou la tempête.

Aussi Conrad avait-il suivi avec inquiétude la vapeur, qui, ternissant le miroir du lac, commençait de s'élever à sa surface, et qui, montant lentement dans la vallée, se condensait autour de la tête nuageuse de l'Axemberg. Plusieurs fois déjà il avait tourné avec anxiété les yeux vers le point du ciel où la lune allait se lever, lorsqu'elle apparut, mais blafarde et entourée d'un cercle brumeux, qui voilait sa pâle splendeur. De temps en temps aussi, des brises passaient portant avec elles une vapeur humide et terreuse, et alors Conrad se retournait vers l'occident, les aspirant avec l'instinct d'un limier et murmurant à demi : Oui, oui, je vous reconnais, messagers d'orage, et je vous remercie; vos avis ne seront pas perdus. Enfin, une dernière bouffée de vent apporta avec elle les premières vapeurs enlevées aux lacs de Neufchâtel et aux marais de Morat; Conrad reconnut qu'il était temps de partir, et se baissa vers Roschen.

— Ma bien-aimée, murmura-t-il à son oreille, ne crains rien, c'est moi qui t'éveille.

Roschen ouvrit les yeux et jeta ses bras au cou de Conrad.

— Où sommes-nous? dit Roschen; j'ai froid!

— Il faut partir, Roschen; le ciel est à l'ouragan, et nous avons à peine le temps de gagner la route du Rikenbach, où nous serons en sûreté contre lui; puis, lorsqu'il sera passé,

nous descendrons à Bauen, où nous trouverons quelque batelier qui nous conduira à Brunnen ou à Silligen.

— Tu as raison, il n'y a pas un instant à perdre. Fuyons, Conrad, fuyons!

A ces mots, ils se prirent par la main et coururent aussi vite que le leur permettaient les difficultés du terrain, dans la direction de la grotte du Rikenbach.

Cependant l'ouragan s'était déclaré en même temps que les premiers rayons du jour, et se rapprochait en grondant. De dix minutes en dix minutes des éclairs sillonnaient le ciel, et des nuages, s'abattant sur la tête des fugitifs, leur dérobaient un instant l'aspect de la vallée, et les laissaient imprégnés d'une humidité froide et pénétrante qui glaçait la sueur sur leur front. Tout à coup, et dans un de ces intervalles de silence où la nature semble rappeler à elle toutes ses forces pour la lutte qu'elle va soutenir, on entendit dans le lointain les aboiemens d'un chien de chasse.

— Napft! s'écria Conrad en s'arrêtant tout à coup.

— Il aura brisé sa chaîne et aura profité de sa liberté pour chasser dans la montagne, répondit Roschen.

Conrad lui fit signe de faire silence, et il écouta, avec cette attention profonde d'un chasseur et d'un montagnard habitué à tout deviner, salut et péril, d'après le plus léger indice. Les aboiemens se firent entendre de nouveau, Conrad tressaillit.

— Oui, oui, il est en chasse, murmura-t-il; mais sais-tu bien quel gibier il quête? Nous sommes poursuivis, Roschen. L'enfer a donné une idée à ces démons. Ne sachant où me retrouver, ils ont détaché Napft, et ils se sont fiés à son instinct.

— Mais qui peut te faire croire...?

— Écoute, et remarque avec quelle lenteur les aboiemens s'approchent; ils le tiennent en laisse pour ne pas perdre notre piste, sans cela Napft serait déjà près de nous; tandis que, de cette façon, il en a pour une heure encore avant de nous rejoindre.

Napft aboya de nouveau, mais sans se rapprocher d'une manière sensible; au contraire, on eût dit que sa voix était plus éloignée que la première fois.

— Il perd notre trace, dit Roschen avec joie, la voix s'écarte.

— Non, non, répondit Conrad ; Napft est un trop bon chien pour leur faire défaut ; c'est le vent qui tourne. Écoute, écoute ! Un violent coup de tonnerre interrompit les aboiemens qui venaient effectivement de se faire entendre de plus près, mais à peine fut-il éteint, qu'ils retentirent de nouveau.

— Fuyons ! s'écria Roschen ; fuyons vers la grotte !

— Et que nous servira la grotte maintenant ? si dans deux heures nous n'avons pas mis le lac entre nous et ceux qui nous poursuivent, nous sommes perdus !

A ces mots, il lui prit la main et l'entraîna.

— Où vas-tu ? s'écria Roschen, tu perds la direction du lac !

— Viens ! viens ! il faut que nous luttions de ruse avec ces chasseurs d'hommes. Il y a trois lieues d'ici au lac, et si nous allions en ligne droite, avant vingt minutes, pauvre enfant ! tu ne pourrais plus marcher. Viens, te dis-je !

Roschen, sans répondre, rassembla toutes ses forces, et s'avança rapidement dans la direction choisie par son mari. Ils marchèrent ainsi dix minutes à peu près ; puis tout à coup ils se trouvèrent sur les bords d'une de ces larges gerçures si communes dans les montagnes : un tremblement de terre l'avait produite dans des temps que les aïeux avaient eux-mêmes oubliés ; et un précipice de vingt pieds de largeur et d'une lieue de long, peut-être, s'étendait sur les flancs de la montagne. Conrad jeta un cri terrible. Le pont fragile, qui servait de communication d'un bord à l'autre, avait été brisé par un rocher qui s'était détaché de la cime du Rostock. Roschen comprit tout ce qu'il y avait de désespoir dans ce cri ; et, se croyant perdue, elle tomba à genoux.

— Non, non, ce n'est point encore l'heure de prier, s'écria Conrad les yeux brillans de joie. Courage, Roschen ! courage ! Dieu ne nous abandonne pas tout-à-fait !

En disant ces mots, il avait couru vers un vieux sapin ébranché par les ouragans, qui poussait solitaire et dépouillé au bord du précipice, et il avait commencé l'œuvre de salut en le frappant de sa cognée. L'arbre, attaqué par un ennemi plus acharné et plus puissant que la tempête, gémit de la racine au sommet ; il est vrai que jamais bûcheron n'avait frappé de si rudes coups.

Roschen encourageait son mari tout en écoutant la voix de

Napft, qui, pendant tous ces retards et ces contretemps, avait gagné sur eux. — Courage, mon bien-aimé! disait-elle, courage! Vois comme l'arbre tremble! il chancelle! il tombe! O mon Dieu! je te remercie, nous sommes sauvés!

En effet, le sapin coupé par sa base, et cédant à l'impulsion que lui avait donnée Conrad, s'était abattu en travers du précipice, offrant un pont impraticable pour tout autre que pour un montagnard, mais suffisant au pied d'un chasseur.

— Ne crains rien, s'écria Roschen en s'élançant la première, ne crains rien, Conrad, et suis-moi.

Mais, au lieu dela suivre, Conrad, n'osant regarder le périlleux trajet, s'était précipité à terre et assujettissait l'arbre avec sa poitrine, afin qu'il ne vacillât pas sous le pied de sa bien-aimée. Pendant ce temps, les aboiemens de Napft se faisaient entendre, distans d'un quart de lieue à peine. Tout à coup Conrad sentit que le mouvement imprimé à l'arbre par le poids du corps de Roschen avait cessé; il regarde : elle était sur l'autre bord, lui tendant les bras, et l'excitant à la rejoindre.

Conrad s'élança aussitôt sur ce pont vacillant d'un pas aussi ferme que s'il eût passé sur une arche de pierre; puis, arrivé près de sa femme, il se retourna, et d'un coup de pied fit rouler le sapin dans l'abîme. Roschen suivit l'arbre du regard, et, le voyant se briser sur les rochers et bondir de profondeurs en profondeurs, elle détourna les yeux et pâlit. Conrad, au contraire, fit entendre un de ces cris de joie, comme en poussent l'aigle et le lion après une victoire; puis, passant son bras autour de la taille de Roschen, il s'enfonça dans un sentier frayé par le chamois. Cinq minutes après, ceux qui les poursuivaient, guidés par Napft, arrivèrent sur le bord du précipice.

Cependant la tempête redoublait de force, les éclairs se succédaient sans interruption, le tonnerre ne cessait pas un instant de se faire entendre; la pluie tombait par torrens; les cris des chasseurs, les aboiemens de Napft, tout était perdu dans ce chaos. Au bout d'un quart d'heure, Roschen s'arrêta. — Je ne puis plus marcher, dit-elle en laissant tomber ses bras et en s'affaissant sur ses genoux! Fuis seul, Conrad! fuis, je t'en supplie!

Conrad regarda autour de lui pour reconnaître à quelle distance il se trouvait du lac; mais le temps était si sombre, tous

les objets avaient pris, sous le voile de l'orage, une teinte si uniforme, qu'il lui fut impossible de s'orienter. La pente du sol lui indiquait bien à peu près la route qu'il avait à suivre. Mais sur cette route pouvaient se trouver de ces accidens de terrain si communs dans les montagnes, et que les jambes du chamois ou les ailes de l'aigle peuvent seules surmonter. Conrad, à son tour, laissa tomber ses bras, et poussa un gémissement comme un lutteur à demi vaincu.

En ce moment, un long et bizarre murmure se fit entendre, la montagne oscilla trois fois comme un homme ivre, et un brouillard chaud, comme la vapeur qui s'élève au-dessus de l'eau bouillante, traversa l'espace.

Une trombe! s'écria Conrad, une trombe. et prenant Roschen dans ses bras, il se jeta avec elle sous la voûte d'un énorme rocher, serrant d'un bras sa femme contre sa poitrine, et se cramponnant de l'autre aux aspérités de la pierre.

A peine étaient-ils sous cet abri, que les cimes des sapins tressaillirent; puis, bientôt, ce mouvement se communiqua aux branches inférieures. Un sifflement, dont le bruit dominait celui de l'ouragan, s'empara à son tour de l'espace; la forêt se courba comme un champ d'épis; des craquemens affreux se firent entendre, et ils virent les troncs des arbres les plus forts voler en éclats, se déraciner. et fuir devant le souffle de la trombe, tournoyans comme une ronde insensée de gigantesques et effrayans fantômes. Au-dessus d'eux, une masse épaisse de branchages, de rameaux brisés et de bruyères suivaient la même impulsion; au-dessous bondissaient des milliers de rocs arrachés à la montagne, et qui tourbillonnaient comme des grains de poussière. Heureusement, celui sous lequel ils étaient abrités resta immobile, protégeant les fugitifs, qui, se trouvant au centre même de l'ouragan, suivirent d'un œil épouvanté, la marche de l'effrayant phénomène. La trombe s'avança en ligne droite, et, renversant tous les obstacles, marcha vers Bauen, passa sur une maison qui disparut avec elle, atteignit le lac, coupa le brouillard, rencontra une barque qu'elle abîma, et s'en alla mourir contre les rochers de l'Axemberg, laissant l'espace qu'elle avait parcouru vide et écorché comme le lit d'un fleuve mis à sec.

— Allons, voilà notre chemin tout tracé! s'écria Conrad en

entraînant Roschen. Nous n'avons qu'à suivre le ravin, il nous conduira au lac.

— Peut-être aussi, dit Roschen, en rassemblant toutes ses forces pour suivre Conrad, peut-être l'ouragan nous aura-t-il débarrassés de nos ennemis.

— Oui, répondit Conrad, oui, si j'avais laissé le pont derrière moi; car, ils se seraient trouvés sur la même ligne que nous, et il est probable que nous aurions vu passer leurs cadavres au-dessus de nos têtes; mais ils ont été obligés de prendre à gauche pour tourner le précipice; la trombe leur aura donné du temps pour nous joindre, et la preuve, tiens, les voici.

En effet, on recommençait à entendre les aboiemens de Napft.

Conrad, voyant que les forces de Roschen l'abandonnaient, la prit dans ses bras, et chargé de ce fardeau, continua la route plus rapidement qu'il n'aurait pu le faire suivi par elle.

Dix minutes d'un silence de mort succédèrent aux quelques mots que les époux avaient échangés entre eux; mais pendant ces dix minutes, Conrad avait gagné bien du terrain; le lac lui apparaissait maintenant à travers le brouillard et la pluie, éloigné de cinq cents pas au plus. Quant à Roschen, ses yeux étaient fixés sur l'étrange vallée qu'ils venaient de parcourir. Tout à coup Conrad la sentit tressaillir. Bientôt des cris de joie se firent entendre, c'étaient ceux des soldats qui les poursuivaient, et qui les avaient aperçus. Au même instant, Napft vint bondir près de son maître; il avait, en le reconnaissant, brisé sa chaîne aux mains de celui qui la tenait : quelques anneaux pendaient encore à son collier.

— Oui, oui, murmura Conrad, tu es un chien fidèle, Napft; mais ta fidélité nous perd mieux qu'une trahison; maintenant ce n'est plus une chasse, c'est une course.

Conrad se dirigea en droite ligne vers le lac, suivi à trois cents pas environ par huit ou dix archers du seigneur de Wolfranchiess; mais, arrivé au bord de l'eau, un autre obstacle se présenta. Le lac était soulevé comme une mer en démence, et malgré les prières de Conrad, aucun batelier ne voulut risquer sa vie pour sauver la sienne. Conrad courait comme un insensé, portant Roschen à demi évanouie, demandant aide et protection à grands cris, et toujours poursuivi par les archers, qui, à chaque pas, gagnaient du terrain.

Tout à coup un homme s'élança d'un rocher au milieu d'un chemin. — Qui demande secours? dit-il.

— Moi, dit Conrad, pour moi et pour cette femme que vous voyez. Une barque, au nom du ciel, une barque !

— Venez, dit l'inconnu en s'élançant dans un bateau amarré dans une petite anse.

Conrad sauta dans le bateau, et y déposa Roschen. Quant à l'inconnu, il déploya une petite voile, et, se plaçant au gouvernail, il détacha la chaîne qui retenait la barque au rivage ; aussitôt elle s'élança bondissant sur chaque vague, et s'animant au vent comme un cheval aux éperons et à la voix de son cavalier. A peine les fugitifs étaient-ils à cent pas du rivage, que les archers y arrivèrent.

— Vous venez trop tard, mes maîtres, murmura l'inconnu; nous sommes maintenant hors de vos mains. Mais ce n'est pas tout, continua-t-il en s'adressant à Conrad, couchez-vous, jeune homme, ne voyez-vous pas qu'ils fouillent à leurs trousses. Une flèche va plus vite que la meilleure barque, fût-elle poussée par le démon de la tempête lui-même. Ventre à terre, vous dis-je! Conrad obéit, protégeant Roschen de son corps. Au même instant un sifflement se fit entendre au-dessus de leurs têtes, une flèche se fixa en tremblant dans le mât ; les autres allèrent se perdre dans le lac.

L'étranger regarda avec une curiosité calme la flèche dont tout le fer avait disparu dans le trou qu'elle avait fait.

— Oui, oui, murmura-t-il, il pousse dans nos montagnes de bons arcs de frêne, d'if et d'érable, et si la main qui les bande et l'œil qui dirige le trait étaient plus exercés, on pourrait s'inquiéter de leur servir de but. Baissez-vous encore, jeune homme, voilà une seconde volée qui nous arrive.

En effet, une flèche s'enfonça dans la proue, et deux autres perçant la voile, y restèrent arrêtées, le pilote les regarda dédaigneusement.

— Maintenant, dit-il à Conrad et à Roschen, vous pouvez vous asseoir ; avant qu'ils aient le temps de tirer une troisième flèche de leur trousse, nous serons hors de leur portée. Il n'y a qu'un vireton d'arbalète poussé par un arc de fer, qui puisse envoyer la mort à la distance où nous sommes. Et tenez, voyez, si je me trompe. Une troisième volée vint s'abattre dans le sil-

lage du bateau. Les fugitifs étaient sauvés de la colère des hommes, et n'avaient plus à redouter que celle de Dieu. Mais l'inconnu semblait aguerri contre la seconde aussi bien que contre la première; et une demi-heure après être parti d'une rive, Conrad et sa femme débarquaient sur l'autre. Quant à Napft, qu'ils avaient oublié, il les avait suivis à la nage. Avant de quitter l'étranger, Conrad pensa de quelle importance un homme aussi intrépide pouvait être dans la conjuration, dont il faisait partie. Il commença donc de lui dire ce qui avait été résolu au Grutli, mais aux premiers mots l'étranger l'arrêta.

— Vous m'avez appelé à votre secours, et j'y suis venu, comme j'aurais désiré que l'on vînt au mien, si je m'étais trouvé dans une position pareille à la vôtre. Ne m'en demandez pas davantage, car je ne ferais pas plus.

— Mais au moins, s'écria Roschen, dites-nous quel est votre nom, que nous le portions dans notre cœur, auprès de celui de nos pères et de nos mères; car, comme à eux, nous vous devons la vie.

— Oui, oui, votre nom, dit Conrad; vous n'avez aucun motif pour nous le cacher.

— Non, sans doute, répondit naïvement l'étranger en amarrant sa barque au rivage, je suis né à Bürglen; je suis receveur du Fraumunster de Zurich, et je me nomme Wilhelm.

A ces mots il salua les deux époux et prit le chemin de Fluelen.

III.

Le lendemain du jour où les choses que nous venons de raconter s'étaient passées, on annonça au bailli Herman Güessler de Broünegg, un messager du chevalier Beringuer de Landenberg; il donna l'ordre de le faire entrer. Le messager raconta l'aventure de Mechtal et la vengeance de Landenberg.

A peine eut-il fini, qu'on annonça un archer du seigneur de Wolfranchiess. L'archer raconta la mort de son maître et de quelle manière le meurtrier s'était échappé, grace au secours que lui avait porté un homme nommé Wilhelm de Bürglen,

village placé sous la juridiction de Güessler. Le bailli promit qu'il serait fait justice de cet homme.

Il venait d'engager sa parole, lorsqu'on annonça un soldat de la garnison de Schwanau. Le soldat raconta que le gouverneur du château, ayant attenté à l'honneur d'une jeune fille d'Art, avait été surpris à la chasse par les deux frères de cette jeune fille, et assommé par eux. Puis les assassins s'étaient réfugiés dans la montagne où on les avait poursuivis inutilement.

Alors Güessler se leva, et jura que, si le jeune Mechtal qui avait cassé le bras à un valet de Landenberg, que si Conrad de Baumgarten qui avait tué le seigneur de Wolfranchiess dans son bain; que si les jeunes gens qui avaient assassiné le gouverneur du château de Schwanau tombaient entre ses mains, ils seraient punis de mort. Les messagers allaient se retirer, mais Güessler les invita à l'accompagner auparavant sur la place publique d'Altorf.

Arrivé là, il ordonna qu'on plantât une longue perche, et sur cette perche il plaça son chapeau, dont le fond était entouré de la couronne ducale d'Autriche; puis il fit annoncer à son de trompe que tout noble, bourgeois ou paysan passant devant cet insigne de la puissance des comtes de Habsbourg, eût à se découvrir en signe de foi et hommage. Cela fait, il congédia les messagers en leur ordonnant de raconter ce qu'ils venaient de voir, et d'inviter ceux qui les avaient envoyés à en faire autant dans leurs juridictions respectives, ce qui était, ajouta-t-il, le meilleur moyen de reconnaître les ennemis de l'Autriche; enfin, il plaça une garde de douze archers sur la place, et leur ordonna d'arrêter tout homme qui refuserait d'obéir à l'ordonnance qu'il venait de rendre.

Trois jours après, on vint le prévenir qu'un homme avait été arrêté pour avoir refusé de se découvrir devant la couronne des ducs d'Autriche. Güessler monta à l'instant à cheval, et se rendit à Altorf, accompagné de ses gardes. Le coupable était lié à la perche même, au haut de laquelle était fixé le chapeau du gouverneur, et, autant qu'on en pouvait juger à son justaucorps de drap vert de Bâle et à sa toque ornée d'une plume d'aigle, c'était un chasseur des montagnes. Arrivé en face de lui, Güessler donna ordre qu'on détachât les liens qui

le retenaient. Cet ordre accompli, le chasseur, qui savait bien qu'il n'en était pas quitte, laissa tomber ses bras, et regarda le gouverneur avec une simplicité digne, aussi éloignée de la faiblesse que de l'arrogance.

— Est-il vrai, lui dit Güessler, que tu aies refusé de saluer ce chapeau?

— Oui, monseigneur, car nos pères nous ont appris à ne nous découvrir que devant Dieu, les vieillards et l'empereur.

— Mais cette couronne représente l'empire.

— Vous vous trompez, monseigneur; cette couronne est celle des comtes de Habsbourg et des ducs d'Autriche. Plantez cette couronne sur les places de Fribourg, de Zug, de Bienne et du pays de Glaris, qui leur appartiennent, et je ne doute pas que les habitans ne lui rendent hommage; quant à nous, qui avons reçu de l'empereur Rodolphe le privilége de nommer nos juges, d'être gouvernés par nos lois et de ne relever que de l'empire, nous devons respect à toutes les couronnes, mais hommages seulement à la couronne impériale.

— Mais l'empereur Albert, en montant sur le trône romain, n'a point ratifié ces libertés accordées par son père.

— Il a eu tort, monseigneur, et voilà pourquoi Uri, Schwitz et Unterwalden ont fait alliance entre eux, et se sont engagés par serment à défendre mutuellement envers et contre tous leurs personnes, leurs familles, leurs biens, et à s'aider les uns les autres par les conseils et par les armes. Tenez, monseigneur, continua le chasseur, que l'empereur y prenne garde, qu'il se souvienne du siége de Berne où sa bannière impériale fut prise; de Zurich, dans laquelle il n'osa point entrer, quoique toutes les portes fussent ouvertes. Je sais qu'il vengea ce double échec sur Glaris, mais Glaris était faible et fut surprise sans défense, tandis que nous autres confédérés, nous sommes prévenus et armés.

— Et où as-tu pris le temps d'apprendre les lois et l'histoire, si tu n'es qu'un simple chasseur, comme on pourrait le croire d'après ton costume?

— Je sais nos lois, parce que c'est la première chose que nos pères nous apprennent à respecter et à défendre; je sais l'histoire, parce que je suis quelque peu clerc, ayant été élevé au couvent de Notre-Dame-des-Ermites; ce qui fait que j'ai

obtenu la place de receveur des rentes du Fraumunster de Zurich. Quant à la chasse, ce n'est point mon état, mais mon amusement, comme celui de tout homme libre.

— Et comment te nomme-t-on?

— Wilhelm de mon nom de baptême, et Tell de celui de mes aïeux.

— Ah! répondit Güessler avec joie. N'est-ce pas toi qui as porté secours à Conrad de Baumgartem et à son épouse, lors du dernier ouragan?

— J'ai donné passage dans ma barque à un jeune homme et à une jeune femme qui étaient poursuivis; mais je ne sais pas leur nom.

— N'est-ce pas toi aussi que l'on cite comme le plus habile chasseur de toute l'Helvétie?

— Il enlèverait à cent cinquante pas une pomme sur la tête de son fils, dit une voix qui s'éleva dans la foule.

— Dieu pardonne ces paroles à celui qui les a dites, s'écria Wilhelm; mais, à coup sûr, elles ne sont pas sorties de la bouche d'un père.

— Tu as donc des enfans? dit Güessler.

— Quatre: trois garçons et une fille. Dieu à béni ma maison.

— Et lequel aimes-tu le mieux?

— Le plus jeune, peut-être, mon petit Walter, car c'est celui qui a le plus besoin de moi, ayant sept ans à peine.

Güessler se retourna vers un des gardes qui l'avaient suivi à cheval.

— Courez à Bürglen, lui dit-il, et ramenez-en le jeune Walter.

— Oh! vous n'avez sans doute que de bonnes intentions, monseigneur. Mais que voulez-vous faire de mon enfant?

— Tu verras, dit Güessler en se retournant vers le groupe et en causant tranquillement avec les écuyers et les gardes qui l'accompagnaient. Quant à Wilhelm, il resta debout à la place où il était, la sueur sur le front, les yeux fixes et les poings fermés.

Au bout de vingt minutes, le garde revint, ramenant l'enfant assis sur l'arçon de sa selle; puis, arrivé près de Güessler, il le descendit à terre.

— Mon fils! s'écria Wilhem. L'enfant se jeta dans ses bras

— Tu me demandais, père? dit l'enfant en frappant ses petites mains l'une dans l'autre.

— Comment ta mère t'a-t-elle laissé venir? murmura Wilhelm.

— Elle n'était point à la maison. Il n'y avait que mes deux frères et ma sœur. Oh! ils ont été bien jaloux, va. Ils ont dit que tu m'aimais mieux qu'eux.

— Wilhelm poussa un soupir et serra son enfant contre son cœur.

Güessler regardait cette scène avec des yeux brillans de joie et de férocité; puis, lorsqu'il eut bien donné aux cœurs du père et du fils le temps de s'ouvrir : — Qu'on attache cet enfant à cet arbre, dit-il en montrant un chêne qui s'élevait à l'extrémité de la place.

— Pour quoi faire? s'écria Wilhelm en le serrant dans ses bras.

— Pour te prouver qu'il y a parmi mes gardes des archers qui, sans avoir ta réputation, savent cependant diriger une flèche.

— Attacher mon enfant, pour exercer l'adresse de tes soldats! oh! ne fais pas cela, gouverneur, Dieu ne te laisserait pas faire.

— Que me veulent-ils donc, père? dit le petit Walter effrayé.

— Ce qu'ils te veulent! mon enfant, ils veulent t'égorger!

Les soldats s'élancèrent sur Wilhelm, et lui arrachèrent son fils. Wilhelm se jeta aux pieds du cheval de Güessler.

— Monseigneur, lui dit-il en joignant les mains, monseigneur, c'est moi qui vous ai offensé, c'est moi qu'il faut punir. Ma femme et mes enfans quitteront l'Helvétie; ils vous laisseront ma maison, mes terres, mes troupeaux; ils s'en iront mendier de ville en ville, de maison en maison et de chaumière en chaumière. Mais, au nom du ciel! épargnez cet enfant.

— Il y a un moyen de le sauver, Wilhelm, dit Güessler.

— Lequel! s'écria Tell en se relevant et en joignant les mains; oh! lequel! dites. Et si ce que vous exigez de moi est au pouvoir d'un homme, je le ferai.

— Il y a une voix qui a dit tout-à-l'heure que tu étais si

habile chasseur, que tu enlèverais, à cent cinquante pas de distance, une pomme sur la tête de ton fils.

—Oh! c'était une voix maudite, et j'avais cru qu'il n'y avait que Dieu et moi qui l'avions entendue, moi pour lui pardonner, Dieu pour la punir.

— Eh bien! Wilhelm, continua Güessler, si tu consens à me donner cette preuve d'adresse, je te fais grace.

— Impossible, monseigneur, ce serait tenter Dieu.

— Alors, je vais te prouver que j'ai des archers moins craintifs que toi. Attachez l'enfant.

Attendez, monseigneur, quoique ce soit une chose bien cruelle, bien infâme, laissez-moi réfléchir.

— Je te donne cinq minutes.

— Rendez-moi mon fils, pendant ce temps au moins.

— Lâchez l'enfant, dit Güessler. L'enfant courut à son père.

— Ils nous ont donc pardonné, père? dit l'enfant, en essuyant ses yeux avec ses petites mains, en riant et pleurant à la fois.

— Pardonné! sais-tu ce qu'ils veulent? Oh! mon Dieu, comment une pareille pensée peut-elle venir dans la tête d'un homme! Ils veulent qu'à cent cinquante pas, j'enlève, avec une flèche, une pomme sur ta tête.

— Wilhelm, cria Güessler, l'heure est passée, décide-toi.

L'enfant fit un signe d'encouragement à son père. — Oh! jamais, jamais, murmura Wilhelm.

— Mon père veut bien, dit l'enfant. Et il s'élança des bras de Wilhelm, pour courir de lui-même vers l'arbre.

Wilhelm resta anéanti, les bras pendans et la tête sur la poitrine.

— Donnez-lui un arc et des flèches, dit Güessler.

— Je ne suis pas archer, s'écria Wilhelm, en sortant de sa torpeur; je suis arbalétrier.

Güessler se retourna vers les soldats qui avaient arrêté Wilhelm, comme pour les interroger.

— Oui, oui, dirent-ils, il avait une arbalète et des viretons.

— Qu'on les lui rende, dit Güessler; maintenant, une pomme. On lui en apporta une pleine corbeille; Güessler en choisit une. — Allons, Wilhelm, je veux te faire beau jeu, dit le gouverneur, que dis-tu de celle-ci?

Wilhelm prit la pomme, la regarda, et la rendit en soupirant.

— Allons, voilà qui est convenu ; mesurons la distance.

— Un instant, dit Wilhelm, une distance loyale, des pas de deux pieds et demi. C'est la mesure, n'est-ce pas, messieurs les archers ? C'est la mesure pour les tirs et pour les défis.

— On la fera telle que tu désires, Wilhelm, et l'on mesurera la distance en comptant cent cinquante pas de deux pieds et demi.

Wilhelm suivit celui qui calculait l'espace, mesura lui-même trois fois la distance ; puis, voyant qu'elle avait été loyalement prise, il revint à la place où étaient son arbalète et ses traits.

— Une seule flèche, cria Güessler.

— Laissez-la-moi choisir au moins, dit Wilhelm, ce n'est pas une chose de peu d'importance que le choix du trait. N'est-ce pas, messieurs les archers ?

— Eh bien! choisis, reprit Güessler; mais une seule, tu m'entends ?

— Oui, oui, murmura Wilhelm en cachant un vireton dans sa poitrine. Une seule, c'est dit.

Wilhelm examina toutes ses flèches avec la plus scrupuleuse attention; il les prit et reprit les unes après les autres, les essaya sur son arbalète pour voir si elles s'emboîtaient exactement dans la rainure, les posa en équilibre sur son doigt pour s'assurer si le fer n'emportait pas de son côté, ce qui aurait fait baisser le coup. Enfin, il en trouva une qui réunissait toutes les qualités suffisantes ; mais, long-temps après l'avoir trouvée, il fit semblant de chercher parmi les autres afin de gagner du temps.

— Eh bien! dit Güessler avec impatience.

— Me voilà, monseigneur, dit Wilhelm ; le temps de faire ma prière.

Wilhelm se mit à genoux, et parut absorbé dans sa prière ; pendant ce temps on liait l'enfant à l'arbre; on voulut lui bander les yeux, mais il refusa.

— Eh bien! dit Wilhelm, en s'interrompant, ne lui bandez-vous pas les yeux ?

— Il demande à vous voir, répondirent les archers.

— Et moi je ne veux pas qu'il me voie, s'écria Wilhelm, il

fera un mouvement en apercevant ma flèche, et je tuerai mon fils. Laisse-toi bander les yeux, Walter, je t'en prie, à genoux.

— Allons, courage! père, lui cria Walter.

— Oui, dit Wilhelm en mettant un genou en terre et en bandant son arbalète. Puis se tournant vers Güessler : — Monseigneur, il est encore temps, épargnez-moi un crime et à vous un remords. Dites que tout cela était pour me punir, pour m'éprouver, et que maintenant que vous voyez ce que j'ai souffert, vous me pardonnez. Au nom du ciel! au nom de la vierge Marie! au nom des saints! grace! grace!...

— Allons, hâte-toi, Wilhelm! dit Güessler, et crains de lasser ma patience. N'est-ce pas chose convenue? Chasseur, montre ton adresse!

— Mon dieu! ayez pitié de moi! murmura Wilhelm en levant les yeux au ciel. Ramassant son arbalète, il y plaça le vireton, appuya la crosse contre son épaule, leva lentement le bout; puis, arrivé à la hauteur voulue, cet homme, tremblant tout-à-l'heure comme une feuille agitée par le vent, devint immobile comme un archer de pierre. Pas un souffle ne se faisait entendre; toutes les respirations étaient suspendues; tous les yeux étaient fixés; le coup partit! Un cri de joie éclata : la pomme était cloué au chêne, et l'enfant n'avait point été atteint. Wilhelm voulut se lever, mais il chancela, laissa échapper son arbalète, et retomba évanoui.

Lorsque Wilhelm revint à lui, il était dans les bras de son enfant. Après l'avoir embrassé mille fois, il se tourna vers le gouverneur, et rencontra ses yeux étincelans de colère.

— Ai-je fait ainsi que vous me l'aviez ordonné, monseigneur?

— Oui, répondit Güessler, tu es un vaillant archer! je te pardonne, comme je te l'ai promis; mais nous avons un autre compte à régler ensemble. Tu as donné secours à Conrad de Baumgarten, et tu dois être puni comme son complice!

Wilhelm regarda autour de lui comme un homme qui devient fou.

— Conduisez cet homme en prison, continua Güessler. C'est un procès en forme qu'il faut pour punir l'assassinat et la haute trahison!

— Oh ! il doit y avoir une justice au ciel! dit Wilhelm, et il se laissa tranquillement conduire dans son cachot.

Quant à l'enfant, il fut fidèlement rendu à sa mère.

IV.

Cependant le bruit de divers événemens accomplis dans cette journée s'était répandu dans les villages environnans, et y avait éveillé une vive agitation. Wilhelm était généralement aimé; la douceur de son caractère, ses vertus domestiques, son dévouement désintéressé au service de toutes les infortunes, en avaient fait un ami pour la chaumière et le château. Son adresse extraordinaire avait ajouté à ce sentiment une admiration naïve, qui le faisait regarder comme un être à part. Les peuples primitifs sont ainsi faits. Forcés de se nourrir par adresse, de se défendre par la force, ces deux qualités sont celles qui élèvent dans leur esprit l'homme au rang de demi-dieu. Hercule, Thésée, Castor et Pollux n'ont point eu d'autre marchepied pour monter au ciel.

Aussi, vers le milieu de la nuit, vint-on prévenir Güessler qu'il serait possible qu'une révolte eût lieu, si on lui laissait le temps de s'organiser. Güessler pensa que le meilleur moyen de la prévenir était de transporter Wilhelm hors du canton d'Uri, dans une citadelle appartenant aux ducs d'Autriche, et située au pied du mont Righi, entre Küsnach et Weggis. En conséquence, et pensant que le trajet était plus sûr par eau que par terre, il donna l'ordre de préparer une barque; et, une heure avant le jour, il fit conduire Wilhelm. Güessler, six gardes, le prisonnier et trois bateliers, devaient former tout l'équipage du petit bâtiment.

Lorsque le gouverneur arriva à Fluelen, lieu de l'embarcation, il trouva ses ordres exécutés. Wilhelm, les pieds et les mains liés, était couché au fond de la barque; près de lui, et comme preuve de conviction, était l'arme terrible, qui, en lui servant à donner une preuve si éclatante de son adresse, avait éveillé tant de craintes dans le cœur de Güessler. Les archers, assis sur les bancs inférieurs, veillaient sur lui; les deux matelots, à leur poste près du petit mât, se tenaient prêts à mettre à la voile, et le pilote attendait sur le rivage l'arrivée du bailli.

Güessler prit place au bout de la barque; le pilote s'assit au gouvernail; les batteliers déployèrent la voile, et le petit bâtiment, léger et gracieux comme un cigne, commença de glisser sur le miroir du lac. Cependant, malgré ce lac bleu, malgré le ciel étoilé, il y avait quelque chose de sinistre dans cette barque, passant silencieuse comme un esprit des eaux. Le gouverneur était plongé dans ses pensées; les soldats respectaient sa rêverie, et les bateliers, obéissant à contre-cœur, accomplissaient tristement leurs manœuvres sur les signes qu'ils recevaient du pilote. Tout à coup une lueur météorique traversa l'espace, et, se détachant du ciel, parut se précipiter dans le lac. Les deux bateliers échangèrent un coup d'œil; le pilote fit le signe de la croix.

— Qu'y a-t-il, patron? dit Güessler.

— Rien, jusqu'à présent, monseigneur, répondit le vieux marinier; cependant il y en a qui disent qu'une étoile qui tombe du ciel est un avis que nous donne l'ame d'une personne qui nous fut chère.

— Et cet avis est-il de mauvais ou de bon présage?

— Hum! murmura le pilote, le ciel se donne rarement la peine de nous envoyer des présages heureux; le bonheur est toujours le bien-venu.

— Ainsi cette étoile est un signe funeste?

— Il y a de vieux bateliers qui croient que, lorsqu'une semblable chose arrive au moment où l'on s'embarque, il vaut mieux regagner la terre s'il en est encore temps.

— Oui; mais lorsqu'il est urgent de poursuivre sa route?

— Alors il faut se reposer sur sa conscience, répondit le pilote, et remettre sa vie à la garde de Dieu. Un profond silence succéda à ces paroles, et la barque continua de s'avancer, comme si elle eût eu les ailes d'un oiseau de mer.

Cependant, depuis l'apparition du météore, le pilote tournait avec inquiétude ses yeux du côté de l'orient, car c'était de là qu'allaient lui arriver les messagers des mauvaises nouvelles; bientôt il n'y eut plus de doute sur le changement de l'atmosphère. A mesure que l'heure matinale s'avançait, les étoiles pâlissaient au ciel; un quart d'heure avant l'aurore, le vent tomba tout à coup, le lac devint couleur de cendre; et l'eau,

sans être agitée par aucun vent, frissonna comme si elle eût été prête à bouillir.

— Abattez la voile, cria le pilote.

Les deux mariniers se dressèrent contre le mât, mais avant qu'ils eussent accompli l'ordre qu'ils venaient de recevoir, de petites vagues couronnées d'écume s'avancèrent rapidement, venant de Brunnen, et semblèrent accourir à l'encontre de la barque.

— Le vent, le vent! s'écria le pilote; — tout à bas!

Mais, soit maladresse de ceux à qui ces ordres étaient adressés, soit que quelque nœud mal formé empêchât l'exécution de la manœuvre, le vent était sur le bâtiment avant que la voile fût abattue. La barque surprise trembla, comme un cheval qui entend rugir un lion; puis, sembla se cabrer et tourna d'elle-même comme si elle eût voulu fuir les étreintes d'un si puissant lutteur. Mais, dans ce mouvement, elle présenta le flanc à son ennemi. La voile, tout-à-l'heure incertaine, s'enfla, et parut prête à se fendre. Le pilote coupa, avec son couteau, le cordage qui la retenait: elle flotta un instant comme un pavillon au bout du mât où elle était retenue; enfin, les liens qui l'attachaient se brisèrent, elle s'enleva comme un oiseau avec les dernières bouffées de vent; et la barque, n'offrant plus aucune prise à la bourrasque, se redressa lentement, et reprit son équilibre. En ce moment, les premiers rayons du jour parurent; le pilote se replaça à son gouvernail.

— Eh bien! maître, dit Güessler; le présage ne mentait pas, et l'événement ne s'est pas fait attendre. Croyez-vous que nous en soyons quittes pour cette bourrasque, ou bien ce coup de vent n'est-il que le précurseur d'un orage plus violent?

— Il arrive parfois que les esprits de l'air et des eaux profitent de l'absence du soleil pour donner de pareilles fêtes sans la permission du Seigneur, et alors, au premier rayon du jour, les vents se taisent et disparaissent, s'en allant où vont les ténèbres; mais le plus souvent, c'est la voix de Dieu qui a dit à la tempête de souffler; alors elle doit accomplir sa mission tout entière, et malheur à ceux contre qui elle a été envoyée.

Tu n'oublieras pas, je l'espère, qu'il s'agit de ta vie en même temps que de la mienne.

— Oui, monseigneur, je sais que nous sommes tous égaux

devant la mort; mais Dieu est tout puissant; il a dit à l'apôtre de marcher sur les flots, et l'apôtre a marché comme sur la terre; et tout lié et garrotté qu'est votre prisonnier, il est plus sûr de son salut s'il est dans la grace du Seigneur, que tout homme libre qui serait dans sa malédiction. Un coup de rame, Frantz, un coup de rame, que nous présentions la proue au vent, car nous n'en sommes pas encore quittes et le voilà qui revient sur nous.

En effet, des vagues plus hautes et plus écumeuses que les premières accouraient menaçantes; et quoique la barque offrît le moins de prise possible, le vent qui les suivait la fit glisser en arrière, avec la même rapidité que ces pierres plates que les enfans font bondir sur la surface de l'eau.

— Mais, s'écria Güessler, commençant à comprendre le danger, si le vent nous est contraire pour aller à Brunnen, il doit être favorable pour regagner Altorf.

— J'y ai bien pensé, continua le pilote; mais regardez au ciel, monseigneur, et voyez les nuages qui passent entre le Dodiberg et le Tittis; ils viennent du Saint-Gothard et suivent le cours de la Reuss; c'est un souffle contraire au vent qui soulève ces vagues, et avant cinq minutes, ils se seront rencontrés.

La prophétie du pilote ne tarda point à s'accomplir; les deux orages qui s'avançaient au-devant l'un de l'autre se rencontrèrent; un éclair flamboya, et un coup de tonnerre terrible annonça que le combat commençait. Le lac ne tarda point à partager cette révolte des élémens; ses vagues, tour à tour poussées et repoussées par les souffles contraires, s'enflèrent, comme si un volcan sous-marin les eût fait bouillonner, et la barque parut ne pas leur peser plus qu'un de ces flocons d'écume qui blanchissaient à leur cime.

— Il y a danger de mort, dit le pilote; que ceux qui ne sont point occupés à la manœuvre fassent leur prière.

— Que dis-tu là, prophète de malheur? s'écria Güessler, et pourquoi ne nous as-tu pas prévenus plus tôt?

— Je l'ai fait au premier avertissement que Dieu m'a donné, monseigneur, mais vous n'avez pas voulu le suivre.

En ce moment, une vague furieuse vint se briser contre les flancs de l'esquif, le couvrit, et jeta un pied d'eau dans la barque.

— A l'œuvre, messieurs les hommes d'armes, cria le pilote; rendez au lac l'eau qu'il nous envoie, car nous sommes assez chargés ainsi; vite, une deuxième vague nous coulerait.

— Ne vois-tu aucun moyen de nous sauver, et n'y a-t-il plus d'espoir?

— Il y a toujours espoir, monseigneur, même lorsque l'homme avoue que la science est inutile, car la miséricorde du Seigneur est plus grande que les connaissances humaines.

— Comment as-tu pu prendre une pareille responsabilité, ne sachant pas mieux ton métier, drôle? murmura Güessler.

— Quant à mon métier, monseigneur, répondit le vieux marin, il y a quarante ans que je l'exerce, et il n'y a peut-être dans toute l'Helvétie qu'un homme meilleur pilote que moi.

— Alors, que n'est-il ici pour prendre ta place! s'écria Güessler.

— Il y est, monseigneur, dit le pilote. Ordonnez qu'on détache les cordes du prisonnier, car si la main d'un homme peut nous sauver à cette heure, c'est la sienne.

Güessler fit signe qu'il y consentait; un léger sourire de triomphe passa sur les lèvres de Wilhelm.

— Tu as entendu, lui dit le vieux marinier en coupant avec son couteau les cordes qui le garrottaient.

Wilhelm étendit les bras comme un homme qui ressaisit sa liberté, et alla prendre au gouvernail la place abandonnée, tandis que le vieillard, prêt à lui obéir, fut s'asseoir au pied du mât avec les deux autres bateliers.

— As-tu une seconde voile, Rudenz? dit Wilhelm.

— Oui, mais ce n'est pas l'heure de s'en servir.

— Prépare-là, et tiens-toi prêt à la hisser.

— Quant à vous, continua Wilhelm en s'adressant aux mariniers, à la rame, enfans, et nagez dès que je vous le dirai. En même temps il pressa le gouvernail; la barque, surprise de cette brusque manœuvre, hésita un instant. Puis, comme un cheval qui reconnaît la supériorité de celui qui le monte, elle tourna enfin sur elle-même.

— Nagez! cria Wilhelm aux matelots qui, se courbant aussitôt sur leurs rames, firent marcher le bateau dans la direction voulue.

— Oui, murmura le vieillard ; il a reconnu son maître et il obéit.

— Nous sommes donc sauvés, s'écria Güessler.

— Hum ! fit le vieillard fixant ses yeux sur ceux de Wilhelm, pas encore ; mais nous sommes en bon chemin, car je devine. Sur mon ame, tu as raison, Wilhelm, il doit y avoir entre les deux montagnes de la rive droite un courant d'air qui, si nous l'atteignons, nous mènera en deux minutes sur l'autre bord. Ce serait la première fois qu'il y aurait pareille fête dans l'air sans que le vent d'ouest s'y mêlât. Eh ! tiens, le voilà qui siffle comme s'il était le roi du lac.

Wilhelm se tourna en effet vers l'ouverture désignée par le vieux pilote. Une vallée séparait deux montagnes, et par cette vallée le vent d'ouest établissait un courant et soufflait avec une telle violence, qu'il formait une espèce de route sur le lac. Wilhelm s'engagea dans cette ornière liquide, et tournant sa poupe au vent, il fit signe aux bateliers de rentrer les avirons et au pilote de hisser la voile. Il fut obéi, et la barque commença de cingler avec rapidité vers la baie de l'Axemberg.

Dix minutes après, comme l'avait prédit le vieillard, et avant que Güessler et les gardes fussent revenus de leur étonnement, la barque était près de terre. Wilhelm ordonna d'abattre la voile, et feignant de se baisser pour amarrer un cordage, il posa la main gauche sur son arbalète et pressa de la droite le gouvernail ; la barque vira aussitôt, et la poupe se présentant la première, Wilhelm s'élança, léger comme un chamois, et retomba sur un rocher à fleur d'eau, tandis que la barque, cédant à l'impulsion que lui avait donnée son élan, retourna vers le large. D'un deuxième bond, Wilhelm fut à terre ; avant que Güessler et ses gardes songeassent même à pousser un cri, il avait disparu dans la forêt.

Lorsque la stupéfaction causée par cet accident fut dissipée, Güessler ordonna de gagner la terre, afin de se mettre à la poursuite du fugitif. Ce fut chose facile, deux coups de rames suffirent. Un des mariniers sauta sur le bord, tendit une chaîne ; et, malgré les vagues, le débarquement se fit sans danger. Aussitôt un archer partit pour Altorf avec ordre d'envoyer des écuyers et des chevaux à Brunnen, où allait les attendre le gouverneur.

A peine arrivé dans ce village, Güessler fit annoncer à son de trompe que celui qui livrerait Wilhelm recevrait 50 marcs d'argent et serait exempt d'impôts, lui et ses descendans, jusqu'à la troisième génération. Pareille récompense fut aussi promise pour Conrad Baumgarten. Vers le milieu du jour, les chevaux et l'écuyer arrivèrent ; Güessler, tout entier à sa vengeance, refusa de s'arrêter plus long-temps, et partit aussitôt pour le village d'Art où il avait aussi des mesures de rigueur à prendre contre les assassins du gouverneur de Schwanau. A trois heures il sortit de ce village, et, côtoyant les rives du lac de Zug, il arriva à Immensée, qu'il traversa sans s'arrêter, et prit le chemin de Küssnach.

C'était pendant une froide et sombre journée du mois de novembre que s'étaient accomplis les derniers événemens que nous venons de raconter ; Güessler, désirant arriver avant la nuit à sa forteresse, pressait de l'éperon son cheval, engagé dans le chemin creux de Küssnach. Arrivé à l'extrémité, il ralentit le pas en faisant signe à son écuyer de le rejoindre. Celui-ci, que le respect avait retenu en arrière, s'avança; les gardes et les archers suivaient à quelque distance. Ils cheminèrent ainsi pendant quelque temps sans parler; enfin Güessler, tournant la tête de son côté; le regarda comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de son ame, puis tout à coup :

— Niklaus, m'es-tu dévoué ? lui dit-il.

L'écuyer tressaillit.

— Pardon, monseigneur, mais je m'attendais si peu à cette question.

— Que tu n'es point préparé à y répondre, n'est-ce pas? Eh bien! prends ton temps, car c'est une réponse réfléchie que je demande.

— Et elle ne se fera pas attendre, monseigneur; sauf mes devoirs envers Dieu et envers l'empereur, je suis à vos ordres.

— Tu partiras ce soir pour Altorf; tu y prendras quatre hommes, tu te rendras cette nuit avec eux à Bürglen, et là, seulement, tu leur diras ce qu'ils auront à faire.

— Et qu'auront-ils à faire; monseigneur?

— Ils auront à s'emparer de la femme de Wilhelm et de ses quatre enfans. Aussitôt en ton pouvoir, tu les feras conduire

dans la forteresse de Küssnach, où je les attendrai, et une fois là..... il faudra bien qu'il se livre lui-même, car chaque semaine de retard coûtera la vie à un de ses enfans, et la dernière à sa femme.

Güessler n'avait point achevé, qu'il poussa un cri, lâcha les rênes, étendit les bras et tomba de son cheval. L'écuyer se précipita à terre pour lui porter secours, mais il n'était déjà plus temps, une flèche lui avait traversé le cœur.

C'était celle que Wilhelm Tell avait cachée sous son pourpoint lorsque Güessler le força d'enlever une pomme de la tête de son fils, sur la place publique d'Altorf.

V.

La nuit du dimanche au lundi suivant, les conjurés se réunirent au Grutli; la mort de Güessler avait provoqué cette réunion extraordinaire.

Plusieurs étaient d'avis d'avancer le jour de la liberté, et de ce nombre étaient Conrad Baumgarten et Mechtal.

Mais Walter Furst et Werner Stauffacher s'y opposèrent, disant qu'ils trouveraient certainement Landenberg sur ses gardes, ce qui rendrait l'expédition mille fois plus hasardeuse; tandis qu'au contraire, si le pays restait tranquille, malgré la mort de Güessler, il attribuerait cette mort à une vengeance particulière, et ne s'en inquiéterait que pour rechercher le meurtrier?

— Mais, en attendant, s'écria Conrad, que deviendra Wilhelm. que deviendra sa famille? Wilhelm m'a sauvé la vie, et il ne sera pas dit que je l'abandonnerai.

— Wilhelm et sa famille sont en sûreté, dit une voix dans la foule.

— Maintenant, dit Walter Furst, arrêtons le plan de l'insurrection.

— Si les anciens me permettent de parler, dit, en s'avançant, un jeune homme du haut Unterwalden, nommé Zagheli, je proposerai de me charger de la prise du château de Rossberg.

— Et combien demandes-tu d'hommes pour cela?

— Quarante.

— Fais attention que le château de Rossberg est un des mieux fortifiés de toute la juridiction.

— J'ai des moyens d'y pénétrer.

— Et quels sont-ils?

— Je ne peux le dire.

— Es-tu sûr de trouver les quarante hommes qu'il te faut?

— J'en suis sûr.

— C'est bien, ton offre est acceptée. — Zagheli rentra dans la foule.

— Moi, dit Stauffacher, si l'on veut m'abandonner cette entreprise, je me charge du château de Schwanau.

— Et moi, ajouta Walter Furst, je prendrai la forteresse d'Uri.

Un assentiment unanime accueillit ces propositions. Chaque conjuré prit l'engagement, pendant les cinq semaines qui restaient encore à passer, de recruter des soldats parmi ses amis les plus braves, et l'on adopta, avant de se séparer, les trois bannières sous lesquelles on marcherait. Uri choisit pour la sienne une tête de taureau, avec un anneau brisé, en mémoire du joug qu'il allait rompre; Schwitz, une croix en souvenir de la passion de Notre-Seigneur; et Unterwalden, deux clés en commémoration de l'apôtre saint Pierre qui était en grande vénération à Sarnen.

Ainsi que l'avaient prévu les vieillards, le meurtre de Güessler fut considéré comme le fait d'une vengeance particulière. Les poursuites inutiles, dirigées contre Wilhelm, se ralentirent faute de résultat, et tout redevint calme et tranquille dans les trois juridictions jusqu'au jour où devait éclater la conjuration.

Le soir du 31 décembre, le gouverneur du château de Rossberg fit, comme d'habitude, la visite des postes, plaça les sentinelles, donna le mot d'ordre, et fit sonner le couvre-feu. Alors le château lui-même parut s'endormir comme les hôtes qu'il renfermait; les lumières disparurent l'une après l'autre, le bruit s'éteignit peu à peu, et les seules sentinelles, placées au sommet des tours, interrompirent ce silence par le bruit régulier de leurs pas et les cris de veille répétés de quart d'heure en quart d'heure.

Cependant, malgré cette apparence de sommeil, une petite fenêtre donnant sur les fossés du château s'ouvrit avec précau-

tion; une jeune fille passa sa tête craintive, et, quelle que fût l'obscurité de la nuit, essaya de plonger ses regards dans le fossé du château. Au bout de quelques minutes elle laissa échapper le nom de Zagheli. Ce nom avait été dit si bas, qu'on eût pu le prendre pour un soupir de la brise, ou pour un murmure du ruisseau. Cependant il fut entendu, et une voix plus forte et plus hardie, quoique prudente encore, y répondit par le nom d'Anneli. La jeune fille resta un moment immobile, la main sur la poitrine comme pour en étouffer les battemens. Le nom d'Anneli se fit entendre une seconde fois.

— Oui, murmura-t-elle en se penchant vers l'endroit d'où semblait lui parler l'esprit de la nuit. Oui, mon bien-aimé; mais pardonne-moi, j'ai peur.

— Que peux-tu craindre? dit la voix, tout est endormi au château, les sentinelles seules veillent au haut des tours? Je ne puis te voir, et à peine si je t'entends. Comment veux tu qu'elles nous entendent et qu'elles nous voient?

La jeune fille ne répondit pas, mais elle laissa tomber quelque chose; c'était le bout d'une corde à laquelle Zagheli attacha l'extrémité d'une échelle qu'Anneli tira à elle et fixa à la barre de sa fenêtre. Un instant après, le jeune homme entrait dans sa chambre. Anneli voulut retirer l'échelle de corde.

— Attends, ma bien-aimée, lui dit Zagheli, car j'ai encore besoin de cette échelle, et ne t'effraie pas surtout de ce qui va se passer; car le moindre mot, le moindre cri serait ma mort.

— Mais, qu'y a-t-il, au nom du ciel? dit Anneli. Ah! nous sommes perdus! Regarde, regarde; — et elle lui montrait un homme qui apparaissait à la fenêtre.

— Non, Anneli, nous ne sommes pas perdus; ce sont des amis.

— Mais moi! je suis déshonorée, s'écria la jeune fille en cachant sa tête dans ses mains.

— Au contraire, Anneli, ce sont des témoins qui viennent assister au serment que je fais de te prendre pour femme aussitôt que la patrie sera délivrée.

La jeune fille se jeta dans les bras de son amant; les vingt jeunes gens montèrent les uns après les autres; puis, Zagheli retira l'echelle et ferma la fenêtre.

Les conjurés se répandirent dans l'intérieur. La garnison sur-

prise, endormie, ne fit aucune résistance; les Suisses enfermèrent les Allemands dans la prison du château, revêtirent leurs uniformes, et le drapeau d'Albert continua de flotter sur le château, qui ouvrit, le lendemain, ses portes à l'heure accoutumée.

A midi, la sentinelle placée au haut de la tour aperçut plusieurs cavaliers qui se dirigeaient à toute bride vers la forteresse. Deux conjurés se placèrent à la porte; les autres se rangèrent dans la cour. Dix minutes après, le chevalier Landenberg franchissait la herse, qui se baissait derrière lui. Le chevalier était prisonnier comme la garnison.

Le plan de Zagheli avait complétement réussi. Nous avons vu que vingt des quarante hommes nécessaires à son entreprise avaient escaladé avec lui le château et s'en étaient rendus maîtres. Les vingt autres avaient pris le chemin de Sarnen. Au moment où Landenberg sortait du château royal, pour se rendre à la messe, ces vingt hommes se présentèrent à lui, apportant comme présents d'usage des agneaux, des chèvres et des poules. Le gouverneur leur dit d'entrer au château et continua sa route. Arrivés sous la porte, ils tirèrent de dessous leurs habits des fers aiguisés qu'ils mirent au bout de leurs bâtons, et s'emparèrent du château. Alors l'un d'entre eux monta sur la plateforme, et fit entendre trois fois le son prolongé de la trompe montagnarde. C'était le signal convenu. De grands cris de révolte se firent entendre de rue en rue. On courut vers l'église pour s'emparer de Landenberg; mais, prévenu à temps, il s'élança sur son cheval et prit la fuite vers le château de Rossberg. C'est ce qu'avait prévu Zagheli.

Les plus grands soins et les plus grands égards furent prodigués au bailli impérial pendant le reste de la journée. Le soir il demanda à prendre l'air. Zagheli l'accompagna sur la plateforme de la forteresse. De là il pouvait découvrir tout le pays soumis encore la veille à sa juridiction; et détournant les yeux de la bannière où les clés d'Unterwalden avaient remplacé l'aigle d'Autriche, il les fixa dans la direction de Sarnen, et demeura immobile et pensif.

A l'autre angle du parapet était Zagheli, immobile et pensif aussi, les yeux fixés sur un autre point. Ces deux hommes attendaient, l'un un secours pour la tyrannie, l'autre un renfort pour la liberté.

Au bout d'un instant une flamme brilla au sommet de l'Axemberg. Zagheli jeta un cri de joie.

— Que veut dire ce signal? dit Landenberg.

— Que Walter Furst et Wilhelm Tell ont pris le château d'Urijoch.

— Toutes les Alpes sont-elles donc changées en volcan ? s'écria Landenberg. Voilà le Righi qui s'enflamme.

— Oui, répondit Zagheli en bondissant de joie. Lui aussi arbore la bannière de la liberté.

— Comment! murmura Landenberg; est-ce donc aussi un signal?

— Oui, et ce signal annonce que Werner Stauffacher et Mechtal ont pris le château de Schwanau. Maintenant tournez-vous de ce côté, monseigneur!

Landenberg jeta un cri de surprise en voyant le Pilate se couronner à son tour d'un diadème de feu.

— Et voilà, continua Zagheli, voilà qui apprend à ceux d'Uri et de Schwitz que leurs frères d'Unterwalden ne sont pas en arrière, et qu'ils ont pris le château de Rossberg et fait prisonnier le bailli impérial.

— Et que comptez-vous faire de moi? dit Landenberg en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Nous comptons vous faire jurer, monseigneur; que jamais vous ne rentrerez dans les trois juridictions de Schwitz, d'Uri et d'Unterwalden; que jamais vous ne porterez les armes contre les confédérés; que jamais vous n'exciterez l'empereur à nous faire la guerre : et lorsque vous aurez fait ce serment, vous serez libre de vous retirer où vous voudrez.

— C'est bien, dit Landenberg. Maintenant je désire descendre dans mon appartement. Un pareil serment demande à être médité, surtout lorsqu'on veut le tenir.

Le hasard cette fois avait semblé favoriser les confédérés de toutes les manières. Le nouvel an de la liberté avait sonné pour l'Helvétie le 1er janvier 1308; et, le 15 du même mois, avant même que la nouvelle de l'insurrection fût parvenue à l'empereur, il apprenait la défaite de son armée en Thuringe. Il ordonna aussitôt la levée de nouvelles troupes, déclara qu'il marcherait lui-même à leur tête; et fit, avec son activité ordinaire, tous les préparatifs de cette campagne. Ils étaient terminés à

peine, lorsque le chevalier Beringuen de Landenberg arriva d'Unterwalden, et lui raconta ce qui venait de se passer. Albert écouta le récit avec impatience et incrédulité; puis, lorsqu'il ne lui fut plus permis de conserver aucun doute, il étendit le bras dans la direction des trois cantons, et jura sur son épée et sa couronne impériale d'exterminer jusqu'au dernier de ces misérables paysans. Landenberg fit ce qu'il put pour le détourner de ces desseins de vengeance; mais tout fut inutile. L'empereur décida qu'il marcherait lui-même contre les confédérés, et fixa au 24 février le jour du départ de l'armée.

La veille de ce jour, Jean de Souabe, son neveu, fils de Rodolphe, son frère cadet, se présenta devant lui ; Albert avait été nommé tuteur de cet enfant pendant sa minorité ; mais, depuis deux ans, son âge l'affranchissait de la tutelle impériale, et cependant Albert avait constamment refusé de lui rendre son héritage : il venait, avant le départ de son oncle, essayer une dernière tentative. Il se mit donc respectueusement à genoux devant lui, et lui redemanda la couronne ducale de ses pères. L'empereur sourit, dit quelques mots à un officier de ses gardes, qui sortit, et rentra bientôt avec une couronne de fleurs. L'empereur la posa sur la tête blonde de son neveu; et, comme celui-ci le regardait étonné : — Voilà, lui dit l'empereur, la couronne qui convient à ton âge; amuse-toi à l'effeuiller sur les genoux des dames de ma cour, et laisse-moi le soin de gouverner tes états. — Jean devint pâle, se releva en tremblant, arracha la couronne de sa tête, la foula aux pieds, et sortit.

Le lendemain, au moment où l'empereur montait à cheval, un homme, couvert d'une armure complète et la visière baissée, vint se ranger près de lui. Albert regarda cet inconnu; et voyant qu'il demeurait à la place qu'il avait prise, il lui demanda qui il était, et de quel droit il marchait à sa suite. — Je suis Jean de Souabe, fils de votre frère, dit le cavalier en levant sa visière. J'ai reclamé hier ma souveraineté, vous m'avez refusé, et vous avez eu raison; il faut que le casque ait pesé sur la tête ou pèsera la couronne ; il faut que le bras qui portera le sceptre ait porté l'épée. Laissez-moi vous suivre, sire, et à mon retour vous ordonnerez de moi ce que vous voudrez. Albert jeta un coup d'œil profond et rapide sur son neveu. — Me serais-je trompé!

murmura-t-il. Et, sans lui rien promettre ni lui rien défendre, il se mit en route. Jean de Souabe le suivit.

VI.

Le 1er mai 1308, l'armée impériale arriva sur les bords de la Reuss, des bateaux avaient été préparés pour le passage des troupes, et l'empereur allait descendre dans l'un d'eux, lorsque Jean de Souabe s'y opposa, disant qu'ils étaient trop chargés pour qu'il laissât son oncle s'exposer au danger que couraient de simples soldats. Il lui offrit en même temps une place dans un petit batelet où se trouvaient seulement Walter d'Eschenbach, son gouverneur, et trois de ses amis, Rodolphe de Wart, Rodolphe de Balm et Conrad de Tegelfeld; l'empereur s'assit près d'eux, chacun des chevaliers prit son cheval par la bride, afin qu'il pût suivre son maître en nageant, et la petite barque, traversant la rivière avec rapidité, déposa sur l'autre bord l'empereur et sa suite.

A quelques pas de la rive, et sur une petite éminence, s'élevait un chêne séculaire; Albert alla s'asseoir à son ombre afin de surveiller le passage de l'armée, et détachant son casque, il le jeta à ses pieds.

En ce moment, Jean de Souabe, regardant autour de lui, et voyant l'armée tout entière arrêtée sur l'autre bord, prit sa lance, monta sur son cheval, et faisant quelques feintes manœuvres comme s'il joûtait, il prit du champ, et, revenant au galop sur l'empereur, il lui traversa la gorge avec sa lance. Au même instant, Robert de Balm, saisissant le défaut de la cuirasse, lui enfonçait son épée dans la poitrine, et Walter d'Eschenbach lui fendait la tête avec sa hache d'armes. Quant à Rodolphe de Wart et à Conrad de Tegelfeld, le courage leur manqua, et ils restèrent l'épée à la main sans oser frapper.

A peine les conjurés eurent-ils vu tomber l'empereur qu'ils se regardèrent, et que, sans dire un mot, ils prirent la fuite, chacun de son côté, épouvantés qu'ils étaient l'un de l'autre. Cependant Albert expirant se débattait sans secours; une pauvre femme qui passait accourut vers lui, et le chef de l'empire germanique rendit le dernier soupir dans les bras d'une mendiante

qui étancha son sang avec ses haillons. Quant aux assassins, ils restèrent errans dans le monde ; Zurich leur ferma ses portes, les trois cantons leur refusèrent asile. Jean, le parricide, gagna l'Italie en remontant le cours de la Reuss sur les bords de laquelle il avait commis son crime; on le vit à Pise déguisé en moine, puis il se perdit du côté de Venise, et l'on n'en entendit plus parler. Walter d'Eschenbach vécut trente-cinq ans caché sous un habit de berger dans un coin du Wurtemberg, et ne se fit connaître qu'au moment de sa mort. Conrad de Tegelfeld disparut comme si la terre l'avait englouti, et mourut on ne sait ni où ni comment. Quant à Rodolphe de Wart, livré par un de ses parens, il fut pris, roué vif, et exposé vivant encore à la voracité des oiseaux de proie. Sa femme, qui n'avait pas voulu le quitter, resta agenouillée près de la roue du haut de laquelle il lui parlait pendant le supplice, l'exhortant et le consolant jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.

Parmi les enfans d'Albert (1), deux se chargèrent de sa vengeance, ce furent Léopold d'Autriche et Agnès de Hongrie, Léopold en se mettant à la tête des troupes, Agnès en présidant aux supplices. Soixante-trois chevaliers innocens, mais parens et amis des coupables, furent décapités à Farwonghen; Agnès, non-seulement, assista à l'exécution, mais encore se plaça si près d'eux, que bientôt le sang coula jusqu'à ses pieds, et que les têtes roulaient à l'entour d'elle. Alors on lui fit observer que ses vêtemens allaient être souillés. — Laissez, laissez, répondit-elle, je me baigne avec plus de plaisir dans ce sang que je ne le ferais dans la rosée du mois de mai. — Puis, le supplice terminé, elle fonda avec les dépouilles des morts le riche couvent de Konigsfelden (2), sur la place même où son père avait été tué, et s'y retira pour finir ses jours dans la pénitence, la solitude et la prière.

Pendant ce temps, le duc Léopold se préparait à la guerre : d'après ses ordres, le comte Othon de Strassberg passa le Brunig avec quatre mille combattans. Plus de mille soldats furent armés par les gouverneurs de Wellisau, de Wallhausen, de

(1) L'empereur Albert eut vingt-un enfans. Aucun de ses fils ne lui succéda comme empereur.

(2) Champ du roi.

Rothenbourg et de Lucerne, pour surprendre Unterwalden du côté du lac. Quant au duc, il marcha contre Schwitz avec l'élite de ses troupes, conduisant à sa suite des chariots chargés de cordes pour pendre les rebelles.

Les confédérés rassemblèrent à la hâte mille trois cents hommes, dont quatre cents d'Uri et trois cents d'Unterwalden ; la conduite de ce corps fut donné au vieux chef nommé Rodolphe Reding de Biberek , dans l'expérience duquel les trois cantons avaient grande confiance. Le 14 novembre, la petite armée prit ses positions sur le penchant de la montagne du Sattel, ayant à ses pieds des marais presque impraticables, et derrière ces marais le lac Égeri.

Chacun venait de prendre son poste de nuit lorsqu'une nouvelle troupe de cinquante hommes se présenta ; c'étaient des bannis de Schwitz, qui venaient demander à leurs frères la faveur d'être admis à la défense commune, tout coupables qu'ils étaient. Rodolphe Reding prit l'avis des plus vieux et des plus sages, et la réponse unanime fut : qu'il ne fallait pas compromettre la sainte cause de la liberté en admettant des hommes souillés parmi ses défenseurs. Les bannis se retirèrent, marchérent une partie de la nuit, et allèrent prendre poste dans un bois de sapins situé au haut d'une montagne sur le territoire de Zug.

Le lendemain, au point du jour, les confédérés virent briller les lances des Autrichiens. De leur côté, les chevaliers, en apercevant le petit nombre de ceux qui les attendaient pour disputer le passage, mirent pied à terre, et ne voulant pas leur laisser l'honneur de commencer l'attaque, marchèrent au-devant d'eux. Les confédérés les laissèrent gravir la montagne, et lorsqu'ils les virent épuisés par le poids de leurs armures, ils descendirent sur eux comme une avalanche. Tout ce qui avait essayé de monter à cette espèce d'assaut fut renversé du premier choc, et ce torrent d'hommes alla du même coup s'ouvrir un chemin dans les rangs de la cavalerie qu'elle refoula sur les hommes de pied, tant le choc fut terrible et désespéré.

Au même moment, on entendit de grands cris à l'arrière-garde ; des rochers qui semblaient se détacher tout seuls descendaient en bondissant, sillonnaient les rangs, broyant hom-

mes et chevaux. On eût dit que la montagne, s'animait, et, prenant parti pour les montagnards, secouait sa crinière comme un lion. Les soldats épouvantés se regardèrent, et voyant qu'ils ne pouvaient rendre la mort pour la mort, se laissèrent prendre à une terreur profonde et reculèrent. L'avant-garde, écrasée sous les massues armées de pointes de fer des bergers, se replia en désordre. Le duc Léopold se crut enveloppé par des troupes nombreuses ; il donna l'ordre ou plutôt l'exemple de la retraite, quitta l'un des premiers le champ de bataille, et le soir même, dit un auteur contemporain, fut vu à Winthertbier pâle et consterné. Quant au comte de Strasberg, il se hâta de repasser le Brunig en apprenant la défaite des Autrichiens.

Ce fut la première victoire que remportèrent les confédérés. La fleur de la noblesse impériale tomba sous les coups de pauvres bergers et de vils paysans, et servit d'engrais à cette noble terre de la liberté. Quant à la bataille, elle prit le nom expressif de *Morgenstern,* parce qu'elle avait commencé à la lueur de l'étoile du matin.

C'est ainsi que le nom des hommes de Schwitz devint célèbre dans le monde, qu'à dater du jour de cette victoire les confédérés furent appelés Suisses, du mot *Schwizer*, qui veut dire homme de Schwitz. Uri, Schwitz et Unterwalden devinrent le centre autour du que vinrent se grouper tour à tour les autres cantons que le traité de 1815 porta au nombre de vingt-deux.

Quant à Wilhelm Tell, qui avait pris une part si active, quoique si involontaire, à cette révolution, après avoir retrouvé sa trace sur le champ de bataille de Laupen, où il combattit comme simple arbalétrier avec sept cents hommes des petits cantons, on le perd de nouveau de vue pour ne le retrouver qu'au moment de sa mort, qui eut lieu, à ce que l'on croit, au printemps de 1354. La fonte des neiges avait grossi la Schachen, et venait d'emporter une maison avec elle. Au milieu des débris, Tell vit flotter un berceau, et entendit les cris d'un enfant : il se précipita aussitôt dans le torrent, atteignit le berceau et le poussa sur la rive. Mais au moment où il allait aborder lui-même, le choc d'une solive lui fit perdre connaissance, et il disparut. Il y a de ces hommes élus dont la mort couronne la vie.

Le fils aîné du savant Heller publia, en 1760, un extrait d'un écrivain danois du XIIe siècle, nommé Saxo-Grammaticus, qui raconte le fait de la pomme, et l'attribue à un roi de Danemarck. Aussitôt l'école positive, cette bande noire de la poésie, déclara que Wilhelm Tell n'avait jamais existé, et, joyeuse de cette découverte, tenta de retirer au jour solennel de la liberté suisse les rayons les plus éclatans de son aurore; mais le bon peuple des Walstetten garda la religion traditionnelle de ses pères, et resta dévot à ses vieux souvenirs. Chez lui, le poème est encore vivant comme s'il venait de s'accomplir (1); et, si sceptique que l'on soit, il est impossible de douter, lorsqu'en parcourant cette terre éloquente, on voit les descendans de Walter Furst, de Stauffacher et de Mechtal, prier Dieu de les conserver libres, devant la chapelle consacrée à la naissance de Wilhelm et à la mort de Güessler.

ALEXANDRE DUMAS.

(1) Les archives d'Altorf conservent les noms de cent quatorze personnes qui assistèrent en 1580 à l'érection de la chapelle de Tellen Plate (Pierre de Tell), et qui avaient connu personnellement Wilhelm Tell. Sa famille, d'ailleurs, ne s'est éteinte dans la descendance mâle qu'en 1684, et dans la descendance femelle qu'en 1720. Jean-Martin et Werena Tell sont les noms des deux derniers membres de la famille.

DU ROMAN[1].

C'est une vérité, désormais triviale, que la pensée humaine a revêtu des apparences différentes selon les siècles, et que l'esprit général de chaque époque impose le moule dans lequel cette pensée doit prendre un corps. Cependant rien de plus commun que les efforts qui tendent à constituer des formes anéanties. Je dirai plus : l'éducation artistique est partout fondée uniquement sur l'observation de ces formes, et c'est en étudiant les habits que l'on donnait à l'idée, il y a plusieurs siècles, qu'on apprend à lui tailler les habits qu'elle doit porter de nos jours.

Certes, nous comprenons tout ce que l'analyse des grandes œuvres d'autrefois peut donner à l'esprit d'expérience, d'adresse et de ressort; mais au moins faudrait-il que l'on y cherchât des modèles de ce qui a dû être fait, non de ce qui doit se faire; que l'on observât les procédés du génie ancien comme exemple, jamais comme règle à imiter. Ces codes de l'art, promulgués il y a dix siècles, vont à peu près à nos littératures comme les

(1) M. Emile Souvestre, auquel son ouvrage sur les derniers Bretons a fait une place si honorable dans les lettres, va publier un nouveau roman sous le titre de Riche et Pauvre. Le morceau qu'on va lire sert de préface à ce roman.

(N. du D.)

lois de Lycurgue iraient à nos mœurs. Chaque âge se fait sa poétique en même temps que son histoire, puisqu'après tout la poétique d'un âge n'est que l'histoire de son art, et il n'est donné à aucune puissance humaine de remettre en honneur une forme qui appartient à un autre temps, parce que pour cela il faudrait reconstituer les mœurs, les croyances d'une société entière.

Le monde ancien différa du monde moderne dans presque toutes ses tendances. Les premiers siècles furent consacrés à fonder le principe d'association. Les nations se créaient, et pour donner plus de cohérence à ces agglomérations naissantes, il était nécessaire de leur donner non-seulement des affections, mais des haines communes. L'esprit national, c'est-à-dire l'égoïsme de famille sur une très grande échelle, fut donc alors un esprit providentiel. Il fallait que les peuples fussent l'un par rapport à l'autre comme des armées ennemies en présence, afin qu'ils serrassent leurs rangs, et qu'ils s'accoutumassent à suivre un même drapeau. La fraternité du bivouac était la plus facile à établir entre des hommes encore peu lians, et celle dont ils devaient le plus aisément comprendre les avantages.

Tous les efforts de l'antiquité durent donc tendre à créer la vie collective, et comme les sociétés font toujours et immanquablement ce qu'il faut qu'elles fassent, le sentiment de la vie collective fut alors porté au plus haut degré. La littérature s'empreignit nécessairement de ce caractère de généralisation. Ce fut alors que naquit l'épopée, immense *Marseillaise* chantée devant chaque peuple pour le conserver uni par la gloire et la haine. Homère et Eschyle s'efforcèrent de resserrer les liens de la nationalité en exaltant l'esprit grec et l'opposant à l'esprit barbare; Platée, Marathon, Salamine, furent les conséquences logiques de cette éducation nationale; les Grecs ne firent qu'y continuer le poème de leurs aïeux.

Plus tard, lorsque la société hellénique disparut pour faire place à la société romaine, à Homère succédèrent les discours du forum, les opinions du sénat et les harangues des généraux. Ce fut là, pendant presque tout le temps de la puissance latine, la seule littérature de Rome. Rome, en effet, n'avait rien dans ses élans qui rappelât la merveilleuse poésie de la Grèce; c'était

une nation politique, gouvernée par des vieillards, qui travaillait moins pour l'épopée que pour l'histoire. Ce ne fut que plus tard, lorsque la Grèce subjuguée lui eut envoyé ses rhéteurs et ses poètes, qu'elle accoutuma son oreille à l'harmonie du mètre, et son esprit aux éblouissantes fantaisies de l'art. Mais alors son caractère primitif s'était effacé ; alors ce n'était plus la république austère régie par une assemblée de rois; c'était déjà la ville corrompue qu'un barbare marchandait, et que les prétoriens devaient bientôt mettre à l'encan. Le vieil esprit romain s'était même tellement éteint partout, que le peu qui en restait s'était réfugié dans un empereur. Auguste, le seul homme peut-être de l'empire qui eût conservé des réminiscences de la tradition antique, voulut la réveiller par la poésie. Il oublia que pour avoir une Illiade romaine il lui manquait deux choses indispensables, des Romains et un Homère. Virgile fit son Énéide ; mais l'heure de ces grandes hymnes était passée. Le lien qui réunissait les Romains en un faisceau avait été brisé; la nationalité était morte, et avec elle l'espoir de lui trouver un poète. L'œuvre de Virgile, habilement brodée de fictions élégantes, fut une œuvre toute littéraire. Homère avait fait de l'épopée un fleuve immense coulant à travers les bois, les champs et les montagnes; Virgile prit ce fleuve, en détourna les eaux, et les dispersa à travers les vallées en mille rivières rapides ou gazouillantes. Sous ses mains, le poème épique perdit son sauvage désordre et sa grandeur. Il fit de cette terre vierge une sorte de jardin anglais dans lequel l'imagination pût se promener sans fatigue et sans embarras. Ainsi, son livre, qui aurait dû surtout s'adresser au peuple pour réédifier l'esprit public, ne s'adressa en réalité qu'à la cour polie d'Auguste, et demeura une pure étude d'art soumise à la dissection des rhéteurs et à l'administration des grammairiens.

Cependant de nouvelles destinées se préparaient pour la civilisation ancienne. Un double déluge allait emporter sa morale et ses constitutions; les apôtres étaient venus et les barbares arrivaient. Une nouvelle société, fondée sur l'Évangile et la conquête, donna naissance à la féodalité : le moyen-âge commença. Or, pendant toute sa durée, les peuples se présentèrent presque constamment sous une double face. Tandis que la foi commune créait une sorte de nationalité religieuse, les suites

de la conquête amenaient des oppositions d'intérêts humains qui jetaient partout la division. Le monde sembla alors vivre de deux vies distinctes, l'une collective, l'autre individuelle. Au point de vue religieux, l'humanité entière ne se partageait qu'en deux camps, les chrétiens et les infidèles; mais au point de vue politique, les pennons ennemis se comptaient par milliers. Ces deux états coexistans donnèrent lieu nécessairement à deux littératures. Ainsi, tandis que d'un côté les thèses, les traités ascétiques, les légendes pieuses, exprimaient les tendances religieuses, d'un autre côté, les livres de chevalerie, les chroniques, les ballades, racontaient les épisodes merveilleux, tendres ou guerriers, de la vie individuelle. Or, nulle trace de l'art antique ne se trouvait dans ces œuvres nouvelles. Les formes homériques ne pouvaient en effet convenir aux idées de cet univers récemment créé. Tout était changé sur la terre. Il y avait eu dans le monde intellectuel quelque chose de semblable à ces cataclysmes qui, au dire des géologues, ont plusieurs fois transformé la création. Tout un ordre d'idées dormait, comme une armée détruite, sous les ruines du Parthénon et du Capitole. Le règne du *lieu commun* était fini : car il ne faut point que le mépris dans lequel ce mot est tombé depuis nous le fasse mal comprendre. L'antiquité fut livrée, sous tous les rapports, à l'empire du *lieu commun*, c'est-à-dire des vérités générales, parce qu'elle avait à établir des basses incontestables à la progression sociale. Le *lieu commun*, en effet, n'est autre chose que la synthèse populaire : c'est l'expression de ce qui est aussi clair à toutes les raisons que le soleil l'est à tous les yeux. Les premiers siècles intellectuels durent être nécessairement employés à la consécration de ces idées-mères; c'étaient des points de rappel que l'on posait pour l'esprit humain, afin qu'il ne s'égarât pas dans la course qu'il allait entreprendre. Une fois cette mission remplie, la vieille société se retira pour faire place à une autre, plus jeune plus ardente et plus subtile. Alors s'effectua une révolution prodigieuse. L'antiquité avait écouté la voix de la nature entière, comme un orchestre immense jouant à la fois mille symphonies; la nouvelle génération voulut connaître chaque partition en détail. Une avidité scrutatrice s'empara des intelligences; le monde moral, dont on n'avait entrevu que les masses, fut sondé dans tous ses mystè-

res. Alors naquirent tous ces hardis plongeurs que l'on vit s'élancer dans les abîmes de l'inconnu. Beaucoup ne reparurent plus, mais quelques-uns revinrent avec une vérité qu'ils rapportaient du fond de l'océan comme une perle précieuse. Par ce moyen, le trésor de l'humanité alla toujours grossissant, et le nombre des *lieux communs* augmenta chaque jour: preuve irrésistible du progrès, alors même que nous n'en aurions point d'autre; car c'est surtout en regardant combien d'idées couronnées par l'acclamation générale ont été mises hors de bataille que l'on peut juger de l'avancement du combat: chacune de ces doctrines entrées dans le domaine public est comme une borne militaire que l'esprit humain a dépassée.

Cependant, à mesure que les études partielles s'approfondissaient, les généralités se morcelaient de plus en plus. Le royaume intellectuel, triangulé comme un terrain à cadastrer, se trouva livré à mille expérimentations séparées. Mais dans cette vaste division de main-d'œuvre, faite aux sciences et aux arts, tous les partages ne se trouvèrent pas également favorables, tous les ouvriers également habiles. Quelques-uns avaient prodigieusement avancé leurs tâches; d'autres, plus faibles ou moins chanceux, étaient demeurés en arrière. En un mot, l'arbre de la science du bien et du mal avait poussé comme tous les arbres de la terre, avec des branches inégales. Il n'était plus possible de resserrer, comme l'avait fait le grand rapsode, l'art, le savoir et la religion dans les cercles d'or d'une épopée, car ces trois manifestations avaient pris des développemens différens ou même opposés, de sorte *que le monde n'était plus rond*. C'est ainsi que l'on peut expliquer l'absence de toute œuvre réellement synthétique, depuis Homère et la Bible. En effet, Homère et la Bible avaient exprimé deux civilisations dont l'homogénéité ne se reproduisait plus et ne se reproduira jamais. La tendance vers l'analyse appartient essentiellement à l'esprit moderne, et est destinée à croître avec lui. Qu'on ne dise point que c'est là marcher à l'anarchie intellectuelle, ni qu'il faut refaire une synthèse à l'humanité; une synthèse est un lieu d'arrêt ou de repos, et l'humanité ne s'arrête ni ne se repose. Elle a dû en avoir une au point de départ, parce qu'il fallait bien partir de quelque chose; mais l'avenir ne lui en garde point: le but qu'elle cherche est mouvant; il fuit devant elle,

c'est l'horizon. Elle aura beau marcher des siècles, l'infini est là, et la synthèse qu'elle attend ne se trouve que dans le ciel. Le jour où elle s'arrêterait ayant atteint le terme, elle serait devenue néant ou Dieu.

Mais si l'on doit à la tendance analytique la destruction du poème épique, c'est à elle aussi que l'on doit la création du roman. Le roman, en effet, n'est autre chose qu'un poème particulier, et l'on pourrait dire peut-être que *le Paradis perdu*, *l'Enfer* et la *Jérusalem délivrée* furent les premiers romans plutôt que les derniers poèmes épiques; car que sont *l'Enfer* et *le Paradis perdu*, sinon des légendes? qu'est-ce que la *Jérusalem délivrée*, sinon un roman de chevalerie?

Quoi qu'il en soit, l'histoire littéraire des sociétés modernes nous prouve que la popularité du roman a toujours été croissant jusqu'à notre temps, où nous le croyons destiné à acquérir une importance et une utilité toutes nouvelles.

On a répété jusqu'à satiété que nous vivions dans un siècle de fièvre et de transition, ce qu'on a dit successivement de tous les siècles, et avec raison, car tous en effet sont fiévreux et transitoires par cela seul qu'ils marchent et qu'ils désirent. Néanmoins, il faut le reconnaître, depuis cent ans nous désirons beaucoup et nous marchons vite, ce qui prouve seulement que l'existence sociale se développe en nous et que nous vivons plus que nos pères: mais dans cette marche des générations nouvelles vers les terres promises, tous ne vont pas du même pas. Quelques-uns, explorateurs ardens et solitaires, cherchent en avant, à travers les sentiers inconnus, à entrevoir l'horizon désiré. De temps en temps ils rencontrent, comme Colomb, des herbes flottantes, qui leur disent que le nouveau monde est proche, et alors ils jettent un cri de joie et d'avertissement; mais ceux qui suivent l'entendent seuls; la foule est trop loin. Elle s'avance lentement dans la plaine, aveugle, méfiante, et s'arrêtant devant tous les veaux d'or. Cependant il faut qu'on lui transmette le cri des pionniers aventureux qui lui cherchent sa route, afin qu'elle hâte le pas et sache s'il faut se diriger à l'orient ou à l'occident. Or ce sera là, si nous ne nous trompons, la mission du roman. A lui appartient désormais de vulgariser les idées d'avancement, de les personnifier et de les faire agir, pour leur donner en quelque sorte l'autorité de

l'exemple. Comme l'époque antique, il fournira au peuple des modèles, il lui résumera la science, il lui nommera les Dieux qu'il doit adorer et il lui apprendra son *credo* de chaque jour. Ce sera le journalisme avec l'art et la réflexion de plus. Politique, morale, philosophie, critique, histoire, tout sera de son domaine; il étendra sur tout ses draperies dorées et ses réseaux de fleurs. Aux hommes qui souriront de ces destinées présagées au roman, nous dirons que tout cela existe déjà, que le romon s'engage depuis longtemps dans sa voie, et que chaque jour il s'initie davantage à sa mission. Qu'il la comprenne mal parfois, et qu'il prêche l'erreur; qui nie cela? Les prêtres sont mauvais, mais reconnaissez qu'il y a des prêtres! Du reste, les fadaises de Scudéry et les futilités des Marivaux étaient à notre sens de plus fâcheux symptômes pour leur époque que les sophismes de la nôtre. Certes, il se dit des choses tristes et coupables, mais du moins ces choses se disent sérieusement. La foule se désaccoutume des bagatelles sonores et devient pensive; or c'est là un progrès immense. Ce qui déprave un peuple, ce ne sont pas les sophismes, c'est la légèreté. Le temps fait justice des premiers, tandis que la seconde devient bientôt caractère et inaptitude. Il y a douleur sans doute à voir la morale, la pudeur et la croyance, fauchées comme des moissons mûres et jetées en litière aux passions; bien des cœurs se dessèchent à l'ardeur du feu mis aux racines de l'arbre de vie, bien d'autres s'énervent et se découragent, mais il en est qui mûrissent en face de ces incendies. Puis, que restera-t-il bientôt de cette insurrection de quelques-uns contre le devoir, sinon le sentiment plus général et plus profond de sa sainteté? Voyez les anges révoltés eux-mêmes, les souffrances qu'ils ne peuvent cacher protestent perpétuellement contre leurs paroles; ils veulent nier le dieu, et ils pleurent encore son paradis.

Peut-être faut-il d'ailleurs qu'à certains jours les vérités soient ainsi passées au feu pour être éprouvées; l'alliage fond à cet essai et l'or pur reste seul. Aussi, quelque erronées qu'aient été les thèses soutenues, nous regardons l'introduction des discussions morales et philosophiques dans le roman comme un grand service rendu. On a appelé le plus grand nombre à l'examen des vérités capitales autrefois abandonnées à quelques-uns; on a déchiré le rideau derrière lequel les grands-prêtres de l'intel-

ligence tenaient cachées ces mystérieuses sublimités. Maintenant, ces questions, dépouillées de leur appareil scolastique, sont accessibles à la raison la plus naïve; les idées sont devenues des actes. les syllogismes des personnes; les systèmes se sont fait chair et sont présentés à tous comme un coin de la vie réelle. Notre jugement ne risque plus de s'égarer dans les abstractions tortueuses; le fait est là, clair, accompli, et toute discussion philosophique se trouve ramenée à une question de jury.

Le roman est donc déjà et sera chaque jour davantage le livre initiateur. Soit qu'il cherche à devenir un catéchisme du cœur avec Bernardin de Saint-Pierre, ou qu'il raconte avec Chateaubriand toutes ces poétiques oppressions de l'ame que la religion guérit; soit que Scott lui ouvre de nouveaux horizons historiques et force l'art à serrer de plus près la réalité; ou que Sainte-Beuve et Alfred de Vigny lui fassent effleurer les fibres les plus mélancoliques et les plus intérieures; soit même que George Sand le lance, l'épée à la main, contre les préjugés sociaux, au risque de lui faire égorger en chemin quelques vertus, le roman aura fait son devoir, si, par quelque chemin que ce soit, il a poussé vers le vrai. Car le vrai en tout a son importance : il tient toujours par un lien plus ou moins délié à l'utile, qui n'est que le vrai dans l'ordre pratique, au vertueux, qui n'est que le vrai dans l'ordre moral.

Mais ce qu'il faut surtout, c'est que le roman gradue ses enseignemens et les assortisse à chaque classe. On a trop méprisé jusqu'à présent le roman populaire : l'intelligence des masses a aussi besoin de son pain noir. Il y a de la poésie encore dans ces œuvres informes et grossières que l'on dédaigne, de la poésie trop pâle sans doute pour que les regards accoutumés à toutes les splendeurs de l'art l'aperçoivent, mais visible et brillante pour la foule qui vit habituellement dans les ténèbres. Qui sait, d'ailleurs, si le dédain que l'on a affecté pour ce genre peu littéraire n'en a point éloigné ceux qui auraient pu le régénérer? Le roman populaire est encore à créer : il faudra, pour l'inventer, un homme chaud d'inspiration, bon d'élan, peu scrupuleux des délicatesses de l'art, mais saisissant d'instinct les grandes faces d'un drame, à la fois déclamateur et rapide, emphatique et naïf; un homme, enfin, qui ait en lui-même les inclinations de ce grand enfant ignorant et sublime qu'on nomme le peuple.

Au bas de ce portrait nous laisserions notre plume écrire un nom propre, si nous ne craignions de froisser des prétentions plus hautes.

Une des plus éloquentes indications de l'importance sociale qu'a prise le roman dans notre siècle, est sa transformation. Long-temps ce ne fut qu'un récit invraisemblable et prodigieux au moyen duquel on s'efforçait d'intéresser cette curiosité enfantine et ces émerveillemens crédules dont tout homme garde en lui quelques germes. Le roman alors succédait au poème; il le continuait en l'exagérant, comme il arrive toujours à la décadence d'un genre, et tendait de toutes ses forces à s'éloigner de la vie réelle. Quand il y tombait malgré lui, c'était comme Icare, parce que ses ailes s'étaient fondues. Il est bien évident qu'à cette époque le roman ne pouvait prétendre à aucune influence directe ou positive. C'était simplement le conte de fées modifié et étendu. Les scènes du drame se passaient en Abyssinie, sur les bords du Lignon, ou dans le royaume de Golconde. Là paraissaient des enfans oubliés en nourrice avec un collier de perles et qui se trouvaient fils de princes; des héroïnes chevauchant par les montagnes en croupe d'un scélérat qui les respectait; de nobles amans cherchant leurs fiancées à travers des souterrains ou des chambres à fausses trappes, et quelque vertueux ermite en barbe blanche qui reparaissait de loin en loin, comme le chœur antique, pour servir du lait et des fruits, prêter sa natte au voyageur et faire une invocation au dieu de la nature! Ce ne fut point sans de grands efforts que l'on put sortir le roman de cette étrange poétique. Le goût pour les merveilleuses aventures avait été si vivement surexcité, que les premiers écrivains qui voulurent revenir au monde vrai ne le purent qu'en transigeant avec les habitudes. Ainsi, il fallut que Le Sage entremêlât son chef-d'œuvre de ridicules nouvelles espagnoles pour le faire lire, et l'abbé Prévost put à peine se faire pardonner son chevalier Desgrieux par son imbroglio de Cléveland.

Quoique l'on ne soit point encore arrivé à permettre que le roman se resserre dans l'empire du réel, et qu'on y cherche les combinaisons émouvantes plutôt que l'observation sagace, il faut reconnaître qu'il tend chaque jour davantage à se simplifier et à se faire la chambre obscure de la société. Là, en effet,

est tout son avenir. Plus il sera fidèle en décalquant le monde, plus il se mêlera à nos passions intimes, à nos désirs, à nos pensées, plus il entrera avant dans nos besoins, plus nous nous abandonnerons à son autorité. Troubles du cœur, aspects tristes ou joyeux de l'existence, fougueuses aspirations de l'intelligence, gracieux caprices de l'imagination, il faut que nous trouvions tout chez lui : le drame et la comédie, la satire et l'élégie, la plaidoirie et le traité. Puis, derrière la vie apparente, il en est une autre sans réalisation, espèce de vie rêvée, qui a ses douleurs, ses gaietés, ses amours, ses séparations, sans qu'il en paraisse rien au dehors, si ce n'est un nuage passager sur le front, un éclair fugitif dans les yeux : ce poème intérieur, que nous ne lisons jamais nous-mêmes, le roman nous le racontera. Il nous fera la propre histoire de notre ame, comme le médecin celle de notre corps; il posera successivement le doigt sur tous les points de notre cœur, et quand la pression nous fera crier, nous dirons: C'est là. Mais, pour que le romancier joue ce grand rôle, il faut qu'il sente la valeur de son œuvre; il ne faut point qu'il la méprise lui-même, en y hasardant tous les écarts de sa fantaisie. Plus la foule qui l'écoute est nombreuse, plus sa parole doit être réservée. Qu'importe la futilité prétendue du titre et de la forme? Otera-t-elle donc au livre sa dangereuse influence? Vous croirez-vous innocent parce que vous vous serez servi d'une cassolette de parfums pour incendier ma maison? Ce titre et cette forme légère que vous invoquez pour excuse, n'aggravent-ils pas plutôt la faute? Plus sérieuse, votre œuvre se fût adressée à moins d'intelligences; son action eût été moins funeste; mais vous avez empoisonné le pain, qui est l'aliment de tous. Qu'on ne pense pas nous en imposer, d'ailleurs; l'immoralité d'une œuvre est un signe d'impuissance. Le génie est salubre et bienfaisant, comme tout ce qui est fort; ce sont les natures faibles ou malsaines qui vous communiquent leur fièvre. Il est toujours facile de semer le trouble dans les ames: un mot brûlant, une parole hardie, un doute amer, et tout remue en elles, tout y soupire et s'y effraie; mais c'est là la victoire du vent sur une fleur qu'il effeuille, de la foudre sur l'arbre qu'elle brise; une victoire lâche et aisée. Au contraire, ce qui est vraiment grand, vraiment difficile, c'est de connaître les voix qui consolent, c'est de pouvoir retrouver quelques-unes de ces no-

tes célestes que les anges chantent, dit-on, dans le ciel, et par lesquelles il n'y a plus ni douleur, ni temps, ni espace. Ce qui est noble et beau, c'est d'aviver dans notre sein les sources sacrées, c'est de nous faire sentir plus fortement en nous la vie de tous, c'est d'écarter tous les nuages de l'intelligence, de manière à ce qu'elle soit comme la colonne lumineuse des Hébreux. — Vulgaires résultats aux yeux de plusieurs, nous le savons; risibles illusions, que l'on n'avoue pas toujours sans en rougir; mais saintes vérités, qui, pour quelques-uns, sont comme le vieux soleil, toujours aussi belles, aussi chaudes, aussi vivifiantes.

On nous pardonnera ces quelques mots sur la morale du roman; car peu s'en faut que ces lieux communs ne soient devenus aujourd'hui des hardiesses et des nouveautés.

Si nous écrivions une poétique sur le roman, il nous resterait beaucoup à dire sur sa forme et sur sa composition; mais la question d'art est encore trop obscure pour être absorbée. Le roman, tel que nous le comprenons, est si nouveau parmi nous, qu'il n'a jusqu'à présent ni langage propre ni attitude prise. C'est un jeune homme de belle espérance, mais qui fait son entrée dans le monde avec quelque gaucherie. Placé au point d'intersection de tous les genres, il semble toujours prêt à tomber dans chacun; on dirait un voyageur arrivé au carrefour d'un labyrinthe et qui cherche sa route. Cependant on peut prévoir qu'il tendra de plus en plus à borner son action et qu'il cherchera moins à presser les événemens qu'à les analyser dans tous leurs détails. Toujours placé au cœur du sujet, l'auteur aura par ce moyen plus entière conscience de son œuvre; il l'atteindra plus logiquement de tous les côtés et pourra mieux en resserrer l'ensemble dans les réseaux de la pensée. Le romancier n'imitera plus le Péruvien ignorant qui parcourt ses immenses vallées en grattant le sol pour en obtenir quelques parcelles d'or; mais, semblable à l'Espagnol, il choisira son lieu et s'y fixera pour y creuser la mine qui doit l'enrichir. S'il fallait appuyer par des exemples l'avantage de ces recherches renfermées dans un cercle étroit, nous pourrions citer l'auteur patient et infatigable qui, à force de se ramasser sur lui-même, de rétrécir son espace et de creuser au même endroit, est arrivé à la découverte de ce diamant rare qu'il a appelé *Eugénie Grandet*.

Un écueil pourtant est à éviter dans ce système de composition, c'est l'annihilation du drame au profit de l'analyse didactique. Parmi les romanciers les plus avancés de notre époque, il en est peu qui aient heureusement tourné cette difficulté. Il ne faut point s'y tromper pourtant; la simplification des événemens ne peut avoir pour but que de renforcer l'action et non de l'amaigrir. Il faut qu'en bornant le temps et l'espace de ses combinaisons, l'auteur les rende plus concrètes, plus logiques, plus nuancées. Il faut que la sobriété même de ses inventions tourne à l'avantage de l'émotion et qu'il étreigne assez puissamment les quelques faits embrassés pour en extraire jusqu'au dernier sourire, jusqu'à la dernière larme. Ainsi compris, les romans deviendront de plus en plus les mémoires de tous, et chacun pourra y trouver une épisode de sa propre vie, ou un secret de son ame. Il n'est point douteux qu'un tel système doive conduire à des effets nouveaux et profondément remuans. Jusqu'à présent le roman a été pris généralement plus ou moins entre le ciel et la terre; en le ramenant au vrai, on lui ouvre un monde presque inconnu. On a encore peu essayé l'histoire des familles; on n'a guère attaqué ces veines secrètes de l'existence privée, où se cachent tant de fièvres dévorantes. *André* et *Eugénie Grandet* sont dans ce genre des tentatives admirables, mais isolées. Et cependant, que de douleurs à dire, que de caractères à peindre, que de drames touchans ou terribles à raconter ! L'art est trop resté dans le monde apparent, il n'a point dépassé les seuils. Asmodée a bien pu enlever les toits pour un jour et lui faire voir au fond de chaque demeure comme dans un corps entr'ouvert; mais il n'a eu que le temps d'y jeter un coup d'œil, il y a vu des actions et non des existences. Pour que le romancier saisisse tous ces mystères du foyer encore inexplorés, il lui faut la patience des longues études. Ce n'est qu'après avoir regardé long-temps au-dedans des hommes qu'il saura apercevoir ses moindres rides intérieures, et reconnaître, comme le matelot qui distingue le navire perdu dans la brume, tous les sentimens qui surgissent aux horisons les plus lointains de son cœur.

Quant au style du roman, il devra suivre les mêmes modifications que la conception elle-même. Ce ne sera ni le prosaïque parlage des anciens romanciers ni les châtoyantes ara-

besques en vogue de nos jours ; ce sera quelque chose de rapide et de flottant comme la parole ; à la fois ode et prose, ainsi que dans Shakspeare ; un discours mobile, changeant, mais sans contrastes heurtés, sans boutades fantasques, et surtout dépouillé de cette phraséologie redondante, espèce de brodage à la mécanique qui défigure toute pensée par ses vulgaires ornemens. Du reste, il est un écrivain qui nous semble avoir résolu le problème. L'auteur de *Jacques*, et lui seul à notre avis, est parvenu à rencontrer ce style si transparent qu'on ne le voit point et que la pensée brille à travers, si souple qu'on ne lui reconnait point d'attitude propre.

Nous savons qu'on lui a reproché cette souplesse, et qu'on a voulu y voir une absence d'originalité ; mais autant vaudrait accuser les Alpes de résumer le monde et d'avoir en même temps leurs têtes dans les neiges et leurs pieds dans les fleurs. Ce que l'on appelle le cachet d'un écrivain en fait de style est rarement autre chose que la monotonie d'une forme. On reconnaît au milieu de toutes ses originalités prétendues la même note résonnant comme le bourdon qui accompagne la musette pastorale, et ces ames, pareilles aux timbres d'horloge, semblent n'avoir qu'un seul côté qui retentisse. Ah ! combien nous aimons mieux les génies déliés qui ne sont point des moules, mais des lyres ; les voix qui ont tous les accens, et qui, riches et variées comme la nature, vous font entendre tour à tour les chants ineffables de l'océan, de la terre et des cieux.

E. Souvestre.

UNE

Couronne d'Épines.

Jusqu'à présent M. Michel Masson s'était renfermé dans la peinture des mœurs populaires, et sur ce terrain, qui lui est familier, il a obtenu de légitimes succès. Le livre qu'il publie aujourd'hui, quoique le héros s'appelle Richard Savage, est cependant uni aux livres précédens par une intime parenté ; car, dans la *Couronne d'épines* comme dans les *Contes de l'atelier*, M. Michel Masson s'est attaché à montrer le bonheur dans le travail, la paix dans la médiocrité. Il a changé ses personnages; mais en réalité il n'a fait que traiter une face nouvelle du même sujet. Son livre intéresse par des ressorts très simples, et certes, aujourd'hui, c'est un mérite assez rare. L'auteur a trouvé moyen d'écrire deux volumes sans épisodes bizarres, sans caractères exceptionnels, et de nourrir son récit tout entier par la seule analyse du cœur. Un succès fondé sur de pareils élémens mérite d'être étudié, et, quels que soient les défauts de la *Couronne d'épines*, la critique ne peut se dispenser d'appeler l'attention sur le roman de M. Masson.

J'ai toujours pensé que le génie poétique pouvait offrir le sujet d'une biographie intéressante, mais ne suffisait pas à rem-

plir le cadre d'un roman ou d'un drame. D'illustres exemples, qu'il est inutile de rappeler, viendraient à l'appui de cette affirmation. Mais, sans emprunter à l'Allemagne ou à la France des argumens victorieux, il est facile, par la seule réflexion, d'arriver à la conviction que j'énonce. Qu'est-ce, en effet que le génie poétique, sinon une faculté sur laquelle la vie réelle n'a que peu ou point de prise? Il est très vrai que le poète qui n'a pas vécu, qui ne s'est pas mêlé activement aux passions humaines, qui n'a pas subi l'espérance et le regret, sera toujours condamné à n'occuper qu'un rang secondaire; il est très vrai que le poète réduit au spectacle unique de sa pensée ne peut guère s'élever au-dessus des rhéteurs. Mais qu'on y prenne garde, le poète se souvient de la vie lorsqu'il invente; dans la vie réelle, il ne fait qu'amasser les élémens de ses travaux futurs. Quoi qu'il fasse, il ne peut mener de front la souffrance et l'inspiration. Ces deux états de l'ame, loin d'être simultanés, sont séparés le plus souvent par un immense intervalle. Une souffrance trop récente se poétise difficilement. Il faut aux douleurs humaines, comme aux lignes du paysage, l'éloignement de la perspective. C'est à cette condition seulement que la poésie et la peinture deviennent harmonieuses. C'est pourquoi le poète pris en lui-même ne sera jamais capable d'exciter les sympathies de l'auditoire ou du lecteur. Car, à l'heure de l'inspiration, il se sépare de l'humanité, ou du moins il n'appartient plus à l'humanité vivante; il entre dans la région des idées pures; et, tant qu'il n'a pas quitté le trépied, il ne peut s'engager dans l'action d'un drame ou d'un roman.

Cependant, je conçois que M. Masson, résolu à faire un livre utile, ait été séduit par la biographie de Richard Savage. Je conçois qu'il ait cherché, dans l'orgueilleuse misère de ce poète mort en prison, le second terme du syllogisme qu'il voulait formuler. Peu d'hommes, en effet, ont été plus malheureux que Richard Savage; peu d'hommes ont agi aussi délibérément contre eux-mêmes, et travaillé avec une opiniâtreté aussi constante à détruire le bonheur qui s'offre à eux. Fils naturel d'une grande dame qui ne voulut jamais le reconnaître, élevé chez un cordonnier, secouru plus tard par un ami de sa mère, lié d'amitié avec les esprits les plus éminens de son temps, pen-

sionné tour à tour par un grand seigneur et par une comédienne. écrivant ses poèmes dans les tavernes, sur un papier d'emprunt, qnelquefois même sur un papier ramassé au coin d'une borne, nourri pendant plusieurs années d'une souscription faite pour la publication de ses ouvrages qu'il ne réunit jamais de son vivant, Savage offre un ample sujet de méditation; car, malgré tous les avantages qui s'offraient à lui, malgré les amitiés illustres dont il fut honoré, malgré les protecteurs généreux dont il partagea la bourse et la table, il réussit à mourir en prison à l'âge de quarante-six ans; il avait perdu sa liberté pour une somme de 200 fr. Sa naissance, dont il se plaignit toute sa vie, loin de lui fermer l'entrée de la société, lui valut des secours qu'il n'aurait jamais obtenus par son seul mérite. S'il n'eût pas été le fils de lady Macclesfield, aurait-il reçu, pendant plusieurs années, de lord Tyrconnel une pension de 200 livres sterling; de miss Oldfield, une pension de 50 guinées qu'il toucha jusqu'à la mort de cetre comédienne; de Steele une pension de même valeur; de Pope des libéralités nombreuses qui se renouvelèrent long-temps avant de se décourager? Condamné pour avoir pris part à une querelle de mauvais lieu, aurait-il été gracié par l'intervention de la comtesse d'Hertford auprès de la reine d'Angleterre? Assurément non; car les œuvres de Savage, bien que recommandables à plus d'un titre, sont plutôt des promesses que des monumens achevés. Le meilleur de ses poèmes, *le Bâtard*, dédié à sa mère, est une inspiration de colère pleine de verve et d'énergie, mais n'aurait pas fixé long-temps l'attention publique. Quant à la tragédie de *sir Thomas Overbury*, on y rencontre çà et là de belles pages, des couplets harmonieux; mais elle manque de composition et de rapidité. Il faut donc reconnaître que Savage, loin d'avoir été méconnu dans son génie, ou persécuté pour sa naissance, a été secouru par le malheur même dont il se plaignait, et loué bien au-delà de son mérite. Bien des hommes, qui ont produit de grandes choses avant l'âge de quarante-six ans, n'ont pas rencontré sur la route la moitié des encouragemens qui vinrent au-devant de Savage. S'il se fût borné à dépenser en une nuit le prix d'un manuscrit achevé dans l'espace d'un mois ou d'une semaine, il n'aurait eu à se reprocher que sa prodigalité. Mais il dissipait avec la même imprévoyance les

guinées qu'il n'avait pas gagnées, les aumômes qu'il devait à ses amis et à ses protecteurs, et il joignait à sa misère l'humiliation d'une perpétuelle reconnaissance, c'est-à-dire d'une dépendance perpétuelle. Enfin, dans les dernières années de sa vie, quand, par le conseil de Pope, il eut quitté Londres avec l'intention de renoncer à ses habitude dispendieuses, sur quoi fonda-t-il ses moyens d'existence? Sur une promesse qu'il ne devait jamais réaliser, sur la publication de ses œuvres, dont il avait touché le prix plusieurs fois. Certes, il y a dans une pareille vie plus de honte encore que de malheur. Ramenée à ses véritables élémens, la misère de Savage peut se traduire par deux mots: l'orgueil et la paresse. Qu'il fût doué d'un génie éminent, je ne veux pas le nier; mais que l'occasion lui ait manqué pour le montrer, je ne l'accorderai jamais. Les amis de sa mère avaient pris soin de réparer les lacunes de sa première éducation; il était soutenu par des protecteurs généreux. S'il n'a pas fait ce qu'il pouvait faire, c'est qu'il a passé toute sa vie à regretter le rang qui ne lui appartenait pas; s'il n'a pas produit les poèmes qu'il promettait, c'est qu'il a rêvé jusqu'à son dernier jour l'oisiveté opulente de la famille qui le rejetait. Il n'avait d'autre ennemi que lui-même.

M. Michel Masson n'a pas complétement méconnu la réalité que nous indiquons, mais il l'a transformée pour l'accomplissement du dessein qu'il avait conçu. Il n'a pas aboli l'orgueil du poète, car cette donnée était utile à la démonstration; et, quoique nous ayons peu de goût pour les romans démonstratifs, nous sommes forcés de reconnaître que l'auteur a déguisé habilement la volonté sous l'invention. Il a tenté de prouver, mais il a dissimulé ses preuves, et l'évidence est venue d'elle-même. Mais il a fort exagéré l'animosité de lady Macclesfied contre son fils illégitime. Il a fait de Richard Savage un orgueilleux persécuté. Selon nous, l'orgueil livré à lui-même, dégagé de la persécution qui l'excite et le justifie aux yeux du plus grand nombre, convenait beaucoup mieux au dessein du roman. Quoique l'auteur ait eu l'adresse de montrer l'homme plus souvent que le poète, cependant il n'a pas absolument évité l'écueil du sujet. Quand il essaie de peindre les mouvemens tumultueux du génie inspiré, et de lire dans les plis du visage, dans les rides du front, dans le feu de la prunelle, les pensées qui ob-

sèdent le poète, il abandonne nécessairement la trame de son récit, et l'intérêt languit. Les symptômes du génie ont été si souvent décrits, et la description, quelle qu'elle soit, a si peu de chose à faire avec le jeu des caractères, qu'il est bien difficile d'intéresser le lecteur par l'image la plus fidèle d'une tête inspirée, le poète s'appelât-il Homère ou Byron. Une fois la persécution admise et l'orgueil justifié, la paresse profite naturellement de la même excuse que l'orgueil ; ou plutôt la paresse obstinée qui entretenait la misère de Savage s'efface d'elle-même et n'a plus aucune importance dans le caractère du poète. Savage, tel que le conçoit M. Masson, n'a plus qu'une plaie incurable, et cette plaie, c'est l'amour de la gloire. C'est à la gloire qu'il sacrifiera la sécurité de sa personne, la bienveillance de ses protecteurs, et jusqu'à l'amour d'une femme qui lui est dévouée. C'est par la gloire qu'il sera grand et misérable ; c'est par la gloire qu'il obtiendra et qu'il perdra l'amour. Cette donnée est contredite par la biographie, mais, considérée poétiquement, est acceptable et féconde. Ce n'est pas la réalité complète, mais c'est une part de la réalité logiquement interprétée.

Lady Macclesfield, la mère du poète, aurait beaucoup gagné, je crois, en demeurant fidèle à l'histoire. Le public aveu qu'elle fit de sa faute témoignait bien plus de haine pour son mari que pour son enfant. Le but de la comtesse disant hautement la faute qu'elle avait commise était d'obtenir sa séparation. Cette franchise, nous le croyons du moins, bien qu'intéressée, ne s'accorde guère avec la persécution obstinée que M. Masson attribue à lady Macclesfield. Si Richard Savage n'a pas rencontré dans sa mère la bienveillance et la tendresse qu'il avait droit d'attendre, c'est à lui surtout que ce malheur est imputable. Bien qu'il n'ait pas été reconnu, il est probable qu'il n'aurait jamais été abandonné, s'il n'eût pris plaisir à se souiller de toutes les manières, et à se bannir lui-même de la famille où il voulait entrer, s'il n'eût pas ajouté à sa célébrité littéraire une célébrité de taverne. Je pense que M. Michel Masson eût agi sagement en ne donnant pas à lady Macclesfield un amant de la pire espèce, un amant qu'elle nourrit ; car ce libertinage cynique n'est d'aucune utilité dans le roman. Puisque la mère de Richard Savage a racheté sa faute par la

franchise de son aveu, et par la durée de son repentir; puisque le caractère ainsi posé se conciliait très bien avec les souffrances du poète, il eût mieux valu, selon nous, respecter la réalité. L'avilissement de lady Macclesfield n'est qu'une souillure étourdie.

Lord Rivers, le père de Richard Savage, est peut-être la figure la plus habillement tracée de tout le livre. Le courtisan, l'homme à bonnes fortunes, qui n'est plus que l'ombre de lui-même, se prêtait naturellement à la caricature. M. Michel Masson a vu l'écueil et a su l'éviter. Il s'est résolu à la sobriété dans la peinture de ce caractère, et il a bien fait. Au lieu de s'acharner sur cette ruine impuissante et de livrer au mépris et à la risée ce libertin demi-fou, demi-imbécile, il a mieux aimé dessiner le côté austère et tragique. Mais dans ce portrait, comme dans celui de lady Macclesfield, M. Masson a commis une faute grave; en attribuant à lord Rivers une maîtresse et un enfant qui ne sont ni lady Macclesfield, ni Richard Savage, il a partagé l'intérêt qui devait se concentrer sur le héros et sur sa mère. Toutefois, nous le répétons, lord Rivers est tracé plus savamment que lady Macclesfield, et cette figure est d'un bon effet.

L'auteur semble avoir réservé toutes ses sympathies pour deux caractères plébéiens, David Sauveur et Jane Pretty. Comme il avait arrêté dans sa pensée que le bonheur est dans la médiocrité, il s'est montré logique en dessinant avec amour les deux figures qui représentent le désir modeste, la paix laborieuse, la résignation confiante. David Sauveur paraîtra peut-être à bien des lecteurs doué d'une vertu exagérée. Il se rencontrera des incrédulités dédaigneuses qui accueilleront avec un sourire les sacrifices multipliés que David s'impose pour le bonheur de Jane et pour celui de Richard Savage. Une pareille abnégation semblera fabuleuse et presque absurde à force de grandeur. Mais je crois que la réflexion sera plus indulgente, et ne refusera pas d'accepter comme une donnée poétique, comme une donnée vraie, cette générosité imprévoyante jusqu'à la folie. Que David Sauveur ne soit pas une figure vulgaire, je le veux bien; que les hommes capables de sacrifier leur bonheur au bonheur d'une personne aimée ne se rencontre pas tous les jours, cela ne fait pas question. Mais

ces hommes ne sont pas impossibles, et la poésie doit les admettre.

Quant à Jane, elle ne soulève pas les mêmes objections que David Sauveur. Elle obéit naïvement à sa vanité. Elle commence par la compassion, elle continue par l'éblouissement, et finit par la misère et l'abandon. Elle pleure sur les vers de Richard Savage; elle passe de la douleur à l'admiration; elle prend pour l'instinct du dévouement la joie qu'elle éprouve en se voyant remarquée par un homme supérieur. Elle détourne la tête du bonheur paisible qui lui sourit pour courir au-devant de la souffrance et de l'humiliation. Elle entrevoit l'abandon, et elle persévère dans la destinée qu'elle s'est faite. Avant de se lier par un serment irrévocable, elle devine que l'amant préféré ne croira pas aux devoirs qu'elle s'impose; mais, malgré sa clairvoyance, elle ne veut pas retourner en arrière, elle s'acharne au malheur qu'elle pourrait éviter. Sans doute Jane se conduit comme une folle; mais sa folie n'a rien d'exceptionnel, d'inattendu, d'inintelligible. Elle souffre par sa volonté; mais elle souffre loyalement. Elle ne se plaint pas et se résigne. Elle subit sans murmurer les douleurs qu'elle a prévues. Elle jette un regard désespéré sur le bonheur qu'elle pouvait saisir et qu'elle a dédaigné; mais sa folie s'arrête devant le blasphême et s'interdit la révolte.

Il est facile de prévoir l'action construite avec ces personnages. Cette action, je me plais à le dire, ne languit pas un seul instant; et, quoique les ressorts inventés par l'auteur, bien que simples en eux-mêmes, n'aient peut-être pas toute la vraisemblance désirable et ne soient pas aussi ménagés qu'ils devraient l'être, cependant le lecteur n'éprouve ni impatience ni désappointement. Richard Savage, chassé par sa mère, recueilli par David Sauveur, aimé de Jane Pretty, caché dans le boudoir de miss Oldfield jusqu'au jour de la représentation, arrêté après son triomphe, et condamné pour meurtre à la prison perpétuelle, délivré par les prières de Jane auprès de la reine, et réduit enfin à la profession de maître d'école dans un obscur village, est assurément une conception heureuse et pleine de naturel. Mais le personnage d'Ennly Badgers, dont jusqu'ici je n'ai pas parlé, complique inutilement la fable in-

ventée par M. Masson. David Sauveur, en sacrifiant à Richard Savage le bonheur qu'il espérait trouver auprès de Jane Pretty, a bien assez prouvé sa générosité. Il a donné sa fiancée; pourquoi l'obliger a donner sa mère?

La substitution de Richard Savage à David Sauveur, qui serait acceptable si elle était utile, est de mauvais goût, parce qu'elle ne sert à rien. Puisque l'auteur voulait montrer l'orgueil aux prises avec l'affection, Jane Pretty suffisait au dessein qu'il avait conçu. Ennly Badgers, bien que vraie en elle-même, ne peut ni hâter ni retarder d'une heure le dénouement qui se prépare. C'est pourquoi je voudrais la rayer de la liste des personnages.

Je dois signaler dans le récit de M. Masson une faute plus grave; la seconde partie de son livre est en réalité la première. La lutte de la mère et du fils précède l'entrevue de Richard Savage avec David Sauveur et Jane Pretty, et cependant l'auteur nous introduit d'abord chez David Sauveur, et décrit les progrès de l'amour de Jane pour Richard avant de nous mener chez lady Macclesfield. Cette marche rétrograde ne s'explique par aucun motif plausible, et ne me paraît pas logique. L'auteur tenait-il à mettre en regard dès les premières pages Richard et David, l'orgueil et le dévouement? Si telle a été son intention, c'est, à notre avis, une intention puérile. Il eût mieux valu, selon nous, suivre la méthode inverse, et placer le fils face à face avec sa mère. C'est l'ordre naturel des événemens, et le poète en le suivant ne compromet aucune de ses ressources.

La conclusion de ce roman, qui charmera sans doute le plus grand nombre des lecteurs, ne s'accorde cependant pas avec le reste du livre. Les pensées développées dans la quatrième partie sont bien ce que nous attendions, mais elles ne sont pas présentées comme elles devraient l'être. La forme épistolaire adoptée par l'auteur ressemble volontiers a un escamotage, et supprime toutes les difficultés de la mise en présence. Si les lettres de Jane étaient plus longues, si elles racontaient à la manière de Richardson les petits incidens de la vie domestique, nous n'aurions à regretter que le défaut d'harmonie dans les diverses parties de la composition. Mais Jane, en peignant à David sa douleur qui grandit chaque jour, se contente d'indications sommaires, et reste au-dessous de la tâche que

l'auteur lui a confiée. Nous avions bien prévu que Richard infligerait à Jane le repentir et le désespoir; qu'il regretterait, dans l'asile paisible choisi pour lui par David, la gloire et le bruit de Londres; qu'il se sentirait humilié par le bonheur obscur et uniforme contre lequel il a changé sa prison; qu'il pousserait la folie jusqu'à souhaiter le retour de la persécution. Mais le devoir de M. Masson était de nous montrer jour par jour toutes les angoisses de Jane, toutes les colères tyranniques de Richard. Les prémisses avaient été posées largement dans les trois premières parties du livre; nous avions le droit d'exiger que la conclusion fût dessinée avec la même ampleur. Telle qu'elle est, la quatrième partie du roman de M. Masson semble tourner court et nous dérobe les détails que nous espérions. Le désappointement est d'autant plus vif que la conclusion devait résumer le livre; car tous les chapitres précédens ne sont, à vrai dire, que la préparation du dernier. Jusqu'au moment où Richard se trouve seul avec Jane, nous ne voyons que les souffrances de l'orgueil solitaire; dès que Jane est devenue la femme de Richard, un nouvel ordre d'émotions se développe sous les yeux du lecteur, c'est le malheur contagieux. L'orgueil qui a perdu Richard doit rendre inutile le dévouement de Jane. Or, ce nouvel ordre d'émotions que M. Masson nous avait promis, est présenté de telle sorte que nous l'entrevoyons sans avoir le temps de l'étudier.

Malgré toutes ces taches que nous signalons hardiment, parce que M. Masson nous semble mériter la franchise, *une Couronne d'Épines* obtiendra certainement de nombreux suffrages, non seulement parmi les hommes du monde, mais encore parmi les esprits sérieux. Il règne dans ce livre un ton de bonne foi qui commande l'attention et qui enchaîne la sympathie; depuis la première jusqu'à la dernière page le cœur se sent à l'aise et se dilate dans une région pure et sereine. Ce n'est pas un livre écrit avec des mots, comme tant de livre creux et admirés qui se publient aujourd'hui; c'est une œuvre de conscience et de probité, conçue et accomplie dans une intention loyale; et quoique nous soyons loin d'attribuer à l'imagination une mission dogmatique, cependant nous devons tenir compte à l'auteur des idées élevées qui l'ont dominé pendant qu'il écrivait. Il nous a donné mieux qu'un pamphlet

contre la gloire égoïste, il nous a montré l'orgueil debout et désespéré, seul au milieu des ruines qu'il a faites; c'est un beau sujet dont M. Masson a traité plusieurs parties très habilement.

J'insiste avec d'autant plus de plaisir sur la valeur et l'intérêt de ce livre, que l'érudition et le style ne sont pour rien dans le succès d'*une Couronne d'Épines*. C'est donc un succès, sinon irréprochable et complet, du moins de bon aloi. L'élégance et l'harmonie des périodes n'éblouissent personne, car il n'y a pas dans ces deux volumes une seule période harmonieuse ou élégante. La précision et la nouveauté des détails historiques ne surprennent pas l'admiration; car, excepté Richard Savage et lord Rivers, qui sont écrit correctement, tous les noms anglais sont estropiés d'une façon incroyable. Les rues ne sont pas mieux traitées que les personnages, et se composent de syllabes impossibles. Lady Macclesfield s'appelle Macclesfiels. miss Oldfield, Oldfiels; il y a un courtisan qui se nomme Gordonnell's; les *square* se transforment en *squarre*. C'est un perpétuel cliquetis de barbarismes, qui accuse une parfaite ignorance de la langue anglaise; ignorance bien excusable, sans doute, mais que nous n'aurions pas soupçonnée, si M. Masson eût pris la peine de consulter un plan de Londres et le *peerage* de la Grande-Bretagne. *Une Couronne d'Épines* est un livre sans savoir et sans style, mais un livre intéressant et souvent bien conduit; et voilà pourquoi je félicite sincèresant M. Michel Masson. Ce que l'auteur ne sait pas, il l'apprendra, et ce qu'il peut par lui-même, bien des écrivains habiles ne l'apprendront jamais.

G. P.

DU

DERNIER OUVRAGE

DE

M. DE CHATEAUBRIAND [1].

Il y a, à la fin de l'*Essai*, dans un petit chapitre fort court, intitulé *Milton*, quelques lignes bien tristes et bien amères qui expliquent pourquoi ce livre a été fait, et qui ôtent à la critique le courage et peut-être le droit d'en blâmer les imperfections. Voici ces lignes, que je ne puis transcrire sans avoir le cœur serré :

« Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes auxquels j'appartenais par la date de l'heure où ma mère m'infligea la vie ? Pourquoi n'ai-je pas disparu avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée ? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'un monde écroulé ? J'avais tout à gagner à ne pas traîner sur la terre. Je n'aurais pas été obligé de commencer et de suspendre ensuite

(1) *Essai sur la Littérature anglaise*, suivi de considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions ; — Traduction du *Paradis perdu* de Milton, par M. de Châteaubriand.

mes justices d'outre-tombe, pour écrire ces *Essais*, afin de conserver mon indépendance d'homme.

« Lorsqu'au commencement de ma vie l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil : aujourd'hui, rentré dans ma patrie, approchant de la fin de ma carrière, j'ai encore recours au poète d'Eden.... Il m'aura nourri jeune et vieux. Il est plus noble et plus sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance. »

Ces quatre volumes ne sont donc pas le fruit d'une inspiration libre venue à son heure et non sollicitée : ils ont été écrits pour *nourrir* l'illustre vieillard. Que ceci soit dit à notre confusion à tous ; un homme qui depuis trente-cinq ans nous donne les plus nobles plaisirs de l'intelligence, qui a formé la plupart d'entre nous aux luttes de la presse, qui, ayant à choisir entre les faveurs royales, les gros salaires pour peu de travail, une fin de vie dans l'abondance et les honneurs, et l'estime souvent capricieuse du peuple, une vieillesse au dénuement et l'honneur, a préféré ce dernier lot ; un homme qui a écrit les plus belles et les plus durables pages en prose du XIXe siècle, M. de Châteaubriand est réduit à faire des livres de commande pour *conserver son indépendance d'homme*, c'est-à-dire pour échapper à toutes ces misères que sa noble plume cache sous la pudeur de ces expressions dont le commentaire nous ferait rougir. Il y a des hôpitaux pour le pauvre devenu infirme ; il y a des caisses de vétérance pour l'employé qui a doucement travaillé pendant trente-cinq ans à une besogne obscure, banale et sans responsabilité ; il y a des retraites pour le soldat qui a perdu un membre à la guerre, pour le fonctionnaire supérieur qui a signé pendant un certain laps de temps le travail d'autrui ; il y a des dédommagemens à vie pour le ministre renvoyé qui a servi pendant quelques mois à ne pas embarrasser le conseil d'une volonté de plus ou de lumières importunes ; il n'y a rien pour l'écrivain de génie arrivé à l'âge du repos, et que les gazettes ont enrichi de prétendus prix d'ouvrages qu'il n'a jamais reçus. Il y a une certaine nation officielle qui vote tous ces dédommagemens et qui pourvoit à toutes ces misères, n'importe les opinions anciennes ou actuelles des bénéficiaires ; il y a un trésor appartenant à tous, nous dit-on, d'où l'on tire l'argent qui y subvient, argent fécond d'ailleurs comme tout argent recon-

naissant et bien donné. Il n'y a pas une nation qui pourvoie à la vieillesse de l'écrivain du génie; il n'y a pas dans le trésor public une part pour celui qui n'a rendu que des services moraux, de ces services dont on ne tient pas état sur un registre spécial, qui ne ressortent pas d'une administration, qui ne s'évaluent pas à l'an, jour et heure, et dont il ne reste pas de trace matérielle. Nous croyons être quittes avec lui, quand nous avons payé chèrement à son libraire un exemplaire de ses œuvres, sur lequel il a reçu à peine une obole. Et les sages disent: « Qu'a-t-il fait du produit de ses livres? Que ne l'a-t-il placé en rentes sur l'état, en maisons, en raffineries? » Eh bien! quand il serait vrai que l'écrivain de génie n'ait pas tenu un livre de ménage; que nul n'est plus facilement trompé, dépouillé, volé; qu'il ignore l'art d'être libéral sans être prodigue, digne sans être magnifique; qu'il donne souvent ce qu'il n'a pas et qu'il dépense avec incurie ce qu'il a gagné sans avidité; quand il serait vrai qu'il est pauvre par sa faute, au compte de la sagesse bourgeoise, une grande nation ne devrait-elle pas couvrir de sa libéralité une faute dont on n'est pas toujours d'autant plus innocent qu'on est plus honnête, et compter les chefs-d'œuvre de l'écrivain au nombre de ces services qui préservent de la pauvreté celui qui les a rendus? Le vieillard a-t-il donc tant à vivre encore? Les extinctions, si chères aux financiers et aux sages, n'atteindront-elles pas aussi sa tête septuagénaire?

Lors même que ce livre, au lieu d'être digne de ses aînés, par un grand nombre de pages admirables, serait un livre très médiocre, au dessous du sujet et surtout de l'écrivain, aurions-nous le droit d'en être surpris, et devrions-nous avoir le courage de le reprocher à l'illustre vieillard! Dans une retraite dont il a fait volontairement une disgrâce, il complétait ses Mémoires, œuvre naturelle de cette période de la vie où il est arrivé, œuvre de souvenirs, qui se fait sans fatigue, sans secours étranger, sans livres, et où l'écrivain déroule paisiblement le tissu de sa vie, comme le mystérieux ver qui va mourir; et voilà que nous lui imposons un ouvrage d'érudition, de recherche, de patience, pour lequel il aura besoin de compulser de nombreux volumes, peut-être avec les mains, peut-être avec les yeux d'autrui. Il faudra qu'il caractérise avec exactitude des écrivains qu'on lui pardonnerait très certainement de

n'avoir pas lus, et qu'on ne lira pas même sur sa parole, écrivains qui peuvent tenir convenablement leur place dans une histoire littéraire, mais qui sont morts pour l'éducation du genre humain. Il faudra qu'il remue cette poussière de talens de troisième ou quatrième ordre, et qu'il la ressuscite et l'anime sans plaisir et peut-être sans estime; que parmi toutes ces nuances de genres et d'ouvrages oubliés il distingue et divise avec la méthode d'un Baillet, mais sans cette curiosité patiente et cette sympathie d'une intelligence de même ordre, qui peut donner de l'intérêt à ces recoins obscurs de l'histoire littéraire et aux écrivains oubliés qui les peuplent. Il s'entoure de traductions, de notes, de commentaires, de gloses, lui qui auparavant tirait tout de lui-même; il se frappe de stérilité, il tient sa plume captive pour ne pas sortir de son sujet. L'imaginez-vous quittant Warton pour Evans, Edouard William pour Tyrwhit, feuilletant Jones après Ellis, Roquefort après Tressan? Sur le sens d'un vers de Milton, inintelligible à tout jamais, et sans dommage pour personne, il balance l'autorité de Dupré de Saint-Maur avec celle de Luneau de Boisgermain; il hésite entre une traduction française, une traduction italienne et une traduction latine. Quel supplice! Et n'oublions pas pour quelle cause.

Dans l'*Essai*, on voit les traces de cette souffrance d'un grand esprit qui se débat contre les minutieuses conditions du sujet que la nécessité lui impose. Cette nécessité demandait à M. de Châteaubriand deux volumes d'histoire littéraire. Il a fait ces deux volumes, mais en évitant la matière naturelle, et à force d'éclatans hors-d'œuvre, où il se soulageait des fatigues de l'érudit, des gros scrupules sur de petites choses, en rentrant dans sa vraie voie, qui est celle des idées générales, élevées, mélancoliques, sur la vie et sur les grands hommes que le monde n'oublie jamais. Baillet mépriserait ces hors-d'œuvre et dirait: « Ce n'était pas le lieu, *non erat hìc locus.* » Mais nous, ce sont ces hors-d'œuvre qui nous dédommagent d'avoir vu M. de Châteaubriand réduit à l'art des Baillet, sans avoir cette sage médiocrité d'esprit qui en est tout le génie, parce qu'elle est plus capable de cette patience heureuse et calme qui en est toute l'invention. M. de Châteaubriand croit avoir eu de la patience: oui, eu égard à lui, forcé de traîner sur ces pensées stériles sa phrase qui ne demandait qu'à voler, d'hésiter quand

il voulait conclure, et de sentir son esprit, habitué aux hardiesses de pensée et de langage, à la pompe, aux couleurs, se faire commun, exact dans les choses inutiles, craintif, pâle, pour rester dans le sujet! C'est peut-être un malheur qu'un écrivain de génie touche à un genre d'écrit, en lui-même intéressant et utile, et qui, en d'habiles mains, ne manque ni de profondeur ni de charme : il le déshonore presque par les brillantes inutilités qu'il y coud, car il fait croire qu'il n'a pas de richesses propres, et qu'il a besoin qu'on y en ajoute du dehors. Les œuvres de l'esprit, comme ceux du cœur, doivent être sincères : quand l'écrivain de génie descend à un genre d'ouvrage inférieur à ceux qui ont fait sa gloire, loin de le relever par cette sorte de condescendance, il l'abaisse un peu plus, et la conscience publique est troublée de ce mélange bizarre d'un grand esprit et d'une petite matière, et de ces hors-d'œuvre orgueilleux qui sont là comme en expiation du sujet. Qu'on ne croie pas que j'en fasse le reproche à M. de Châteaubriand. Ma plume aurait menti à un respect auquel l'illustre écrivain m'a permis de mêler un sentiment plus doux, si dans ce que je viens de dire et dans ce que j'ajouterai on voyait percer autre chose qu'un vif regret de cette nécessité qu'il faut accuser des imperfections de son livre, outre un peu de honte pour le siècle et pour le pays qui imposent à leur plus grand écrivain une tâche où sa gloire même veut qu'il échoue.

Les vraies beautés de l'*Essai sur la littérature anglaise* ne sont donc pas dans le brillant canevas historique que M. de Châteaubriand a modestement qualifié d'*Essai*, et qui n'a peut-être pas toujours le degré d'exactitude scientifique qu'on peut demander même à un simple canevas ; elles sont dans ces belles pages qui, ajoutées en apparence à l'ouvrage pour le grossir, sont elles-mêmes un ouvrage original, sous le titre plus hardi et plus net de *Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions*. C'est là qu'il est beau de voir M. de Châteaubriand, au sortir de quelque chapitre de critique, un peu maigre et écourté, rentrer avec liberté et grandeur, comme sur son vrai terrain, et rendre à sa phrase toutes les magnificences qu'elle avait perdues en traversant les landes arides de l'histoire littéraire. Ne cherchez pas le lien logique de ces pages avec le reste ; il n'y en a pas : l'écrivain s'y jette sans transition,

et y transporte le lecteur un moment déconcerté, lequel s'attendait à cheminer encore quelque temps dans des idées analogues à celles qu'on lui fait quitter. Il résiste d'abord, il se sent blessé du mépris qu'on semble faire de ses habitudes d'esprit, qu'il a peut-être raison de regarder comme les lois générales de l'esprit humain; mais, à la seconde phrase il est vaincu, il est réconcilié avec l'écrivain, il renonce à avoir un livre selon les règles, et lit ces deux volumes à la page la page, avec plus d'entraînement que le plus fort ouvrage de déduction. C'est ainsi que je les ai lus moi-même tout d'une course, tantôt désappointé, tantôt ravi, jamais médiocrement affecté.

Sans doute j'aimerais mieux avoir à admirer un livre régulier, conçu avec profondeur, et développé d'après un plan, sans hors-d'œuvre, sans parties parasites, dont toutes les idées accessoires ne seraient que des corollaires rigoureux de l'idée principale, un livre à la manière des anciens ou de nos maîtres du XVIIe siècle, écrit sous l'empire de ces lois qu'on a eu tort de prendre pour des recettes de rhétorique, et qui ne sont que l'ensemble des moyens les plus éprouvés pour communiquer aux hommes la pensée écrite; j'aimerais mieux que les beautés qui me ravissent dans les deux volumes de M. de Châteaubriand fussent les richesses naturelles d'un sujet vaste, intéressant, abordé et traité dans toutes ses parties, ni à recommencer ni à imiter, que les ornements et les fleurs d'un sujet à peine indiqué, et au-dessous de l'écrivain; j'aimerais mieux, si nous n'étions dans ce monde que pour des plaisirs d'esprit, vivre à une époque où M. de Châteaubriand eût pu faire le premier ouvrage avec méditation, *au sein du loisir dans la dignité*, que d'être d'un temps où il est réduit à s'arracher à son travail de prédilection pour faire le second avec hâte, sans loisir et sans sécurité; mais je ne voudrais pas que mes préférences me trompassent sur la valeur d'un livre qui, pour n'avoir pas le corps et la force des livres anciens, n'en est pas moins remarquable en soi pour des beautés qu'on ne trouverait pas ailleurs, et qu'on serait heureux d'accepter sans condition; surtout je ne voudrais pas en attribuer les imperfections à un manque de conscience dans l'écrivain.

Si ce n'était presque une injure aussi grande de défendre que d'attaquer la conscience de M. de Châteaubriand, j'essaierais

de dire quelle idée je me fais de cette conscience, qui, dans un autre ordre de faits et d'idées, a quelquefois réglé celle du public. Il y a deux sortes de consciences dans les hommes qui écrivent, grands ou petits; ou plutôt la même conscience, qui n'est que le respect que l'écrivain a pour sa pensée et pour le public qui doit la lire, s'exerce diversement. Selon que l'écrivain sera plus penseur qu'homme de style, il donnera plus, soit à la bonne disposition du plan, à l'arrangement des idées, à la méthode, soit à la beauté du langage. Ou il mettra sa conscience dans l'ensemble de l'ouvrage, ou il la mettra dans les détails du style. Tel s'accablera de scrupules infinis sur le nombre et l'ordre des parties, sur la nature et l'étendue des développements, qui sera très relâché sur le style, et qui n'y voudra même pas arrêter son regard, pour ne pas perdre de vue l'ensemble un moment. Il concevra lentement, et il écrira vite : il cherchera plus à se satisfaire lui-même et à se rendre bon témoignage de ses efforts pour embrasser et posséder un sujet, qu'à contenter le public par des beautés de style, pour lesquelles, d'ailleurs, la main lui manque. Il fera un livre, comme l'honnête homme fait une bonne action, pour le livre même, n'importe ce qu'en pensera le lecteur. Tel autre, plus occupé de l'exécution, estimant moins sa pensée par le plaisir intérieur qu'il en a que par l'effet qu'elle produira au dehors, ayant des lecteurs l'idée qu'ils sont paresseux et mous pour apprécier la grandeur d'un plan, et qu'il faut retenir leur attention fragile par les surprises et les coquetteries du style, ne prendra pas la peine de concevoir un sujet, de tracer un plan, et peu consciencieux en apparence pour ce qui aura troublé le sommeil du premier, il le sera quelquefois jusqu'à la souffrance pour tout ce que celui-ci aura méprisé. D'ailleurs, la force de conception lui manquera sans doute, comme au premier la force d'exécution. Rares et grandes sont les époques où l'écrivain supérieur réunit les deux parties de l'art, et où la distinction de deux sortes de consciences serait une subtilité absurde. C'est qu'alors, par le concours long-temps préparé de toutes les convenances, par un mélange égal de culture et d'instinct dans les ouvrages de l'esprit, dans les écrivains et dans le public, rien n'est donné au sujet qui ne serve au style, ni au style qui ne serve au sujet : on n'y conçoit pas les détails sans l'en-

semble, ni l'ensemble sans les détails; le style y est un moyen et non pas un but. Les beautés en sont naturelles, parce qu'au lieu d'être le fruit souvent équivoque d'un effort particulier de l'esprit, absorbé tout entier dans la recherche d'un ornement, il semble qu'elles soient nées en même temps que quelque pensée plus heureuse et plus élevée, et précisément aux endroits où un esprit sain devait s'échauffer d'une chaleur douce et naturelle. Plus tard, ce concours ayant été interrompu, et la culture ayant étouffé l'instinct, il y aura séparation entre le sujet et le style, et un certain système pour comprendre l'un sans l'autre : le style sera devenu un but; il y aura des penseurs et des hommes de style; distinction, je le répète, qui n'eût pas été comprise de nos ancêtres, mais qui est un fait de ce temps-ci, dont il n'est pas permis de ne point tenir compte, et pour lequel il a bien fallu que la critique imaginât des formules non moins extraordinaires que la chose qu'elles expriment. C'est dans ce sens qu'il faut admettre une conscience particulière pour le style, à l'exclusion du sujet, bien que ce noble mot résiste à un sens si restreint, et que, jusqu'à nos jours, la conscience, dans les ouvrages de l'esprit, ait dû s'entendre de l'œuvre tout entière, et non pas de l'une de ses parties seulement. Encore n'est-ce plus même le style, comme le définissait le grand écrivain Buffon, dont le discours sur le style est premièrement un discours sur l'art de concevoir et de disposer un sujet; c'est le style séparé de ce qui en est la matière, le style existant par lui-même, le style au mot le mot, le style pour le style.

Je n'ai pas besoin de dire que je place M. de Châteaubriand avant cette époque du règne absolu du style, ou plutôt que je le laisse et le contemple à sa place naturelle, qui est à la fin de nos deux grands siècles, entre les grandes traditions et les petites innovations, mais toutefois à une époque déjà de déclin, quant l'équilibre entre l'instinct et l'extrême culture menace de se rompre, que l'art d'écrire glisse vers le style, qu'on prend pour une définition cette belle parole de Buffon, qui n'est en soi qu'une conclusion : « *Le style, c'est l'homme;* » et qu'insensiblement la critique refait la langue d'après le commencement de corruption dans les idées, et qualifie le prosateur du nom de poète, l'écrivain du nom d'artiste. Quoique M. de Châ-

teaubriand ait écrit des ouvrages bien conçus, on peut dire que c'est moins par la force de ses plans que par la magnificence de son style qu'il a été grand écrivain. La plupart des innombrables beautés de ce style, surtout dans les deux volumes de l'*Essai*, n'appartiennent pas toujours au sujet, et brillent quelquefois pour elles-mêmes d'un éclat qui ne se réfléchit pas sur l'ensemble. Elles semblent moins des mouvemens naturels d'un esprit ému, qui ne les place pas curieusement, mais les laisse tomber là où le besoin de la pensée les apporte, que des créations propres et isolées, qui ont leur place à part à certains endroits prémédités, où le lecteur a le plaisir fort piquant de les attendre sans prévoir ce qu'elles seront.

Ce n'est pas dans l'ensemble de l'ouvrage qu'il faut aller chercher la conscience de l'illustre écrivain ; et quel mal, après tout, que nous n'y trouvions pas la conscience de ces historiens de la littérature anglaise, qu'il cite avec la persuasion qu'il les a lus, d'un Warton, d'un Evans, d'un Tyrwhit et d'autres, heureux d'avoir été seulement feuilletés. C'est dans la phrase, c'est à chaque ligne qu'il faut voir l'écrivain supérieur pensant à la fois à la précision, à la force, à la prosodie, à l'abondance de l'expression, ne laissant rien d'imparfait par sa faute, et ne manquant que là où le génie même doit manquer, parce que le génie qui met l'homme au-dessus de ses semblables, est pourtant de l'homme qui est borné. S'il est vrai que les chapitres sont quelquefois sans lien avec le titre du livre, et les détails sans lien avec les chapitres, rarement ces détails venus un peu au hasard, tantôt appelés d'un peu loin au secours du sujet, tantôt attirés par l'harmonie de quelque mot sonore qui, en tombant de la plume de l'écrivain, a retenti au fond de sa mémoire, et y a réveillé des analogies ; rarement, dis-je, ces détails sont sans grace ou sans profondeur, et sans une beauté propre qui plaît « aux hommes qui croient encore qu'*écrire* est un *art* (1). » De là, dans l'*Essai*, de très belles pensées, quelquefois, sans qu'il y ait proprement une belle page, et de très belles pages sans qu'il y ait proprement un livre. La conscience de l'écrivain est toute dans le soin donné

(1) Avertissement de l'*Essai*.

au style; et cette conscience est sans faiblesse, sans relâchement, sans repos.

Malgré ces nombreuses beautés qui n'échappent qu'à ceux qui ne savent pas les voir, les deux volumes de l'*Essai* ont été critiqués même par les plus fidèles, même par ceux qui *croient encore qu'écrire est un art*. Cette sévérité fait honneur au public et aux critiques. Tout n'est donc pas encore perdu, puisqu'on veut qu'un livre remplisse les promesses de son titre, qu'il soit le développement d'une pensée, qu'il n'ait pas de richesses parasites, et puisqu'il y a encore assez de force dans les grandes traditions françaises pour ébranler même des admirations devenues des habitudes. Il est vrai que les mêmes juges sont très indifférens pour les ouvrages signés de noms moins illustres, et qu'ils gardent leur sévérité pour le vieux maître; mais cela encore est bon, car c'est devant les grands et les puissans qu'il est beau et utile de défendre la majesté de l'art, et non pas devant les faibles et les petits qui lui font des offenses sans conséquence, et qui, nés d'un caprice, meurent par un autre caprice.

Il y a cependant une certaine unité dans cet *Essai*. Cette unité n'est pas extérieure, elle ne se montre pas dans l'arrangement matériel du livre; elle n'est pas dans le livre; elle est dans l'auteur. C'est un esprit de découragement et de tristesse amère qui répand sa mélancolie sur toutes les pages, même les plus indifférentes, et qui juge toutes les grandeurs par leur fin, toutes les gloires par le prix dont on les achète ou dont on les expie, tous les événemens par la petitesse des ressorts qui les font naître ou éclater. Tous les ouvrages de M. de Châteaubriand sont plus ou moins empreints de tristesse, et c'est par là surtout, outre l'éclat de ce style dont tout le siècle a été ébloui, c'est par là qu'ils ont plu à nos générations nées découragées, à tant d'intelligences fatiguées avant d'avoir agi, à tant d'esprits las de tous ces gouvernemens avortés et de toutes ces sociétés recommencées à coups de lois éphémères; à tant de cœurs dégoûtés avant d'avoir senti. Mais au commencement, cette tristesse avait je ne sais quoi de doux et de sympathique; c'était la souffrance d'un grand esprit voulant tout sentir, tout connaître, tout aimer à la fois, et plus triste de ce qui lui manquait que satisfait de ce qu'il avait. M. de Châteaubriand

était bien alors un fils de cette fin de siècle qui n'a presque pas laissé de vieillards, et les yeux de son esprit s'étaient ou verts pour la première fois sur des ruines d'empires et sur le berceau sanglant d'une société nouvelle; il avait eu sa part de la peine d'esprit de tous; lui aussi était marqué au front de cette pâleur, signe ineffaçable de tous ceux que la foudre a touchés; mais il était jeune, mais il avait reçu du ciel le don du génie; mais il allait y avoir pour lui des réparations de toutes sortes, car quelle société qui aurait eu dix ans de durée régulière, ne lui eût pas fait une place digne de lui? Cette confiance perçait à travers sa tristesse involontaire, et s'il est vrai que, dès ses plus belles années, il se soit plu à parler avec magnificence des misères humaines, c'est moins parce qu'il en connaissait déjà les irréparables flétrissures que parce qu'il les voulait braver d'avance; et cette magnificence même du langage était plutôt d'une imagination qui s'y plaisait, que d'une ame arrivée au déclin de la vie, qui les avait toutes senties par elle-même, ou reçues et réfléchies d'autrui. C'est cette dernière sorte de tristesse qui remplit ce livre, l'un des derniers regards de l'illustre écrivain sur le monde, regard sombre et inquiet. M. de Châteaubriand est arrivé au fond de toute chose. Il semble qu'il veuille tout emporter avec lui dans cette tombe qu'il aime à creuser devant nous, de ses mains glorieuses, et dont la pierre doit être un dernier chef-d'œuvre. Il précipite les temps et les événemens, afin de pouvoir penser qu'ils ne dureront pas plus que lui, pensée immense, que j'admire avec respect comme le droit du génie et comme la dernière douleur de toutes les grandes ames, loin d'y voir le froid égoïsme du vieillard. Il a tout abandonné, il a dit adieu à tout, excepté à sa gloire, le seul bien qu'il veuille retenir, le seul or dont il soit avare; sa gloire dont il veut toujours faire la plus grande chose, la seule grande chose de son temps, et pour laquelle il semble qu'il se soit inquiété du bruit littéraire qui se fait autour de lui, jusqu'à se montrer un peu dur pour ceux qui le font. Voilà ce qui donne à ce livre un caractère si étrange et le fait lire avec tant d'intérêt. Né du besoin de vivre, échangé contre du pain, il a reçu les secrètes douleurs de l'homme de génie redevenu homme de lettres, et il représente deux années de cette vie qui n'a plus d'heures à perdre. Peut-être cett unité en vaut-elle bien une autre.

La traduction du *Paradis perdu* n'a pas été admirée non plus sans réserve. Beaucoup même ne l'ont pas trouvée digne de l'illustre écrivain. Ils ont fait honneur à M. de Châteaubriand des beaux passages, et ont attribué le reste à une plume auxiliaire. J'oserais encore défendre M. de Châteaubriand, bien qu'il ne m'en ait pas donné le droit, et que je risque peut-être de lui déplaire en relevant des insinuations qui ne peuvent pas l'atteindre. Un homme pour qui le style n'est rien, et qui veut se pousser par des idées systématiques exprimées dans le langage courant, peut signer le travail d'autrui, comme cela s'est vu : pourvu que le système soit défendu et propagé, peu lui importe par quelle plume. Mais l'écrivain qui a un style ne se fait pas aider, et non-seulement il n'emploie pas une plume étrangère, mais je doute qu'il se comprît jamais et qu'il retrouvât sa pensée dans les expressions d'autrui, tant c'est un privilége supérieur et jaloux que d'avoir un style! Son esprit habitué à toujours concevoir la forme la plus parfaite, ou rejettera tout le travail, ou en refera chaque phrase, ce qui, au lieu d'être un secours, est une difficulté de plus. Il est remarquable que les hommes qui ont le don du style, outre leur part de vanité générale, propre à tous les écrivains, en ont une particulière, d'une espèce plus délicate que celle des écrivains négligés. Ceux-ci ont la vanité des choses, ou de ce qu'ils appellent ainsi, et n'ont pas celle des mots ; ce sont d'ordinaire des hommes du présent, pour qui écrire est un moyen de fortune ou de pouvoir, d'une espèce seulement un peu plus noble que plaider, vendre ou acheter. Les écrivains sévères ont, au contraire, la vanité des mots, parce qu'ils savent que les mots écrits restent, *scripta manent*, et que les choses n existent et ne durent que par eux : ces hommes-là aiment leurs écrits, et quelquefois s'y sacrifient comme un père aux enfans qui doivent lui survivre. Ils n'y veulent pas plus souffrir les produits d'une main étrangère, qu'un père ne voudrait souffrir d'étrangers parmi les siens. Les premiers n'estiment leurs livres que par les fruits qu'ils en retirent ; les seconds les estiment en eux-mêmes, et souvent en proportion du mal qu'ils se font en dehors en les écrivant. Exprimer dans un langage qui ne doit pas périr une pensée qui ne cessera jamais d'être vraie, c'est, en effet, un plaisir divin qu'ils paieront,

s'il le faut, de leur bonheur sur la terre. La vanité des uns ne sera point blessée du reproche de mal écrire ou d'écrire avec toutes mains ; et, quand l'effet est produit, ils ne prennent pas la peine de soutenir leur livre, et n'en ont pas plus d'orgueil que d'une chose qui est hors de service. Les autres sont atteints au plus vif de leur être par les critiques qui s'attaquent à leur style, et cette vanité-là leur tiendrait lieu de conscience, s'ils n'avaient d'ailleurs d'autres motifs nobles, et s'ils ne savaient, par la peine que coûte à l'écrivain le plus habile une pensée bien rendue, quel vol c'est que de dérober à un autre une bonne phrase, et quelle faute que de lui en emprunter une mauvaise. Il n'y a que ceux qui ne savent pas cela qui ont pu accuser M. de Châteaubriand de l'impardonnable faiblesse de s'être fait aider. Non, tout lui appartient dans la traduction de Milton : les beautés comme les imperfections n'en sont qu'à lui : M. de Châteaubriand n'a-t-il donc pas encore gagné le droit qu'on le croie sur parole, quand il donne un travail comme sien ? Qui donc pourrait avoir l'honneur de ses fautes ?

Le hasard d'une visite m'a rendu le témoin d'un fait que je ne me permettrais pas de donner comme une preuve de la conscience de l'illustre écrivain, mais qui honore trop les lettres françaises, pour que je résiste à en parler. C'était quelques mois avant la publication de ses quatre derniers volumes. J'avais été le voir, usant de la permission qu'il a bien voulu me donner de venir quelquefois l'interrompre ; je le trouvai à sa table de travail dans une discussion très vive avec un ami qui a été pour lui depuis plus de trente ans l'ami dont parle Boileau, et mieux encore, l'ami dans toutes les fortunes, M. Bertin l'aîné, un homme de la plus haute intelligence, du savoir le plus étendu et le plus sûr, d'un sens exquis ; esprit supérieur qui s'est toujours tenu caché derrière ses œuvres. Il s'agissait d'un de ces nombreux passages de Milton où la pensée est subtile, l'expression vague et obscure. Le critique l'entendait autrement que l'auteur. M. de Châteaubriand tenait beaucoup à son sens. « Je ne défends pas ma traduction, disait-il, je défends Milton. » M. Bertin, qui tenait la plume qui efface, le *transverso calamo* d'Horace, insistait vivement pour sa version, en homme sûr de ne pas déplaire, mais qui s'y fût exposé pour la gloire de son ami. J'osai me ranger à son opinion. M. de Châteaubriand ne céda

pourtant qu'à demi : il défendait en effet Milton, car, à cet endroit-là, il ne pouvait pas y avoir d'amour-propre de traducteur, toute la gloire possible était d'éviter un contresens. Il dit qu'il y reviendrait. La discussion s'engagea sur d'autres passages. M. Bertin appuyait chacun de ses jugemens de raisons lumineuses: M. de Châteaubriand s'y rendait presque toujours. surtout quand le débat portait sur les tournures plutôt que sur les interprétations du traducteur. Il était coulant pour lui-même; il ne résistait un peu vivement que pour Milton, dont il disait que la gloire lui était confiée. Quelquefois il ramenait M. Bertin à son sens. Ainsi furent lus et corrigés, moi témoin, deux livres de Milton. Je sais qu'il en a été de même de tout l'ouvrage. Le plus grand écrivain de ce temps-ci est peut-être le seul qui se soumette encore à la censure préalable de ses amis, et l'écrivain le plus sûr du public est très certainement celui qui a le plus de respect pour le public.

C'est ce soin admirable que M. de Châteaubriand a mis à cet ouvrage, qui veut qu'on prenne en grande considération son système de traduire, et qu'on ne le critique qu'avec discrétion. Ce système est celui de la traduction littérale. « Une traduction interlinéaire, dit M. de Châteaubriand, serait la perfection du genre si on lui pouvait ôter ce qu'elle a de sauvage. » Et un peu plus haut : « Je m'en suis tenu au système que j'avais adopté autrefois pour les fragmens de Milton cités dans le *Génie du Christianisme*. »

Sur ce dernier point, d'abord, j'oserai contredire M. de Châteaubriand par M. de Châteaubriand. J'ai comparé les fragmens cités dans le *Génie du Christianisme* avec les passages correspondans dans la traduction complète, et j'ai cru reconnaître que non-seulement la manière de traduire n'était pas la même pour les mêmes endroits, mais que la première est tout l'opposé de la seconde. Je citerai quelques passages dont la comparaison fera éclater deux choses que, pour mon compte, je ne me lasse pas d'admirer; c'est d'abord la conscience de M. de Châteaubriand, lequel a recommencé des portions de traduction dès long-temps consacrées, et qu'il pouvait transporter toutes faites dans la traduction nouvelle pour soulager son travail d'autant; c'est, en outre, cette beauté d'expression qui n'a été donnée qu'à lui, et qui le suit jusque dans les arides efforts

d'une traduction, jusque dans les embarras volontaires d'une manière systématique. Voici ces passages :

C'est au livre IV, lorsque Satan aperçoit au milieu de toutes les créatures vivantes, si nouvelles et si étranges à la vue :

Two of far noble shape, erect and tall
Godlike erect, with native honour clad
In naked majesty, seem'd lords of all ;
And worhy seem'd....

Traduction des fragmens :

« Il *aperçoit* deux êtres d'une forme plus noble, d'une stature droite et élevée comme celle des esprits immortels. Dans tout l'honneur primitif de leur naissance, une majestueuse nudité les couvre : on les prendrait pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être. »

Traduction nouvelle :

« Deux d'entre elles (*les créatures vivantes*), d'une forme bien plus noble, d'une stature droite et élevée, droite comme celle des dieux, vêtue de leur dignité native dans une majesté nue, paraissaient les seigneurs de tout, et semblaient dignes de l'être. »

Plus loin, Milton parle de leur nudité :

Nor those mystérions parts were then conceal'd;
Then was not guilty shame : dishones shame
Of nature's works, honour dishonourable,
Sin-bred, how have ye troubled all mankind
With shows instead, mere shows of seeming pure,
And banish'd from man's life his happiest life
Simplicity and spotless innocence !

Traduction des fragmens ;

« Ni vous non plus, mystérieux ouvrages de la nature, vous n'étiez point cachés alors ; alors toute honte coupable, toute honte criminelle était inconnue ! Fille du Péché, Pudeur impu-

dique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine apparence de pureté! Ah! vous avez banni de notre vie ce qui seul est la véritable vie, la simplicité et l'innocence. »

Traduction nouvelle.

« Aucune partie mystérieuse de leur corps n'était encore cachée; alors la honte coupable n'existait point : honte déshonnête des ouvrages de la nature, honneur *déshonorable*, enfant du péché, combien avez-vous troublé la race humaine avec des apparences, de pures apparences de pureté! Vous avez banni de la vie de l'homme sa plus heureuse vie, la simplicité et l'innocence sans tache! »

Dans le même livre, Ève dit à Adam :

That day I oft remember, when from sleep,
I first awaked, and found myself reposed
Under a shade on flovers: much wondering where,
And what I was, whence thither brought, and how.
Not distant far from thence, a murmuring sound
Of waters issued from a cave, and spread
Into a liquid plain; then stood unmoved
Pure as the expanse of heaven : I thither went
With unexperienced thought, and laid me down
On the green bank, to look into the clear
Smooth lake, that to me seem'd another sky.
As I bent dow to look, juste opposite
A shape within the watery gleam appear'd
It started back; but pleased I soon return'd
Pleased it return'd as soon with answering looks
Of sympathy and love....

Traduction des fragmens :

« Je me rappelle souvent ce jour où, sortant du premier sommeil, je me trouvai couchée parmi des fleurs sous l'ombrage; ne sachant où j'étais, qui j'étais, quand et comment j'avais été

amenée en ces lieux. Non loin de là, une onde murmurait dans e creux d'une roche. Cette onde, se déployant en nappe humide, fixait bien-tôt ses flots, purs comme les espaces du firmament. Je m'avançai vers ce lieu avec une pensée timide; je m'assis sur la rive verdoyante pour regarder dans le lac transparent qui semblait un autre ciel. A l'instant où je m'inclinais sur l'onde, une ombre parut dans la glace humide, se penchant vers moi comme moi vers elle. Je tressaillis, elle trasaillit; j'avançai la tête de nouveau, et la douce apparition revint aussi vite avec des regards de sympathie et d'amour. »

Traduction nouvelle.

« Souvent je me rappelle ce jour où je m'éveillai du sommeil pour la première fois; je me trouvai posée à l'ombre sur des fleurs, ne sachant, étonnée, ce que j'étais, d'où et comment j'avais été portée là. Non loin de ce lieu, le son murmurant des eaux sortait d'une grotte, et les eaux se déployaient en nappe liquide; alors elles demeuraient tranquilles et pures comme les espaces du ciel. J'allai là avec une pensée sans expérience, je me couchai sur le bord verdoyant pour regarder dans le lac uni et clair qui me semblait un autre firmament. Comme je me baissais pour regarder, juste à l'opposé une forme apparut dans le cristal de l'eau, se penchant pour me regarder; je tressaillis en arrière; elle traissaillit en arrière : je revins bientôt; charmée, elle revint aussitôt avec des regards de sympathie et d'amour. »

Je termine ces citations par un morceau pour les hardiesses duquel M. de Châteaubriand demandait pardon, dans une note du *Génie du christianisme*, « en faveur de la lutte contre le texte. » C'est une description du soir :

. . . . , Uriel to his charge
Return'd on that bright beam, whose point now raised
Bore him slope downward to the sun, now fallen
Beneath the Azores; whether the prime orb
Incredibile how swift, had thither roll'd
Diurnal; or this less volubil earth

By shorter flight to the east, had left him there,
Arrayeng with reflected purple and gold
The clouds that on his western throne attend.

Now came still evening on, and twilight gray
Had in her sober livery all thiugs clad;
Silence accompanied; for beast and bird,
They to their grassy couch, these to their nests,
Were slunk, all but the wakeful nightingale;
She all night long her amorous descant sung;
Silence was pleased: now glow'd the firmament
Wicth living sapphires: Heperus, that led
The starry host, rode brightest, till the moon,
Rising in clouded majesty, at lenght,
Apparent queen, unveel'd her peerless light,
And o'er the dar herk silver mantle threw.

Traduction des fragmens :

« Cependant le soleil était tombé au-dessous des Açores; soit que ce premier orbe du ciel, dans son incroyable vitesse, eût roulé vers ces rivages, soit que la terre, moins rapide, se retirant dans l'Orient, par un plus court chemin, eût laissé l'astre du jour à la gauche du monde. Il avait déjà revêtu de pourpre et d'or les nuages qui flottent autour de son trône occidental; le soir s'avançait tranquille, et par degrés un doux crépuscule enveloppait les objets de son ombre uniforme. Les oiseaux du ciel reposaient dans leurs nids, les animaux de la terre sur leur couche; tout se taisait hors le rossignol, amant des veilles; il remplissait la nuit de ses plaintes amoureuses, et le silence était ravi. Bientôt le firmament étincela de vivans saphirs; l'étoile du soir, à la tête de l'armée des astres, se montra long-temps la plus brillante : mais enfin la reine des nuits, se levant avec sa majesté à travers les nuages, répandit sa tendre lumière, et jeta son manteau d'argent sur le dos des ombres. »

Traduction nouvelle. La première phrase a été abrégée dans le fragment :

« *Uriel retourna à son poste sur ce même rayon lumi-*

neux dont la pointe, maintenant élevée, le porte obliquement en bas au soleil tombé au-dessous des Açores, soit que le premier orbe, incroyablement rapide, eût roulé jusque là dans sa révolution diurne, soit que la terre moins vite, par une fuite plus courte vers l'est, eût laissé là le soleil, peignant de reflets de pourpre et d'or les nuages qui sur son trône occidental lui font cortége.

« Maintenant le soir s'avançait tranquille, et le crépuscule grisâtre avait revêtu tous les objets de sa grave livrée; le silence l'accompagnait, les animaux étaient retirés, ceux-là à leurs couches herbeuses, ceux-ci dans leurs nids. Le rossignol seul veillait; toute la nuit il chanta sa complainte amoureuse; le silence était ravi.

« Bientôt le firmament étincela de vivans saphirs. Hespérus, qui conduisait la milice étoilée, marcha le plus brillant jusqu'à ce que la lune, se levant dans une majesté nuageuse, reine manifeste, dévoila sa lumière de perle, et jeta son manteau d'argent sur l'ombre. »

Je ne sache pas deux choses plus différentes entre elles que ne le sont ces deux traductions, et s'il y a système, je n'en sache pas deux plus opposés. Dans les fragmens, j'admire la grace des expressions, l'harmonie de la phrase, une élégance sans fadeur, une création, en un mot, aussi originale que les vers du poète. Dans la traduction nouvelle, je ne vois qu'un mot à un mot un peu commun, çà et là *sauvage,* comme la traduction interlinéaire, où il n'y a guère à admirer que le dévouement de l'écrivain qui a pu appesantir et garrotter ainsi la plume d'or des fragmens, briser le moule de sa phrase majestueuse, rompre sa prosodie, métamorphoser en un langage laborieusement bâtard un style merveilleux de grace, de couleur et de nombre. Que j'aime bien mieux les inexactitudes de la première version, ces trois ou quatre mots un peu précieux peut-être, ces omissions de quelques épithètes parasites, toutes choses dont aucune ne dérobe au poète sa pensée, que tout l'appareil de cette exactitude qui lui ôte sa noblesse, son tour antique, sa poésie. Il y a sans doute quelques améliorations pour la vérité locale; par exemple, *Hespérus* pour l'*étoile du soir*, comme, en un autre fragment que je n'ai pas cité, *Jupiter souriant à Junon*, au lieu du *sourir que le ciel laisse*

tomber au printemps, correction très judicieuse, car elles restituent à Milton son caractère de poète païen peuplant le ciel de la Bible avec les dieux d'Homère. Mais c'est là tout. Et pour cela un Luneau de Boisgermain eût suffi. En quoi donc la main de M. de Châteaubriand a-t-elle été nécessaire, si ce n'est pour être la seule qui eût le droit de mettre un mot comme *déshonorable*, mot inusité, ce qui est bien pis que s'il était nouveau? Car un mot nouveau peut être le signe nécessaire d'une idée ou d'un ordre de faits pour lequel toute une nation demande ce mot à ses écrivains, au lieu qu'un mot inusité est un mot abandonné, un mot qu'on n'a pas pu soutenir, que les grands écrivains ont dégaigné, que la nation a remplacé par un autre mot ou par un tour plus conforme à son génie.

Mais ce mot à mot que nous achetons si cher, est-il toujours du bon mot à mot? ne faillit-il jamais? M. de Châteaubriand, malgré son admirable patience, soutient-il jusqu'au bout le rôle de Luneau de Boisgermain? ne lui échappe-t-il jamais de se souvenir du Milton des fragmens? le traducteur se tient-il toujours si fortement collé à l'original, que quelquefois la fatigue, l'ennui, une distraction, ne les séparent, et qu'on ne voie, par exemple, le système du mot à mot tout à coup abandonné dans des endroits où ni le génie de la langue, ni le tour, ni la grace du passage traduit, n'en auraient souffert? Dans le morceau d'Ève se regardant pour la première fois dans un lac, je vois ces vers sur les eaux dont ce lac est formé :

> Not distant far from thence a murmuring sound
> Of waters issued from a cave, and spread
> Into a liquid plain....

M. de Châteaubriand, fidèle au mot à mot dans la première partie de sa phrase, traduit : « Non loin de ce lieu, le son murmurant des eaux sortait d'une grotte. » Il faudrait poursuivre, et dire : « Et se répandait dans une surface liquide ; » mais qu'est-ce qu'un son murmurant des eaux qui se répand en une surface liquide? M. de Châteaubriand ne pouvait s'y résoudre. Il quitte donc son mot à mot, donne, de son autorité,

un sujet au verbe *spread*, et fait cette phrase hardie d'abord, mais qui ensuite a eu peur, et dont la fausse naïveté est presque un faux sens en regard de la phrase spirituelle et savante de Milton : « Non loin de ce lieu, le son murmurant des eaux sortait d'une grotte, *et les eaux* se déployaient en nappe liquide. » Ne préféreriez vous pas la demi-exactitude, si élégante et si gracieuse, des fragmens ? Je ne critique du moins M. de Châteaubriand qu'avec des éloges.

Au neuvième livre où se consomme la chute d'Adam et d'Ève, Ève à demi persuadée par les discours du serpent tentateur, les yeux fixés, contemple le fruit qui doit la perdre :

> . . . . . . And in her ears the sound
> Yet rung of his persuasive words, impregned
> With reason, to her seeming, and with truth.

M. de Châteaubriand traduit : « A ses oreilles retentissait encore le son de ces paroles persuasives qui lui paraissaient remplies de raison et de vérité. » Nous voilà bien loin du mot à mot. Où est l'expression si forte, peut-être trop forte, *the sound rung*, le *son sonnait, résonnait, tintait,* si froidement rendue par le *son retentissait encore?* Où est *impregned* dont j'aimerais autant le sens littéral *imprégnées,* que la faible paraphrase *remplie?* Toutefois, comme je combats le système du mot à mot, je ne critiquerai point l'illustre traducteur d'y avoir manqué dans un endroit intraduisible. Mais comment ne pas regretter le *to her seeming* , si simple , si naïf, si visiblement placé avec intention, au milieu du vers, si gracieux, si féminin, *à son idée, à son sens, à ce qu'il lui semblait?* Je vois le mot à mot là où je ne le voudrais pas voir, et je ne le vois pas là où il serait une beauté.

Le système de la version littérale est inexécutable. On y tue le poète qu'on traduit, et on y tue la langue dans laquelle on le traduit. J'oserai même croire, contre l'opinion de M. de Châteaubriand, que la traduction interlinéaire, plus exécutable, parce qu'elle abdique toute prétention à être une langue quelconque, va souvent beaucoup moins près de l'original, bien qu'elle paraisse s'y attacher comme l'ombre au corps, qu'une version en apparence paraphrasée. Et, puisqu'il a été question de

Luneau de Boisgermain, heureux homme, qui a eu l'honneur d'être pendant deux ans dans les familiers de M. de Châteaubriand, qu'il me soit permis de dire que ses traductions interlinéaires de César et de Virgile, qu'un hasard m'a fait feuilleter un jour, n'éclaircissent aucune difficulté, et rendent souvent obscures les choses les plus claires. C'est qu'en effet les analogies traduisent mieux que les équivalens; c'est qu'une version intelligente est souvent plus exacte qu'un mot à mot servile. Qu'est-ce qui peut être l'équivalent plus rigoureux de la formule de conversation anglaise *I dare say* que notre *j'ose dire, I* je, *dare* ose, *say* dire? Allez donc employer, vous Français, dans un entretien avec des Anglais, le *I dare say* dans le sens de *j'ose dire:* vous ne serez pas compris, pas plus compris que si vous eussiez mis un mot copte ou chinois à la place du mot le plus universellement usité en Angleterre. J'en parle pour l'avoir éprouvé. Chez nous, un certain emploi du *j'ose dire* peut cacher une grande finesse ou d'intention ou de pensée; chez eux, c'est presque un mot qui échappe, une formule explétive, de sorte que là où vous appuyez, eux glissent, et qu'il arrive que votre pensée, séparée de son intention, est inintelligible. Ce qui est vrai de la langue parlée ne l'est pas moins de la langue écrite. Il y a dans chaque langue, et dans les plus grands écrivains de cette langue, une certaine quantité d'expressions et de tours dont le sens est tout-à fait propre au lieu et au temps, et n'intéresse ni d'autres temps, ni d'autres pays; des figures, des mots parasites, — si nombreux dans les poésies du nord, — des choses données au son, à l'euphonie; un certain style extérieur enfin; vêtement périssable de toutes celles de leurs idées qui ne sont pas vraies pour toujours et pour tous. Cherchez donc des équivalens pour des choses qui n'ont plus de sens, et des mots vivans pour des choses mortes! Donnez donc de la profondeur à des pensées de caprice, un sens précis à une épithète vague: vous briserez la langue de vos pères, la langue de votre génie, pour vous tromper laborieusement sur des passages dont le poète même de qui vous les traduisez, votre frère en gloire, dans sa raison maintenant réunie à la raison divine, sourirait avec des regrets pour vos efforts perdus! J'ai vu des lettrés anglais qui, dans Milton, abandonnent quelques-unes des choses où M. de Châteaubriand s'est peut-être acharné; et je ne pensais pas, sans chagrin, à ce

qu'il en avait coûté au plus grand écrivain de notre temps pour mettre au monde des avortons que les nationaux eux-mêmes ne reconnaissent pas et pour donner du corps à des ombres.

Il n'y a peut-être pas de poète qui perde plus à être traduit littéralement que Milton. Milton est inspiré sans doute, et qui ne sait que son vol est aussi hardi que celui de ses anges, qu'il lance d'un souffle si fort dans les espaces de l'infini? Mais Milton est un poète savant et serré; Milton est un logicien du pays de Duns Scot, le *docteur subtil;* son style, plein d'invention et d'élan, est aussi plein d'art; tantôt c'est l'abondante période latine qui s'y déploie, avec toute la richesse, mais aussi avec la disposition symétrique des phrases incidentes; tantôt c'est la pointe italienne, non pas finement amenée, mais lourde et gauche, et tournant au calembour comme tout jeu de mots dans la bouche d'un grave esprit, qui y *aiguise par la queue* un majestueux développement latin. Rien n'est moins naïf que le style de Milton, si vous en considérez le corps et la structure générale, quoiqu'il n'y ait rien de plus naïf en effet que la plupart de ses traits sublimes. Or, pour un style savant et fort, plein d'inversions, souvent symétrique, toujours très articulé, quoi de moins propre qu'une traduction littérale, avec sa fausse naïveté, son manque d'articulation, ses phrases où la ponctuation flotte au hasard, ses expressions familières grimaçant au milieu des images les plus poétiques et des traits les plus audacieux, et surtout son mélange insupportable de la forme directe et de l'inversion, mélange qui n'est même pas toujours systématique, quoiqu'il se donne pour tel, mais qui est déterminé par le plus ou moins de résistance de la langue française et le plus ou moins d'audace du traducteur, et qui dénature tout le mouvement d'une phrase pour rendre la forme extérieure d'un de ses tours?

Qui est-ce qui reconnaîtrait Milton sous ce début du IXe chant :

« Plus de ces entretiens dans lesquels Dieu et l'ange, hôtes de l'homme ; comme avec leur ami, avaient accoutumé de s'asseoir, familiers et indulgens, et de partager son champêtre repas, durant lequel ils lui permettaient sans blâme des discours excusables... »

Qui est-ce qui reconnaîtrait Ève, notre charmante mère, dans ce dialogue avec le serpent :

« Serpent nous aurions pu éviter notre venir ici, infructueux pour moi, quoique le fruit soit en abondance.... »

« Pour le reste, nous vivons loi à nous-même. »

Satan lui dit :

« Dieu a donc dit que du fruit de tous les arbres de ce jardin vous ne mangerez pas ?... »

A quoi Ève répond :

« Du fruit de chaque arbre de ce jardin nous pouvons manger... »

Qui est-ce qui reconnaîtrait là l'auteur de René ? M. de Châteaubriand a-t-il donc eu un caprice pour l'humble renommée de Luneau de Boisgermain ?

Je ne cite pas les phrases les plus bizarres.

Toutefois M. de Châteaubriand avait peut-être le droit de hasarder ces bizarreries et mille autres encore plus fortes, qui, après tout ne sont que du français défiguré ; et beaucoup peuvent n'avoir que de l'admiration pour ce grand dévouement à la propagation du chef-d'œuvre anglais. Mais n'a-t-il pas donné plus qu'il n'avait droit en immolant à Milton non-seulement la phrase française, non-seulement sa phrase à lui, si forte, si colorée, si nombreuse, mais encore la langue elle-même, à laquelle il a imposé des mots tels que ceux-ci : *Emparadisé*, *fragrance*, *frigidité*, *déshonorable*, un Dieu qui *incréerait*, *émaner* au sens actif, *hirsute*, etc. ? En quoi ces barbarismes sont-ils plus compréhensibles que les hardiesses de Milton? Comment *emparadisé* fera-t-il comprendre à un lecteur le mot miltonien *emparadised? incréer*, à l'actif, *uncreate? hirsute*, hirsute s'il ne sait pas le latin? Ce sont donc deux obscurités au lieu d'une. Il y a dans le Jules César de Shakspeare deux vers admirables que Porcia, fille de Caton, dit à Brutus son mari: elle veut savoir de Brutus le secret de la conspiration :

Think you, I am no stronger than my sex
Being so father'd and so husbanded ?

Faudra-t-il donc, dans le système des barbarismes nécessaires, traduire ainsi ces deux vers :

« Pensez-vous que je ne sois pas plus forte que mon sexe, étant ainsi *empérée* et ainsi *épousée ?* »

Un traducteur ordinaire se serait résigné à dire : « ayant un tel père et un tel mari. » Je sais que la hardiesse des expressions du poète est perdue, mais du moins sa pensée reste ; au lieu que la traduction barbare substitue des mots inintelligibles à des mots hardis, et tue la pensée pour la vouloir rendre avec plus de force. Voilà donc le but, qui était de *translater* Milton, de nous le rendre transparent, voilà ce but manqué. A quoi bon alors avoir touché à la langue? Nous pourrons admirer le traducteur sacrifiant à son devancier son génie, sa gloire, tout ce qui est à lui, et qui n'est qu'à lui : mais nous nous révolterons s'il donne ce qui n'est pas à lui, mais à tous, ce qui vaut mieux que lui. — car s'il y a sa part, grande et glorieuse, d'autres grands hommes y ont la leur, outre la nation entière dont le génie y a la sienne, — je veux dire la langue, la langue qui ne doit recevoir de l'étranger que des importations d'idées, et seulement d'idées qui peuvent s'accommoder de son génie. Quant aux mots, ils restent où ils ont été écrits ou parlés pour la première fois; c'est le bien des érudits; le genre humain n'en a que faire; il n'y a pour lui d'hommes de génie, que ceux qui ont eu des pensées qu'aucune traduction ne peut éteindre, et qui subsistent encore, même après cette inévitable mutilation de leur génie, même sans leur langue, même sans leur style. Milton était un nom immense, même avant la traduction de M. de Châteaubriand, parce que ses créations et ses belles pensées avaient pu percer sous les pâles paraphrases de ses précédens traducteurs. Sauvons donc les pensées, c'est à savoir ce qui est la propriété du genre humain, et ce qui est universel dans les grands écrivains de toutes les nations : mais, pour jouir à la fois des pensées et du style, ne composons pas une langue cosmopolite avec des importations de toutes les langues: car en voulant tout faire comprendre dans les écrivains étrangers, nous finirions par ne plus nous comprendre entre nous.

Je sais que c'est un reproche qu'on fait à la langue française d'être rebelle à la traduction des autres langues, surtout d'être

la plus pauvre de toutes; et ce reproche nous vient de nos poètes contemporains, dont le génie déborde évidemment cette langue, et toutes les langues auxiliaires dont ils l'enrichissent. Toutefois j'entendrais mieux qu'on dît qu'une traduction, comme tous les gens de goût la conçoivent, c'est-à-dire non servile mais exacte, non littérale mais littéraire, rendant les pensées et autant que possible les tours qui en marquent le mouvement, n'est pas inexécutable, et qu'il y en a des exemples. Les Tusculanes par l'abbé d'Olivet, les fragmens de Pline, par Gueroult, sont de bonnes traductions et d'excellens ouvrages français. Cette pauvre langue n'est pas si peu souple ni si peu variée qu'on le dit. La langue de Montesquieu pourrait approcher de fort près de celle de Tacite, la langue de Fénelon de celle de Cicéron, la langue de Bossuet de toutes les langues. Mais quand il serait vrai que le français ne se prête pas à traduire toutes les délicatesses indigènes des autres langues, et que c'est une œuvre où nos hommes de génie même échouent, je m'y résigne bien volontiers; car j'y vois une preuve de plus de l'excellence de cette langue, laquelle ne peut s'approprier que les pensées universelles et les beautés qui éclatent à tous les esprits, dans tous les temps, chez tous les peuples, comme l'Évidence. J'y vois que nous avions été chargés par la Providence de recueillir tout ce qui, dans les œuvres de chacun, appartient à tout, et que, si nous ne sommes pas propres à donner des copies exactes des œuvres de tous les esprits particuliers, seuls peut-être nous avions le privilége, caché en apparence sous une incapacité, de n'en pouvoir reproduire que ce qui y convient à tous, et de posséder en réalité les titres de l'esprit humain? N'y a-t-il pas là de quoi se consoler de ne pouvoir être les Luneau de Boisgermain de toutes les littératures?

Maintenant qu'il est bien entendu que le système de traduction littérale n'est qu'une illusion; que la version interlinéaire n'est pas nécessairement la version la plus exacte, puisque des mots qui paraissent identiques ont des sens tout différens; que ce système convient moins pour Milton que pour tout autre; que les barbarismes obscurcissent l'original, au lieu de le rendre plus clair, qu'enfin il n'y a rien qui vaille qu'on viole la langue, est-il nécessaire que j'insiste de nouveau sur le dévouement de M. de Châteaubriand à Milton, et que j'ad-

mire encore combien il a montré de patience, de sagacité, de profondeur, quelquefois de génie d'expression, pour faire un chef-d'œuvre à l'usage des écoliers qui apprennent l'anglais par la méthode Jacotot? Est-il nécessaire que je dise qu'il y a des endroits où le grand écrivain se dépètre du mot à mot, et s'élance du même vol que Milton; que sa langue alors, au lieu de ramper sur les pas de celle du poète, la défie en grace, en force, en majesté; que ce sont deux poètes frères, chantant le même hymne dans deux langues divines? Non; car ce semblerait être une fin d'article complimenteuse, afin de réparer les sévérités de la critique, et de laisser au lecteur une dernière impression de louange. Non; car en voulant avoir l'air de guérir, je me donnerais le ridicule et l'odieux d'avoir voulu ou cru faire des blessures. Je suis sûr que, dans tout ce travail, il n'y aurait que ces louanges-là dont M. de Châteaubriand serait blessé.

NISARD.

LE FIFRE.

Des plaines d'eau jaunâtre, circulairement étagées, des bancs de sable qui apparaissent à vos côtés et qui disparaissent aussitôt, un bruit semblable à celui d'un torrent battu par la roue d'un moulin, un vent qui souffle à déraciner la mer, le soleil caché derrière un rideau d'écume, la terre confondue avec la ligne des flots et ondulant comme eux, des mouettes qui coupent l'air au tranchant de leurs ailes, et dont le bec rose siffle des airs de tempête au-dessus de vos fronts; des requins dodus, aplatissant sous leur ventre rayé le lit des vagues, et jetant leurs regards sanglans et obliques sur vous, les mâts du vaisseau ployés, les voiles inclinées comme des nageoires de poisson, une pluie de sable qui arrête la respiration, et tout à coup un fleuve paisible couché entre deux rives, l'une de sable blond, l'autre couverte d'une végétation envahissante, un silence parfumé, interrompu par le vol diapré des colibris; aussi loin que le regard peut pénétrer, des bosquets de verdure et des herbes hautes comme des arbres, des arbres qui étendent leurs rameaux à trente pieds autour d'eux, des singes batifolant de branche en branche, et, entre ces herbes et ces arbres, des toits de paille, taillés en pain de sucre; sur votre tête, un soleil perpendiculaire, isolé dans son ciel d'émail; enfin un air primitif, comme il en faut pour remplir la trompe des éléphans et courber toute une forêt comme un seul épi; des senteurs vierges émanées de vastes fleurs dont la corolle est assez large pour

cacher un serpent endormi et le bercer comme une mouche; des troupeaux de jeunes négresses toutes nues, vous regardant passer; tels sont les deux spectacles de déchirement et de calme qui succèdent avec la rapidité de la pensée, quand vous entrez dans le fleuve du Sénégal, après avoir quitté l'Océan et franchi cette ligne de démarcation entre l'eau douce et l'eau salé, qu'on nomme la *Barre*.

Le vaisseau que je montais semblait éprouver comme l'équipage, la joie d'être sauvé des périls de la barre du Sénégal. Sa quille paresseuse ne fendait qu'avec peine l'eau herbue bu fleuve; il prenait du bon temps, ses voiles battaient contre le mât, et l'atmosphère ambiante du pont se parfumait déjà d'une vapeur de cuisine dont elle était veuve depuis bien des semaines.

Je serai compris de ceux qui ont accompli de longues traversées. Quel bonheur d'arriver! quelle métamorphose s'opère dans le voyageur qui touche au port. Voir la terre! la sentir! l'entendre! cette joie a été mille fois décrite; elle sera toujours nouvelle. Pour le marin même, habitué à ces transitions, la vue de la terre est un spectacle attendrissant. Il était triton, il devient homme. Il change de linge, il se dépètre de ses grosses bottes, il se lave complètement les mains, il rase une barbe de trois mois, et il mange à table. Manger à table! vous ne connaissez pas le prix de cette volupté, vous qui n'avez jamais mangé assis sur des cordes goudronnées, quand la tempête, toutefois, permet de manger.

Deux bateaux où ramaient des nègres vigoureux touaient notre petit brick, le long du fleuve, en chantant des chansons dont l'air et les paroles auraient rendu jaloux des crocodiles. Nous voguions vers l'île Saint-Louis, capitale de nos possessions en Afrique. Cette capitale tiendrait dans le Champ-de-Mars. Elle nous apparaissait de loin comme une botte de paille portée sur le fleuve. A mesure que nous nous en approchions elle se subdivisait en autant de petites gerbes de foin sec, posées debout, et du sommet desquelles sortaient des rayons de fumée claire.

Quand nous ne fûmes plus qu'à une faible distance de l'île, un bateau monté par le médecin de la marine vint s'enquérir des droits que nous donnait notre santé à la libre communication

avec les habitans. Nous arrivions d'Europe, pleins d'une vigueur retrempée dans l'Océan, et nous abordions un pays dépeuplé de tout temps par la dyssenterie. La visite hygiénique du docteur me parut assez ironique. Il était lui-même si pâle et si maigre, que nous aurions pu le soumettre à une quarantaine avant de lui permettre de nous inspecter. Son avis fut que nous étions assez bien portans pour braver l'épidémie permanente de la localité.

Quelques heures après nous jetions l'ancre dans un débarcadère situé vers le milieu de l'île, au bord de jardins dont les palmiers trempent leurs rameaux dans le fleuve. J'étais décidément en Afrique (1).

Plein des lectures de Cook, j'attendais toujours les nègres généreux qui donnent des images, des melons d'eau, des patates, des bananes, des ananas et des cochons de lait pour un vieux clou. Les cochons de lait ne vinrent pas. En revanche j'eus lieu de remarquer que si la civilisation avait inspiré aux sauvages l'horreur pour les vieux clous et l'amour excessif des pièces d'argent, elle ne leur avait pas encore fait sentir le besoin de ne pas aller tout-à-fait nus. Cette nudité universelle n'a aucun des résultats que certaines imaginations pudibondes craindraient pour les sens. Une négresse ne peut pas être nue pour un blanc; sa peau est un vêtement éternel. D'ailleurs si les charmes de l'adolescence, étalés sans voile par les jeunes Africaines, pouvaient être un piége pour la sainteté du regard, les ravages de la vieillesse, qui ne se montrent pas moins, neutraliseraient tout danger. Tout balancé, le spectacle ne vaut pas l'attention. En Afrique, la résistance de saint Antoine n'eût pas été très méritoire.

(1) On ne verra dans le récit de ces souvenirs d'enfance qu'un désir de faire passer sous les yeux du lecteur casanier des mœurs et des paysages qui contrastent un peu avec les nôtres. On n'a pas d'autre intention. La bordure biographique de ces tableaux est une nécessité de narration, et non un but. Ce n'est que lorsqu'on y est provoqué qu'il est permis de se mettre en scène, ne fût-ce que pour empêcher les biographes de vivre. Dans ce cas particulier, nous pensons qu'on doit parler de soi avec autorité et de manière à satisfaire les plus impatiens comme les plus difficiles.

On ne va guère en Afrique, et particulièrement au Sénégal, que pour faire la traite des noirs, le commerce le plus ruineux du monde, malgré l'avis d'une foule de gens.

Comme au temps de Marco-Polo, ces gens se représentent des mines d'or partout, ou tout au moins des fleuves chariant en paillettes ce luxueux métal. Dans leur croyance, ils voient encore les blancs, ces scélérats de blancs, armés de flèches, suivis de chiens, entrant dans les forêts pour dénicher les noirs, les museler, les lier deux à deux ou quatre à quatre. On les expédie ensuite à l'île de Cuba après les avoir entassés dans une cale sans air, sans jour; ils n'osent pas dire sans espace. O candides philantropes, avec qui je partage, sans contredit, une horreur profonde pour les négriers, mais dont je ne puis accepter les croyances naïves d'un autre âge, sachez que les nègres sont une marchandise très rare aujourd'hui, difficile à se procurer, coûteuse autant que la plus précieuse des denrées, sans excepter l'ivoire et la gomme, et plus périlleuse à transporter d'un continent à l'autre que de la poudre ou de vitriol.

Que ceci serve à rectifier quelques préjugés.

1° Un nègre coûte presque toujours la moitié de sa valeur.

2° On le nourrit fort bien, parce qu'un négrier a au moins autant d'intérêt qu'un philantrope à sauver ses nègres des ennuis de la traversée, de la nostalgie, et surtout de la mort. Un négrier tient à ses esclaves comme un fermier à ses bœufs et ses moutons.

3° Sur dix vaisseaux négriers, cinq sont ordinairement attaqués de la gale par le fait du contact avec les noirs; sur six, trois sont pris par les navires de l'état; un sur dix est brûlé par les bons nègres.

4° L'Afrique ne produit pas douze livres d'or par an.

Cependant la traite, quelque réduite et difficile qu'elle soit, n'est pas moins une action odieuse, et je n'allais pas la faire en Afrique, d'abord parce que j'aimais les nègres, sur la bonne réputation de Vendredi, ensuite parce qu'à cette époque, les mulâtres et les nègres eux-mêmes la faisaient pour leur compte.

Ma conscience est donc fort tranquille à cet égard : je n'ai vendu d'hommes d'aucune couleur que ce puisse être. Par compensation, elle a à nourrir des reproches d'une autre nature,

moins graves sans doute, mais réels ; les voici. En partant, j'avais été chargé d'une foule de commissions par les amis, les parens et les connaissances.

J'avais été prié d'apporter au retour un léopard pour chacun de mes camarades de collége ; douze arcs de sauvage et leurs carquois pour des naturalistes qui ramassent des limaçons chez eux, et vous chargent de rapporter des tigres en quantité des pays lointains ; trois chevaux pur sang pour des voisins de campagne, et beaucoup de choses rares pour des personnes que je ne connaissais pas ; des dents d'éléphant, des éléphans même, du corail, des perles, des rubis, de la poudre d'or.

Personne ne me dit : Tâchez de vous rapporter vous-même.

Il m'est impossible de dire ici que je ne remplis aucune de ces commissions, et que je descendis au port sans perroquets verts, ni tigres, ni éléphans, ni poudre d'or. Je n'usai pas même de l'ingénieuse excuse de ce voyageur qui, comme moi, accablé de commissions pour les pays où il se rendait, répondit les mains vides à son retour : « Mes amis, quelques-uns d'entre vous, il vous en souvient, m'avaient remis, avec la note des objets qu'ils désiraient avoir, l'argent nécessaire pour se les procurer ; quelques autres ne m'avaient remis que leurs notes, sans les accompagner de la même précaution. Et qu'est-il arivé ? Par un jour de beau temps, j'examinais sur le pont du vaisseau où j'étais embarqué, vos excellentes notes aux uns et aux autres. J'apportais la plus grande attention à cette lecture, et surtout le plus grand ordre. Sur chaque papier, je posais l'argent de chacun. Voilà qu'un coup de vent s'élève : l'accident est commun en pleine mer. Mais savez-vous quels furent ses résultats ? toutes les notes sur lesquelles j'avais pu mettre l'argent qui les accompagnait, résistèrent à la bouffée imprévue, tandis que les autres, plus légères, vous le comprenez parfaitement, s'envolèrent et ne revinrent plus. Ceci explique, mes amis, pourquoi je me suis acquitté des commissions des uns et pourquoi j'ai négligé celles des autres. »

J'aurais rougi d'employer l'apologue de ce voyageur ; mais on ne doit pas rougir de ne pas rapporter des léopards et des tigres quand on n'a pas eu le bonheur d'en rencontrer.

Parmi ces recommandations, plus ou moins intéressées, j'en avais accepté une plus sacrée, dont j'avais tout lieu de croire l

sort non moins aventuré, et tout aussi peu par ma faute.

Au moment de mon départ pour l'Afrique, une mère m'avait raconté, tout émue, que son fils, son unique fils, l'avait quittée depuis plus de cinq ans, et ne lui avait jamais donné de ses nouvelles. Elle présumait que ce fils, tête folle, romanesque par désœuvrement, comme on est toujours romanesque, aimant l'indépendance, prétexte admirable pour ne pas avouer qu'on hait l'application d'esprit ou le travail des mains, que ce fils pouvait bien être en Afrique. Comme j'allais dans cette partie du monde, il n'était pas impossible que je le rencontrasse, si cependant il n'avait pas été pris en route par les pirates ou dévoré en arrivant par les crocodiles ou les serpens. Je demandai l'âge de l'aventurier, et sa mère me répondit : « Dix-huit ans. » C'est tout ce qu'elle eut à me répondre, en me laissant entre les mains une lettre adressée à M. Émile Dax.

— Votre fils n'avait-il aucun autre motif pour vous quitter ? m'informai-je auprès de la mère d'Emile Dax.

— Aucun. S'il en existait un alors, il est bien loin de nous aujourd'hui. La misère effrayait beaucoup mon fils. Il me disait qu'il voulait aller faire fortune au bout du monde, en Chine, au Pérou, que sais-je ? Son père mourut, et tout fut résolu pour Emile ; il s'embarqua pour la Sicile ; de la Sicile, il m'écrivit qu'il allait à Malte ; de Malte, je perds ses traces. J'ai écrit au consul ; le consul m'a répondu qu'il ignorait sur quel navire il était monté ; seulement, à cette époque, m'écrivait-il, il en était parti un pour les côtes de la Gambie. Mes recherches n'ont pas cessé depuis, mais elles ont toujours été infructueuses. Et voyez la fatalité : l'oncle d'Emile, ce que je lui apprends, à ce cher enfant, dans cette lettre, l'a fait en mourant son héritier universel ; il hérite de quarante mille francs.... Mais, adieu, monsieur, le vent souffle ; vous voilà en route. Dieu vous ménage une heureuse traversée !

La mère d'Émile Dax descendit dans la chaloupe ; je la perdis bientôt de vue derrière notre poupe et dans le sillage vert de notre bâtiment.

L'île Saint-Louis, où j'étais débarqué, était alors, comme aujourd'hui, un lieu d'exil politique. Là étaient agglomérés les utopistes les plus excentriques et jugés les plus dangereux au repos de la France ; scélérats uniformement rangés sous l'éti-

quette du chapeau de paille, du pantalon de guinée bleue ou rose, cultivant des légumes, menant la vie des Colins d'opéra comique. J'ai vu ces monstres redoutés de la restauration pour avoir imprimé quelque innocente brochure intitulée *Où allons-nous, où sommes-nous?* ou pour s'être montrés dans la rue avec une violette à la boutonnière, passer leurs journées dans un hamac et leurs nuits sur des nattes de jonc. Ces assassins des rois n'osaient pas même se débarrasser des moustiques qui les harcelaient. J'ai vu les derniers débris de la fameuse secte des théophilantropes, braves gens partis d'Europe pour fonder une colonie de sages au Cap-Vert, et devenus peu à peu, à force de faire des concessions au climat, les plus actifs marchands de chair noire. Toujours théophilantropes, ils s'étaient remariés avec des négresses et avaient fécondé de petits théophilantropes Sacatras, Griffes et Quarterons, et plus ou moins hauts en couleur. J'ai connu depuis les philantropes. Les théophilantropes valent mieux. Il y a entre eux la différence du lésard au crocodile.

Je n'oubliai pas la commission de la mère d'Émile Dax, malgré l'affaissement moral et physique auquel j'étais livré, par une chaleur dont les thermomètres ont consacré la violence.

Les uns me dirent : Si votre jeune homme était sur la colonie depuis cinq ans, il sera mort d'une affection de foie; d'autres m'assurèrent que s'il ne s'était écoulé que deux ans depuis son arrivée, il ne devait pas être mort du foie, mais de la dyssenterie; de moins décourageans me persuadèrent qu'il pouvait avoir évité ces deux maladies en s'embarquant avec l'expédition partie pour le haut du fleuve et destinée à protéger le commerce des gommes. En ce cas son silence prouverait simplement qu'il a été tué par les Maures.

Trouver un homme dont on ne sait que le nom dans les colonies où le premier acte est d'en changer, est déjà assez difficile; l'y rencontrer quand il a cessé de vivre, est encore plus embarrassant. Graduellement découragé, mon zèle à découvrir Émile Dax se changea peu à peu en une espèce d'acquit de conscience sans énergie comme sans effets. Je piquai la lettre de sa mère à la boiserie d'une glace, ainsi qu'on le ferait d'un papillon : c'était une chose morte.

Peu après, le bruit circula dans l'île que des collisions affreuses avaient eu lieu entre les Maures et les Noirs! comme d'usage, les Noirs avaient été battus, exterminés, et leurs villages incendiés avaient servi de brasier pour les cuire. Ceci était le texte des bulletins. Les suivans annonçaient au contraire, des victoires sans exemple remportées par les Noirs sur les Maures. Si on ne leur avait pas encloué de canons, c'est qu'ils n'en ont pas; et si, par représaille, leurs villages n'avaient pas été la proie des flammes, c'est que les Maures, comme les Bohémiens, n'ont en propre aucune résidence. Ils campent au centre de leurs chevaux, de leurs moutons et de leurs bœufs. Mais les Noirs leur avaient pris trois mille bœufs, six mille moutons et je ne sais combien de veaux. Cette supériorité inouie des Noirs sur les Maures était due à la bravoure personnelle d'un blanc, d'un Européen, ajoutait-on, qu'avaient choisi les Noirs pour capitaine, pour général et presque pour roi. — Un aventurier!

Si c'est un aventurier, pensai-je, pourquoi ne serait-ce pas mon homme? Sa mère me l'avait dépeint comme très romanesque, c'était lui; comme un ambitieux, c'était lui. Allons voir sa majesté. Je retirais déjà l'épingle que fixait à la glace la lettre de Mme Dax.

Ne confiant mon projet à personne, j'arrêtai de partir le lendemain pour le village où il trônait au milieu de sa victoire bêlante. La distance à parcourir n'était pas grande: et ce n'était quelques crocodiles à éviter pour arriver jusqu'à lui à travers les marais.

Je me mis en route un peu avant le lever du soleil, afin d'éviter une marche pénible pendant le jour; je ne pus si vite me diriger cependant, qu'il ne me surprit avant de mon arrivée au camp. Depuis, je n'ai oublié que l'incommodité qui suivit le spectacle de ce lever. J'en ai retenu les magnificences.

Dans cette zone de l'Afrique, le lever du soliel n'est précédé d'aucun crépuscule. Il était nuit, il est jour. La transition est même si brusque, que l'attention trompée ne sépare pas de cet éclair sans organe une détonation imaginaire. A l'apparition de l'astre on croit entendre tonner.

Le soleil se lève; le ciel est blanc de craie. Ce qui est resté des vapeurs de la nuit s'amoncèle, s'enroule en tapis diaphane,

et fuit comme l'haleine sur un bois lustré ou du marbre poli. Sous l'épanouissement de cet incendie, la couleur verte des mimosas et des accacias semble déteindre des couches supérieures aux couches inférieures ; le haut des arbres est gris pâle, le dessous vert. On dirait des oliviers entés sur des platanes. Le sable du Sahara est roux et friable à l'œil, vu au bord du fleuve; à distance, c'est une crême battue et dorée ; plus au fond, c'est une mousse phosphorescente de petites vagues; au-delà enfin, c'est quelque chose qui remue, éblouit, brûle les cils, et qu'il serait impossible d'accuser, s'il ne s'élevait au-dessus de cette ligne pour la déterminer, une tache immobile et échancrée comme une virgule, qui est le cou d'un chameau, ou une autre tache mouvante et en croix, indiquant une autruche qui passe à l'horizon avec les ailes déployées.

Aussitôt ce lever rapide, le fleuve se dégourdit, se détend et coule plus vite. L'analogie des sensations fait croire à un dégel, ou à un vent qui crispe la surface de l'eau. Il n'y a pas de vent, il n'y en a pas pour faire dévier un rayon sur l'angle d'un atôme, pour mettre sur le côté un grain de sable. Si déliées qu'elles soient, les barbes de roseaux montent droites et aiguës. Tout est immobile comme dans un tableau : les grandes et les petites herbes paraissent autant de coups de pinceaux. C'est de la couleur, et pas de mouvement.

Si le regard fouille en ce moment d'éveil universel, entre les deux rives, le spectacle change : ce sont des îles flottantes, comme des nids tombés d'un arbre, tantôt liées en bouquets par d'innombrables rameaux de joncs, de lianes et d'écorces filamenteuses de palmistes ; tantôt elles sont si près de la terre ferme, que des aigrettes posées de distance en distance, comme autant de bouées vivantes et emplumées, marquent le peu de profondeur de l'eau. Sur la tête des aigrettes, passent en poussière bariolée des bouffées de colibris, effrayés par le cri et le vol immense du pélican, qui, de sa robe d'étoffe blanche et empesée, cache le soleil, et couvre de son ombre gigantesque des îlots entiers et des pans de fleuve. Voluptueusement dilatés par cette chaleur de plomb fondu qui torréfie, les crabes grouillent, les crocodiles, couchés sur leurs œufs, bâillent et déroulent leurs anneaux, tandis qu'assis en spirale sur leur queue droite comme un bambou, dardant leurs languettes, des ser-

pens, hauts de dix pieds, regardant amoureusement les oiseaux qui tournent en cercle sur leurs têtes. Ensuite, il y a d'autres oiseaux qui s'envolent précipitamment pour fuir le jour, qui ternirait leur fourreau étincelant. Je ne sais pas leurs noms, s'ils ont des noms ; mais il en est de noirs avec la tête blanche; d'autres si verts, qu'on les prendrait pour des feuilles, et qui deviennent pourpres en passant au soleil ; d'autres losangés comme un échiquier, et quelques-uns d'or, mais d'or massif. Tout cela est sans choix. Voilà pour les couleurs du ciel, de la terre et du fleuve. Quant au bruit, on n'entend que deux voix au lever du soleil en Afrique : celle de la hyène qui fuit devant le jour, et celle de l'éléphant qui le salue.

J'eus tout lieu de me croire dans le voisinage du camp, à la vue d'une épaisse fumée répandue au-dessus de l'espace que je présumais être le village occupé par les vainqueurs. C'était le témoignage d'une nuit passée à brûler des feux de joie. A mesure que je m'enfonçais dans les broussailles formant les remparts du village, la fumée prenait une teinte rougeâtre, et elle apportait avec elle une odeur de roussi, bien faite pour alarmer un Européen dans un pays où l'antropophagie n'aurait pas été tout-à-fait inconnue. Au sortir de la haie, j'eus sous les yeux le spectacle d'un vaste emplacement couvert de matières à demi brûlées, flambant encore çà et là, et sur lesquelles rôtissaient, sans le luxe du gril, des moutons tout entiers, chair et laines, des collections de bœufs, avec leurs cornes. L'aspect était aussi lugubre qu'infect. On ne me demandera pas si j'étais encore loin du village auquel j'avais le projet de me rendre. J'y étais. Ce tas de feu et de cendres constatait le sort qu'il avait subi de la part des Maures. Aucune autre indication ne me fut nécessaire pour comprendre que ces chairs grillées représentaient évidemment le contingent des bestiaux d'abord conquis par les noirs, et repris par les Maures, restés en dernier lieu les maîtres du champ de carnage où j'étais. J'ai su depuis que ceux-ci avaient fondu, au milieu de la nuit, sur leurs vainqueurs couchés à terre par le triomphe et l'eau-de-vie, et qu'ils en étaient venus facilement à bout. Dans la précipitation de leur succès ils avaient jugé à propos de diviser en deux parts le fardeau de leur butin. Ils emportèrent les noirs pour les vendre sur la côte à quelques négriers de bonne volonté ; ils brûlèrent

les bestiaux pêle-mêle avec le village, afin de ne pas embarrasser de troupeaux leur marche militaire.

La victoire des Maures n'avait pas été tellement dégagée de cruauté qu'il ne pendît par-ci par-là aux arbres des cadavres de Noirs balancés au-dessus de la fumée. L'homme de la nature reprend ses droits dans l'occasion. Quand il n'est pas doux, humain, comme l'on peint les philosophes du XVIIIe siècle, il est alors un peu antropophage, un peu assassin et un peu incendiaire. On n'est pas parfait.

Comme je ne pouvais embrasser d'un seul coup-d'œil le circuit de carnage tracé autour de mon ragard, ce ne fut que quelques minutes après mon premier saisissement, que j'en éprouvai un autre bien plus vif. Entre ces corps noirs boucanés par le feu, j'aperçus un cadavre blanc pendu en sens inverse, cela sans doute pour lui faire honneur. A la fraîcheur des chairs, on reconnaissait aisément l'âge encore très jeune de la victime. En voyant cet unique cadavre blanc parmi ces cadavres noirs, j'eus une sinistre pensée. C'était sans doute celui du roi, de ce roi si vite fait par les Noirs, si vite pendu par les Maures; c'était celui du jeune homme que je cherchais; comment s'en assurer? Je ne l'avais jamais vu, et d'ailleurs, par suite de la distinction qu'il avait méritée des Maures, on ne l'avait attaché par les pieds qu'après lui avoir coupé la tête.

J'avoue que je ne m'étais figuré que deux manières possibles de rencontrer Émile Dax. Le voir ou ne pas le voir : j'étais dans l'erreur. On peut voir quelqu'un à moitié.

Mais était-ce bien Émile Dax, celui dont la tête avait servi de trophée à un vainqueur basané? Pour le croire, combien ne fallait-il pas supposer de choses? Admettre qu'il était venu en Afrique, qu'il y avait été proclamé roi, que c'était lui, roi, qu'on avait décapité et pendu par les pieds.

J'étais bien décidé à ne pas embrasser ces suppositions comme trop désespérantes, et surtout comme trop romanesques; cependant n'était-ce pas en vertu de quelques-unes de ces suppositions que j'avais toujours espéré et que j'espérais encore le rencontrer en Afrique? Combien avons-nous de logiques? Réponse : autant que de passions.

A mon retour à l'île Saint-Louis, je replaçai une seconde fois à la bordure de la glace la lettre de la mère d'Émile Dax.

On entrait en plein hivernage, terreur de ceux qui n'ont pas été familiarisés, par une longue résidence aux colonies, avec les perturbations atmosphériques qu'amène la saison désignée sous cette dénomination redoutable. Nul ne commettra l'erreur de croire que l'hivernage a quelque analogie avec notre hiver d'Europe. L'hivernage est l'époque des intolérables chaleurs et des tempêtes inconnues à nos climats. Alors les terres des zones torrides semblent encore être sous le coup des déchiremens primitifs. Le ciel verse des pluies dont rien n'exprime la densité et la fougue; des vents, venus de tous les points, cassent les arbres les plus durs, et en jonchent les fleuves lancés hors de leur lit. Quand ces vents et ces pluies accordent une trève de quelques heures, le soleil reparaît dans cette sérinété trompeuse, plus ardent que jamais.

On dirait qu'il se rapproche de la terre pour la sécher; c'est pour la préparer à de nouvelles et plus terribles immersions. Le vent d'est tombe sur le sable, rebondit comme s'il eût frappé le fond d'un miroir parabolique, et se déploie dans l'air en atomes corrosifs. L'air est chaud, la terre brûlante, la rivière tiède. Tout ce qu'on touche sue ou bouillonne. A chaque instant on s'attend à voir s'embraser les maisons de paille des nègres, accroupis, haletans, sur leurs nattes. Les tuiles et les pierres se calcinent, tombent en poussière; les glaces et les carreaux se fendent dans leurs cadres desséchés. Nu, on étouffe; couché, on fond de chaleur; debout, l'eau ruissèle de votre front à vos pieds; dedans le feu, dehors le feu.

Malheur à l'Européen qui sort alors en plein jour ou le soir au serein si bienfaisant en apparence! Malheur à celui qui, sur la foi d'un ciel étoilé, demande à la nuit, aux ravissantes nuits d'Afrique, plus ravissantes pendant l'hivernage, le calme et une compensation aux douleurs aiguës de la journée! Il respirera les haleines mortelles dégorgées par les lacs et les résidus des forêts. Ses organes se tremperont dans le venin d'une vaste terre morte, et en putréfaction pour renaître. Dès ce moment une langueur générale s'emparera de lui et le rongera jusqu'à la moelle; il jaunira; ses membres se courberont, ses chairs fondront comme auprès du feu, quand toutefois le mal ne se saisira pas de lui d'autorité, pour l'emporter après quelques heures de lutte. Ce mal qui prend différens caractères,

selon les bandes climatériques, et leurs expositions distinctes, s'appelle ici typhus, la fièvre jaune, au Sénégal dyssenterie.

Cette affreuse maladie, qui n'est que le choléra modifié par un flux de sang perpétuel, dépeuplait, à l'époque où se passe mon récit, la colonie du Sénégal, ses dépendances et surtout sa capitale, l'île Saint-Louis où je résidais. Je puis dire que j'ai connu le choléra par une anticipation dont je suis très peu fier. Avant tout le monde j'ai vu les processions de cercueils, les convives de la veille allant au cimetière le lendemain, et l'existence mise en question pour une bouchée de plus ou pour un verre d'eau bu inconsidérément.

On mourait donc à profusion autour de moi : les plus vieux colons, les naturels mêmes, ne résistaient pas plus à l'épidémie ou à la contagion que les étrangers. On enterrait les noirs dans la chaux, et les blancs dans le sable; voilà tout ce qui diversifiait le caractère de la mortalité, si je ne me trompe.

Qu'on juge des agrémens qu'offrait la résidence : le fleuve était désert; tous les bâtimens français avaient, depuis deux mois, quitté la colonie dont le commerce est ordinairement suspendu pendant l'hivernage; les quelques officiers de la garnison qui, par la distinction de leur esprit, rappelaient les mœurs de la France, étaient morts ou partis pour Galam, la ville de la poudre d'or, poudre si fine qu'elle a toujours glissé entre les doigts de nos factoreries.

Ma seule distraction était une promenade accomplie régulièrement entre l'heure où le soleil allait tomber sous l'horizon, et l'heure où la nuit incomplète n'était pas encore chargée de fraîcheurs. Cette promenade s'étendait de mon logement, placé au bord du fleuve, au palais du gouverneur qui n'en est guère éloigné. J'arrivais toujours dans la cour du palais au moment où la musique militaire du régiment colonial égayait le dessert du gouverneur par quelque symphonie de Beethoven. Au début de mes promenades lyriques le corps musical était aussi satisfaisant par le nombre que le comportent les réglemens : flûte, hautbois, trombone, grosse caisse, chapeau chinois, trompe, triangle, cymbales, s'y trouvaient, et faisaient leur partie avec beaucoup d'ensemble. Ordinairement je jouissais tout seul de cette distraction dédaignée par les indigènes. Assis sur un banc de pierre, je me transportais avec délices, sur les ailes de quel-

ques airs connus, au fond de la patrie absente. Heureux comme un habitué des Italiens, je ne manquais jamais de revenir chaque soir à mon poste pour partager la musique du gouverneur.

Un jour, je ne m'aperçus pas sans chagrin que la flûte avait fait défaut au concert. Ce n'est pas qu'il se ressentît extrêmement de ce vide ; mais j'avais pris en véritable affection chacun de ces braves musiciens à qui je devais l'instant le plus doux de mes journées. Quand le concert fut fini, je m'informai auprès du maître de musique de la raison qui m'avait privé d'entendre la flûte du régiment.

— La flûte est morte hier de la dyssenterie, me répondit-il, en replaçant sa baguette d'ivoire dans le fourreau de cuir. Une excellente flûte, la meilleure de l'armée. C'est une perte irréparable, surtout dans un pays où il n'est pas facile de former des musiciens.

Je m'apitoyai avec le maître sur le sort de la malheureuse flûte, et je rentrai chez moi plus triste que de coutume.

Le malheur lie vite. Bientôt je fus l'ami des musiciens du régiment. Mon exactitude à venir les entendre ne leur fut pas indifférente. Pascal aura toujours raison. « Nous sommes si vains, que nous recherchons les suffrages de toute la terre; et si petits, que les applaudissemens d'un seul nous suffisent. » Les musiciens ne sont pas petits, mais peut-être sont-ils vains.

Parmi mes musiciens, j'en distinguai un plus jeune que les autres, blond et délicat. un peu mélancolique même; l'instrument dont il jouait semblait peu répondre à la situation apparente de son ame. Il jouait du fifre; mais il en jouait à ravir ; il en faisait une flûte pour l'harmonie et la sensibilité. Il pleurait avec lui, chantait et se souvenait. En vérité, il était poète sur son ingrat instrument. A travers ses notes, justes et senties, il me semblait voir passer les coteaux de mon pays, nos barques inclinées sous les saules qui s'inclinent sur la mer. Si vous avez vécu loin de votre pays, au-delà des mers, vous devez savoir les inombrables souvenirs qui renaissent à la sensation d'une odeur locale, d'un accent compatriote, d'une couleur familière. Un jour je lus en Afrique, sur une boîte en carton qui venait de France : *Wilhem, quincaillier à Paris, rue Vivienne.* Je baisai respectueusement ces caractères, et je pleurai bien longtemps. Rue Vivienne! à Paris!

Quelques jours après la perte de la flûte, je remarquai que le chapeau chinois ne retentissait plus à mes oreilles. J'eus un fatal pressentiment.

Ce pressentiment n'était que trop fondé. Mort, le chapeau chinois, comme la flûte. L'un et l'autre jouaient dans un monde meilleur.

La veille, le chapeau chinois avait fini son rôle sur la terre.

« Que voulez-vous? me dit le maître, vénérable artiste au nez rouge et à la tête carrée, la colonie n'a plus de vin; il n'en arrive pas une futaille de Bordeaux. On nous fait boire du rhum. Le rhum dans l'eau nous tue. »

Je n'osai pas objecter au maître que c'était peut-être le rhum sans eau qui avait tué l'infortuné chapeau chinois.

Ma douleur fut profonde; mais enfin le hautbois, le trombone, la grosse caisse, la trompe, le triangle et les cymbales nous restaient, et le fifre aussi. Le fifre, toujours plus sombre, faisant passer dans son pauvre instrument la tristesse de son cœur. Si Beethoven avait deviné cette ame d'artiste, il eût écrit quelques notes pour le fifre dans l'une de ses admirables symphonies.

Mes infortunes n'étaient pas à leur terme. Le hautbois et le trombone suivirent de près la flûte et le chapeau chinois, et le quatuor, commencé sur la terre, s'acheva dans le ciel.

A partir de cette défection fatale, la superbe musique du gouvernement se réduisit à la grosse caisse, à la trompe, au triangle, aux cymbales et au fifre. Il résulta quelques vices d'harmonie produits par ces lacunes. Comment s'en plaindre sans ingratitude?

L'hivernage poursuivait le cours de ses désolations. Plus de pluies, mais des ouragans secs qui soulevaient le Sahara et en saupoudraient l'espace. Des raz-de-marée se joignaient à ces effroyables tempêtes pour mêler le bouleversement des eaux de la mer au bouleversement des sables. Il y avait des caravanes emportées, hommes, chameaux et tentes, par les avalanches du désert.

Vers cette époque, je songeai sérieusement à échanger mon séjour dans le fleuve pour celui de l'île Gorée, qui s'élève dans l'Océan, du côté du sud, à quarante lieues environ de l'île Saint-Louis. Gorée est un petit rocher escarpé, pris et rendu

vingt fois par les Anglais qui y ont laissé une douzaine d'expressions et leurs gros sous au milieu desquels les indigènes sont heureux de voir trôner la reine des eaux à l'abri de cette imposante légende : *Britannia.* La mer l'isole des émanations putrides du continent, et les vents alisés la rafraîchissent toute l'année. Elle est la providence des victimes de l'hivernage. Malheureusement les migrations n'ont lieu d'ordinaire que vers la fin de cette funeste crise climatérique, quand on a tout juste assez de force pour supporter les fatigues de la traversée. Dans l'une comme dans l'autre partie du monde, on songe à la santé lorsqu'on l'a perdue.

Quoique la mienne ne fût pas hors d'état de tout rétablissement, elle avait besoin de se reposer. Lorsqu'on n'a que des malades et des mourans autour de soi, la santé même n'est qu'une convalescence. J'avais besoin de soulager mes regards ; de quitter cette nature corrodée, ce fleuve endormi sous la fièvre, ces arbres sans ombre, ce désert plein de langueur, pour gravir des montagnes, pour boire l'eau des rochers, pour respirer à pleine poitrine l'air généreux et robuste de l'Océan.

Ma résolution était prise, mon passage était arrêté sur un cutter prêt à faire voile pour Gorée ; de Gorée je m'embarquerai pour l'Europe à l'entrée du printemps. Avant de quitter l'île Saint-Louis, j'eus la fantaisie de voir, je n'osai pas dire d'entendre, mes infortunés musiciens. Le devoir m'était imposé par les liens du patriotisme, si sacrés sur un sol étranger, de me charger de leurs commissions pour la France. Mes malles faites, je me rendis au palais du gouverneur, où j'avais d'ailleurs à faire viser mon passeport.

Ce jour-là l'hivernage éclatait dans toute sa violence. L'air sortait d'une fournaise et semblait rougir les rameaux tranchans des palmiers. Avec un bruit creux, les gousses des pains de singes se heurtaient et se détachaient de leurs maigres branches. Beaucoup de cases, déracinées par le vent, laissaient voir entre leurs ruines la pierre noircie du foyer. On sentait le sable couler sous les pieds ; on en avait jusqu'aux genoux. Perdus dans l'immensité du ciel, des pélicans criaient de joie au milieu de cette nature en colère, et rejetaient de leur bec les petits poissons dont ils s'étaient trop gorgés. A peine si de

loin en loin une vieille négresse se montrait au seuil de sa hutte, pilant du millet dans un mortier écorné comme elle. Il pleuvait des grains de sable qui brûlaient la peau comme autant d'étincelles.

J'arrivai enfin; mais la cour du palais du gouverneur était déserte; point de musiciens. Ils n'étaient pas venus, quoique l'heure fût déjà avancée. Quoi! tous morts! depuis dix jours seulement, en dix jours pas un n'avait échappé à la maladie! Cependant il était raisonnable de supposer que trop réduits, par la mort de la flûte, du hautbois, du trombone, et de quelques autres instrumens successivement frappés, les artistes survivans avaient été forcés de supprimer tout-à-fait le concert. Que je connaissais mal la discipline militaire!

A peine avais-je, dans mon esprit, admis ces doutes injurieux, que je vis passer sous la porte de la cour du palais le maître de musique du régiment. Il était sans doute suivi de ses rares compagnons; mon impatience était grande à m'assurer de leur nombre.

Le premier qui entra après lui, c'était le fifre. Hélas! le premier fut aussi le dernier; le fifre était seul.

En m'apercevant, le maître me fit un signe qui était toute une histoire. Ce signe voulait dire : « La grosse caisse est morte, le triangle est mort, les cymbales sont mortes; ils sont tous morts; et nous deux, moi le maître, et lui le fifre, nous allons mourir aussi. »

Ils ne s'avancèrent pas moins, l'un et l'autre, jusque sous les fenêtres du gouverneur pour exécuter le dernier solo qu'ils avaient à remplir sur la terre.

Le devoir ne leur disait pas, comme Napoléon à l'un de ses capitaines : « Vous prendrez cent hommes, vous vous porterez à la tête de ce pont, et vous vous ferez tuer! » Mais la discipline avait dit : « Maître, vous irez, avec votre fifre, jouer pour le gouverneur, et vous mourrez ensuite. »

Ils avaient obéi. Je ne peindrai pas l'état sanitaire du maître. Lui, autrefois replet comme la grosse caisse, bruyant comme la trompe, n'avait plus que la peau sur les os ou sous les os, car les os perçaient la peau. Probablement, il ne buvait plus même du rhum avec de l'eau : le rhum avait été écarté. De sa dignité passée, il n'avait conservé que sa baguette et le mou-

vement de tête avec lequel il animait ou modérait les musiciens placés sous ses ordres. Emporté par l'habitude, il semblait encore les diriger.

Le fifre m'attendrit. Ses mains décharnées dégagèrent d'un petit étui l'instrument dont il jouait, et ses lèvres pâles s'allongèrent pour en toucher l'embouchure. Il tremblait; importuné par une excitation nerveuse, il passa à plusieurs reprises ses doigts sous ses cheveux en sueur ; il ne se raffermit qu'avec peine sur ses jambes.

Retrouvant un geste du temps de son ancienne majesté, le maître ordonna à l'orchestre de commencer.

Le fifre commença. Je n'ai jamais su les paroles de l'air qu'il joua; mais l'air m'était connu. Sans doute un musicien l'aurait trouvé trop simple, il me remua jusqu'au fond de l'ame. C'était encore un air du pays, comme celui qu'il exécutait la première fois que je l'avais entendu. Malheur à celui qui reste insensible à une chanson de la patrie! Il ne connaît pas la douleur. Jusqu'ici il n'avait joué que pour les autres, cette fois le fifre jouait pour lui. Le pauvre jeune homme croyait, sans doute, en s'abandonnant ainsi à son instrument, être dans quelque bonne ville de garnison au moment de la retraite, quand au retour de la promenade les jeunes filles se rangent pour laisser passer le fifre, le fifre adoré de tout ce qui porte un cœur de grisette provinciale. Peut-être avait-il des rêves plus poétiques ; je ne sais. Quoi qu'il en soit, il fut maître de de son émotion jusqu'au bout. Quand il eut fini, le maître, qui avait compris l'effort méritoire de son orchestre, lui serra fortement la main.

Après avoir replacé l'instrument dans l'étui, le fifre vint vers moi, et me dit en me le remettant.

— Comme je n'en jouerai plus, je vous prie, puisque vous retournerez bientôt en Europe, de vous en charger pour le donner à ma mère. Je m'appelle Émile Dax.

Ma lettre était enfin parvenue à son adresse.

Je voudrais pouvoir rapporter ici la joie d'Émile Dax en apprenant qu'il était riche, consigner son retour en France, décrire son bonheur, celui de sa mère ; affirmer surtout que l'épidémie ne l'enleva pas, peu de jours après notre entrevue, aux concerts si brillans du gouverneur du Sénégal ; mais ces joies

d'historien-conteur me sont interdites. J'ai dit ce que je savais; et je ne sais pas davantage.

Le lendemain je n'étais plus dans la colonie.

Seulement j'ajouterai que je remis le fifre d'Émile Dax à un lieutenant de vaisseau marchand qui fit voile de Gorée pour Cherbourg. J'ignore si l'instrument est arrivé à sa destination.

La douane l'a peut-être brisé en quatre morceaux pour s'assurer qu'il ne contenait pas de la poudre d'or.

LÉON GOZLAN.

LES

NUITS DE ZERLINE. (1)

I.

C'est ce qu'ils disaient tous : *Adorable ! fluide !*
Une fleur, un ruban qui tournoie au zéphir !
Une fille à damner un gratteur d'Elzevir !
La rose du balcon, la perle, la sylphide !

Elève de Coulon, — j'entends le professeur,
Coulon, le vieux Coulon, amour en cadenette,
Régentant chaque soir du haut de sa pochette
Cet Olympe écolier que l'on appelle un chœur.

(1) Le fragment que nous publions est extrait d'un petit drame, *les Nuits de Zerline*. M. Roger de Beauvoir, en enfermant dans un cadre élégant et semé d'observations piquantes une histoire de danseuse qui pourrait bien n'être pas tout entière une fiction poétique, est rentré dans une voie où il peut marcher seul vers de légitimes succès. M. Roger de Beauvoir a réuni plusieurs de ses comédies dans un volume de poésies, qu'il publiera prochainement sous le titre de *la Cape et l'Épée*.

Sa mère avait voulu que Coulon fût son maître...
Sa mère avait pour nom madame Alexina.
Elle était de Livourne et devait s'y connaître;
De bonne heure elle eut soin de former Zerlina.

Et ce fut un bijou d'amour! — Petite fille,
Les officiers du port la regardaient valser;
Pour un mince ruban tombé de sa résille
Un comte autrichien un jour se fit blesser.

Ce qui fit grand scandale. — Alors, sa digne mère
Jugea qu'il était temps de lui montrer Paris.
Zerline, Italienne, alla Cité-Bergère;
C'est presque toujours là que logent les houris.

II.

Paris, sphinx affamé, la reçut. — O Zerline!
Rien qu'à te voir alors le vieux Faust eût péché!
Soulevez ce rideau de blanche mousseline,
Lecteur. — Nous la trouvons tous deux à sa psyché!

Voilà son col d'ivoire et sa peau diaphane,
Ses longs cheveux de soie et son bras si vanté;
Voilà ses yeux surtout, ses yeux de courtisane,
Où la mélancolie est une volupté.

Vous aviez pressenti que Zerline était brune,
Elle est brune en effet; souple comme l'osier,
Causeuse, et par instans plus pâle que la lune,
Dont la molle couleur blanchit jusqu'au rosier.

Elle est belle. — et déjà toute Parisienne,
Faisant fi des amours, stylets italiens;
Consommant par soirée un flacon de verveine,
Ayant un journaliste, un duc, et quatre chiens!

Zerline ruinait par an dix insulaires...
C'était un parti pris. La belle n'épargnait
Que les gardes-du-corps et les surnuméraires.
L'amant du jour avait l'argent qu'elle gagnait.

. . . .
. . . .

III.

Mais ce qu'on ajoutait, ce qu'on disait tout bas,
Ce qu'on lui reprochait, bon Dieu! vous le dirai je!
A vous, son soupirant? — Ne m'interrogez pas,
Ou bien tout votre amour va fondre comme neige.

Le balcon (par ce mot j'entends les abonnés),
Sur ses amans d'un jour bâtissait mainte histoire,
Qu'à périr dans l'an même ils étaient condamnés,
Et que la tour de Nesle enfin était moins noire.

Au moins, soupiraient-ils, Buridan réchappa.
Buridan, l'écolier que seul rendit la Seine.
Mais ici, comptez donc! Voyez. La mort frappa
Hier le jeune Williams, qui n'a pas la trentaine.

Lord Williams! de Zerline amant depuis un mois!
Et le petit Wildair? Et le vieux duc lui-même,
Pauvre duc en son lit ramassé les pieds froids,
Un mardi-gras, messieurs, la veille du carême!

Et Tristram, à Greenwich, l'autre jour dépêché!
Il est vrai que Tristram avait bien quelques dettes...
N'importe, c'est un sort. Quand on l'a repêché,
De Zerline à ses bras il avait les manchettes!

Et l'on m'a dit, messieurs, que c'est depuis ce temps
Que la Zerline est triste, et met un peu moins d'ambre;

On veut que tout le jour elle soit en sa chambre
Avec un chapelet romain pour passe-temps.

— Certes, c'est grand malheur, car cette fille est belle ;
Elle amène, monsieur, tout Londre à l'opéra !
— Moi ! j'en veux essayer, je me risque pour elle !
— Avant, lisez, monsieur, l'histoire de Sara.

IV.

Arthur est ce qu'on nomme un poète à la mode ;
Romanesque jeune homme, et qui ne croit à rien,
Abîmé de champagne, et mauvais rimeur d'ode,
Mais qui ne chante pas trop mal l'italien.

Il est rose et bien fait. — On le met en musique ;
Il enlève beaucoup de femmes dans ses vers ;
Il fume, boxe, boit sur la place publique,
Et se fait don Juan. — C'est un de ses travers.

En dépit de cela, c'est un fort bon jeune hemme,
Messieurs ; — oui, ne voyez qu'un masque dans Arthur ;
C'est un enfant naïf, enchanté qu'on le nomme
Roué, — mais de son cœur le miroir est très pur.

Nous avons à Paris beaucoup de ses semblables,
Dérangés par système, honnêtes jeunes gens,
Qui veulent à tout prix boire et casser les tables,
Et rentrent en fumant le soir chez leurs parens,

Frisant du bout du doigt leur moustache innocente,
Faisant sur le parquet sonner leurs éperons,
Et chantant, tout auprès l'alcôve de leur tante,
Un grand air de Monpou plein d'éclatans flonflons.

Adorables roués qui sortent des écoles !
Ah ! qui nous aurait dit en troisième autrefois

Qu'ils rimeraient un jour *gondoles, barcaroles*,
Et feraient à Paris deux passions par mois !

Car, il faut bien le dire, — une femme a la fièvre
D'abord qu'on lui présente un jeune et frêle auteur,
Avec un frac de Blin, et sans encre à la lèvre,
Le front triste, et penché comme une pâle fleur !

Elle l'aime, l'écoute, elle boit son sourire !
D'avance il a son cœur, s'il danse le galop ;
On le bourre de thé, puis on le force à lire
Douze à quinze cents vers. — Jamais il ne lit trop !

C'est Byron, —Ariel, —Napoléon ! — Qu'importe !
C'est un aérolite en ce monde tombé !
Il est maître d'entrer par la petite porte.
On l'a comme un griffon ou bien comme un abbé.

V.

Oui ; — mais des jours d'Arthur Zerline est économe...
Et frémit de les voir de la sorte exposés ;
Elle veut de la mort préserver ce jeune homme,
Car elle connaît trop le fiel de ses baisers !

Voilà, de par les saints ! une lutte cruelle,
Un martyre inouï que devoir et sentir
Dans son ame couver et germer l'étincelle,
Pour contempler ce feu que l'on doit amortir !

« — Qu'ai-je fait ? Pour quel tort, pâle et sombre Ophélie,
Vais-je semant partout ma couronne flétrie ?
Pour quel crime mon lit n'est-il qu'un froid cercueil ?
Je ne veux plus d'amans dont je porte le deuil !

Plus d'amans ! — Vous savez que Zerline est danseuse...
N'importe, elle en a fait elle-même serment,

La voilà retirée et presque vertueuse,
Elle seule a la clé de son appartement.

C'est un petit réduit près le Strand. — Jalousie
Verte et fraîche, un grand store abaissé tout le jour ;
Vous diriez que l'on entre en quelque bain d'Asie
Dès le seuil odorant de ce divin séjour !

Elle est là... Madeleine au désert enfermée,
Ses cheveux, longs et noirs, inondent le sofa ;
Elle sommeille encor d'elle-même embaumée,
Belle à toucher le cœur d'un topchi de Jaffa !

Morgane, douce fée, oh! redis-nous son rêve !
Peut-être elle revoit sa Livourne en dormant,
Naples, dont le phosphore allume au soir la grève,
Ou Venise, en ses eaux, baisant le firmament !

Ou plutôt ne sont-ils pas là, dansant la ronde,
Ses morts d'hier, démons de son sommeil jaloux;
Tous ceux-là que le temps devant sa porte immonde
A ramassés sortant du premier rendez-vous ?

Ombres d'un soir, d'une heure, effroi de sa pensée !
Fantômes qu'elle a vus dans la nuit en sursaut,
Tels qu'en suivait Lenore en sa marche insensée,
Quand le coursier fatal l'emportait au galop ?

Farouches visions, qui, dès qu'elle sommeille,
Font craquer sous leurs pieds son lit abandonné !
Funestes cavaliers, dont l'appel la réveille,
Inexorables morts qui n'ont point pardonné !

VI.

Arthur dessèche et meurt. — Dans la ville de Sterne,
Rien qu'en voyant le peuple, il a le mal de mer;

Il n'aime ni le parc, gai comme une citerne,
Ni le tir au pigeon, ni le *soda water*.

Liston (1) ne le fait plus sourciller. — Il rumine
Sur les trottoirs du Strand, droit comme un échiquier,
Contre le peuple anglais, les nègres, la vermine,
Et les mille *cokneys* du peuple boutiquier,

Contre tous les bas-bleus, contre les pâtissières,
Les parieurs d'Epsom, le gin, le parlement,
La Quaterly, le roi, la pluie et les libraires
Dont il ne touche plus, hélas! un sou d'argent!

Et chaque gentleman lui dit : « L'heureux poète!
« L'heureux homme! Voyons, dites-nous, Roméo,
« Comment n'êtes-vous pas mort avec Juliette?
« Vous avez le teint frais pour sortir du tombeau! »

D'autres : « Ce n'est pas vous, cher Arthur! c'est votre âme!
« Vous voilà revenu du Styx assurément!
« Vivre cinq mois comptés avec pareille femme!
« Voulez-vous les détails de votre enterrement?

« Ils sont dans le *Morning-Chronicle*... Énorme page!
« On dit que vous avez pris vous même un rasoir,
« Et que vous êtes mort avec un beau courage,
« En disant à Zerline : *angel*, *love*, bonsoir! »

— Oh! par trois fois damnés les fâcheux d'Angleterre!
S'écria le poète, ils me disent heureux!
O peuple de haras, vieille et stupide terre,
Où c'est au poids de l'or qu'on pèse l'amoureux.

Crânes épais sur qui l'égoïsme ruissèle,
Froids buveurs, ruminans dans vos stalles de bois,
Vieux Shylocks qui n'avez d'instinct et de prunelle
Que pour l'argent chrétien qui glisse sous vos doigts;

(1) L'acteur.

Je vous maudis ! — Byron, d'un revers de son aile,
Byron l'Italien un jour vous souffleta ;
Vous ne compreniez point, quakers, l'ange rebelle,
Ni le doute hautain que sa bouche chanta ;

Vous ne pouviez savoir pourquoi, loin de vos villes,
Il s'en allait courant, plein de son rire amer,
C'est qu'il vous savait tous des cœurs durs et serviles,
Prosaïques patrons de vos chemins de fer,

C'est qu'au vieux Parlement, seul et levant le siége,
Magnifiques pédans, il vous avait jugés !
Et que vos chanceliers, orateurs de collége,
Lui semblaient de vieux morts sur leurs ballots rangés !

C'est qu'à l'aigle il fallait un air large et sonore
Où sa plume battit le nuage en son vol,
Le rivage de Grèce, où le noir sycomore
Qui, des monts d'Italie, élève encor le sol ;

C'est qu'il voulait mourir loin de votre fumée
Et trempé des parfums de l'Italie en fleurs,
C'est que son long exil fut cette terre aimée
Et que pendant sept ans tout Londres but ses pleurs !

Eh bien ! je veux mourir comme lui. L'épouvante
Vous prend, rien qu'à me voir courtiser Zerlina,
C'est à ce dernier clou que j'attache ma tente ;
Passans, battez des mains, je monte sur l'Etna !

Je suis las de porter ce fardeau sur l'épaule,
La poésie au front, la boue à mes souliers.
Si je me pends, du moins j'aurai choisi mon saule,
Zerline, ange fatal, je m'endors à tes pieds !

Roger de Beauvoir.

ARCHÉOLOGIE.

LES OBÉLISQUES.

La vogue parisienne procède, dans ses faveurs mobiles, avec un tel système d'exclusion et d'inconstance, qu'il faut, pour marcher à son pas, la devancer et non la suivre, la pressentir plutôt que l'attendre. Quand on parle en même temps qu'elle, c'est déjà trop tard, elle est ailleurs, elle a porté plus loin ses fanfares. Vous en êtes à la statue de Napoléon, qu'elle l'a depuis bien long-temps quittée pour la Madelaine, sauf à délaisser la Madelaine pour l'arc-de-triomphe et l'arc-de-triomphe pour l'obélisque.

Aujourd'hui, remarquez que nous ne disons pas demain, aujourd'hui l'on peut se croire encore sous le règne de l'obélisque. Dans une semaine, quand la statique aura prononcé son dernier mot au sujet du bloc de pierre, ce sera le tour de la philosophie et l'archéologie. Feu Champollion prendra le porte-voix désormais oisif aux mains de M. Lebas ; les calicornes et les cabestans s'inclineront devant l'Ammon-Ra, et l'aréoris puissant dans les panégyries ; au lieu de poulies nous aurons la croix à anse, et la coiffure du pschent au lieu du palan de garde : toute chose à point et en son lieu.

Dans la prévision de ce nouvel aspect d'une vogue ambula-

toire, il nous a paru utile de rassembler ici, en sommaire, les diverses hypothèses, nées de l'aspect des obélisques, et connues du monde scientifique avant que Champollion eût formulé la sienne. Quoique toutes ces hypothèses, toutes sans exception, les plus vieilles, nous soient également suspectes, et que plusieurs nous semblent puériles, nous éprouverions néanmoins quelque peine à voir immoler des travaux antérieurs, estimables et ingénieux, à un travail moderne que l'engouement a trop vite couronné. Qu'on pose, si la vogue le veut ainsi, au sommet du pyramidion le buste du philologue contemporain, mais qu'on n'écrase pas sous le socle de l'obélisque Zoëga, Kircher, Jablonski, Paw et Visconti, savans illustres et profonds à qui il n'a manqué que d'avoir la conscience de leurs forces et le sentiment de la faiblesse des autres. La science ne sera plus qu'un charlatanisme, le jour où sa couronne tombera entre les mains du plus hardi.

USAGE DES OBÉLISQUES. — KIRCHER, PAW, GOGUET, BRUCE, JACQUES STUART, VALERIANI, BELLONI, TOMARINI, JABLONSKI, ZOEGA, MERCATI, VISCONTI.

De tous les archéologues, aucun n'a, plus que le jésuite Kircher, patiemment poursuivi cette idée, que les obélisques avaient à la fois une signification religieuse et astronomique. C'était, suivant lui, autant de gnomons placés à l'entrée des temples, et destinés à marquer les heures par la projection de l'ombre. « Les arbres, disait-il, les montagnes, les édifices, gnomons » naturels et indicateurs, ont dû donner aux Égyptiens la pen- « sée d'arriver à des résultats analogues et plus précis par l'é- « rection de stèles horaires. »

Cette hypothèse du père Kircher, que l'observation moderne semble avoir ruinée ou à peu près, n'en a pas moins, à diverses époques, frappé des esprits exacts et judicieux. Bandini, dans son ouvrage sur les obélisques, et le comte Joseph de la Tour dans ses *Disquisitiones Plinianæ*, racontent qu'au temps d'Auguste, un mathématicien, nommé Manlius, utilisa l'obélisque du Champ-de-Mars et le convertit en gnomon qui fonctionnait pour l'usage des Romains. D'où l'on arrive à cette

déduction que si les obélisques n'ont pas eu cet emploi chez les Égyptiens, ils auraient pu l'avoir. Appion, d'après Joseph, confirme ce fait pour son application à la Grèce, et Goguet en conclut que les Pharaons, si conséquens dans leurs actes, si intelligens dans leurs vues, n'ont pu méconnaître la possibilité de donner à ces monumens splendides, une destination double, la première d'utilité, la seconde d'embellissement.

Jacques Stuart est plus explicite encore dane une lettre qu'il adresse à Charles Wenvorth, comte de Melton. Sa démonstration, quoiqu'inexacte en beaucoup de points, est fort curieuse comme calcul et comme recherches. Avec les auteurs que nous avons cités, il se demande comment les Égyptiens, peuple essentiellement utilitaire, pour nous servir d'une expression moderne, auraient ainsi élevé, dans une pensée tout-à-fait stérile, des monumens énormes et coûteux. « Les obélisques, dit-il, étaient les grands régulateurs des périodes solaires. « En effet, l'année égyptiaque avait, c'est toujours Stuart qui parle, si peu de précision mathématique, que le premier jour du mois de Thoth, incessamment errant, devait tomber quelquefois en été, quelquefois en hiver. Un jour seulement dans 1460 années, la révolution solaire se trouvait d'accord avec la révolution annuelle. De là résultait le besoin d'avoir, surtout à l'époque des deux solstices, une mesure fixe qui rétablît la concordance entre les mouvemens de l'astre et le calendrier égyptien. La figure de l'obélisque devait, selon Stuart, répondre à ce service et à ce besoin. Dans ce cas l'obélisque n'aurait point eu d'ombre à midi pendant le solstice d'été : dans l'intervalle qui sépare ce solstice des deux équinoxes, il aurait été rectiligne, tandis que dans tout autre temps, c'est-à-dire entre les deux équinoxes et le solstice d'hiver, l'ombre se serait caractérisée par une terminaison aiguë. Afin d'arriver à cette démonstration laborieuse, Stuart suppose deux natures d'ombre, celle de l'obélisque et celle de son pyramidion ; puis il les combine entre elles de manière à en faire ressortir les facultés gnomoniques et régulatrices du monument.

Évidemment tout ceci ne conclut guère. Que les obélisques aient pu servir occasionnellement de gnomon, comme le fait tout corps opaque par la projection de son ombre, c'est ce qu'il est impossible de nier ; mais qu'ils aient été conçus dans

ce but et spécialement affectés à ce service, c'est plus que douteux. De simples cadrans solaires auraient eu des proportions moins colossales, et sans doute les Égyptiens, dont on a exalté les connaissances astronomiques, n'ignoraient pas le procédé bien simple à l'aide duquel on mesure les heures. Les Grecs, leurs copistes, étaient fort habiles en ce genre. Cinq cents ans avant notre ère, on trouve en Grèce, quoi qu'ait pu dire Saumaise, de véritables cadrans solaires, à l'usage du public. Anaximandre en établit un à Milet en Ionie, Anaximène à Sparte, Phérécide à Scyros. On les élevait sur un cippe et on les plaçait au milieu d'un carrefour. Du moins les retrouve-t-on, ainsi figurés, à Rome, sur des bas-reliefs et des mosaïques.

Il faut donc croire que Paw était, plutôt que Kircher, sur la voie des faits quand il a combattu, dans ses *Recherches philosophiques sur les Égyptiens,* son système à propos des obélisques. Il suffit, suivant lui, d'examiner avec quelque attention leur position et leur forme pour comprendre que de tels monuments n'ont jamais pu servir de gnomons. Les Égyptiens élevaient toujours les obélisques deux par deux, l'un opposé à l'autre, non pas sur de vastes places où l'ombre aurait pu se projeter au loin, mais à la porte des temples et presqu'à leur abri. Quand les temples avaient plusieurs entrées, on multipliait les obélisques, de telle sorte qu'on en a vu jusqu'à six dans la même enceinte. A Philæ, à Louqsor, devant le Memnonium, ces monolithes étaient placés si près l'un de l'autre, qu'à une heure donnée, leurs ombres devaient se confondre. Ensuite le pyramidion de ces aiguilles n'avait rien, par lui-même, qui pût déterminer sur le sol une ligne nette et tranchée comme celle qu'exigerait une mesure précise des heures. Quand on appliqua à Rome, sous Constance et sous Auguste, les obélisques à cette destination, il fallut les surmonter d'un globe, appendice inconnu des Égyptiens, ainsi que le prouvent la mosaïque de Palestrine et les tableaux exhumés des ruines d'Herculanum. Enfin, comme dernière objection, on peut ajouter que nulle part autour des obélisques on n'a trouvé sur le sol des lignes ou des jalons qui pussent faire croire à l'intention d'utiliser la projection de l'ombre. Bruce seul, dans son voyage de la Haute-Égypte, raconte qu'il découvrit, à la base de plu-

sieurs obélisques, des pierres posées vers le nord, de manière à produire l'ombre méridienne, ce qui semblait les affecter évidemment à un service gnomonique; mais ce dire isolé ne prouve rien : les pierres méridiennes de Bruce pourraient être de la même famille que ses cataractes du Nil, qui frappaient de surdité toutes les populations environnantes.

Du reste, les systèmes de Kircher et de Stuart sont moins peut-être le résultat d'une conviction spontanée ou acquise, que l'effet d'une tendance commune aux savans des trois derniers siècles, portés, sur le dire des auteurs anciens, à s'exagérer les connaissances astronomiques de l'ancienne Égypte. On voulait voir de l'astronomie partout, et partout on en voyait. Le puits de Syène, dans lequel le soleil se mirait, dit-on, une fois l'an, à l'époque solsticiale; les pyramides, qu'on a considérées tour à tour comme le produit d'un calcul ou astronomique ou géométrique; tout enfin semblait, aux yeux des érudits, devoir se rapporter à une sorte de science monomane, caractérisée par les mille emblèmes du soleil sculptés sur les parois des temples, et par la foule des Zodiaques qui se dessinaient en or et azur sur ses mystérieux plafonds.

D'autres savans se sont pourtant éloignés de l'hypothèse commune. Pierre Valériani, dans ses commentaires dédiés à Côme, duc de Florence, a soutenu que les obélisques étaient pour les Égyptiens ce qu'était pour les Romains la colonne, un simple ornement d'architecture; Belloni, Bergier et Tommasini, en font des monuments funéraires, des espèces de cippes différant entre eux de grandeur et de dimensions comme les pyramides, et se proportionnant à l'importance et à la richesse du mort. Mercati veut que les obélisques aient été dédiés au soleil, et placés ensuite, comme stèles votives, auprès des sépulcres de roi. A l'appui de ce dire, il cite le mausolée d'Auguste à Rome, que flanquaient des obélisques en guise d'ornement, il invoque en outre un anaglyphe d'obélisque, sculpté sur la colonne Antonine, toutes preuves qui, applicables aux stèles secondaires, ne semblent avoir aucun rapport possible avec les grands monolithes. Jablonski suit une autre route. Dans son *Panthéon Egyptiorum*, il émet cette opinion que les obélisques, dans l'origine, étaient placés dans les temples pour y servir d'idoles et de simulacres; et que plus tard seulement,

après plusieurs générations de rois, on a cherché à en faire des édifices votifs, portant gravées sur leurs parois, les uns les victoires des Pharaons, les autres les doctrines mystérieuses du sacerdoce égyptien. Il dit en outre que l'obélisque était le symbole monumental des rayons solaires, et il s'appuie à cet égard de l'autorité de Pline, lequel a écrit que le premier obélisque élevé en Égypte, le fut par Mithras, roi de la ville du soleil. Ammien Marcellin venant à l'appui de Pline, Jablonski a dû admettre et soutenir que les obélisques étaient consacrés au soleil; ce qui peut être vrai pour Héliopolis et son ressort, sans l'être pour les autres nomes qui, ayant d'autres dieux principaux, leur donnaient la préférence dans la dédicace de leurs obélisques. Du reste, ce qui est beaucoup plus hasardé dans l'hypothèse de Jablonski, c'est la pensée que les obélisques aient été adorés comme idoles. Rien, ni dans les textes anciens, ni dans l'aspect des lieux, ne justifierait cette destination. Autour de ces monolithes, on n'a rien remarqué qui pût faire supposer un culte et un service d'offrandes. C'est donc là une fable à peu près gratuite.

Mais de tous les archéologues qui se sont occupés de la question, il en est peu qui l'aient autant approfondie que Zoëga et Visconti. L'un et l'autre, en remontant au berceau des obélisques, les retrouvent, informes et indécis, dans ces *stèles*, que les Grecs ont empruntées aux Égyptiens, pierres votives que l'on a improprement nommées colonnes hermétiques. L'obélisque, d'après ces deux savans, aurait été la dernière et la plus magnifique expression de ces stèles dont tout le sol de l'Égypte était semé. Comme les obélisques, les stèles portaient sur leurs faces lisses des bandes de hiéroglyphes disposés avec art; comme eux, ils s'élevaient à la porte des temples, et quelquefois des palais. Ces stèles variaient beaucoup dans leurs proportions et dans leurs formes. On appelait de ce nom tout morceau de pierre, de marbre, de bronze ou de bois, posé debout; et ainsi, dans la rigueur de l'acception grecque, la colonne, le pilastre, le cippe, étaient des stèles aussi bien que l'obélisque. Toutefois, dans son application restreinte, une stèle était plutôt un quadrilatère, dont les faces principales s'amoindrissaient en allant vers le haut, tandis qu'au sommet figurait une espèce de petit fronton triangulaire. Ces monumens avaient divers usages :

tantôt ils servaient de limites au territoire d'un peuple ou à la propriété d'un grand ; et, dans ce cas, leurs inscriptions avaient pour but de prévenir tout litige. Tantôt ils portaient gravés sur leurs faces les plus apparentes les lois, les décrets des magistrats, les actes de corporations, les inventaires des objets précieux consignés dans les temples. Les modèles de ces pierres votives existent en grand nombre dans nos recueils d'archéologie. On peut en voir dans la collection gravée des marbres d'Oxford, dans le Musée véronais de Maffei, dans les monumens du Péloponèse, gravés par le père Paccandi, enfin dans le recueil de Chandler, dont les originaux existent au musée de Londres. C'est sur des stèles de cette nature que, suivant la version des glossateurs anciens, on avait gravé ce code de sciences morales, religieuses et philosophiques, que Pythagore et Platon donnèrent à la Grèce après l'avoir emprunté à l'Égypte. Dans le nombre, les stèles d'Hermès étaient les plus célèbres, parce qu'elles comprenaient à la fois la philosophie, la théologie, l'astrologie et l'astronomie. Celles-là, au lieu de les ériger au dehors, visibles pour tout le monde, nationaux et étrangers, on avait soin de les placer dans des lieux secrets, dans des cavernes, dans des hypogées mystérieux. Clément d'Alexandrie assure que Démocrite avait puisé ses principaux aphorismes sur une stèle babylonienne. Ammien Marcellin est encore plus explicite là-dessus. « On trouve, dit-il, dans des grottes, des stèles appelées aussi *styringes*, particulièrement dans le voisinage de Thèbes. Les styringes sont des corridors souterrains, sur les parois desquels les anciens avaient sculpté des oiseaux et des animaux. C'est ce qu'ils nommaient des lettres hiéroglyphiques. Ils les employaient pour conserver la mémoire des anciennes doctrines et des cérémonies religieuses. »

Ainsi l'obélisque, comme ampliatif de la stèle, aurait eu, suivant Zoëga et Visconti, la même consécration et porté les mêmes attributs: une stèle bifrontale que l'on voit à Rome dans le jardin de Barberini, est invoquée par eux à l'appui de cette opinion. Cette stèle, ornée de divers anaglyphes, est consacrée au dieu Ammon. Les obélisques de la Minerve, de Maffei, de Médicis, ainsi que ceux des musées Borgia et Albani, contiennent des louanges aux dieux et appartiennent aux siècles d'Osiris. Dans l'obélisque Barberini, l'effigie de Thoth ou Her-

mès figure à la partie supérieure du monument, trait commun et caractéristique de plusieurs stèles et obélisques.

INSCRIPTIONS DES OBÉLISQUES.

Ici, encore, nous sommes dans le champ des hypothèses, celles-ci plus timides, celles-là plus hardies. Les philologues qui nous ont précédés s'étaient bornés à étudier le sens des sculptures hiéroglyphiques, et à l'expliquer ensuite, tant bien que mal, d'après l'aspect des signes. Nos modernes ont dédaigné cette marche de tâtonnement: ils ont lu l'égyptien à livre ouvert; ils ont trouvé une langue dont la clé manquait et manque encore, quoi qu'on ait pu dire.

Sur les plus anciens de ces monumens, et dans les inscriptions qu'ils portent, Mercati découvre une série de prédictions empruntées à l'astrologie; mais ces prédictions, quand viennent les âges subséquens, font place aux actions des rois et aux attributs de leur puissance. Partant de cette donnée, Mercati, un peu trop préoccupé de théologie grecque, distingue, sur les divers monolithes, la nature des inscriptions. Il voit, dans les unes, dédiées à Vulcain, tout ce qui est du ressort du feu et de l'air; dans les autres, dédiées au soleil, tout ce qui concerne les affaires de l'empire; enfin, sur les faces polies des sphynx, ce qui se rapportait au Nil et aux débordements. Plus tard, pourtant, ces distinctions cessèrent, et les obélisques devinrent seulement de grandes stèles commémoratives élevées en l'honneur des rois. Quand les rois n'avaient rien fait de remarquable, les obélisques demeuraient sans sculptures.

L'opinion de Kircher est que l'on gravait sur ces monumens les notions scientifiques les plus abstraites, celles que la mémoire humaine eût difficilement retenues, et que la tradition seule eût sans doute laissé perdre. Ainsi on y lisait toute la théurgie des Égyptiens, leurs dogmes sur la divinité et sur ses attributs. Warburton, à son tour, a imaginé que les parois des obélisques étaient autant de pages d'histoire; Bruce, autant de formules astronomiques; Bianchini, autant de tableaux chronologiques. Bandini, plus explicite, quoique fort réservé, déclare que l'interprétation des hiéroglyphes est une chose fort

incertaine, mais qu'avec les auteurs anciens, il faut y démêler l'éloge dédicatoire aux souverains qui les ont érigés, éloge tellement mêlé à un hommage rendu aux divinités du nome, qu'on peut regarder les obélisques comme des monuments élevés à la fois aux dieux et aux rois. Zoëga et Visconti sont moins affirmatifs. Ils admettent que les objets gravés sur les obélisques sont de différente nature, mais qu'on ne peut rien affirmer sur leur signification. En observant les figures dans les grands obélisques, on voit qu'elles se ressemblent sous le rapport de la disposition et des groupes principaux, ce qui doit faire supposer une sorte de formule générale pour ces dédicaces. Dans la partie inférieure, on observe assez généralement un homme à genoux, qui présente des offrandes à une autre image figurée debout ou assise. C'est, d'après Zoëga, le roi qui prie la divinité, et il ajoute que les figures gravées sur le pyramidion semblent avoir un tout autre caractère que celles du quadrilatère.

Les savans de l'expédition d'Égypte se sont montrés sobres d'hypothèses à propos des obélisques. Denon les dessine sans chercher à les expliquer; Jollois et Devilliers les mesurent à Thèbes sans essayer d'approfondir l'énigme philologique gravée sur leurs parois; Saint-Genis, qui a vu seulement ceux d'Alexandrie dont il commente les sculptures dans un sens symbolique et religieux, après avoir posé par quelle suite de raisonnemens il a été amené à ce point de vue, ajoute : « Je suppose que, sur les deux obélisques, on ait voulu traiter un sujet religieux et astronomique : le culte du soleil, par exemple, ou un hommage à Osiris, etc. Les deux monolithes forment ensemble le *livre*. Chacun d'eux, pris séparément, en est un grand *chapitre*, divisé en quatre parties principales qui correspondent au nombre des faces. Chacune de ses parties est subdivisée en trois colonnes, dont les deux extrêmes ont entre elles un rapport de symétrie plus particulier que celui qu'elles ont avec la bande intermédiaire. Enfin, ces bandes se partagent en cadres ou groupes semblables à des *paragraphes* de cette quatrième subdivision de l'ouvrage : les groupes se subdivisent eux-mêmes ensuite en autant d'idées qu'il y a d'emblèmes, ou en autant de membres de *phrase* qu'il y a d'emblèmes collectifs, et en autant de signes, d'idées ou de mots qu'il y a de carac-

tères hiéroglyphiques. Les auteurs de cette espèce de livre ont établi une telle harmonie dans la distribution des matières comprises dans les divers chapitres, qu'il en résulte une grande symétrie, et une harmonie complète dans le dessin. »

C'est à la suite de ces travaux, peu arrêtés comme on le voit, et aussi sur les traces de Raige et du docteur Young, qui avaient voulu extraire de la *Pierre de Rosette* les premiers élémens d'un alphabet égyptien, qu'est venu feu Champollion, la providence de la langue hiéroglyphique. Loin de nous la pensée de vouloir contester la part de gloire qui s'attache à des recherches ingrates et à des investigations laborieuses. Nous ne discutons point ici le mérite du philologue, nous exprimons seulement un doute sur la valeur des résultats qu'il a obtenus. Champollion nous semble avoir d'abord jeté dans un creuset toutes les opinions antérieures; puis, après en avoir dégagé, avec une habileté parfaite, ce qu'elles renfermaient de puérilités ou de contradictions, il a, ce nous semble encore, composé d'avance et ingénieusement, avec leur résidu, un système complet dont il ne restait plus ensuite qu'à trouver la formule. Ainsi, nous le voyons avec Mercati, admettre dans l'obélisque une consécration divine; avec Bandini un mélange de dédicace aux rois et aux dieux; se rencontrer avec Zoëga pour l'explication des bandes supérieures, avec Saint-Genis pour l'harmonie générale des faces du quadrilatère. Zoëga avait observé avant lui que les côtés du même obélisque se correspondent, et avant lui aussi remarqué ces signes fixes et souvent répétés qu'il appelait *notes,* tandis que Champollion les a nommés *cartouches*, d'après l'ouvrage de la commission d'Égypte.

Ce qui appartient en propre à M. Champollion, c'est la déduction phonétique tirée de ces signes. Étant donné le plan formel de lire sur les obélisques une consécration votive et commémorative aux dieux et aux rois, trouver dans la combinaison des sculptures une explication rationnelle, et d'ailleurs à peu près à l'abri du contrôle, tel était le problème. Champollion, il faut le dire, l'a merveilleusement résolu. De toutes les hypothèses, la sienne est incomparablement la plus belle; c'est une création de génie, même quand on lui contesterait la certitude d'une découverte.

Quoi qu'il en soit, Champollion a le premier lu hardiment

sur les obélisques, et dit, par exemple, à propos de notre monolithe parisien : « Il appartient à deux Pharaons d'Égypte.
» L'un, Ramsès II, le tira, vers l'an 1570 avant l'ère chrétienne,
» des carrières de Syène, après qu'il eut châtié les impurs en
» Asie et En Afrique, comme le disent les inscriptions. Ram-
» sès III, le Sésostris égyptien, qui succéda à son frère vers
» 1565, continua ce travail, après qu'il eut terminé son magni-
» fique pylône de Louqsor. Tout l'espace que Ramsès II n'avait
» pas rempli de sculptures à sa louange, Ramsès III l'affecta
» à la commémoration de ses gloires... »

Sur cet obélisque, il faut distinguer, suivant Champollion, le bas-relief des offrandes, qui occupe toute la largeur de chaque face au-dessous du pyramidion; puis, en tête de trois colonnes d'hiéroglyphes, qui forment comme la pagination de ce livre de granit (c'est aussi l'expression de Saint-Genis), un encadrement surmonté de la figure de l'épervier symbolique, coiffé du pschent entier, et terminé en franges à sa partie inférieure. Au-dessous se déroule l'inscription proprement dite, dans l'ordre qu'indique la tête des oiseaux et des quadrupèdes sculptés. Çà et là, et disposés avec une certaine symétrie, se retrouvent quarante-huit *cartouches*, caractérisés par un encadrement qui entoure des signes hiéroglyphiques. Ces cartouches sont tantôt des noms de rois ou de reines, tantôt des noms de divinités. Le plus souvent on les trouve accouplés l'un à l'autre, et alors ils comprennent à la fois le nom et le prénom. Le prénom, qui emporte une idée religieuse connue, *soleil bienfaisant*, ou *soleil gardien de la vérité,* est composé de signes purement idéographiques, tandis que le nom propre comporte des signes phonétiques.

L'obélisque parisien, en admettant cette clé hiéroglyphique, présenterait deux cartouches bien distincts, l'un de Ramsès II, l'autre de Ramsès III ou Sésotris, le premier occupant les colonnes médiales de trois faces de l'obélisque, le second les colonnes latérales de ces mêmes faces et la quatrième face tout entière ; de sorte qu'en combinant le tout, il faudrait voir :

Sur la face nord. En tête et sous le pyramidion, le dieu de Thèbes, Ammon-Ra, assis sur son trône coiffé de deux plumes, et tenant d'une main son sceptre, de l'autre une croix à anse. Devant lui, Ramsès II à genoux lui offre deux flacons de vin

comme l'indique l'inscription : « *Don de vin à Ammon-Ra.* » A la suite de ce bas-relief et dans la colonne médiale figure comme bannière l'*Aéroris puissant aimé de Saté* (déesse de « la vérité), » et plus loin « *le seigneur de la région supé-* « *rieure, le seigneur de la région inférieure, régulateur* « *seigneur de l'Égypte, qui a châtié les contrées, Horus* « *resplendissant*, etc. »

Sur la face sud, le même bas-relief où Ramsès II fait encore à Ammon-Ra un don de vin, puis une inscription où l'on rappelle que ce prince a décoré un sanctuaire en l'honneur d'une divinité.

Sur la face est, la répétition des mêmes offrandes et des mêmes éloges.

Voilà ce qui, dans l'obélisque, se rapporte à Ramsès II. Ramsès III, ou Sésostris, a aussi sa part, comme l'on sait, des sculptures du monument. La face ouest lui appartient en entier, et il s'y fait voir, dans l'offrande du vin, coiffé du pschent complet et surmonté du globe ailé du soleil. Les autres faces, nord, sud, et est, le reproduisent et le proclament « l'Aéroris « puissant, gardien des vigilans, grand parmi les vainqueurs, « combattant sur sa force, fort dans les grandes panégyries; « l'Aéroris vivant des régions d'en haut et d'en bas, enfant « d'Ammon. »

L'inscription ne tarit pas sur les gloires du grand monarque. Tantôt elle l'assimile au dieu *Mandou*, dont elle le dit le fils; tantôt elle le proclame *l'engendré du roi des dieux pour prendre possession du monde entier*; d'autres fois elle déclare qu'il est, *comme Thmou, un chef né d'Ammon, dont le nom est le plus illustre entre tous; grand par ses victoires, fils préféré du soleil dans sa royale demeure, celui qui réjouit Thèbes, comme le firmament du ciel, par des ouvrages considérables pour toujours.*

Il ne viendra à la pensée de personne de constater que ce ne soit là des périodes bibliques assez ronflantes, et des orientalismes assez pompeux. A détailler les divers élémens de ces inscriptions, on y retrouverait au besoin les divers jalons que nous ont laissés les traditions grecque et romaine, et une fusion fort habile des textes d'Hermopion, d'Horapollon, d'Hérodote, de Pline et de Diodore. Si Champollion a voulu

conclure de son travail que les anciens avaient à peu près deviné les hiéroglyphes, il faut avouer, d'autre part, que personne n'a mieux que lui tiré parti des élémens qu'ils nous ont laissés. Mais on doit, en revanche, se montrer bien moins accommodant sur les résultats, si l'on persiste à les faire dériver d'un système philologique, complet et infaillible ; car il sera possible, un jour, de présenter à l'état de preuve, ce qui existe déjà parmi les philologues à l'état de conviction profonde et motivée.

Nous entendons conclure de ceci que la question de l'écriture hiéroglyphique, si elle doit quelque chose aux idées de Champollion, n'a pas reçu de lui une impulsion aussi grande qu'on se plaît à les supposer dans le public. A la veille d'une inauguration qui tiendra de ce côté les intelligences les plus éclairées de la presse, il est utile peut-être d'indiquer que des noms honorés dans la science ont depuis long-temps fait leurs réserves contre un engouement précoce, et que des travaux lentement mûris justifieront ces défiances, en suivant l'hypothèse de Champollion sur son terrain inconsistant et dans ses hardiesses contradictoires.

L. R.

LES ÉGOUTS.

Par un beau jour d'été parisien, quand la ville a pris ses habits de fête, quand chaque maison a lavé le seuil de sa porte, quand l'eau de la borne voisine a coulé à longs flots dans le ruisseau, quand le pavé de la rue éclate et brille comme le carreau de vitre d'une ménagère hollandaise, il y a là, en effet, un instant de propreté luisante et de calme bien-être, qui vous fait penser malgré vous à la minutieuse et patiente toilette que fait chaque matin tout bon village flamand de la vieille origine. Quand Paris s'est mis ainsi, calme et joyeux, dans ses atours du dimanche, quand il n'y a ni boue ni bruits dans ses rues, alors, en effet, vous trouvez que c'est la plus belle ville du monde; le Parisien, tout fier de sa ville, prend sa femme et sa fille à son bras, et ils s'en vont, les uns et les autres, sans même relever leur robe d'indienne, dans les villages environnans, ou tout au moins au jardin des Tuileries, si l'honnête famille est voisine du Luxembourg, au jardin du Luxembourg, si elle est voisine des Tuileries. Et là, voyant les marronniers en fleurs, les plates-bandes en boutons, le gazon dans son bel habit vert des jours de fête, tous ces enfans qui dansent, toutes ces jeunes filles qui rient doucement, le Parisien se dit à lui-même avec orgueil : — Vive la Charte! la garde nationale et le préfet de police! Ma bonne ville de Paris est, en effet, la ville la mieux peignée, la mieux lavée, la mieux vêtue et la plus chaste de l'univers!

Hélas! s'il savait, l'honnête Parisien! combien ce sont là des apparences trompeuses, combien il y a de fanges au-dessous de ses pieds, de vices au-dessus de sa tête; combien de gaz délétères et de vices encore plus délétères entourent ses poumons et son cœur! S'il savait toute la boue que cache ce pavé luisant, toutes les corruptions que recèlent ces maisons si nettes au dehors; s'il savait tous les fumiers infects qui manquant à leur loi de fumier, étouffent les germes naissans dans les campagnes; s'il savait tout ce qu'il y avait de sang gâté dans le bœuf dont il a déjeûné, d'ordures dans le fruit qu'il a mangé, tout ce qu'il y a de sueur dans le pain qu'il mange, de venin dans la servante qui le sert; s'il savait que la mort et la corruption s'échappent de toutes parts, à chaque instant de la nuit et du jour, de l'amphithéâtre où le chirurgien dissèque les cadavres, de l'hôpital où il les interroge, du cimetière où il les enterre; s'il savait que, pour Paris, tout cheval qui tombe, tout rat qui court, toute rivière qui coule, apporte son infection et sa peste; s'il savait tout ce que recèlent de putride et d'infect les fosses ouvertes la nuit, par ces tristes et pâles victimes qu'on prendrait de loin pour des fossoyeurs; s'il savait que tout l'attend au passage pour abréger sa vie; — le bitume qui fond, le chanvre qui rouit, le tabac qui fume, le bois qui flotte, le tapis qu'on bat au grand air; s'il savait qu'en effet Paris est bâti sur un vaste clòaque, et que la plus chaste maison ne sert qu'à masquer un égout, et que la prostitution parisienne, aussi bien que la boue et les gaz délétères, le presse, le pousse et le menace de toutes parts, comme le pauvre homme s'estimerait malheureux! Il me semble que je le vois d'ici qui pâlit d'effroi, et que je l'entends qui dit à sa femme et à sa fille, au milieu de leur premenade commencée : — *Rentrons!*

Qui le croirait? Il s'est pourtant rencontré à la fin un homme d'un grand talent, d'un rare esprit, d'une vertu éprouvée, chrétien, catholique, apostolique et romain, de père en fils, dans l'ame et dans le cœur; un homme qui était né et qui avait passé sa vie au milieu des mœurs les plus élégantes comme les plus correctes; un savant élevé par sa mère, son maître de latin, qui cependant, poussé par cette force irrésistible qu'on appelle le devoir, à consenti à descendre, lui si délicatement élevé par sa noble famille, dans ces immondes cloaques, dans ces égouts

pestilentiels, et, ce qui était plus terrible pour lui, à descendre dans les plus horribles repaires de la prostitution parisienne! Cet homme descendait en droite ligne de la riante et studieuse retraite de Port-Royal-des-Champs; il s'était habitué de bonne heure à contempler avec admiration les chastes et sévères clartés du grand siècle; il était ce qu'on appelle dans le meilleur monde, un homme du monde; esprit distingué, cœur excellent; eh bien! voilà son dévouement chrétien à l'humanité, qui le force à passer la plus belle part de sa vie dans la boue corrompue, dans le sang vicié, dans le fumier qui n'est même plus du fumier, dans la prostitution à l'état chronique, dans toutes les fanges, dans toutes les misères sociales, *ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue,* comme dit Tertullien. En un mot, cet homme qui a appris à lire dans les *Pensées de Pascal,* ce grand médecin qui était l'ami de Haller, il est mort l'autre jour, jeune encore, asphyxié sans doute par ses terribles études. Et devinez les livres qu'il a laissés? —*Histoire des égouts et des cloaques! — Histoire de la prostitution!* lui, un saint! Parent-Duchatelet!

« J'ai pénétré, dit-il, dans les lieux les plus abjects, j'ai connu ce qu'il y a de plus immoral, j'ai conversé avec ce qu'il y a de plus méprisable, j'ai analysé des actions infâmes; ce que les hommes de mauvaise vie ne voient eux-mêmes qu'en secret, ce qu'ils cachent, je l'ai vu et je viens vous le raconter au grand jour; je l'ai vu et je ne suis pas souillé. »

Suivons-le donc, nous autres, si nous avons du cœur, cet homme de tant de courage, de sang-froid et de vertu, dans tous les cloaques, dans tous les égouts où il a dû descendre. Cet air vicié a été purifié par lui. Suivons-le, le front haut et triste, et, pourvu que nous marchions avec lui, sur ses pas, dans ce chemin difficile qu'il s'est tracé au milieu des vices, des fanges et des immondices de tout genre, nous pourrons dire aussi, comme lui, quand notre tâche sera accomplie: *Nous ne sommes pas souillés!*

D'ailleurs, il s'agit ici d'une étude triste, il est vrai, mais de l'intérêt le plus solennel. Il n'y a ni drame, ni histoire de la vie humaine, ni aucune des révélations du roman moderne, qui vous ait jamais initiés à ces tristes aventures de cet autre monde si fécond en drames de tout genre, qu'on pourrait, à bon droit,

appeler le *Paris souterrain.* Ce qui se passe dans le salon, ce qui se passe dans la mansarde; les aventures de la rue, les mœurs du village; tous les temps, tous les siècles, toutes les époques, on vous les a racontés, arrangés, corrigés, disposés de toutes les façons, sous tous les côtés, dans tous les styles, et dans tous les livres. Du monde connu, vous n'avez plus rien à apprendre, grace aux philosophes et aux poètes, grace à la comédie et au roman, à la fiction et à l'histoire. Tout ce qui est enfermé entre le ciel et la terre et sur la terre, vous devez maintenant le savoir à peu près, un peu mieux que Dieu lui-même. De ce côté il n'y a plus de nouveau monde à découvrir. Mais qui vous a dit jamais ce qui se passe au-dessous de vos pieds, là-bas, dans ces ténèbres sanglantes et profondes qui sillonnent la ville dans tous les sens? Mais qui jamais vous a montré les mœurs de ce peuple pâle et livide, qui sert aux égouts et aux amours de Paris, du fossoyeur qui cure les égouts, de la prostituée qui tend son piége à côté de la borne, le soir? Vous avez eu l'histoire, jusqu'à présent, de toutes les misères parisiennes, mais vous a-t-on jamais fait l'histoire de toutes les infections parisiennes? Et même si le premier romancier venu eût osé vous l'écrire, cette terrible histoire, soudain vous vous seriez récriés en vous bouchant les oreilles! Mais à présent que la route est ouverte par un homme de tant de science et de tant de vertu, Parent-Duchatelet, à présent que le cloaque est purifié, descendons dans le cloaque.

Pour commencer ce triste pélerinage, et afin de bien graduer notre marche, commençons par étudier les égouts de la ville de Paris; les maisons de prostitution viendront plus tard: le vestibule est digne du lieu où il conduit. Dans la vieille Rome, les égouts avaient leurs dieux et leurs déesses. Le dieu Sterquilinus, la déesse Cloacina, Mephitina; les plus grands hommes de l'antiquité n'ont pas dédaigné de se charger de la surveillance des égouts. A Thèbes on cite Epaminondas, à Rome Cicéron, et plus tard le gendre d'Auguste, Agrippa. A Rome, le grand cloaque de Tarquin servit d'abord à dessécher les marais creusés par les inondations du Tibre. Marcus Caton et Valerius continuèrent l'œuvre de Tarquin. Tant que Rome fut la ville éternelle, les consuls et les empereurs ajoutèrent de nouveaux égouts aux anciens; quand arrivèrent les barbares, les aqueducs furent

brisés, les égouts négligés, l'air de cette grande cité romaine se remplit de miasmes putrides. Plus tard, lorsqu'enfin le pape Léon X, au XIIe siècle, vint à l'aide de la ville des Césars, son premier soin fut de réparer les égouts et de reconstruire les aqueducs.

Venons maintenant aux égouts de Paris qui attendent encore leur Cicéron, leur Agrippa, leur Épaminondas. Trois vallées bien distinctes se partagent la ville : la plaine d'Ivry, la plaine de Vaugirard, et entre ces deux plaines, la plus importante de toutes, la plaine qui porte Paris. La première de ces vallées commence à Choisy-le-Roi et se termine à la montagne Sainte-Geneviève ; la seconde s'étend de la montagne Sainte-Geneviève jusqu'à Vaugirard et elle gagne par Vanves, Issy et Meudon, les coteaux de Sèvres et de Saint-Cloud ; la troisième commence entre Charenton et la Rapée, s'étend en se contournant jusqu'au bassin de l'Ourcq et se termine vers les hauteurs de Chaillot et de Passy.

Ces trois vallées sont au même niveau de la Seine ; leur sol est le même, leur apparence est la même, elles ont subi les mêmes transformations. Faire l'histoire des égouts dans une de ces trois vallées, c'est donc faire l'histoire des trois autres.

Les égouts de Paris ne datent guère que de Hugues Aubriot, prévôt des marchands sous Charles V, ou pour mieux dire, Hugues Aubriot imagina le premier de voûter les égouts de la ville. Mais ces égouts, dont la pente était très faible, s'encombraient souvent d'immondices et d'eaux stagnantes. Le voisinage de l'égout Sainte-Catherine devint si incommode à François Ier, qu'il échangea, en 1518, sa terre de Chasseloup contre l'emplacement actuel des Tuileries. Sous Henri IV, François Chiron, prévôt des marchands, construisit à ses frais l'égout du Ponceau, depuis la rue Saint-Denis jusqu'à la rue Saint-Martin. Le grand égout de ceinture fut l'ouvrage immortel du ministre Turgot, le père du ministre de Louis XVI. Le plus vaste et le plus admirable égout de la ville de Paris, l'égout de la rue de Rivoli, a été construit par l'empereur. C'est aussi à l'empereur que Paris doit l'égout de la rue Saint-Denis et du Ponceau, sans compter l'égout de la rue Montmartre, celui de la Salpêtrière, celui de la rue d'Iéna et de la rue de la Vierge. J'avais tort de dire tout-à-

l'heure que les égouts de Paris attendent leur Épaminondas !

Chaque égout de Paris a ses immondices particulières. L'École Militaire, l'Hôtel des Invalides, la Salpétrière, font de l'égout qui les traverse une véritable fosse d'aisance ; l'égout des abattoirs est rempli de matières animales ; l'égout des Gobelins est une teinture noirâtre. Comme aussi chaque égout a une odeur qui lui est propre ; — odeur fade, — ammoniacale, — d'hydrogène sulfuré, — odeur putride, — odeur d'eau de savon ou de vaisselle croupie en été entre les pavés.

L'odeur fade est la plus innocente de toutes ; c'est l'odeur des égouts bien tenus et dans lesquels l'air circule. — *L'odeur ammoniacale*, c'est l'odeur des fosses d'aisance en grands ; — l'*hydrogène sulfuré* a la propriété de noircir l'or et l'argent, et surtout de tuer son homme, comme ferait un coup de sang. C'est l'odeur des égouts qui ont été négligés depuis longtemps. — *L'odeur putride*, qui est rare, se trouve cependant dans toute sa pureté à l'embouchure de l'égout de l'abattoir du Roule ; — *l'odeur forte*, *repoussante* et fétide, domine au Gros-Caillou, dans les rues de l'Oursine, de Croulebarbe, au faubourg Saint-Denis. Il y a encore une septième classe d'odeurs, qu'on peut appeler — *odeurs spéciales*. Ainsi l'égout Amelot, c'est la vacherie et l'urine des animaux ; la rivière de Bièvre exhale une douce odeur de tan qui est le serpolet de ces rivages. L'égout de la Salpétrière réunit à lui seul le plus horrible assemblage de toutes ces douces odeurs.

Mais en fait d'odeurs fades, putrides, repoussantes, variées ; en fait d'ammoniaque et d'hydrogène sulfuré, que dirons-nous du grand égout où se décharge la voirie de Montfaucon, dans laquelle voirie on apporte, bon an mal an, quatre cent quatre-vingt-dix-huit mille sept cent cinquante bouches de vidanges, formant ensemble un million cent quatre-vingt-dix-sept pieds cubes de matières fécales ? Dans cet aimable lieu, le liquide se sépare du solide et s'en va se perdre dans le grand égout de la rue Lancry, non sans couvrir d'un épais nuage les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin.

Or, les égouts, ces tristes réceptacles de tant d'odeurs nauséabondes et mortelles, Paris a trop peu d'eau pour les laver et pour les assainir ; il faut que des hommes descendent, au péril de leur vie, dans ces voûtes étroites, pour balayer le sable et

la boue qui les obstruent. Il faut pourtant bien que vous sachiez comment cela se fait, vous autres heureux de ce monde, qui ne voyez que le ciel et la terre, et qui mourriez d'effroi s'il vous fallait descendre dans les entrailles infectes de la belle ville que vous habitez.

Le malheureux que la faim condamne à ce travail, descend dans l'égout, armé d'une longue planche au bout d'un bâton. Il rencontre d'abord une boue liquide, et tant que la boue est liquide, il la pousse devant lui, avec un grand rateau. Si la boue résiste, on fait une digue au bout de l'égout, l'eau qui monte a bientôt rendu à cette boue compacte toute sa limpidité. Quand la boue est enlevée, reste le sable.

Ce sable qui provient du pavage des rues ou de l'inondation, est enlevé à l'aide de seaux et de poulies. L'asphyxie ou tout au moins l'ophthalmie est au fond de ce sable, qui a gardé traîtreusement toutes les émanations de l'ammoniaque. Et voilà à quel prix vous n'avez pas la peste tous les dix ans!

Cependant on demande ce que deviennent les immondices que charrient incessamment tous les égouts de cette immense ville? Il faut bien vous le dire, ces immondices se rendent, tout infectés et tout chargés de leurs odeurs, dans la Seine, cette fière rivière où s'abreuvent chaque jour huit cent mille individus. Vous frémissez! vos pères ont eu peur bien avant vous. Une ordonnance du prévôt de Paris en 1348, et un édit du roi Jean, de 1356, défendaient aux habitans de Paris de jeter leurs immondices sur la voie publique, en temps de pluie, de peur que l'eau ne les entraînât à la rivière. — Une autre ordonnance du prévôt des marchands défend, sous peine de soixante sous d'amende, de jeter dans la Seine aucune boue ou fumier. — Le réglement du 28 juin 1414 ordonne aux chirurgiens de porter le sang des personnes qu'ils auront saignées, dans la rivière, *au-dessous de la ville*. — Un arrêt du parlement du 21 juin 1586 condamne au fouet un valet du bourreau qui avait jeté des matières fécales dans la rivière.

Nous sommes de plus intrépides buveurs d'eau que les Parisiens des siècles passés; nous jetons dans notre rivière tout ce qu'on y peut jeter, cependant nous nous appelons sans façon des hommes civilisés! et nous nommons nos pères des barbares.

Mais il ne s'agit pas de nous, il s'agit des malheureux qui,

cachés dans les fanges de la ville, travaillent incessamment à l'assainir. A peine descendus dans le cloaque immonde, ils sont saisis à la tête d'une vive douleur. La bouche se dessèche et devient brûlante comme elle serait après huit jours d'une horrible fièvre ; à peine plongés dans cette boue infecte, leur peau devient sanglante, elle se couvre ensuite d'une croûte épaisse, une horrible infiltration, purulente est établie dans ces tristes cadavres...... Cependant, chose étrange ! ces malheureux qui ne gagnent que deux francs par jour, sont attachés à cette triste profession comme si elle était la plus belle du monde. Non-seulement ils l'exercent sans dégoût et sans fatigue, mais encore avec joie. Ceci est un des mystères de la toute-puissance d'attraction qui s'établit entre tous les malheureux. Ces pauvres diables, séparés du monde, habitués à s'aimer, à se secourir, à se sauver les uns les autres, ne voient rien au-delà de l'égout dans lequel ils vivent. La grande cité parisienne les foule aux pieds de ses chevaux, elle n'a pour eux que des excrémens et de la boue ; peu leur importe ! Ils rendent à Paris oubli pour oubli : chassés de la grande famille qui vit sous le ciel à l'air libre et pur, ils se sont fait à eux-mêmes une famille dans l'égout, et tous les membres de cette famille s'aiment et s'entr'aident au besoin. Ce sont à leur manière de grands philosophes pratiques ; leur domaine est triste, il est vrai, mais ils en sont les rois.

Pourtant que d'accidens terribles ! En 1782, huit ouvriers furent asphyxiés dans l'égout Amelot. En 1785, il en tomba cinq dans l'égout de la rue des Filles-du-Calvaire ; en 1787, plusieurs ouvriers dans la Vieille-rue-du-Temple ; en 1795, le plus célèbre des égoutiers, Chanpion, homme de courage, tombe asphyxié ; mais on le relève, on le ramène à l'air, on le sauve. Il en a sauvé bien d'autres à son tour ! Mais sortons en toute hâte de ces horribles souterrains. Respirons. Justement nous voilà au bord d'une rivière qui coule doucement sur le sable. Ah ! malheureux que vous êtes ! Cette rivière au bord de laquelle vous alliez vous reposer, c'est encore un égout. Cet égout s'appelle la Bièvre, et son histoire n'est guère moins terrible que l'histoire des autres égouts faits à son image. Le vallon dans lequel coule la rivière de Bièvre a environ huit lieues d'étendue, depuis sa source jusqu'à son embouchure. La Biè-

vre, ou, si vous aimez mieux, la rivière des Gobelins, n'est tout d'abord, à sa source, qu'une limpide et claire fontaine, qui s'en va en gazouillant à travers une prairie. En son chemin, cette eau limpide rencontre trois à quatre petites sources innocentes comme elle, qu'elle entraîne avec elle à Paris. On dirait ces jeunes villageoises que poussent l'ambition et l'amour, et qui s'en vont, les folâtres, l'une poussant l'autre, chercher la fortune de leurs vingt ans. A mille pas, à peine, de la source limpide, en entrant dans le bois épais de Buc, la villageoise est déjà une grande dame, le mince et clair filet d'eau est déjà une rivière. Quelque pas plus loin, le lit desséché d'un étang se rencontre. Déjà un peu de vase se mêle à cette transparence, image des vices de la ville qui s'avance. Plus loin encore, dans le fond du vallon, au sortir de la forêt, voici la rivière qui pénètre dans le parc de ce triste et bizarre vieillard, nommé Séguin, dont la mort récente a été entourée de tant de scandales, digne oraison funèbre de cet homme, qüi fut un méchant. La rivière s'arrête long-temps dans la demeure de ce riche: ainsi fait dans la maison du riche la villageoise qui va à Paris; mais enfin il faut quitter cette terre de délices. Le pont d'Antoni se présente, la rivière le passe à pied sec; elle salue de son murmure les ruines du château de Berny, elle court de là à Arcueil, d'Arcueil à Gentilly; elle arrive à Paris enfin, c'est-à-dire qu'elle est tout-à-fait perdue. Que de fanges et d'immondices vous attendent, honnêtes filles de campagnes, et vous, honnête petit filet d'eau qui preniez tout-à-l'heure et si innocemment vos joyeux ébats au soleil !

Chose étrange! à peine entrée à Paris, la Bièvre prend toutes les apparences d'une rivière morte. Les roseaux, ces fleurs des marécages, obstruent son cours dans tous les sens; le nénuphar, douce plante des eaux et le cresson qui annonce leur santé et leur vigueur, disparaissent dans cette désolation générale; point de verdure, point de fleurs sur ces bords maudits; à peine quelques saules rares et qui n'ont pas assez de feuilles pour pleurer; comme aussi pas un poisson dans cette eau aux mille couleurs: la carpe, qui aime la fange, meurt dans la Bièvre parisienne; l'écrevisse s'enfuit; l'anguille n'y a jamais paru; il n'y a pas jusqu'aux grenouilles, bruyantes filles du marais, qui n'aient en horreur cette onde impitoyable. Le crapaud, lui-

même, oui, le crapaud ! ne veut pas habiter ces bords désolés. En fait d'habitans de ces ondes, il n'y a que d'horribles sangsues ; encore leur piqûre est funeste; tristes sangsues, qui ne sont bonnes à rien ; pas même à soulager le malade dont elles boiraient le sang.

Les rats seuls règnent en maîtres sur ces rivages empestés. Ils y viennent attendre au passage les charognes que l'eau entraîne. Et quelle eau ! si limpide à sa source, mais une fois à Paris, noire, épaisse, fétide ! L'hydrogène sulfuré se dégage en gros flocons à leur surface ; elles ne peuvent ni cuire les légumes ni dissoudre le savon ; en revanche, elles changent de leur souffle abominable l'argent en cuivre ; on disait que l'eau de la Bièvre était excellente pour la teinture ; on flattait l'eau de la Bièvre. Dans la manufacture même des Gobelins, on est souvent obligé de se servir de l'eau de la Seine quand il faut obtenir quelques-unes de ces nuances si fines et si délicates, à l'aide desquelles on peut rendre la vie, même à la couleur de Rubens.

Mais si cette rivière est sale et fétide, ses travaux sont glorieux et utiles. Une armée de soldats ne saurait suffire à accomplir tout ce que la Bièvre accomplit à elle seule ; à peine échappée de sa source, elle rencontre une usine dans le vallon de la Meulière ; elle fait mouvoir un moulin à papier à Chevreuse, deux moulins à farine à Buc ; à Jouy elle teint les toiles de M. Oberkampf ; dans le joli village de Bièvre, elle est l'honneur de la maison de M. Dollfus, et tout ce charmant village travaille et gagne sa vie sur ses bords. Entre Bièvre et Arcueil, trois moulins se présentent, Boui, Haï et Cachan ; entre Arcueil et Gentilly, un moulin ; de Gentilly à Paris, deux moulins ; la blanchisserie des hôpitaux, la blanchisserie hollandaise ; la Bièvre sert de lavoir à tous les villages qui l'entourent ; on y lave le linge, on y lave les laines ; mais c'est surtout quand la Bièvre est une rivière parisienne, que son labeur commence. Voici d'abord à Coulebarbe une fonderie et une féculerie ; arrivent ensuite la manufacture des Gobelins, deux tanneries, un atelier de teinture, des voiries de chaque côté des deux rives, des lavoirs et des baquets de blanchisseuses ; voici encore un tanneur ; à côté du tanneur, un hongroyeur ; le moulin *Fidèle* broie les couleurs ; sans compter un mégissier, un amidonnier, et quatre autres mégissiers ; puis un lavoir pour les vieux chiffons ramassés dans

Paris, puis encore deux mégissiers. Mais comment vous dire tout le travail de cet infatigable filet d'eau et toutes les fortunes qu'il représente? Fabrique de carton, filature, papeterie, fabrique de mottes, bois de teintures, blanchisseuses, quatre mégissiers, trois tanneurs; voilà seulement pour la rive gauche.

Plus nous avançons et plus nous trouvons d'activité et de zèle dans la partie moyenne de la rivière, depuis le Pont-aux-Tripes jusque sur le boulevart; voici les établissemens de la rive droite : — Trois mégissiers, trois tanneurs, un hongroyeur, un tanneur, deux maroquiniers, un mégissier, une fabrique de bleu de Prusse, de cartons; trois fabriques d'amidon; une grande filature de laine, un vaste atelier de charpente; — et encore du salpêtre, du bleu de Prusse, des blanchisseuses; et, sur le côté gauche, quinze établissemens considérables, sans compter une teinturerie de peaux, une distillerie, deux filatures de coton, tannerie, charonnage, cartons, menuisiers, et que sais-je? moulin à farine, moulin à papier, maison de santé de M. Esquirol, nourrisseurs, et cinq hôpitaux qui se mirent dans ces eaux; l'hôpital des Enfans trouvés, l'hospice de la Maternité, l'hôpital du Val-de-Grâce, l'hôpital du Midi, l'hospice de la Pitié, quatre casernes, un amphithéâtre d'anatomie, et Sainte-Pélagie donc!

Et pour ajouter encore s'il se peut à toutes ces odeurs, teintures, forces motrices, eaux blanches, eaux sales, eaux savonneuses, eaux maladives, eaux de l'hôpital et de l'écurie, arrive l'égout de l'abattoir de Ville-Juif; et ce qui vous donnera une idée très juste de cet égout, qu'on appelle la Bièvre, c'est que l'eau de l'égout de l'abattoir de Ville-Juif *contribue à l'épurer.*

La rivière de Bièvre nous conduit, par la pente même de son onde empestée, à un autre foyer d'infection; il s'agit cette fois des salles de dissection, espèces de voiries scientifiques dont le nom seul est une terreur. Je vous ai dit, en commençant cet article rempli de miasmes putrides, que notre science serait complète, et que partout où descendrait M. Parent-Duchatelet, nous y descendrions avec lui, — dans les boues des égouts parisiens, — dans la fange de la Bièvre, — dans le charnier des amphithéâtres, — à Montfaucon, — dans les caveaux funèbres, — dans les fosses d'aisance, — dans les maisons de prostitution, enfin.

Autant la science est facile à Paris, de nos jours, autant elle a été autrefois d'un abord repoussant et difficile. Un vieil et terrible anatomiste, nommé Vesale, raconte, non sans terreur, toutes les peines qu'il se donna pour aller la nuit, au milieu du cimetière des Innocens, arracher son premier cadavre à la fosse fraîchement remuée, comment aussi il allait aux fourches patibulaires de Montfaucon, disputer aux corbeaux les pendus qui s'agitaient au-dessus de sa tête. Il fut le créateur de cette grande science de l'anatomie. Le moyen-âge, aussi peu avancé que l'antiquité, qui regardait comme une souillure d'approcher un cadavre, regardait comme une impiété digne du dernier supplice la dissection d'*une créature faite à l'image de Dieu*. Après avoir échappé à tous les dangers de la science nouvelle, Vesale fut condamné à mort par l'inquisition de Philippe II, parce qu'un jour, comme il disséquait devant ses élèves, le cœur de l'homme disséqué avait, disait-on, bondi sous le scalpel de l'opérateur. Aujourd'hui les temps sont bien changés, le cadavre ne manque plus à la science : c'est bien plutôt la science qui manque aux cadavres. D'abord la ville de Paris avait abandonné au scalpel le corps de ses suppliciés; mais c'étaient de pauvres ressources, et à peine un malheureux sujet venait-il d'être pendu, qn'une bataille de chirurgiens et de médecins se livrait autour de son cadavre, pour savoir à qui ce cadavre resterait.

Plusieurs histoires funèbres sont racontées à ce propos. Le 1er février de l'an 1650, arrêt qui défend aux étudians d'enlever par force les cadavres des suppliciés, et ce, dit l'arrêt, « considérant que, depuis long-temps, les étudians en médecine et en chirurgie se livrent à des voies de fait et à des violences, et *même à des meurtres*, pour avoir les corps des suppliciés. » Nonobstant cet arrêt, en 1637 et 1641, c'était toujours l'épée et le pistolet à la main, qu'ils allaient détrousser les roues, échafauds et fourches patibulaires de la place de Grève et autres lieux. Ce cadavre, ainsi enlevé, servait tout le temps que peut servir un lambeau en putréfaction; on attendait, pour le remplacer, qu'un autre criminel eût été pendu ou roué vif. Ainsi se firent çà et là, et par hasard, toutes les études anatomiques jusqu'au XIXe siècle, qui parvint enfin à détruire le préjugé du cadavre, comme il en a détruit tant d'autres, mais pourtant avec beaucoup plus de peines et d'efforts.

On arrêta donc tacitement dans les hôpitaux, que la science avait le droit de se servir de tous les cadavres de l'hôpital. On n'osa pas encore établir un amphithéâtre public; chaque étudiant emportait chez lui son cadavre ou sa part de cadavre ; ce qui restait de ces cadavres était jeté à la voirie. En 1765, M. Pelletan était encore obligé de brûler ces tristes débris dans un poêle de fonte. Enfin, le grand anatomiste Desault établit le premier amphithéâtre près de la place Maubert. De cet amphithéâtre sont sortis Pelletan, Dubois, Lallemand, Boyer, et plus tard Bichat, l'honneur de la science. A l'exemple de Desault, chaque professeur d'anatomie eut bientot son amphithéâtre particulier. L'amphithéâtre s'établissait dans les plus pauvres maisons et dans les plus obscures; les cadavres venaient, non plus des hôpitaux, mais des cimetières; on les pêchait dans la fosse commune; tantôt on traitait de gré à gré avec le fossoyeur, d'autres fois on avait recours à la ruse. Le savant et vénérable professeur Dubois, dans sa jeunesse quand il allait au cimetière, attirait autour de ces funèbres enceintes toutes les filles publiques du quartier, avec ordre d'ameuter toute la foule des passans par leurs joyeux propos; et pendant que ces dames, à force de scandale, attiraient l'attention des voisins, lui, Dubois, dans la vaste fosse, choisissait ses cadavres; il en remplissait un fiacre et se faisait reconduire à sa maison en compagnie de cinq ou six cadavres. De temps à autre une épaisse fumée s'élevait de ces amphithéâtres, cette fumée portait avec elle une odeur nauséabonde : c'étaient les cadavres qu'on brûlait. En ces temps-là, dit M. Lallemand, on aurait pu tuer autant de personnes qu'on eût voulu, les disséquer et les brûler ensuite, sans que la police eût songé à en prendre le moindre souci. « *C'est ce qui est arrivé peut-être plus d'une fois*, » ajoute-t-il.

Ce ne fut guère qu'en 1803 que la police songea à mettre un peu d'ordre dans ces hécatombes scientifiques. Mais pourtant que de peines donna cette réforme! En vain on établit des amphithéâtres publics dans les hôpitaux, les amphithéâtres particuliers résistèrent de toute leur force à l'action de la police. La dissection se cachait dans les murs les plus obscurs, dans les maisons qui tombaient en ruines; les cadavres s'apportaient en plein jour et se déposaient à la porte, comme si c'eût ét

une provision de bois pour l'hiver. Du haut des fenêtres, on jetait dans la cour les plus horribles débris; les murs étaient chargés de pus et de sang. Les valets de ces amphithéâtres, dit un rapport de police, *ne respectaient pas plus les vivans que les morts.* Les cadavres restaient quelquefois trois semaines sur les tables où on les plaçait. Ceci dura jusqu'en 1813; mais alors la patience publique, poussée à bout, fit entendre des réclamations énergiques. Aucune maison particulière ne voulut plus souffrir ce terrible voisinage. On dénonça de toutes parts ces maisons aux escaliers impraticables, ces cours sans puits, ces puits sans cordes, ces mansardes infectes où l'étudiant couchait à côté du cadavre, ces garçons d'amphithéâtre qui vendaient de la graisse humaine. En effet, une société en commandite s'était formée pour l'exploitation de cette graisse humaine. Elle était employée, *non fondue,* à graisser les roues des charrettes. Des charlatans en faisaient des remèdes contre les douleurs. On en vendait une grande quantité aux fabricans de perles fausses. On en trouva deux mille livres chez un seul garçon de l'École de Médecine; il y en avait un autre qui en avait rempli deux fontaines de grès. Il fallut une charrette à deux chevaux et six hommes de peine pour transporter toute cette masse de graisse humaine à la voirie de Montfaucon, où probablement elle fut mangée par les rats.

En même temps la police faisait des recherches chez ceux qui avaient acheté de cette graisse humaine, et elle l'enlevait sans pitié. Les fabricans dépouillés réclamèrent, ou tout au moins ils demandèrent à l'autorité le moyen de distinguer la graisse d'homme de la graisse de chien, par exemple. On leur répondit: *que les graisses d'homme, de cheval et d'âne ne pouvaient être distinguées entre elles, parce qu'elles ont toutes une couleur jaune, une concrescibilité très faible, une très grande fétidité, et qu'elles se précipitent en globules.* Ce qui était parfaitement raisonné.

Savez-vous qu'au mariage de l'empereur Napoléon avec Marie-Louise, une partie des lampions de Paris étaient remplis par de la graisse d'homme? Digne illumination d'un mariage qui avait coûté tant de sang.

Aussi les cadavres furent-ils bientôt aussi rares qu'ils étaient communs auparavant. Les cimetières avaient disparu de l'en-

ceinte de Paris. On allait chercher les cadavres à Bicêtre, au dépôt de mendicité de Saint-Denis, partout où l'on pouvait. Un jour, les garçons de M. Marjolin revenaient de Bicêtre les hottes pleines de cadavres. Chemin faisant, ils s'arrêtèrent à la porte d'un cabaret, et ils déposèrent leur fardeau à la porte. Jugez de leur surprise, quand au sortir du cabaret ils ne trouvèrent plus leurs hottes si précieusement chargées! Jugez aussi de l'étonnement des voleurs!

Enfin, on est arrivé aux amphithéâtres réglés de la Pitié, de la Faculté de Médecine, de Bicêtre, de la Salpétrière, de Saint-Louis, de Beaujon, de Saint-Antoine, de la Charité, des Enfans et de la Maternité; la Faculté de l'École de Médecine dissèque par an trente mille cadavres, la Pitié en consomme quatorze cents.

Quant aux dangers de l'anatomie, ils sont presque nuls. On raconte en preuve l'histoire d'un nommé John Gilmore qui vivait, avec sa femme et ses deux enfans, dans une chambre au-dessous des salles de dissection de l'hôpital Saint-Bathélemy; cette pièce était située à l'extrémité d'un long passage contenant plnsieurs cuviers entièrement remplis d'os en macération; à l'entrée de plusieurs cuves on avait creusé de larges fosses propres à recevoir les débris de tant de cadavres; l'air qu'on respirait en ce lieu était chaud, cadavéreux, pénétrant; John Gilmore n'était pas même séparé de ce charnier par une porte; eh bien! il a vécu très heureux, et il est mort très bien portant, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-neuf ans.

On raconte cependant une histoire beaucoup moins rassurante. Le docteur Chambon faisait la démonstration du foie et de ses annexes sur un cadavre en décomposition. A un certain coup de bistouri, il s'échappa de l'abdomen du susdit cadavre une vapeur horriblement fétide qui atteignit le démonstrateur, et qui gagna de proche en proche quatre autres assistans, MM. Fourcroy, Covion, Laquerne et Dufresnoi. M. Covion fut remporté chez lui sans connaissance, et au bout de soixante-douze heures il était mort!

A l'heure qu'il est, grace aux progrès de l'hygiène, les amphithéâtres de dissection ne sont guère plus dégoutans à voir et à sentir que l'étalage de Mme Chevet, au Palais-Royal, en été.

Pauvre gloire humaine! à Paris tout devient foyer d'infection, même la gloire. Si vous saviez l'histoire des morts de juillet, que vous auriez peur ! Les héros tombaient sous la mitraille au milieu des places publiques, sur ce pavé en révolte que brûlait le soleil. Bientôt les cercueils manquèrent à tous ces cadavres. D'ailleurs où les conduire, dans cette ville encombrée de barricades? Cependant il y avait hâte de s'en défaire; le thermomètre marquait plus de 25 degrés Réaumur.

La Morgue était encombrée. Les arches du Pont-Notre-Dame, cimetière improvisé, exhalaient déjà une odeur méphytique. Dans cette extrémité, on remplit deux bateaux de cadavres, et ces cadavres descendirent lentement la Seine, jusqu'au Champ-de-Mars. Il leur fallut passer devant ces Tuileries vaincues. — *Les morts ont salué le drapeau tricolore!* La rivière même charriait des cadavres; vaincus et vainqueurs, peuple et armée, flottaient pêle-mêle. Cependant de tous les côtés de la ville, on creusait de vastes fosses. Sur les places publiques, au pied du Louvre, partout. On enterrait le héros où il était tombé. C'est ainsi que tous les cadavres ramassés dans le marché à la viande, à l'entrée des rues Montmartre et Montorgueuil, furent déposés sous le portique de l'église Saint-Eustache, et bientôt, comme la putréfaction s'en mêla, ces mêmes cadavres furent descendus dans les caveaux de l'église dont l'entrée fut refermée et scellée avec du plâtre; on croyait que c'était pour long-temps.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés; à peine si, dans l'enivrement de cette révolution subite, on avait eu le temps de songer à ceux qui l'avaient payée de leur vie, quand ils vinrent eux-mêmes se rappeler aux vivans par l'infection de leurs tristes reliques. L'église de Saint-Eustache est envahie tout d'un coup par une odeur horrible qui s'échappait du parquet et du sol en filtrant à travers les voûtes. Voilà aussitôt toute l'église en alarmes. Le curé de Saint-Eustache, M. Vitalis, autrefois savant professeur de chimie, appelle à l'aide de sa paroisse toute la science parisienne. Ému par ces plaintes venues de si haut, le conseil de salubrité s'assemble, et après une longue délibération, on décide que les caveaux seront ouverts sur-le-champ, que les quarante-trois cadavres qui y gisent sans sépulture, en seront extraits et portés au cimetière. Il fallait, pour cette terrible opération, des hommes éprouvés et courageux; on appela des

égoutiers et des gens de la Morgue ; la nuit venue, les torches s'allumèrent dans l'église et le terrible mystère commença.

Le caveau ouvert, la pierre funèbre enlevée, le premier homme qui descendit dans cette tombe, ce fut Parent-Duchâtelet lui-même ! Les quarante-trois cadavres étaient couchés sans honneur, les uns sur le dos, les autres sur la face. Leur visage était noir, leurs chairs étaient tuméfiées, leurs membres étaient verdâtres ; un seul avait un cercueil ! A côté de chaque cadavre, deux hommes étendaient une serpillière de toile grossière et spongieuse arrosée de chlorure ; le cadavre était placé sur le linceul humide, et en le tournant sur lui-même, il s'enveloppait des pieds à la tête ; une grosse ficelle l'attirait alors hors du caveau, et du même effort, on le plaçait dans un vaste tombereau. Quand la dernière serpillière eut été remplie et les quarante-trois cadavres déposés dans sept voitures, le cortége funèbre se rendit au cimetière Montmartre, une large fosse disposée à l'avance reçut tous ces morts. J'aurais voulu qu'on inscrivît sur cette fosse le mot de l'Écriture, si admirablement paraphrasé par Bossuet : — *Erudimini! Instruisez-vous, vous qui faites des révolutions !*

Or, voici ce qu'il en a coûté pour rendre les honneurs funèbres à quarante-sept héros de la révolution de juillet :

23 hommes à 10 francs.	230 fr.
12 voitures à 15 francs.	180
Toile.	141
Couture de cette toile	9
Corde et ficelle	29
Deux pompes d'arrosemens.	14
Eau-de-vie pour les ouvriers	28
Chaux vive	84
	715

Sept cent quinze francs ! L'entreprise des pompes funèbres n'enterrerait pas, à ce prix-là, un général de division mort dans son lit.

Mais quittons ces voleries de chair humaine. D'autres amphithéâtres nous réclament. Les animaux domestiques ont aussi

à Paris leur cimetière, plus terrible encore que l'abattoir. Montfaucon n'a rien à envier au Père-Lachaise. Ce qu'on appelle l'équarrissage est un de ces commerces sans nom dont l'histoire peut, à bon droit, passer pour un de ces fantastiques récits pleins d'horribles détails, qui étaient encore si fort à la mode il y a six ans. Il y a donc un lieu à Paris, un vaste cimetière, où est nécessairement portée, morte ou vivante eucore, la carcasse de tout animal qui n'est pas un homme; le cheval tient le premier rang dans cet enclos de la pourriture. Noble cadavre, on ne l'enterre pas, on le mange. Ce qu'on ne mange pas, on le vend. Chaque parcelle de ce cheval mort a sa valeur commerciale, depuis le sabot jusqu'à la crinière. Ce que Paris mange de viande de cheval estincalculable. Dans la disette de 1811, on ne mangeait que du cheval dans le quartier dès Halles, dans plusieurs endroits du faubourg Saint-Marceau, dans la rue de la Mortellerie, du Plâtre-Saint-Jacques, de la Huchette, deSaint-Victor. En1825, une commission du conseil de sobriété, considérant que la viande de cheval *a fort bon goût,* qu'elle est aussi nourrissante que toute autre viande de boucherie, que plusieurs gouvernemens en ont permis la vente publique pourla nourriture de l'homme, proposa de régulariser la vente du cheval en établissant un abattoir particulier pour les chevaux qu'un inspecteur aurait jugés bons à être mangés. La proposition n'eut pas de suite, et voilà pourquoi vous ne lisez pas sur la carte de Véry : — *Cuisse de cheval aux anchois !*

En aucun temps, même dans les temps de famine, on n'a mangé plus de chevaux que l'hiver dernier à Paris. On laisse entrer cette viande à la barrière pour les chiens et pour les animaux du Jardin des Plantes : ce sont les hommes qui la mangent. Pas plus tard que l'an passé, la commission sanitaire du quartier de l'Observatoire signala, comme cause d'insalubrité, une maison encombrée de prostituées et de viande de cheval! Quelles bouchères pour quelle viande! Mais aussi quelle viande pour quelles bouchères!

Nous sommes arrivés à Montfaucon. Cette immense voirie, située à 500 mètres du bassin de la Villette et à 2500 mètres de la butte Montmartre, domine toutes les hauteurs de Paris. Ce terrain est divisé entre deux clos : le clos Dusaussois, du nom

de son fondateur qui a gagné 600,000 francs en quinze années, et un clos sans nom, appartenant à divers équarrisseurs. On arrive au clos Dusaussois par une avenue de beaux arbres; dans la cour, qui est pavée, se trouve un hangar ouvert; au-dessous du clos, vous voyez deux petites maisons, l'une habitée par un ouvrier et sa famille l'autre occupée par un fabricant de boyaux. Au milieu de cet emplacement un grand puits a été creusé. Ceci est un établissement modèle surtout si vous le comparez à l'abattoir voisin. Là, point de hangar, tous les travaux se font en plein air. Pas une maison, pas un arbri. La cour de l'établissement, faute de pente, est encombrée d'un liquide infect; le sang des animaux, incessamment mêlé aux horribles matières que recèlent leurs intestins, compose les marécages flottans de cette cour d'honneur; des carcasses amoncelées les unes sur les autres forment les dignes murs de ce palais; pas un puits, on lave ces lieux avec le sang.

Or, voici ce que rapporte un cheval mort:

La peau.	15 fr.	» c.
Le crin	2	»
La viande fraîche	»	30
Les tendons.	»	60
L'huile des viscères	1	20
Les intestins.	»	»
Les sabots	»	60
Les ossemens	»	4

Trente chevaux sont apportés ou amenés chaque jour à l'équarrissage, ce qui donne 12,775 chevaux par an. Maintenant que nous connaissons le théâtre où se passe ce drame, allons au fait.

Chaque équarrisseur transporte le cheval mort dans une charrette, jusqu'en son enclos. Ce cheval mort, qui se donnait autrefois pour rien, se vend bel et bien aujourd'hui, grace à la concurrence, tantôt 12 fr., tantôt 15, suivant la qualité de l'animal. Quand l'animal est vivant encore, on le mène par bandes à son dernier travail; vous les voyez passer attachés l'un à l'autre avec des mauvaises cordes, et pouvant à peine se soutenir. Arrivés dans l'enceinte funèbre, on leur coupe la crinière et les crins de la queue, on leur met au cou un os de cheval qu'ils

ont peine à traîner, tant ils sont faibles, et ils attendent la mort sans un grain d'avoine, sans un brin d'herbe. Quelle triste fin pour le compagnon de nos travaux et de nos batailles! On en a vu de ces malheureux, que la faim pressait à ce point qu'ils devenaient carnassiers et qu'ils devoraient de longues parties d'intestins dans lesquels se trouvaient enfermées quelques misérables parcelles d'une avoine non digérée; et quelle avoine, la dernière avoine d'un cheval de Montfaucon!

Au commencement de l'hiver, quand un pauvre cheval a bien travaillé tout l'été, quand il n'y a plus à faire ni semence, ni labour, le bon paysan vend son cheval à l'équarrisseur. L'équarrisseur va chercher les chevaux du paysan, à dix lieues de Paris : à Essonne, le cheval de labour se vend cinq francs, quatre francs à Fontainebleau; une fois achetée, la marchandise va toute seule sans qu'on la pousse. Et faites donc des phrases sentimentales sur le laboureur! Le laboureur est un marchand, un trafiquant, un spéculateur, qui a un peu moins de cœur que les autres spéculateurs, et qui vend ses vieux chevaux quatre francs, quand il ne peut pas en trouver cinq.

Pour tuer les chevaux qui ne meurent pas de faim ou de leur belle mort dans l'abattoir, quatre procédés très simples sont mis en usage. On ouvre une veine et on souffle de l'air dans cette veine, le cheval est mort; on leur introduit une lame de couteau dans la moëlle épinière, le cheval est mort; ou bien on le saigne par le poitrail; ou encore on l'assomme d'un coup de masse. Le premier moyen a le grand inconvénient de fatiguer beaucoup celui qui souffle; le second moyen de la moëlle épinière demande beaucoup d'adresse; on le réserve d'ordinaire pour l'amusement des curieux. La section des gros vaisseaux est la mort la plus facile et la plus honorable pour le cheval. On le frappe, il ne recule pas d'une semelle. Ceux qui ont dit qu'il se précipitait lui-même sur le fer mortel, n'étaient guère que des poëtes. Quant au coup d'assommoir, il peut arriver que le cheval soit frappé à faux; et alors, voilà ce cadavre qui retrouve des forces pour s'enfuir et tout renverser sur son passage.

Quand le cheval est tué d'une de ces quatre manières, on le place sur le dos, et le premier soin est de le dépouiller de sa peau. Quand la peau est enlevée, on enlève les quatre pieds

avec leurs fers : on dépouille ensuite l'os de sa chair. Quand tout est fait, un cheval de la bande est attelé, par la queue, à ce cadavre de cheval, et il le traîne à côté des autres carcasses, en attendant qu'un autre condamné comme lui traîne sa carcasse à son tour.

Ce qu'on fait d'un cheval ainsi dépouillé, le voici : Du crin, on fait des matelas et des étoffes ; la peau est envoyée chez les tanneurs de la rivière de Bièvre ; avec le sang, on nourrit des cochons et des poules et on fait un excellent engrais pour les colonies; la chair sert de pot-au-feu à MM. les équarrisseurs, aux animaux de la barrière du Combat, aux tigres et aux lions du Jardin-des-Plantes, aux chiens des habitants de Paris, qui vont eux-mêmes chercher leur pitance à Montfaucon, les chats, les cochons et les poules ne laissent pas leur part aux chiens. En 1820, un spéculateur de Chaillot nourrissait huit cents poules ou poulets avec du cheval. Dans l'enclos même de Montfaucon, les canards deviennent si gras, qu'il est impossible de les manger.

Vous trouvez cela bien étrange, un cheval dévoré par un canard ! Voici bien une autre histoire ; un lion dévoré par un homme ! Ce lion, qui habitait le Jardin des Plantes, fut attaqué de la plus magnifique gale blanche qui se pût voir : il en mourut. Son gardien, qui s'appelait Bijoux, déjeûna et dîna de l'animal jusqu'à ce qu'il n'en restât pas un tendon. Un lion ! un lion galeux encore ! avalé et digéré tout entier par un homme ! Or, Bijoux vivrait encore, s'il n'avait pas accompagné son gigot d'un pain chaud de huit livres, qu'il avait parié d'avaler dans un seul repas. Où nous mène l'ambition !

Pendant la révolution, les pauvres de Saint-Germain, ou, pour mieux dire, le peuple souverain de Saint-Germain-en-Laye, dévorèrent trois cents chevaux morveux. Les habitans de Vincennes ne furent pas moins avides du même régal, quelques hivers plus tard. Or, à Saint-Germain comme à Vincennes, pas un de ces intrépides mangeurs ne tomba malade de la morve ou du farcin. Dans le Gâtinais, un bœuf malade est tué par un garçon boucher. Le garçon boucher, ayant mis son couteau entre ses dents, mourut cinq jours après d'une gangrène générale ; le maître boucher, s'étant blessé au doigt avec une côte de l'animal, mourut au bout de sept jours ; sa femme

qui avait eu du sang à la main, pensa mourir d'une tumeur; le chirurgien, après avoir ouvert cette tumeur, plaça sa lancette entre son crâne et sa perruque (singulier étui), et le crâne fut couvert d'un horrible érysipèle; eh bien! l'horreur! tout ce terrible bœuf fut vendu et mangé dans les meilleures maisons de la ville, et personne ne fut malade pour en avoir mangé.

Que de vaches mordues par des chiens enragés, dont nous buvons le lait et dont nous mangeons la viande! Mais revenons à l'emploi de notre cheval.

Après la viande et le sang on arrache *les issues*, la cervelle, la langue, les poumons, le cœur, le foie, les reins, la vessie et les intestins. Avec les intestins on fabrique de grosses cordes destinées au tourneur; la cervelle et la langue sont très recherchées par certains gourmets; les intestins composent un engrais qui se vend, pris dans le clos même, de 6 à 9 francs le tombereau. Voilà ce qui vous explique l'horrible odeur qui s'exhale des fraîches prairies de Pantin, de Noisy-le-Sec et autres lieux.

Après la peau et la graisse, la partie la plus précieuse du cheval, c'est le tendon; les tendons sont détachés de l'os avec le plus grand soin, ils sont très recherchés par les fabricans de colle-forte: il s'en fait un nombreux envoi au-dehors. La graisse du cheval est rare, mais bien précieuse: il y a si peu de chevaux gras à Montfaucon! Aussi l'équarrisseur est-il d'une grande habileté à trouver de la graisse, même sur les plus secs cadavres. Pour avoir une noisette de graisse, on dissèque souvent tout un cheval. Il faut huit heures pour enlever la graisse d'un cheval gras, une demi-heure suffit pour un cheval maigre. Cette graisse, à peine recueillie, est coupée par petits morceaux, et fondue; la chaudière est chauffée avec de vieilles carcasses desséchées. Un infect nuage de fumée s'exhale de cette chaudière en ébullition, qu'on écume à chaque instant, comme fait une bonne ménagère pour son humble pot-au-feu. L'huile de cheval est très-recherchée par les émailleurs; elle a remplacé avantageusement la graisse d'homme. Mais l'homme donnait bien plus de graisse que le cheval!

Restent les fers et les cornes: les fers se revendent à la ferraille, ceux qui peuvent servir encore sont vendus au maréchal; les clous de ces fers sont envoyés en Auvergne pour garnir les

sabots des paysans. De la corne on fait des peignes quand le sabot est bon ; sinon, ce mauvais sabot est encore fort bon pour devenir du bleu de Prusse ou du sel ammoniac.

La carcasse du cheval était connue depuis long-temps comme très propre à fabriquer de légères et solides murailles, la mode en a passé on ne sait pourquoi. Aujourd'hui, avec les os du cheval, on fait des éventails et des couteaux d'ivoire, on les brûle en guise de bois de chêne, on est en train de les employer à faire du charbon animal.

Le fabricant de gélatine envoie chercher des os jusqu'au fond de l'Amérique. Les os, réduits en poudre dans un moulin *ad hoc*, donnent nn engrais excellent.

Vous croyez que le cheval vous a tout donné, quand il vous a donné tête et queue, sang et poumons, viande et ossemens, graisse et tendons, corne et cuir ? On en tire encore autre chose, des asticots ; l'asticot, autrement dit le ver blanc, est une véritable récolte pour les laboureurs et agriculteurs de Montfaucon, et c'est une récolte dont ils prennent le plus grand soin. L'asticot, en effet, c'est l'espérance des pêcheurs à la ligne qui garnissent dans l'été les deux rives de la Seine ; c'est la nourriture par excellence du faisan doré qui sert au plaisir des rois. L'asticot, grand Dieu ! l'asticot ! c'est le produit de trois espèces de mouches, qui sont les abeilles de Montfaucon. On prépare cette précieuse récolte en étalant aux plus beaux endroits les intestins les plus fétides du cheval. L'abeille de Montfaucon vient s'abattre avec délices sur ces roses fraîches écloses ; là, elle dépose ses œufs, et huit jours après, ce qui était intestin inerte, devient une masse de vers qui se vendent à la mesure comme les petits pois en primeurs.

Les asticots qui ne sont pas vendus deviennent mouches, aussi voyez accourir à Montfaucon les hirondelles ! Un jour, un pauvre homme qui était ivre, s'étendit et s'endormit dans le parc aux asticots. Les asticots pénétrèrent dans ses yeux, dans sa bouche et dans ses oreilles. Bijoux mange un lion à son déjeûner ; un petit ver blanc gros comme un fil mange son homme à son dîner. Ce que c'est que de nous !

Vous croyez cette fois que le cheval a tout produit, et qu'enfin la société n'a plus rien à lui demander, puisqu'enfin le voilà passé à l'état de mouche qui vole ou d'asticot qui rampe ! Le

cheval produit encore une foule innombrable de rats, espèce de grands asticots qui viennent en aide à l'équarrisseur. Le nombre de ces rats est incalculable. On en a tué plus de seize mille en un mois et il n'y paraissait guère. Le rat est un terrible animal qui brise, qui dévore, qui ronge; insatiable, avide, effronté, impitoyable. Veut-il entrer dans une maison, il ronge le mur. N'a-t-il pas un mur à ronger, il mine la terre, il la sillonne dans tous les sens; ce sol leur appartient, ce n'est plus qu'un vaste souterrain où le sang tombe goutte à goutte, et dont ils sont les maîtres et Seigneurs. Il y a parmi ces rats de Montfaucon une aristocratie bien séparée de la populace et qui a ses priviléges. Les uns sont les maîtres de Montfaucon, ils y habitent, ils y vivent, ils y passent leurs nuits et leurs jours; les autres, moins favorisés du sort, et ne trouvant pas à se loger dans cette terre promise des asticots, du sang pourri et des charognes, s'en vont loger où ils peuvent dans les faubourgs de l'infection. Chaque jour, à la même heure, ils accourent à la voirie, où les attend leur charogne quotidienne; quand ils sont repus, ils s'en retournent, et leur nombre est si immense, qu'ils ont laissé après eux la trace de leur passage, comme a fait l'armée d'Annibal dans les Alpes. D'abord, quand ils sont les maîtres d'agir, ils dévorent les yeux du cheval, puis la graisse, puis la rate. En hiver, quand le cadavre est dur, ils pénètrent dans le corps par un certain endroit; ils s'établissent là-dedans, comme le rat dans son fromage de Hollande, et ils rongent. Les femelles mettent bas cinq ou six fois par an, elles portent jusqu'à dix-huit petits; calculez la somme! Ils sont aussi voraces que féconds. M. Magendie en avait mis une douzaine dans une boîte; quand il ouvrit la boîte, M. Magendie ne trouva plus que les deux queues des deux derniers rats; ils s'étaient dévorés les uns les autres.

Tels sont les habitans et les rois de ce beau domaine. On frémit quand on songe à ce que deviendrait Paris sans l'abattoir de Montfaucon, et l'on se rappelle, malgré soi, l'armée de Sennachérib. Quand l'été vient chauffer de son soleil ces morceaux de chairs pourries, d'intestins ouverts, ces amas de carcasses, cette mer de pus et de sang, ce peuple grouillant d'asticots et de rats; vous jugez des gaz terribles qui s'exhalent de tant d'immondices. Et pourtant, le dimanche, la foule se

pare, la jeune fille met ses beaux habits; on s'en va d'un pied léger gagner Pantin et Romainville; les prés Saint-Gervais se couvrent de dîneurs et de danseurs, et personne ne songe que toute cette verdure, toutes ces belles danses, tous ces repas innocens, toutes ces santés vivantes, sont dominés et embaumés par Montfaucon!

A côté de cet équarrissage en grand, l'équarrissage des chevaux, il y a encore l'équarrissage en petit, l'équarrissage des chats et des chiens. La bonne ville de Paris contient un grand nombre de ces animaux, les délices de leurs maîtres et de leurs maîtresses. C'est la chasse la plus fructueuse des chiffonniers: quand ils n'en trouvent pas de morts, ils en volent de vivans. Chats et chiens, on les écorche; ils sont, en général, bien plus gras que bien des chevaux: on prend leur graisse, on prend leur peau, on prend leurs pattes; leur chair passe de l'équarrissoir à la cuisine. Un bon chiffonnier doit toujours avoir à lui un chien qui lui rapporte toutes les charognes du fil de l'eau; c'est sa pêche à lui et c'est sa chasse.

Eh, mon Dieu! allez-vous vous récrier, toutes ces émanations putrides nous vont couvrir de mille horribles maladies! Grace à tous ces cadavres qu'on exploite, grace à toutes ces infetions qui nous entourent, à peine pouvons-nous espérer d'échapper à la corruption et à la pourriture! Rassurez-vous, bon homme, il n'y a pas d'infection dans le monde. Vous voyez bien ce marchand de chiffons, cette hideuse créature entourée de toutes les ordures des rues, de toutes les immondices des ruisseaux? c'est lui qui ramasse tous les trous et toutes les taches de la ville, il en lèche avidement toutes les souillures. Entrez chez lui, mettez-vous à sa table; le pot-au-feu a été fait à la lueur de vieilles savates ramassées dans les rues, il est aussi bon que s'il eût été *mijotté*, pendant six heures, au feu calme et doux de votre cheminée. Sur les bords de l'égout qu'on appelle la Bièvre, on mange de la volaille très fraiche et du poisson très frais, qui n'est pas pêché dans la Bièvre. Il n'y a pas un égout de Paris dont les exhalaisons aient corrompu une seule livre de viande, aient fait tourner une seule goutte de bouillon. Vous avez vu que la chair humaine sous la marmite faisait un aussi bon pot-au-feu qu'une savate. Les vidangeurs et les boyandiers vivent très bien à côté de leurs boyaux, à côté de leurs vidanges. Dieu soit loué! 20.

Mais cependant, qu'est-il besoin d'aller chercher si loin ou si bas des égouts et des cloaques? Chaque maison de Paris ne porte-elle pas dans son sein son égout et son cloaque? L'histoire des fosses d'aisance n'est pas moins digne d'intérêt que toute autre histoire de ce genre. Autrefois, la fosse d'aisance laissait couler tout ce qui pouvait s'échapper dans les nappes d'eau environnantes; aujourd'hui, c'est une citerne imperméable qui garde tout ce qu'on y jette. Autrefois, les lieux à l'anglaise étaient un luxe, c'est presque une nécessité aujourd'hui. Autrefois, le bain à domicile était une espèce de viatique médical; aujourd'hui, le bain à domicile est une habitude, c'est autant d'eau pour les fosses d'aisance; vous croyez qu'il n'y a là dedans rien qui doive inquiéter? Voici ce qui doit arriver inévitablement. Plus on jettera d'eau dans les fosses d'aisance, et plus souvent il les faudra vider, et plus souvent il faudra payer la vidange, et plus vous verrez les loyers renchérir. Il y a dans les fosses d'aisance, tout simplement, une chose que du reste on trouverait partout aujourd'hui, une révolution.

Nous avons vu tout-à-l'heure que Montfaucon est une horrible plaie qui déshonore la capitale des sciences et des arts; mais Bondy n'est qu'à quatre lieues de Paris, et c'est là qu'on transporte seulement le quart du produit des fosses d'aisance; ce transport coûte à l'administration 36,000 fr. par an, soit 144,000 fr. pour la totalité des vidanges, et encore avez-vous pour ce travail le canal de l'Ourcq; mais le public se plaint qu'on infecte son canal, et demande un chemin de fer pour la vidange; c'est un million qu'il faudra trouver! Quant à jeter ces matières dans l'égout comme on fait à Londres, ce serait perdre une masse énorme d'engrais dont l'agriculture ne saurait se passer. Comment faire? Il faut séparer les matières solides d'avec les matières liquides, répond la théorie. — C'est difficile, répond la pratique.

Il y a bien cependant, entre autres moyens, les fosses mobiles, appareil qui se dérange et se déplace sans inconvénient et sans odeur. Avec ces fosses, point de salpêtre, point de puits infectés, et la séparation la plus complète entre les deux objets en question.

Une fois séparés, que fait-on du solide? que fait-on du reste?

Creuser des puits absorbans, et envoyer le liquide bien loin sous terre se perdre dans une nappe d'eau au-delà de notre portée, dans la troisième, dans la quatrième nappe d'eau, la chose est facile, mais coûteuse. D'ailleurs, n'avons-nous pas la Seine, qui entraîne dans sa marche, d'une façon si complaisante les liquides de Montfaucon? On a déjà calculé que la quantité d'eau qui passe dans la Seine est 9,600 fois plus grande que le volume des immondices parisiennes, et 30,710 fois supérieure à tout le liquide qu'on y pourrait jeter.

Mais une fois séparé de ces eaux immondes, que deviennent les autres immondices? Le charbon se présente pour les désinfecter. Les propriétés désinfectantes du charbon sont connues, surtout du charbon animal. Ainsi, chose étrange! les ossemens des charognes de Montfaucon, réduits en charbon, ont servi à désinfecter les fosses d'aisance. Mais ce moyen-là était encore trop dispendieux, on a trouvé un autre moyen qui va purifier toutes ces immondices à bien meilleur marché.

Du limon avait été déposé vers la Seine, un peu au-dessous de l'embouchure d'un grand égout; la disposition de cet égout fit penser à un savant observateur, M. Salmon, que ce limon devait contenir une certaine quantité de principes animaux et végétaux, et qu'il suffirait de calciner ce limon pour en développer la propriété désinfectante particulière au charbon. L'expérience fut faite et elle réussit, et, depuis près de quatre ans, des masses énormes de matières fécales, recueillies dans tous les villages qui entourent Paris, et dans Paris même, ont été desséchées et calcinées de cette manière.

Ainsi, déjà, vous voyez que la chose se simplifie, il n'y a plus *que du limon* dans le monde. Or, comme une découverte entraîne toujours une autre découverte, le limon de M. Salmon donna à penser aux fermiers de Montfaucon, et ceux-ci finirent par découvrir que la tourbe carbonisée, la sciure de bois, le tan qui a servi à préparer les cuirs, l'argile même, étaient autant d'éléments d'une désinfection complète. A l'heure qu'il est la désinfection s'opère par bateaux, la poudrette est une fabrication aussi facile et dont le débit est aussi assuré que celui du vin de Champagne.

Et M. Parent-Duchatelet a certes bien le droit de vous parler

ainsi, car il *a goûté* de tout, il vous le dit lui-même; et maintenant faites-le dédaigneux, si vous l'osez.

Quel homme! Quel courage! Il pénètre dans les plus horribles recoins de la ville! Il s'inquiète de la moindre exhalaison putride! Il s'entoure d'infections et de misères. Il a fait sur le bitume les mêmes recherches que sur les fosses d'aisance; il vous dira les principes qui s'en dégagent : après le bitume, viennent les huiles pyrogénées et le goudron qui provient de la houille distillée. Ceci est une histoire d'un intérêt véritablement dramatique. Payen, un grand chimiste, qui est lui-même le père d'un grand chimiste, fut le premier qui prépara en grand le sel ammoniaque. L'huile pyrogénée, qui résultait de la distillation des os et autres matières animales avec lesquelles se fait l'ammoniac, Payen la jetait d'abord dans la rivière; mais cette huile flottait à la surface, mais elle encombrait les deux rives par une glu infecte, mais elle chassait bien loin les porteurs d'eau et les blanchisseuses, mais elle s'attachait aux filets de Saint-Cloud, dont elle arrêtait le service. Vives clameurs; défense à Payen de jeter son huile; ordre, au contraire, de la garder précieusement chez lui et sans qu'il en transpirât rien au dehors.

Payen, à qui la rivière était défendue (je le crois bien!), imagina de brûler son huile, il établit à cet effet une immense chaudière en fonte, et l'huile de brûler et de s'en aller en longs flocons noirs dans les airs; mais l'huile retombait bientôt en *neige noire* et infecte; elle couvrit d'un crêpe les moissons jaunissantes, elle tacha le linge étendu sur l'herbe jadis verte, elle fit des pâturages autant de plaines où l'on eût dit que l'encre avait poussé. Nouvelles réclamations du voisinage. Défense à Payen de brûler son huile, comme on lui avait défendu de la jeter à l'eau.

Lui, qui ne se tenait jamais pour battu, fit construire alors un double quinquet de trente à quarante pieds d'élévation, de gros morceaux de coke servaient de mèche; par ce moyen, la fumée fut dévorée; mais l'appareil, après avoir brûlé quelques jours, se trouva si fort engagé de charbon et d'huile épaissie, qu'i fallut y renoncer.

Alors Payen creuse un puisard, et il enfouit dans la terre cette huile terrible dont il ne peut se débarrasser ni par l'eau ni par le feu. D'abord le puisard fit merveilles; mais un jour l'eau

baissa, l'huile rentra dans la rivière ; nouvelles clameurs ! ordre de combler le puisard.

Que fait Payen ! Il quitte le bord de la rivière , il transporte son puisard dans les terres , il lui donne une très grande largeur , il le conduit jusque sous la seconde nappe d'eau ; l'huile coule à flots pendant six mois dans ce nouveau puisard , et personne ne se plaint encore. Tout à coup le puits de Payen est infecté. Un mois plus tard , il infecte le puits voisin ; le même accident arrive à tous les puits d'alentour. A chaque puits nouvellement infecté , Payen était forcé d'acheter le puits, la maison et les terrains environnans. Son huile s'étendait comme une tache dans toute cette circonférence , et il ne savait plus que devenir , lorsqu'il mourut, laissant à son fils son nom , son talent et ses travaux.

Ce fils, jeune homme de persévérance et de courage, imagina de se délivrer, par le feu, de cette huile souterraine. Il jeta dans le puisard quelques charbons enflammés. Soudain le feu éclate, une colonne de flamme, sortie de l'intérieur du puisard, s'élève à quarante pieds avec un bruit épouvantable ; la terre trembla, le volcan était terrible. Vous jugez des cris d'effroi ! Il fallut encore souffler sur cette flamme, qui était pourtant une dernière chance de salut.

Cependant cette fois encore, le fils de Payen, semblable à son père, ne s'avoua pas vaincu. De nombreux établissemens venaient de s'établir en France pour la confection du gaz hydrogène carboné. Payen imagina de tirer du gaz de son huile pyrogénée ; et, en effet , il tire de son huile animale autant de gaz que de l'huile de colza. Son gaze contient plus de carbone ; il renferme un atome d'acide hydrocyanique qui donne à la flamme plus d'éclat et d'intensité. Voilà donc ces terribles huiles qui vont produire la lumière la plus brillante, après avoir été si long-temps un fléau sans remède ! Telles sont les conquêtes de la science : elle est bien admirable quand on l'étudie ainsi ! et nos plus grands faiseurs de drames modernes sont bien peu de chose, comparés à un homme comme Payen.

Un autre jour , c'étaient les tripes de bœuf qui attiraient la sérieuse attention de Parent-Duchâtelet. Un autre jour, il agite cette question , à savoir si l'on peut nourrir les porcs avec du cheval ? Un autre jour , il s'inquiète des comptoirs des mar-

chands de vin. L'été arrive, il analyse, il prend sous sa protection toute-puissante les eaux dans lesquelles le cultivateur fait rouir le chanvre; il passe de là à l'influence du tabac sur la santé des ouvriers; il se demande pourquoi tant d'ouvriers à Paris sont infectés d'ulcères? Rien, en un mot, qui échappe à cette philanthropie studieuse, éclairée, courageuse, admirable, et dont la ville de Paris ne s'est peut-être jamais doutée, l'ingrate qu'elle était!

Mais le plus grand effort de Parent-Duchâtelet, son plus rude travail, sa tâche la plus pénible et la plus méritoire, ce n'est pas d'avoir visité les égouts et étudié jusqu'à leurs odeurs; ce n'est pas d'avoir navigué dans les boues infectes de la Bièvre, ce n'est pas d'être descendu dans tous les cloaques pour en analyser toutes les immondices; ce n'est pas d'avoir étudié, dans le sang et dans le pus qui les souille, les amphithéâtres de dissection et les lacs empestés de Montfaucon, cet horrible charnier; ce n'est pas d'avoir suivi, depuis nos fosses d'aisance jusqu'à Bondy, les horribles matières que recèlent nos maisons; ce n'est pas même d'avoir été chercher sur la terre nue de la tombe, où ils étaient à moitié ensevelis, les cadavres de ces héros de juillet morts sans sépultures, enterrés sans honneurs; non, rien ne l'a abattu, rien ne l'a étonné, rien ne lui a fait peur à cet homme de courage; il était soutenu dans son cœur par cette ferme volonté qui vient d'en haut; seulement, quand par la force même de son dévouement et de cette obstination chrétienne à pénétrer dans le secret de toutes les infections humaines, il se trouva en présence de cet immense, pestilentiel et dévorant égout de la prostitution parisienne, cloaque dont la fange ne saurait être lavée, oh! alors, pour la première fois, Parent-Duchâtelet hésita. Le cœur lui manqua pour la première fois, mais non pas le dévouement. — Faut-il donc entrer là dedans aussi, ô mon Dieu! moi le chrétien! moi le père de famille! moi qui ne suis jamais entré que dans les égouts et dans les cloaques que l'honnête homme avoue! — Ainsi il hésita long-temps; mais enfin le devoir le voulait. Il entra donc tête levée dans ce dernier cloaque, et il écrivit son histoire *de la Prostitution dans la ville de Paris,* dont je vous rendrai compte au premier jour.

JULES JANIN.

LE

ROI DE LA MODE.

Plutarque a dit, dans la vie de Caton d'Utique, qu'il n'avait jamais commencé l'histoire de la vie et des actions d'un grand homme sans éprouver d'avance un sentiment de crainte et de défiance de ses propres forces. Si le sage de Cheronée, le précepteur de Trajan, a redouté quelquefois de rester au-dessous de sa tâche, que ne doit pas craindre un pauvre historien moderne comme nous, placé devant le portrait d'un des plus grands hommes des générations anciennes et modernes ; homme présent et contemporain, et qui pourtant mériterait non seulement, comme Caton, Périclès ou César, un peintre tel que Plutarque, mais qui pourrait aussi s'écrier avec Alexandre-le-Grand : « Heureux Achille d'avoir été chanté par Homère ! »

Cet homme, que nous ne montrerons nécessairement ici que de demi-profil, s'appelle George Brummel *le Grand*. Décernons-lui, comme tout le monde, jusqu'à nouvel ordre, le titre de *roi de la mode anglaise* et de prophète du dandisme européen.

Ce fut, je crois, en 1812 seulement que le nom à jamais célèbre de Brummel commença à pénétrer en France. Il passa la Manche avec un vers brutal du *Don Juan* de lord Byron. Nous

apprîmes, non sans surprise, que tandis que nous étourdissions le globe du bruit de nos victoires et du nom de Napoléon, nos voisins avaient à nous opposer une constellation rivale, d'un genre différent, mais non moins curieuse à étudier que notre météore militaire.

Napoléon et Brummel, ces deux noms ont été souvent comparés avec raison. Ils ont eu plus d'un trait de ressemblance. Leur destinée a été le vol de l'aigle qui plane despotiquement sur les masses. Tous les deux ont eu ce grandiose des manières, cette auguste domination du maintien, une dignité sublime à porter une pourpre qui n'était faite que pour eux.

Tout le secret des prééminences physiques et intellectuelles peut se réduire à cette simple phrase : « *Savoir se créer une royauté!* » Mahomet fonde le règne du prophète, Homère celui du poète, Alexandre celui du soldat, Socrate celui du penseur. Ne cherchons pas ailleurs la raison ni les titres des grands hommes : Toujours le règne *des primitifs*. Dans aucun genre, la gloire ne s'est répétée.

Et voyez comme, après tout, la voix publique est juste! Napoléon qui n'est que la paraphrase complète du guerrier de tous les âges, pourra-t-il défendre à l'Histoire d'unir à son nom sur son pavois la gloire de Kléber, de Desaix, de Masséna ou de Ney?

Qui citera-t-on à côté de George Brummel? Où sont ses lieutenans, ses prétoriens? Quel est son rival? Sera-ce le comte D......, si frivole? Sera-ce le beau sir George R....., qui n'a jamais rien inventé de sa vie, pas même un nouveau nœud de cravate? ou bien, le jeune lord G....? Non, Brummel est seul assis dans sa gloire; il est l'unique et suprême possesseur de son trône.

Il est venu à une époque en apparence rebelle à tout enthousiasme, si ce n'est à une force matérielle comme celle de Napoléon. Génie sublime et créateur, il a voulu être réformateur à l'exemple de Luther. Mais sa réforme s'est faite dans les manières et les coutumes de sa nation. De ces choses insignifiantes pour les petits esprits, telles que la construction d'un gilet ou d'un frac, le degré de hauteur convenable d'un revers de bottes, la disposition d'un nœud de cravate, il a su se créer à la fois une forme dominante et un évangile qui porte son nom, bien supérieur en cela a Olivier Cromwell.

Lui, roturier, il est parvenu à mâter et à tenir en lesse l'aristocratie anglaise, bien autrement difficile à vaincre que les bandes de Blücher et de Wellington. Il a remporté tous les jours une nouvelle victoire de Friedland, d'Iéna, d'Arcole, sur les modes, les préjugés et l'indifférence de ses compatriotes. Non-seulement il a triomphé, mais il a inventé son champ de bataille.

Il ne relève que de lui; il n'a jamais vu que lui. Il peut se dire avec ce personnage d'un drame de Dryden : « Dans le passé, rien ne me ressemble; dans l'avenir, rien ne me ressemblera. »

Pour apprécier dans toute son étendue la ligne décrite par ce grand génie, remontons, un peu de mots, vers son point de départ et ses temps de jeunesse.

George Brummel est né en 1778, dans le comté d'Oxford. A sa naissance, on ne vit aucun des phénomènes célestes qui présagent quelquefois la venue des grands hommes. Les gens qui ont voulu lui donner une extraction absolument infime, seront bien déçus lorsqu'ils sauront que son père était secrétaire d'un ministre et laissa même à son fils une assez belle fortune. Par ses biens et sa famille, Brummel est donc loin d'être aussi roturier qu'on l'a toujours prétendu. On peut dire qu'il n'était pas noble à la vérité, mais qu'à cela près, il était du reste parfaitement gentilhomme.

Dans le portrait ironique et souvent injuste que l'auteur de *Pelham* s'est plu à tracer de Brummel sous le nom de *Russelton,* au milieu de plusieurs circonstances inexactes, on trouve cependant quelques détails réels sur les premières années du grand homme.

Il est très vrai que dès l'âge de six ans, Brummel imagina de couper la plus belle jupe de sa mère pour s'en faire un gilet. Dès l'âge de neuf ans, il commença à se passionner pour *le maraschino* de Zara, les chats angoras et les romances de chevalerie. Déjà il dépensait tout l'argent de ses menus plaisirs à se faire cirer ses souliers six fois par jour, et il instruisait par écrit sa blanchisseuse du nombre de plis qu'il voulait à ses chemises. Voilà le grand homme. C'était son siége de Toulon.

Dès sa sortie de l'université, Brummel se montra ce qu'il fut toute sa vie : idolâtré, courtisé, sans avoir jamais fait d'avances à personne, déjà souverain par l'originalité de son habillement

et de ses reparties. L'immortelle idée de se faire faire ses gants par trois marchands différents, un pour le pouce, un autre pour l'index, et un troisième pour le reste des doigts, appartient tout-à-fait à la première jeunesse de Brummel. Alors aussi il disait à un de ses tailleurs : « Je vous quitte, mon cher, parce que j'ai découvert que vous me faisiez des habits presque sans défauts. »

La carrière des armes et ensuite celle de l'amour faillirent deux fois enlever Brummel à l'impulsion de ses instincts sublimes. Il entra au service dans ce fameux *dixième* de dragons si connu par ses traits d'aristocratie. Là, il faillit être victime d'un accident malheureux pour lui, excellent pour la postérité, qui lui donna un énorme avantage de plus aux yeux des gens qui l'ont un peu compris.

Un jour, à la parade, son cheval le renversa, et il eut le nez brisé sous la visière de son casque. La cicatrice lui en est toujours restée; pareil en cela à Turenne et à Michel-Ange. Donnez à Brummel une belle figure : la question change, la moitié du mérite s'évanouit, l'idéal s'envole. Brummel n'a jamais eu qu'une figure excessivement distinguée, il est vrai, mais du reste sans aucune beauté. Sa physionomie, par sa régularité et ses perfections, n'a pu agir par aucune impression extérieure, si ce n'est qu'enfin c'était la physionomie de George Brummel.

L'amour occupa aussi et perdit quelques instans de cette grande existence. Brummel a depuis raconté lui-même, en riant de cette bizarre fatuité du sort, une espèce de mésaventure avec une jeune fille d'Éton dont il se sentit amouraché environ l'espace « *d'une demi-heure.* » Il jugea, comme l'a fort bien dit M. Bulwer, qu'il ne pouvait donner à sa belle de meilleur gage de sa passion qu'en lui dévoilant le respect et l'attention qu'il avait pour sa propre personne. Pourtant, malgré son admiration pour son incomparable adorateur, un beau jour, la jeune fille partit d'Éton avec un grand jeune homme bien frais (*rosycheeked*), du Leicestershire. Brummel n'en entendit plus parler.

C'est encore de cette époque que date la liaison de Brummel avec la duchesse de P..... On dit que, dans cette passion, tous les honneurs furent nécessairement pour le grand représentant de la mode. Il paraît cependant qu'il n'y déploya pas, surtout

dans la scène de rupture, cette supériorité de conduite qui devait plus tard lui valoir cette renommée hyperboréenne. Mais il faut bien que toute gloire se fasse. On n'a pas ses trophées avant la campagne. Lord d'Exemeagh a fort bien indiqué ce qu'était Brummel à cette époque : « Un jeune *lion* qui n'avait encore que des demi-griffes et une crinière naissante. »

Pour apprécier tout ce que Brummel a fait et quel a été au juste le genre de ses triomphes, le lecteur est ici prié de vouloir bien se représenter tout ce que renferme de hauteur à pic, de préjugés presque innavigables, ce grand mot *d'aristocratie anglaise*, « cette damnée dans le ciel, » comme a dit Burke.

Quiconque n'a vu que les réceptions de la cour, les convocations du parlement, les cercles les plus relevés du Hanover-Square et de Portland-Place, n'a qu'une image imparfaite de ce monde tout à part dont la fierté native et *l'impassivité* existent non-seulement chevillées dans les principes, mais tiennent aussi à la nature du climat et à la température nationale.

Remarquez qu'un lord aura presque toujours l'avantage sur nos gentilshommes français, parce qu'il aura à chaque minute le pouvoir de *s'observer*, énergie de tenue que n'ont jamais eue nos Noailles, nos Montmorency, nos Condé; force territoriale autant que nobiliaire. Un grand seigneur français, tout en étant par moment beaucoup trop ouvert et beaucoup trop affable, fera entendre, avec beaucoup de bonne grace, que sa race remonte jusqu'aux croisades. Un lord ne parlera pas une seule fois de sa généalogie, par la raison qu'elle ne remonte guère qu'au règne de George III, et qu'elle est par conséquent beaucoup trop récente pour qu'il puisse en parler, mais son titre se trouvera inscrit sur tous ses gestes, ses mouvemens de sourcils, et ses moindres démarches ; ce qui fait que l'habitant de la Cité, fût-il fier et rogue comme *Short-Dwart* lui-même, prendra involontairement l'air humble et soumis, et s'écriera en le voyant passer : « Voici un lord ! »

On doit tenir compte aussi des tendances ascendantes de la bourgeoisie. Il faut connaître le trait de ce marchand d'Édimbourg qui vit ses six derniers enfans renoncer volontairement à leur part de patrimoine pour qu'un majorat fût institué en faveur de l'aîné, et qu'il pût y avoir par la suite un baronnet dans la famille. Le père, en homme raisonnable, exigea que ses

six enfans lui écrivissent chacun une lettre de renonciation à leur bien, de six villes différentes, pour que l'exécution de leur projet fût bien méditée. Les six lettres furent écrites, et un majorat de 4,000,000 fut institué.

Voilà la bourgeoisie et l'aristocratie anglaises. Que ne peut-on faire l'autopsie du cœur humain! On verrait tout ce que le cœur de certains lords renferme au fond de fiel aristocrate et de dédain âcre et bilieux. Au prix des vigilances et des alertes anti-bourgeoises qui sans cesse font sentinelle à la porte de ces cœurs, combien d'artisans préféreraient leur pot d'ale et leur simple couchette en fer dans Fleeet-Street!

Cependant, ôtez à cette aristocratie vingt-cinq années de progrès; faites que les bourrasques continentales n'aient pas eu lieu; avant Napoléon, avant O'Connell; que le peuple n'ait pas encore sucé les principes radicaux du *True-Sun* et de *l'Examiner;* voyez la haute Angleterre échappant au rigide ministère de William Pitt!

C'est alors que George Brummel arrive seul, sans nom, médiocrement riche, médiocrement beau. Il se pose fièrement comme le gladiateur devant cette aristocratie, et lui dit : « Je te ferai trembler comme Jupiter fit trembler le monde, en fronçant le sourcil; » aux lords : « Je musellerai votre orgueil, je vous tiendrai à mes pieds, je serai votre maître; vous me copierez, vous en serez réduits à m'emprunter servilement mes gestes, mes modes, mes principes politiques et privés, et jusqu'à mes revers de bottes. Vous direz : Brummel! comme les Arabes disent : Allah! Et quand je vous aurai vus à mes pieds, enchaînés, abattus, j'aurai encore le droit de vous dire, comme César aux rois des Gaules : « Pauvres esclaves! pauvres esclaves! Vous « rampez devant moi avec la bassesse des ennemis que vous « avez autrefois vaincus! »

Voyons par quels moyens Brummel est arrivé à cette victoire sur l'aristocratie anglaise, l'une des plus belles et des plus mémorables conquêtes que l'esprit humain ait faites depuis l'invention de la boussole et des perdreaux à la Villeroy.

Avant d'entrer dans le monde, regardant les grandeurs et les agitations humaines comme Satan, du haut du temple, Brummel avait pu se dire : Serai-je Shakspeare? serai-je Bonaparte? serai-je Canning? serai-je Newton? »

C'est qu'en effet il pouvait être tout cela, ressusciter s'il eût voulu tous ces grands titres. En lui résidaient en germe les hautes facultés et les organes spéciaux de chaque homme de génie. Mais il a voulu, avant tout, être *primitif*. Après avoir pesé l'une après l'autre, la gloire du savant, du publiciste, du poète et du guerrier, il s'est écrié sans hésiter : « Je serai Brummel ; » et il a été Brummel. Qui donc osera l'en blâmer ?

On sait que vers la fin du siècle dernier, et au commencement de celui-ci, lorsque George IV n'était encore que prince de Galles, il y eut dans les mœurs de sa petite cour un renouvellement des orgies du siècle de Charles II et de la régence française. On vit reparaître les passe-temps nocturnes de la *cabale*. Les Rochester, les Shaftesbury, les Buckingham redevinrent un instant à la mode.

Le nom de Brummell, déjà si célèbre, avait pénétré depuis long-temps dans le cercle qui entourait le régent. En vain lord G...., le marquis de L...., lord M...., mirent tout en usage pour tâcher d'éloigner un homme qui ne pouvait que devenir un rival formidable. Le prince était ami des raffinemens et de l'élégance. Plus de vingt lettres anonymes, et jusqu'à des pamphlets en forme de messages, furent alors dirigés contre Brummel. Le régent résista toujours. Il n'eut pas de repos qu'on ne lui eût fait connaître enfin l'homme surprenant qui devait illustrer son siècle, et jeter tant d'éclat sur la mode anglaise.

L'entrevue, désirée surtout par le régent, eut lieu enfin dans une des sales du pavillon de Brighton. Les courtisans les plus assidus du prince, ennemis naturels de Brummel, ont été forcés eux-mêmes de rendre justice à la tenue et aux manières du grand agitateur de l'élégance moderne. A un certain moment, on vit s'ouvrir une des portes du fond, et s'avancer le grand homme à la fois sombre et radieux. Sixte-Quint au conclave, Napoléon au traité de Tilsitt, sont seuls comparables à Brummel présenté au prince régent.

On a dit la vérité : c'est que, par suite d'un éblouissement soudain, le régent parut au dessous de lui, et se sentit atterré en présence d'un tel homme. Dès ce moment, commença leur intimité ; le prince sentit qu'un génie tel que Brummel devenait indispensable à sa cour : il l'adopta, il lui offrit sa haute faveur. Brummel eut ses appartements à Brighton ; il n'y eut

plus de parties possibles, de promenades sur l'eau, de courses, de soupers, à moins que le dieu n'en fût.

Les nombreux calomniateurs de Brummel ont répété souvent qu'il avait agi sur le régent surtout par son orgueil et son insolence ! Insolent ! lui ! Brummel ! Les ignorans auront pris la confiance instinctive pour de l'arrogance. La dignité du potentat a été traduite par ce mot : *orgueil.* D'ailleurs, comment supposer qu'un homme puisse régner sur la seconde personne du royaume par ses propres armes, c'est-à-dire par la hauteur ? Le régent tourna vers Brummel comme l'acier vers l'aimant, comme l'héliotrope vers le soleil ; mais il n'y eut jamais, de la part du grand homme, ni excès, ni violence.

Arrêtons-nous un moment pour mesurer l'espace que le géant vient de parcourir. De simple officier au 10e de dragons qu'il était, le voilà à présent maître absolu de l'esprit et des actions du régent. il est plus puissant que tous les grands noms de l'Angleterre ; car la puissance du nom est héréditaire et prévue ; tandis que si Brummel sourit, voilà toute l'Angleterre élégante qui sourit. S'il place de côté la rosette de sa cravate, les cravates des Trois-Royaumes se trouvent dérangées. Il est le maître, s'il le veut, de faire hausser ou baisser à volonté, en un jour, les cols de chemises de Londres, depuis Hyde-Park jusqu'au pont de Westminster.

Son tailleur Brooker, son bottier Younger Tull, son coiffeur Deard, deviennent autant de grands hommes, grace à lui. Brummel est plus qu'un ministre, car un ministre est révocable; lui peut être disgracié, comme nous le verrons tout-à-l'heure, mais sa puissance n'en souffrira pas.

Voyez cependant quelle réunion de facultés surprenantes et presque contraires a dû s'agglomérer dans cette tête. Il a fallu que Brummel connût, comme Shakspeare, toutes les portes secrètes du cœur humain ; qu'il fût apte à manier toutes les grandes passions, à régner sur les vanités des hommes en assemblées, comme Pitt ou North ; qu'il fût à la fois habile comme Sheridan, enjoué comme Congrève, enveloppant ces figures diverses sous un même masque calme et impassible.

Ce serait donc une grave hérésie que de regarder Brummel auprès du régent comme un simple favori de cour, le successeur des Cinq-Mars, des Buckingham, des Essez ou des Lauzun.

Chez lui, jamais de complaisances, jamais surtout de ces emportemens de gaicté et de pétulance sans bornes qui ont trop souvent converti en bouffons nos élégans français. A table comme à la chasse, calme ou emporté, Brummel est toujours le même. *régnant par le sérieux,* brillant par ses incomparables saillies, restées en Angleterre sous le titre de *Brummeliennes.*

Il est certain que, dès que Brummel paraissait, le régent et les courtisans avaient involontairement les yeux fixés sur lui. Sir Pearton, qui a beaucoup connu Brummel, a cherché à définir l'impression à la fois magique et imposante de son approche; il a dit : « Figurez-vous l'Apollon du Belvédère qui vous ferait sourire. »

L'image n'est qu'à moitié juste. Brummel excitait plutôt le respect que le rire, et il ne ressemblait guère au chef-d'œuvre de Praxitèle, à moins pourtant qu'on n'admît que *l'Apollon du Belvédère* eût eu le nez cassé. Comme Brummel avait mis son génie au service de choses absolument neuves, *de riens,* comme dirait un économiste, de là son profond ascendant, sa force impénétrable.

Nous passons sus tous les traits de grandeur et de noblesse qu'il éparpilla sur sa route à la cour du régent. Ses historiens futurs raconteront sa conduite à la fameuse chasse dans le comté d'Yorck, sa conversation par signes avec un jeune lord dans une salle de bains de Brighton, sa réponse à deux dames françaises qui étaient venues le visiter chez lui par curiosité. Nous arriverons tout de suite au fait qui dénoua cette liaison, assez à temps peut-être pour le nom de Brummel; car, à la longue, l'humanité se lasse. Villars a dit que le séjour des cours était mortel à la gloire.

Le motif réel de la brouille de George Brummel et du régent restera éternellement un problème, comme l'histoire de *l'Homme au Masque de fer.* Pourtant, l'opinion la plus vraisemblable est que mistriss Fitz-Herbert se montra jalouse de la puissance du grand homme. Elle fit tout pour décider sa disgrace. Disgracié! Ce mot allait mieux au régent qu'à Brummel. On sait que, par la suite, le prince eut à regretter plus d'une fois la perte de l'auguste exilé.

Un changement de dynastie, une dissolution du parlement n'auraient pas produit dans Londres une secousse plus vive

que cette nouvelle de la séparation de Brummel et du régent. On s'abordait dans le West-End d'un air consterné. Chacun interprétait cette aventure à sa manière. Les ennemis de Brummel profitèrent de cette circonstance pour exciter les journaux contre lui. Brummel, pour toute réponse, se contenta de rassembler et de faire relier magnifiquement tous les articles de gazettes qui furent publiés sur cette querelle.

Alors on réveilla aussi le reproche d'arrogance si faussement imputé à Brummel. On fit courir sur lui cette anecdote entièrement fausse et que tant de gens ont crue : on prétendit qu'à la fin d'un repas, Brummel avait prié le prince d'aller sonner un laquais; le prince aurait exécuté cet ordre à la lettre. Cet acte d'égalité grossière aurait été la cause de la disgrace de Brummel. On reconnaît bien là les fables de la calomnie.

Non, la brouille de Brummel et du prince fut en partie amenée par la propre volonté du premier. Il comprit qu'être l'ami ou même le premier ministre d'un grand était un rôle au-dessous du roi de la mode.

Du reste l'époque qui suivit cette querelle peut être regardée comme l'immortel apogée de sa vie et de son règne. Livré à lui-même, ayant perdu, aux yeux de la foule, le prestige d'une amitié puissante, on peut dire qu'il gouverna littéralement l'Angleterre. Alors on vit se former quelquefois une espèce de cortége de jeunes lords et d'étrangers devant la maison qu'il habitait dans *Warwick-Street*. C'était tout à la fois un honneur et un document de savoir comment le héros descendait son escalier, montait à cheval dans sa cour, donnait ses gants et sa cravache à tenir à un jockey, et s'élançait vers *Saint-Jame's-Park*, au milieu d'un bourdonnement respectueux.

Parlerons-nous de ses conquêtes, de ses intrigues? N'est-il pas clair que toute femme bien née aurait cru manquer à son rang en tenant tête à tant de mérite? Il faisait bien mieux; il transportait à notre sexe, naturellement dur et jaloux de ses avantages, les séductions des don Juan et des Lovelace. Chose jugée impossible jusqu'à lui! il était à la fois le culte des hommes et l'idolâtrie des femmes.

A cette même époque, on vit aussi cet ambassadeur russe regardant un jour passer la file d'équipages dans les allées de *Hyde-Park*. « Voici, lui disait-on, la voiture du roi, puis

celle de lord W..., celle du marquis de L..... » Jusque-là, l'ambassadeur n'avait paru témoigner que peu d'intérêt. « Et le maître de cette voiture? dit-il enfin. — George Brummel. » Alors l'ambassadeur fit un geste de respect, et s'écria : « Inclinons-nous, car voici peut-être le plus grand génie de l'Angleterre. »

Il était presque impossible que l'étoile de Brummel pâlît. Mais il fallait bien pourtant que cette haute destinée, pour être complète, eût aussi sa catastrophe. Nous voici arrivés à cette crise, qu'on ne saurait déplorer trop amèrement pour l'Angleterre, qui laissa partir Brummel. Il n'est que trop vrai que, par suite d'embarras pécuniaires, le grand homme se vit un jour forcé de quitter à l'improviste sa terre natale, qu'il avait si long-temps illustrée.

Albion! Albion! comment repousseras-tu ce nouveau trait d'ingratitude? Tu as relégué Napoléon à Sainte-Hélène! tu as condamné lord Byron à mourir à Missolonghi! et Brummel! Brummel aussi, loin de toi! ta plus belle auréole! ton plus grand rejeton peut-être après Atkinson le tailleur! Brummel, qui a tout sacrifié pour t'immortaliser, qui devrait avoir des statues de Westmacott, bien plutôt que l'Achille de Waterloo, et dont tu ne posséderas pas même la cendre.

On dit que le jour où George Brummel s'embarqua pour la France, le soleil de Londres parut encore plus terne qu'à l'ordinaire; le cours de la Tamise faillit se détourner, et on ne fit aucune affaire dan *Threadneedle-Street*. Il est vrai que cet anniversaire tombait un dimanche.

Mais Brummel, en s'exilant, ne céda pas, comme on l'a cru, aux poursuites de ses créanciers. S'il y eût consenti, quel bottier, quel tailleur, quel coiffeur, ne se seraient pas empressés d'habiller, de chausser et de friser, pour la gloire seulement, l'élégance et la mode en personne?

Dans un jour de malheur, Brummel perdit 40,000 livres sterling au macao. Cette somme se trouva trop forte pour lui. Sa fortune, bien qu'honorable et accrue sans cesse par d'heureux paris à *Epsom* et à *New-Market*, ne put faire face à cet échec. Le grand homme partit donc pour la France.

Son arrivée sur le sol français fut marquée sur-le-champ par une grande révolution. Se trouvant à tout jamais séparé

de son coiffeur Wirtfully, qui n'a jamais coiffé que lui, l'homme des siècles se décida à abandonner la poudre et à porter perruque. Année 1815, époque à jamais célèbre par l'inauguration de la Charte constitutionnelle et des perruques sur la tête de Brummel !

Alors aussi, le héros commença cette vie de philosophie et d'isolement qu'il n'a guère quittée depuis son séjour en France. Saturé de gloire et d'illusions, que pouvait-il avoir à désirer encore ? Il sentait que le naturel français était trop pétulant pour le comprendre. Il finit même, à Calais, par résister entièrement aux désirs de ses compatriotes, qui voulaient tous être admis dans le sanctuaire du dieu, pour rapporter dans leur patrie quelques-uns de ses nouveaux oracles.

Mais le peu d'Anglais que Brummel voyait, suffisaient pour lui prouver combien on appliquait mal ses principes. Il prévoyait qu'en Europe, les gants et les habits allaient retomber bientôt dans une affreuse anarchie. Fatale prévision, dont il ne se consolait qu'en recevant quelques connaissances intimes !

Nous surtout, qui, grace à l'introduction d'un des meilleurs amis de Brummel, avons pu être admis dans sa vie privée, nous pouvons dire quel bonheur et surtout quelle utilité il y avait à recueillir d'un pareil commerce.

Nous arrivions assez souvent chez Brummel dans la matinée ; nous le trouvions dans son appartement orné de meubles de Boulle. Il était renversé sur un sofa, dans une attitude délicieuse, et feuilletait, tout en prenant son thé, des journaux de modes et des recueils d'aquarelles, avec une supériorité qui n'appartenait qu'à lui.

Nous pouvions nous convaincre alors que tous les hommes vraiment grands ont presque toujours eu, dans leur nature double et multiple, deux aspects : un pour la foule, et l'autre pour leurs amis. Plus ils sont nobles et graves pour le public, plus ils apportent d'abandon dans l'intimité. Ils déposent volontiers ce masque que leur renommée leur impose.

Dans cette homme, qui causait familièrement avec nous, abjurant toute idée de grandeur, se faisant affectueux, bon et rieur, on eût eu de la peine à reconnaître le personnage si digne, si sérieux, que toute l'Europe admirait.

Ordinairement, l'illustre exilé, avec une bonté que mon compagnon avait raison de qualifier de *fatherly*, commençait la conversation par quelques observations critiques d'un goût et d'un sel inexprimables, sur notre cravate et notre habit. De là, nous passions à vingt sujets divers. C'était toujours lui, Brummel, proscrit, mais non pas abattu par l'infortune, et aussi sublime que s'il eût eu devant lui comme autrefois, une assemblée d'apôtres sténographiant ses moindres mots.

A côté de ce courage d'aigle, de cette ambition de conquérant, nous découvrions avec attendrissement, chez lui, la fleur de l'*humour*, la raillerie de lui-même et de son propre empire. Ce fut un jour, dans un de ces momens de doux abandon, qu'il laissa échapper cette phrase presque effrayante de scepticisme :

« La preuve, nous dit-il, que le prince régent a toujours eu très mauvais goût dans tout ce qu'il a fait, c'est qu'il m'avait choisi pour son ami intime. »

Voilà l'homme vraiment grand, prêt à persifler par détachement, par ennui, cette royauté qui lui a donné tant de mal à acquérir, jouant sa majesté contre un bon mot. Pour donner, s'il est possible, aux esprits clairvoyans une idée du genre d'esprit de Brummel, nous citerons ici deux ou trois anecdotes choisies au hasard parmi les mille traits sublimes qu'on cite de lui dans les trois royaumes.

Un jour à Brighton, au milieu d'un souper, un convive mal appris s'avisa de vouloir faire chanter Brummel ; le prince lui-même, un peu échauffé, insista.

« Alors, raconte Brummel, je me renversai sur ma chaise, en ouvrant mon gilet ; j'avalai d'un seul trait un verre de vin de Porto, puis je me tins en repos. Aussitôt tous les convives crièrent et battirent des mains. Tous se persuadèrent que j'avais effectivement chanté, et moi-même j'ai fini par le croire. »

— Qui est-ce qui vous habille, mon cher M. Brummel, lui dit un jour lord S.... ?

— C'est à-dire, vous voulez me demander, qui est-ce qui ne m'habille pas, répondit aussitôt Brummel. Il faut savoir qu'il avait depuis long-temps posé cette maxime : « Votre mise est trop affectée, si, quand vous passez dans la rue le peuple vous regarde avec trop d'attention. »

L'horreur de Brummel pour les légumes comme pour les parfums est connue dans toute l'Angleterre. Une dame lui dit dans un repas avec intention :

— Est-il vrai, monsieur, que vous n'ayez de votre vie mangé de petits pois.

— Pardon, madame, répondit Brummel, je me souviens d'en avoir mangé un seul, il y a de cela dix ans.

A son arrivée à Calais, un Anglais nommé Seyton avait imaginé de se faire passer pour capitaine. On découvrit bientôt que ce capitaine n'était qu'un ancien chapelier de Guild-Hall. L'honneur de cette découverte fut attribué à Brummel. Un matin, le prétendu capitaine Seyton se présente chez lui. Il faut dire aussi que ce M. Seyton avait le nez prodigieusement aplati.

— Est-il vrai, monsieur, dit-il à Brummel en entrant, que vous ayez dit que j'étais chapelier ?....

— Chapelier ? répond Brummel en tournant la tête et en le regardant par-dessus son fauteuil avec une lenteur admirable ; apprenez, monsieur, que de ma vie, je n'ai jamais connu de chapelier qui n'eût pas de nez.

« Il n'est pas étonnant qu'on me trouve élégant, nous disait-il une autre fois dans sa cour, tandis que son fidèle Schurpill lui présentait sa cravache, j'ai créé tout ce qui m'appartient, jusqu'au galop de mon cheval.

« Vous n'êtes pas digne de porter de beau linge, nous disait-il aussi une autre fois, si sa beauté dure jamais plus d'un jour. »

Il ajouta en même temps presque coup sur coup :

« Il est plus difficile de savoir user un habit que de savoir le porter.

« Je ne trouve qu'un défaut à la Vénus de Médicis : c'est de ne m'avoir pas connu.

« La beauté de l'homme comme il faut doit marcher toujours à six pas devant lui. »

Toutes ces reparties ont été improvisées devant nous, et non pas composées dans le cabinet avec le secours d'une grammaire.

Que l'on compare ces apophthegmes et cent autres du même genre avec les saillies et les mots brillans de nos Fontenelle, de

nos Voltaire, de nos Rivarol ; on y verra la différence de l'esprit simple avec la composition d'un génie singulier, unique dans ses reparties comme dans sa mise.

On a cherché bien des fois à comparer Brummel à d'autres élégans, comme si le génie pouvait se comparer à autre chose qu'à lui-même. Encore maintenant, quelques gens dépourvus de cette sensibilité de tact qui évalue les nuances, ont voulu regarder Brummel comme le simple continuateur d'Horace Walpole. Autant vaudrait-il comparer le soleil à une étoile. Le froid et spirituel châtelain de Strawberry-Hill obtint, il est vrai, une certaine réputation d'élégance à une époque encore ignorante, et parmi de pauvres gens de lettres, tels que Gray en Angleterre, Diderot et d'Alembert en France. Mais combien de ressources Walpole n'a-t-il pas été obligé d'employer pour atteindre à son espèce de demi-célébrité ? Soit qu'il se fît le législateur des parcs et jardins, soit qu'il écrivît ses paradoxes sur Richard III, soit qu'il devînt *rewiewer* dans *le Monde* de Fitz-Adam, soit qu'en France, il méritât d'être aimé sérieusement par une femme vieille et aveugle (Mme Dudeffand) ; la disgrace d'une pareille passion n'aurait jamais osé s'attaquer à Brummel.

Et dans le caractère et les procédés, quelle différence entre les deux hommes ! Walpole n'a jamais été qu'une ame sèche et glacée qui a laissé mourir de faim Chatterton ; Brummel a été cité partout pour sa bonté, son extrême bienfaisance. (Un cœur excellent est nécessaire à l'élégant complet.) Walpole a tour à tour été en querelle avec Hume, Jean-Jacques et Gray ; Brummel n'a jamais offensé personne, et ne s'est pas même battu en duel. La personne de Walpole était pateline et doucereuse ; celle de Brummel est au contraire noble, majestueuse, presque martiale.

Un lord *homme de lettres*, il est impossible de décerner au fils du ministre Robert Walpole d'autre titre que celui-là ; d'ailleurs il a été membre de la chambre des communes, il a composé des livres, il a écrit *le Château d'Otrante ;* en voilà plus qu'il n'en faut pour prescrire à jamais ses droits à l'élégance.

Il faut bien se rendre compte d'ailleurs de ce qu'il entre d'élémens et de conditions dans cette existence incomparable qu'on appelle *le dandisme*, qualification incomplète et avilie

aujourd'hui! Une des premières lois de l'homme qui s'y consacre est d'abord de ne jamais se compromettre par aucune action que la foule ait pu prévoir. Il est essentiel qu'il n'offre prise absolument sur lui que par sa démarche, son costume et ses équipages. L'homme qui écrit, qui remue des phrases et des passions, sera nécessairement l'antipode du dandy. Il en est de même de celui qui excelle dans un art quelconque, l'éloquence, l'escrime, les belles-lettres, la jurisprudence, fût-ce même le bilboquet. L'empire du dandisme est exclusif et absorbe toutes les facultés de ses adeptes. C'est peut-être pour cela qu'il est le premier de tous les pouvoirs, et que tant de gens ont passé leur vie à l'ambitionner.

On comprend donc parfaitement lord Byron disposé à troquer sa couronne de poète et de lord contre la couronne du dandy. Mais quand on s'est compromis comme lui par des poèmes tels que *le Corsaire*, *Don Juan*, *Manfred*, n'a-t-on pas perdu tous les droits à *l'impassivité* et au sang-froid du dehors, l'une des premières lois de cette monarchie arbitraire?

D'après ces définitions et les documens que George Brummel nous a fournis lui-même sur sa propre existence, on admettra maintenant que lui seul a créé et mérité de porter le vrai titre de *dandy*. Il a englouti sans regret dans ce rôle une des plus vastes intelligences, un des plus grands cœurs que la nature se soit plu à former. Qu'est-il arrivé? C'est que maintenant les autographes de George Brummel sont hors de prix en Angleterre. Un Anglais montrait à Dieppe l'été dernier un billet signé *George Brummel*. Ce billet était adressé par le héros à son valet de chambre; il lui demandait simplement, je crois, de lui envoyer des bottes à la campagne. Trois lignes seulement; mais quel langage! Cet Anglais assurait avoir déjà refusé plusieurs fois trente louis de cet autographe. Il est vrai que la manière seule dont le billet était plié valait un poème.

Mais les gens qui pèsent le génie aux drachmes et dans la balance de l'intérêt, nous demanderont peut-être ce que Brummel a fait pour le progrès et les lumières de son époque.

A cela nous répondrons d'abord que ce qu'il a fait de plus beau, c'est assurément de n'avoir jamais rien fait, et de s'être rendu immortel à cause de cela. C'est même là le centre prin-

cipal de son héroïsme. Mais ensuite le peu d'idées élégantes admises à Londres et à Paris, qu'on rencontre par hasard dans le *West-End* ou dans le faubourg Saint-Honoré, nos équipages, nos mises, notre maintien, tout cela dérive uniquement de son génie.

C'est lui qui nous a ordonné, pour tâcher d'obéir un peu à la mode, de nous tenir très droits et très sérieux, d'affecter l'indifférence la plus profonde au milieu d'une tempête comme au milieu d'un grand dîner, de ne rire que quand nous sommes seuls, de ne jamais regarder en face nos interlocuteurs, de ne commander à nos laquais que par signes et presque jamais en paroles, de persuader aux femmes à la mode que nous avons, quand il nous plaît, de très longues conversations avec nos chevaux.

Et puis, la forme de nos fracs incorporés à l'épiderme, la construction de nos cravates, l'art de présenter dans un salon toujours l'estomac avant le menton, de se regarder le dos dans une glace et jamais la figure; la science de placer sur un fauteuil un talon de botte à une hauteur convenable, la géométrie d'une coiffure, la courbure de la hanche gauche, tout cela a été copié de Brummel, mais avec la différence qui sépare la copie de l'original, en remplaçant la noblesse de la tournure par par le pathos du maintien.

Combien, depuis vingt ans, n'avons-nous pas vu, d'ailleurs, de petits esprits espérer avec un tailleur à la mode, trois ou quatre bottiers et du beau linge, marcher sur les traces du grand homme? Ils ont confondu et confondent encore tous les jours le génie et l'instrument, Brummel et ses habits. Ils n'ont pas vu que l'élégance de leur maître avait toujours conservé l'imagination et la physionomie; que, pour remplir dignement la mission du dandisme, il fallait surtout l'instinct divin, le sceau de la prédestination.

Ceci explique pourquoi le dandisme, l'un des plus hauts emplois que l'homme puisse faire de ses facultés, est aujourd'hui devenu la proie de tant d'incapacités et d'esprits médiocres. Tôt ou tard le culte périra à cause de la profanation des disciples. Les lévites ruineront l'autel. Brummel a prévu depuis longtemps cette catastrophe presque inévitable. D'ailleurs, il n'ignore pas que la venue des hommes extraordinaires s'achète toujours

par quelque expiation. Le Bas-Empire après le siècle d'Auguste. Actuellement le conquérant vit à Caen. Les obsessions continuelles de ses admirateurs et l'impossibilité de trouver des côtelettes d'agneaux passables lui avaient rendu le séjour de Calais insupportable.

Quelquefois sur les bords de l'Orne, quand le soleil d'hiver illumine les plaines chargées de givre, on voit passer un homme toujours fier et droit, monté sur un cheval magnifique. Il remarque avec plaisir que les paysans qui passent à côté de lui s'inclinent instinctivement et sans le connaître. Cet homme est George Brummel. Il peut s'écrier comme le héros de Cervantes : « Heureuse la postérité qui jouira du récit de tant de belles actions, dignes d'avance d'être gravées sur l'airain! »

Ses compatriotes se sont obstinés depuis plusieurs années à le regarder comme *une ruine,* un roi déchu, comme si le nom de Brummel était de ceux que les années ternissent. Son régne n'a eu rien de commun avec celui des poétes, des ministres et des grandes coquettes.

Chose étrange! l'Angleterre qui le laissera mourir dans une des provinces de France les plus barbares en fait de costume, le Calvados, le rocher de Sainte-Hélène de Brummel, l'Angleterre ne possède pas même un portrait complet d'un de ses plus grands hommes. Il a fallu qu'un Français essayât de dérouiller les titres de cette renommée, de ce personnage dont on vendra, dans quelques années, les cannes et les tabatières, comme les truffes, au poids de l'or.

Si pourtant ces pages indignes pouvaient engager Brummel, dans sa retraite, à publier enfin ses immortels pamphlets sur la mode et ses Mémoires d'outre-tombe dont nous avons eu le bonheur d'entendre seulement quelques fragmens, alors nous bénirions notre tâche, et notre hardiesse serait absoute d'avance aux yeux de la postérité, des marchandes de modes et peut-être de Brummel lui-même. En lisant les confessions de l'homme unique qui ne peut avoir d'autre historien que lui-même, nous nous écririons comme Platon en parlant de Socrate : « O dieux! lorsqu'un pareil homme vivait parmi nous, nous n'avions plus le droit d'être jaloux de l'Olympe! »

ARNOULD FREMY.

POÈTES

DE L'ANGLETERRE.

ROBERT SOUTHEY.

La littérature anglaise compte trois ères bien distinctes. La première commence au règne d'Élisabeth et se clôt au protectorat de Cromwell. Des intelligences de tout ordre. des mains à toute œuvre élevèrent jour par jour, heure par heure, et avec un ordre de succession admirable, la façade principale de ce riche palais. Les progrès du goût, les variations de la mode ont pu y ajouter, siècle par siècle, quelques bâtimens accessoires; mais ils n'ont fait tomber aucune pierre, dégradé aucun ornement. On a vu constamment, après de passagères infidélités, d'éphémères entraînemens, la littérature anglaise, guidée par cet esprit conservateur qui caractérise nos voisins, revenir vers Spenser, Shakspeare et Milton, comme aux vrais modèles. Appuyée d'un côté sur la poésie de ces trois immortels génies, de l'autre sur la traduction des écritures, traduction qu'on s'est interdit de refaire, la langue anglaise a pris un tel caractère de stabilité, elle a rejeté avec tant d'obstination l'al-

liage des élémens nouveux, qu'un jour, peut-être, alors que nos idiômes plus complaisans seront abâtardis et mourans, sa masse compacte, dure au ciseau du sculpteur, il est vrai, mais forte contre les ravages du temps, dominera nos entassemens éboulés de sable léger ou de pierre friable. Une nouvelle invasion pourrait seule réaliser la triste prédiction de Pope :

Our sons their father's failing language see
And such as Chaucer is, shall Dryden be.

Dryden, ce contemporain de Milton, n'a point vieilli jusqu'ici. Addison, Johnson, ont parlé son langage et l'ont consolidé par leurs immortels travaux. Hume, Robertson et Gibbon, le grand triumvirat d'historiens, ont adopté sa phrase savante et cadencée, libre de la pompe embarrassée, du rigorisme pédant, de la raideur désagréable des contemporains de Chaucer.

La première ère, celle de Dryden, a donc été la jeunesse, l'âge brillant et fort de la littérature anglaise.

La seconde, qui date de la restauration de 1660 et va jusqu'à Cowper, se subdivise en trois époques : celle des beaux esprits de la cour de Charles II, mauvais goût passager, imitation gauche et maladroite des littérateurs italiens ; celle de Pope, invasion de nos littérateurs du grand siècle, retour inespéré vers des lois sévères, pruderie majestueuse après une élégante débauche; celle de Collins, Gray et Churchill, exagération de cette pruderie, afféterie prétentieuse, maniérisme outré dont la dernière conséquence fut la coterie *della Crusca*, que Gifford écrasa sous ses redoutables balistes.

Enfin *the Task* parut : Cowper ranima le goût de ses contemporains pour la poésie. C'est à lui que commence la troisième ère, l'ère actuelle de la littérature anglaise. Il rendit au vers une allure simple, parfois inégale et affectant la négligence, qui fait oublier l'art et ne maîtrise que mieux les impressions.

De Cowper dérive ce qu'on a nommé l'*École des lacs*, ou pour mieux dire, c'est de Cowper que descend Wordsworth, Coleridge et Southey. En effet, des mille erreurs qui s'incrustent obstinément à la surface de toute science, celle qui a fait confondre dans une même dénomination trois génies aussi divers, trois principes aussi distincts, trois individualités aussi con-

trastées, n'est certes pas une des moins étranges. Dans cette classification bizarre, la vie privée a déterminé le jugement littéraire; les circonstances et des rapports fortuits de caractère avaient réuni, sur les bords des lacs du Cumberland, trois amis, tous trois distingués dans le même art; on leur a prêté une communauté d'idées, une unité de vues et de systèmes littéraires, que leurs œuvres nient à chaque page, et dont ils ont eux-mêmes repoussé l'imputation aussi formellement qu'ils ont pu le faire sans nuire l'un à l'autre.

Wordsworth, de la même école que Southey! Coleridge de la même école que Wordsworth! Jamais, nous l'avouons, pareille hérésie, jamais aussi singulier accouplement n'avait blessé nos oreilles et nos idées.

A leur départ, il est vrai, les jeunes poètes de Bristol, indécis encore sur leurs tendances individuelles, sentirent, avant de prendre chacun leur route, la nécessité de surmonter ensemble quelques obstacles que chacun d'eux redoutait d'avoir à surmonter seul. Ils voyaient bien la fatigue où était leur siècle de cette poésie révérencieuse, minaudière, aux doigts effilés et faibles, aux manchettes brodées et vieillies. telle que l'avaient faite Churchill et Collins ; mais ils pressentaient que les premiers efforts d'un jeune homme isolé rencontreraient dans les habitudes prises, les préjugés enracinés de la foule, cette antipathie contre les novateurs, ce penchant à la raillerie qui paralyse les jeunes courages et les plus vigoureux athlètes. De là, système arrêté entre eux, projet d'attaque sagement combiné; mais pour lequel leur triple puissance n'était pas de trop : il s'agissait d'arracher la poésie à ses coussins ambrés, au bain de lait et de roses où elle s'endormait, efféminée, et de la jeter brusquement, sans timides préparations, sans respect mal entendu, toute grande dame qu'elle était, au milieu des fanges du marais, sous le toit noirci du paysan, et, s'il le fallait, sur le fumier de l'étable. Ils prévoyaient qu'en se relevant de là, elle se montrerait moins revêche, et, bonne fille, prendrait peut-être pour favoris les médecins hardis qui lui auraient prescrit un si étrange et si salutaire régime. Il serait temps alors de se séparer, et, après un adieu cordial, d'aller chacun à leur but mystérieux. C'est ainsi que parurent *the lyrical Ballades* et *the English Eglogues.*

Ils y franchissaient toutes les barrières successivement resserrées autour des faiseurs de vers, et hasardaient un nouveau style d'une simplicité presque vulgaire; les expressions les plus communes, les occupations de chaque jour, les événemens les plus ordinaires de la vie privée, devinrent pour la première fois les sujets et les ornemens de la poésie. Tout cela se rencontrait naturellement dans la peinture des mœurs agrestes :

Each rural sight, each rural sound.

Les affections et les graces de la vie de famille, le bien-être du coin du feu, les fleurs bariolées de la prairie, la verte gaieté des haies d'aubépine, le cours rapide et scintillant des ruisseaux, les bonnes relations de voisins à voisins, l'ardeur naïve du patriotisme, les émotions plus douces de la bienfaisance, telle fut

The perpetual feast of nectared sweets,

la riche moisson qu'ils firent éclore dans les champs de la poésie.

Ceci était bon comme œuvre révolutionnaire, mais ne pouvait pas plus durer que des lois d'insurrection. Les sujets qui prêtaient quelque intérêt à ces efforts nouveaux furent bientôt épuisés; aussi cette minutieuse étude de la nature, sous ses formes les plus humbles, dans ses retraites les plus obscures, ne fut que la partie de plaisir d'un jour de congé. Les trois poètes n'avaient pas entendu se borner dans un cercle aussi étroit. Southey s'élança dans les régions élevées du roman épique et de l'histoire. Coleridge se fit un ordre de fictions bizarres où se complaisaient la chatoyante sorcellerie de sa phrase, la fascination de ses rêves, les hallucinations contagieuses de sa fantaisie, agissant sur l'esprit comme la plante enivrante des Arabes:

The insane root that takes the reason prisoner.

Wordsworth, se frayant une route à part, commença sa fervente recherche du bien suprême et de la suprême beauté, qu'il demandait aux moindres aperçus de la nature, aux balancemens des asphodèles, aux splendeurs du soleil couchant, au chant plaintif de l'oiseau railleur qui saute comme un esprit, de

colline en colline, sans que l'œil puisse le suivre, l'oreille entendre le battement de son aile; ou bien encore, à l'éternel silence de l'univers pour l'homme sourd et muet de naissance.

Le succès fut plus grand peut-être qu'ils n'osaient l'espérer, et l'indépendance de chacun d'eux resta pour jamais assurée.

Ils en ont profité, Dieu soit loué! Quels misérables résultats n'auraient pas eus pour leurs talens l'enchaînement d'une école, la nécessité d'être logique, non pas seulement chacun avec lui-même, mais chacun avec tous les trois; la solidarité de critiques, dont ils n'auraient pu faire une juste répartition; la terrible monotonie qui eût imprimé à leurs ouvrages un caractère d'affectation et d'emprunt qui tue ou fait méconnaître l'inspiration.

Le véritable lien qui unit les poètes des lacs n'est point dans leur système littéraire. Il est, nous l'avons dit, dans l'étroite amitié qui les a unis, dans la conformité singulière de leur vie politique, signalée par une conversion complète, une renonciation absolue des principes républicains d'abord professés par eux; il est, enfin, dans une sorte de communauté philosophique, qui semble avoir soumis leurs existences aux mêmes lois de morale austère, de modeste retraite et de paix laborieuse.

C'est là tout. Pour s'en convaincre, il suffit de les étudier isolément.

Southey a maintenant soixante ans, et l'œuvre que nous allons examiner est le produit du travail obstiné qui a rempli chaque journée de toute cette longue existence. Aussi compte-t-elle, outre six épopées où le savoir, jeté à profusions, semble étouffer la poésie, un long drame, une multitude de contes, ballades, odes, élégies, satires, publiés sous le titre de *Minor poems;* la traduction de trois longs romans chevaleresques, cinq volumes de lettres politiques, trois grands ouvrages de biographie, deux d'histoire, trois volumes in-8° de mélanges, et enfin de nombreux articles pour la presse périodique, surtout pour le *Quarterly Review.*

N'est-il pas fatigant de suivre, ne fût-ce que de l'œil, un si agile voyageur, une course aussi longue, des labeurs aussi continus? N'est-il pas permis au critique, lorsqu'il aborde une semblable tâche, de s'arrêter un instant ébloui, surtout lorsqu'il pense au manque de notions antérieures qu'il va trouver chez

ses lecteurs, à l'impossibilité de procéder par allusions courtes et facilement comprises, par indications effleurées, qui suffisent quand elles font un appel aux souvenirs ?

Heureusement sa tâche ne vient pas se compliquer d'une biographie longue ou fertile en événemens. Celle de Southey est toute dans ses ouvrages. Sa vie se compte par volumes plus que par années. Il a beaucoup écrit, et n'a rien fait.

Il est fils d'un marchand de draps, établi à Bristol, et fut d'abord confié aux soins d'un ministre baptiste, nommée Foote, très savant et très vieux. Cet homme étant mort, il passa à l'école de Carston, puis à celle de Westminster, d'où il fut renvoyé comme ayant pris part à une révolte. C'était en 1792. Son père, ruiné par de mauvaises spéculations, ne pouvait plus subvenir aux frais de l'éducation de son fils, mais il obtint pour lui une place de *commoner* (élève de 2e classe) au collége de Baliol, université d'Oxford. Southey y était, du reste, défrayé par les cadeaux du révérend M. Hill, son oncle, et de miss Tyler, sa tante. Ce fut là qu'il se lia d'amitié avec Coleridge et Lovell, ses condisciples. Suivant la mode enthousiaste du temps, ils s'engagèrent, par des sermens, à un dévouement de toute la vie, et, chose singulière, ces sermens ont été tenus.

Le premier gage de la réelle et touchante sympathie qui devait pour toujours assurer la fraternité d'élection dont ils venaient de s'enrichir, fut l'attachement des trois amis pour trois sœurs, les misses Fricker, de Bath. Coleridge seul, malgré son affection pour la plus jeune, répugnait à charger sa vie des entraves du mariage, mais les conseils austères du scrupuleux Southey réveillèrent la délicatesse consiencieuse de son ami et lui firent craindre d'avoir compromis la réputation d'une jeune fille par des assiduités trop remarquées. Coleridge n'hésita plus : il sacrifia au devoir les beaux rêves d'indépendance et de bonheur, qu'avec Southey et Lovell, il avait cru pouvoir réaliser dans le Nouveau-Monde au moyen d'une constitution républicaine déjà forgée par eux et baptisée du nom pompeux de *Pantisocratie.*

Le mariage de Southey, bien qu'arrêté définitivement, n'avait point encore été célébré, lorsque son oncle, capitaine de la factorerie anglaise à Lisbonne, lui proposa de l'accompagner en Portugal. Southey ne voulut point exposer sa maîtresse aux hasards d'un voyage et d'une longue séparation ; et, malgré les

conseils officieux qui ne manquent jamais en semblable occurrence, il épousa miss Fricker, le jour même où il s'embarqua pour Lisbonne. Il avait, du reste, assigné à son retour une durée de six mois, et, au jour fixe, il revint près de sa femme. Quelques années encore, il demeura à Bristol au milieu de sa famille et de ses amis, poursuivant avec ardeur le cours de ses études littéraires. En 1795, il avait publé, de moitié avec son ami Lovell, un volume de poésies sous les pseudonymes quelque peu ambitieux de Moschus et Bion ; en 1796, parut *Joan of Arc ;* désireux de revoir l'Espagne, Southey y fit en 1800 un second voyage, mais cette fois avec sa femme ; et le résultat de ses excursions dans les différentes provinces de ce beau pays fut une série de lettres qu'il fit paraître quelques années ensuite, et qui, sauf la *vie de Lope de Vega* par lord Holland, forment l'ouvrage le plus complet qui ait paru sur la littérature espagnole ; elles ont été traduites en allemand malgré l'accueil indifférent qu'on leur fit à Londres. A son retour, il commença aussi un recueil périodique de poésies, de concert avec Charles Lamb, sir, H. Davy et quelques autres ; mais deux volumes de l'*Annual Anthology* parurent seulement, et peu après il lança dans le monde deux autres volumes de poésies détachées, cette fois entièrement de lui.

A la fin de 1801, par la protection de sir James Mackintosh, il obtint la place de secrétaire de M. Corry, alors chancelier de l'échiquier d'Irlande ; son patron ayant quitté cette place un an après, Southey s'associa à sa disgrace et revint à Bristol ; mais avant de s'attacher à M. Corry, il avait livré à la publicité *Thalaba the Destroyer,* sa seconde épopée, écrite en Portugal, et qui, par ses licences inouies, avait soulevé de longues discussions entre les divers organes de la critique littéraire des trois royaumes.

Enfin, en 1802 ou 1803, il abandonna complétement le séjour des villes et alla se fixer dans le voisinage de Keswick, au milieu des lacs du Cumberland. Depuis lors, sa vie s'est écoulée dans une douce uniformité de travail et de bonheur. On ne saurait douter des charmes de sa retraite studieuse en lisant les vers délicieux que lui ont inspirés les dieux domestiques (*household deities*), et où il se peint comme

An unfit man
To mingle with the world.

On n'a jamais mieux rendu l'amour du chez soi, jamais mieux défini le *home* anglais que Southey ne l'a fait dans son *Hymn to the Penates.*

En 1814, le titre honorifique de poète lauréat est venu le chercher dans sa solitude, comme récompense d'un changement complet d'opinions politiques que bien des gens, et notamment lord Byron, n'ont pas craint de flétrir du soupçon de vénale apostasie. Les amis de Southey ont démenti cette allégation qu'ils prétendent calomnieuse, et ils défient encore aujourd'hui leurs adversaires communs d'assigner à ce changement de principes une autre cause que le travail constant de la raison sur elle-même; étrangers, nous devons nous abstenir dans un semblable débat, et plaindre seulement les hommes que leurs talens éminens exposent aux fureurs des partis, comme l'éclat dangereux d'une brillante armure attire les balles ennemies sur le chef qui l'a revêtue.

Vous le voyez : cette histoire, ainsi séparée de son intérêt littéraire, ne présente plus aucun sens. C'est un ruisseau tranquille dont on ne peut discerner l'imperceptible cours jusqu'à ce qu'on l'ait semé de quartiers de roche, de points d'arrêts où l'onde s'émeut et bouillonne.

Les premières poésies de Southey, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ne portent point son cachet particulier. Elles furent le résultat d'un système arrêté, d'un parti pris, qui devait nécessairement en détruire l'originalité. On sent le poète mal à l'aise dans les étroites limites des *English Eglogues.* Son vers ambitieux mord sans cesse le frein qui en arrête l'essor. La pensée grandit involontairement, et n'est ramenée aux proportions rigoureusement voulues que par une attention continuelle, une surveillance de tous les hémistiches. C'est un travail ingrat, et ce qu'il a produit malgré les éclairs de talent qui le traversent çà et là, malgré *the old Mansion House* surtout, petit tableau plein de grace et de fraîcheur, ne doit pas nous arrêter long-temps.

Écrite en six semaines, *Joan of Arc* (Jeanne d'Arc) qui vint ensuite, soit par le choix du sujet, soit parce que le talent de

l'auteur s'y montra plus fougueux, plus inspiré que jamais il ne l'a été depuis, mériterait au contraire un examen à part. Recherches historiques pleines de conscience, sinon de profondeur, jeunesse et ardeur de convictions, heureux abandon d'un style non encore tourmenté par de fatales lectures, tout se réunit pour en faire à notre avis le chef-d'œuvre de Southey. D'où vient qu'il est intraduisible, et qu'à tout prendre, l'indigeste roman de Chapelain trouverait plus de lecteurs chez nous? Pourquoi ce qui est admirable à Douvres devient-il illisible à Calais? C'est qu'avant tout, cette chronique rimée est une chronique anglaise; c'est que le poète si jeune avait eu beau lire Monstrelet et Froissart, fouiller les auteurs, compulser les manuscrits contemporains; il n'avait pas ce privilége si rare et si lentement acquis de quelques génies dominateurs; il n'avait pu recomposer le monde qu'il avait à peindre. Les faits, il les savait; le jour, l'heure du combat, le nom du champ de bataille, le nom du seigneur qui le tenait à fief, l'écusson de chaque cavalier, le costume des moindres gens d'armes ou cranequiniers, et jusqu'à leurs cris divers de guerre et rescousse, il connaissait tout cela: les chroniqueurs le lui avaient dit à leur manière bavarde et naïve, et lui, l'étudiant patient et soigneux de leurs longs récits, n'avait rien perdu, rien oublié; mais quand il fallut faire penser tous les mannequins qu'il avait rangés en longues files, le heaume au chef, l'estoc au poing, lorsqu'après les coups de lance, le choc des chevaux, la mêlée poudreuse si facile à reproduire, il fallut deviner les simples pensées, les devis sans art des paladins et des nobles dames, le pauvre *commoner* de Baliol-College se trouva court et embarrassé. Il rouvrit alors ses livres, feuilleta Milton, et n'imagina rien de mieux que de faire une Jeanne d'Arc avec une côte d'Ève, comme Ève avait été faite d'une côte d'Adam. Mieux lui eût valu se fier à Shakspeare, direz-vous, et nous le pensons aussi. Hotspur n'eût pas été difficile à métamorphoser en Dunois, et l'armure d'Henri V n'aurait pas été messéante sur le corps de Charles VII. Mais Southey eut peur de Shakspeare, comme d'un mauvais compagnon capable de l'induire à mal. Aussi, jamais histoire à la fois plus soigneusement exacte et plus complétement fausse que celle de Jeanne d'Arc racontée par le républicain de Bristol; c'est un paysage vu à travers des vitraux de couleurs. Sous ce rapport, et sous

ce rapport seul, le poème de Voltaire lui en revaut à peine. Ce défaut qui nous choque, nous autres Français, parce que les lieux et les personnes nous sont plus connus, n'a point empêché l'ouvrage de Southey d'atteindre sa troisième édition en douze ans, succès énorme pour l'époque.

Thalaba the Destroyer, comme nous l'avons déjà dit, parut en 1802. La *Revue d'Édimbourg*, qui venait de constituer son tribunal grave et rigide, attendait impatiemment l'occasion d'y faire comparaître la trinité déjà célèbre des enthousiastes de Bristol. Or, jamais défi plus complet n'avait été porté aux antiques lois dont Jeffrey et ses confrères s'étaient déclarés les champions; mais, désireux de frapper plusieurs coups à la fois, ils attaquèrent en masse la prétendue *Ecole des lacs*, et subirent la peine de cette maladroite étourderie. Après avoir reproché aux *Lakers* leur amour du vulgaire, leur recherche du grossier, leur affectation de simplicité; après avoir ironiquement indiqué la recette des effets obtenus par eux, lorsque la *Revue* dut parler de *Thalaba*, il fallut revenir sur toutes ces généralités, convenir qu'elles ne pouvaient presque jamais s'appliquer à Southey, dont, à vrai dire, les défauts étaient d'un genre tout opposé, bref, battre en retraite sur presque tous les points et se borner à critiquer le rhythme étrange dont Southey usait le premier (vers blanc irrégulier).

Un mot sur ce rhythme: la raison que Southey donne de son adoption est assez bizarre: « C'est, dit-il, l'arabesque ornement d'un conte arabe; » mais il en avait une meilleure: il voulait plier sa narration à une diversité de tons jusqu'alors inconnue, ne point s'imposer la contrainte majestueuse, la raideur épique ordinaire à ses prédécesseurs. Or, la strophe inégale, tantôt de trois vers, tantôt de vingt, le vers lui-même, tantôt de quatorze syllabes, tantôt d'une seule, se prêtait merveilleusement à ce projet. Il passait du conte familier à l'ode sans secousse violente, ou du moins sans ébranlement subit dans un ordre prévu. Mais cette facilité même, que Southey s'était ménagée, tourna contre lui, du moins à notre sens: ne trouvant d'obstacles ni dans la rime ni dans la mesure, il ne fut point contraint à long-temps travailler son idée pour la soumettre à cette double condition. Il s'ensuivit naturellement qu'elle fut écrite sans condensation dans les mots, sans progression dans l'image, à

son état brut enfin, avec la fatale redondance de l'habitude et la diffusion du rhéteur. Cette profusion de richesses sans choix s'étendit jusqu'au plan du poème où les épisodes, les descriptions, les discours s'alongèrent, et s'affaiblirent en se prodiguant comme l'enfant étiolé par une croissance trop rapide. Le début de ce poème est une des plus admirables descriptions dont la poésie anglaise puisse s'enorgueillir :

> How beautiful is night!
> A dewy freshness fills the silent air,
> No mist obscures, no little cloud
> Breaks the whole serene of Heaven ;
> In full orbed glory the majestic moon
> Rolls through the dark blue depths ;
> Beneath her steady ray
> The desert circle spreads,
> Like the round Ocean, girdled with the sky.
> How beautiful is night!

La fabulation était d'ailleurs belle et simple : une secte de magiciens habitant les cavernes de Domdaniel, dans les profondeurs de l'Océan, apprend que, d'un vieillard arabe nommé Hodeïsa, doit naître un homme destiné à le détruire. Un meurtrier envoyé par eux tue Hodeïsa et sept de ses enfans. Le huitième, appelé Thalaba, voilé par un nuage aux regards de l'assassin, est emporté dans le désert par sa mère qui meurt bientôt et l'y abandonne. La lutte qui s'établit entre lui et les sorciers acharnés à sa perte, forme le sujet du poème. A la fin. Thalaba est vainqueur, mais au prix de sa vie. Comme Samson, il renverse sur la tête de ses ennemis les voûtes de leur retraite, et meurt écrasé avec eux.

Dans les détails, Southey sacrifia trop, comme il l'a toujours fait, au désir d'étaler une érudition précieuse pour celui qui la possède, mais fatigante pour les autres, lorsqu'elle ne se cache pas avec un grand soin.

La traduction d'*Amadis de Gaule* fut publiée l'année suivante (1803). Sans nous en occuper autrement, nous consigne-

rons dans une note quelques observations bibliographiques sur une allégation erronée du traducteur (1). Elle intéresse notre ancienne littérature.

Bientôt après (1803), Southey réunit les poésies éparses du Chatterton, et les publia au profit de mistriss Newton, sœur de ce jeune et malheureux génie. Il a rendu plus tard le même service à un autre poète, jeune aussi quand il mourut, et dont la gloire, trop lente à venir, n'a pu couronner que la tombe. Nous voulons parler de Kirke White, religieux enfant, qui regrettait par-dessus toute chose, en quittant ce monde, d'y laisser inachevé un poème sur la vie du Christ.

En 1805, parut *Madoc :* Tous les défauts de *Thalaba* s'y retrouvèrent peut-être encore plus caractérisés. Toujours cette

(1) Southey qui traduisit *Amadis de Gaule,* sur la version espagnole que Garciordonez de Montalvo avait lui-même faite du portugais de Vasco Lobeyra. Southey, disons-nous, a prétendu enlever aux Français et attribuer aux Portugais la conception originale de ce poème, malgré le témoignage formel de Nicolas de Herberay qui, en 1575, retraduisit Amadis en observant toutefois :

« J'en ay trouvé encor quelques restes d'un vieil livre escript à la main en language picard sur lequel j'estime que les Espagnolz ont fait leur traduction, non pas de tout suivant le vray original comme l'on pourra veoir par cestuy, car ils en ont obmiz en aulcuns endroitz, et augmenté aux aultres. »

D'ailleurs, un traducteur anglais (Rose), de la version de Herberay, observa fort justement que les premiers récits en langue romane étaient uniformément en vers et qu'Amadis appartenait évidemment à l'ordre de héros qui avait d'abord été chanté par les ménestrels.

. . . . Roilans,
Les quatre fils Haimon et Charlon li plus grans,
Li dus Lions de Bourges et Gulon de Counans,
Perceval li Gallois, Laucelot et Tristans,
Alexandre, Artus, Godefroy li sachans,
De quoi cils menestriels font les nobles romans.
(*Roman de Duguesclin.*)

Le livre de Vasco de Lobeyra étant en prose avait dû néces-

facilité du vers blanc qui conduit insensiblement Southey de vers en vers, de page en page, sans opposer la moindre digue, le moindre encaissement au flot élargi de sa fantaisie, et sans lui faire comprendre cet axiome laconien : Une superfluité qu'on retranche vaut deux beautés qu'on ajoute. L'auteur de *Madoc*, au contraire, si la pensée ne lui paraît point assez complétement rendue par six vers, en ajoute dix, il en ajoute vingt, trente, quarante, jusqu'à ce que toutes les nuances aient été accusées comme il l'entend, amenées au point où il les veut. Mais alors la peinture se trouve empâtée, l'esquisse trop également parachevée; l'extrême étendue du tableau donne aux tons divers de la faiblesse et de l'indécision; la distance enfin qui sépare les groupes nuit à leur effet.

sairement venir après le chant rimé des trouvères de France.

D'ailleurs, les ménestrels rattachaient toujours leurs fictions à quelques traditions familières; et pour des auditeurs portugais, l'histoire d'Amadis de Gaule était une fable sans fondemens.

De plus, à l'époque où vivait Vasco Lobeyra, la France était alliée de la Castille et ennemie jurée du Portugal. Il n'était pas naturel que les poètes portugais vinssent lui demander les héros et le sujet de leurs chants, tandis qu'ils ont pu répéter les nôtres d'après ceux des bardes anglais comme ils l'avaient fait pour Geoffrey de Montmouth, traducteur lui-même des chroniques d'Arthur et de la Table-Ronde.

Dans le *Cursor Mundi*, on trouve mentionné le nom d'Amadis parmi les héros des romans français.

> Of Tristram and Isoude the swete
> Hou thei with love first gan mete;
> Of king John and of Isembras,
> Of Ydoine and *Amadas*.

Or. le *Cursor Mundi* date au moins de l'époque où vivait Vasco Lobeyra, et la première traduction française d'un ouvrage portugais est celle de d'Herberay en 1575.

Enfin Southey lui-même rapporte dans ses notes un passage de *l'Agiologio Lusitano*, tom. I, pag. 480, où il est expressément dit que *Pedro* de Lobeyra (au lieu de *Vasco* Lobeyra) traduisit du français l'histoire d'Amadis de Gaule à la prière de l'infant don Pedro.

Madoc est un poème bicéphale, une œuvre double, destinée à fondre ensemble les résultats des études de Southey sur les origines historiques du pays de Galles et sur les antiquités américaines. Le sujet est la découverte du nouveau continent par des aventuriers de Gwineth (North-Wales), long-temps avant l'expédition de Christophe Colomb ; quant au plan proprement dit, à la manière dont Southey a distribué ses richesses, enchâssé l'abondance de ses documens, ce plan est si fort à lui, il donne une idée si juste de ses conceptions, il résume si parfaitement ce qu'on pourrait appeler les habitudes épiques du poète, que nous croyons en devoir donner à nos lecteurs une analyse rapide.

Le prince Madoc est une sorte d'Enée du XII[e] siècle. Il est fils d'Owen, roi de Gwineth : après la mort de ce monarque, un de ses bâtards, nommé Hoël, s'empare du trône au détriment des héritiers légitimes ; mais il est lui-même bientôt détrôné et tué par David, autre fils d'Owen. Madoc, absent pendant ces guerres de succession, arrive sur ces entrefaites, et prévoyant les malveillantes intentions de son frère David, il se cache chez un parent. Là, un soir d'été, se promenant au bord de la mer, après avoir contemplé le déclin majestueux du soleil, l'idée de suivre cet astre vers les régions inconnues où il va se perdre, s'empare du jeune prince, et cette idée, qu'il réalise audacieusement, le conduit au Mexique, ou pour parler comme lui, au pays des Hoamen et des Aztecas. Lorsqu'il en revient, il trouve son frère David se mariant, après avoir successivement mis à mort tous ses frères. C'est au milieu des fêtes nuptiales qu'est placé le récit des aventures du jeune prince dans les régions étrangères qu'il vient de parcourir, et où il a jeté les fondemens d'une monarchie nouvelle. Ce récit est suivi d'une série d'épisodes dont l'intérêt purement scientifique brise tout à coup la marche du récit. C'est ainsi qu'on fait parcourir à Madoc le pays où ses ancêtres ont régné. De chez Cyveilioc, l'un des chefs voisins qu'il trouve à table, chantant des hymnes anacréontiques, on l'amène à une assemblée de bardes. Il va de là chez un vieillard qui lui récite une chronique ; puis aux portes d'une église où il assiste à une excommunication, dans l'île de Bardsey où s'accomplissent devant lui les cérémonies du culte. Quand tous ces détails sur l'antique Cam-

brie ont été longuement développés, le poème reprend son cours. Madoc, qui brûle du désir de revoir la colonie fondée par lui dans le pays qu'il a découvert, enlève les os de son père, qu'un évêque saxon avait déterrés, prend avec lui la veuve et le fils de son frère Hoël, et recevant à bord de ses six vaisseaux une foule de Gallois qui s'attachent à sa fortune, il s'embarque derechef pour le nouveau continent.

Là s'achève la première partie du poème (*Madoc in Wales*); la seconde a pour titre : *Madoc in Aztlan.*

Le chef gallois retrouve sa colonie dans un état prospère; mais bientôt après son retour, une lutte acharnée commence entre lui et les prêtres indiens, furieux de ce qu'il a fait cesser les sacrifices humains qu'avant son arrivée on offrait aux dieux du pays. Au nom de ces dieux qu'ils supposent affamés de chair et de sang, ils excitent le peuple contre sa nouvelle domination. Le grand-prêtre et l'une des divinités, sous la forme d'un énorme serpent, viennent attaquer Madoc, qui coupe le premier en deux et écrase le second à coups de pierres. Profitant de l'étonnement où ce double exploit a jeté les Païens, le jeune prince les harangue, les prêche, les convertit en partie au christianisme, et baptise les nouveaux prosélytes. Les prêtres de l'ancienne religion persistent néanmoins dans leurs projets de vengeance, et cherchent à s'emparer de l'un des étrangers, pour l'offrir en sacrifice expiatoire à leurs dieux irrités. Le sort leur livre le fils d'Hoël, le propre neveu de Madoc. Ce dernier, en les poursuivant pour le délivrer, tombe lui-même dans une embuscade. L'enfant est enfermé dans une caverne; Madoc est condamné à défendre sa vie contre l'élite des guerriers d'Aztlan; mais au moment où le combat, long-temps en suspens, va devenir par trop inégal, on annonce que les Gallois approchent. Tandis que les guerriers vont au devant de leurs ennemis, une prêtresse indienne coupe les liens dont on a chargé Madoc; elle rend aussi la liberté au fils de Hoël, et laisse l'oncle et le neveu regagner la vallée que sa colonie habite. Cette heureuse vallée est devenue un théâtre de carnage; ils la retrouvent couverte de cadavres. Les naturels du pays, voyant l'armée galloise tout entière hors de ses remparts, ont imaginé d'aller surprendre et enlever les femmes de leurs ennemis; mais celles-ci, sous les ordres de la belle-sœur de Madoc, se

sont vaillamment défendues, et ont repoussé les guerriers d'Aztlan, après avoir mortellement blessé celui qui les commandait. Le prince les applaudit, revêt sa bonne armure, et, revenu au combat, poursuit les indigènes jusqu'à la ville d'Aztlan dont il s'empare.

Les vaincus se retirent à Patamba, autre ville bâtie à l'extrémité opposée du lac. De là, ils dirigent contre les étrangers une nouvelle attaque, au moyen d'une immense flotte de petits canots; mais Madoc avait eu soin de faire transporter par terre, dans la ville nouvellement conquise, douze brigantins qui se démontent et se reconstruisent sans difficulté; il les lance contre la flottille ennemie dont les canots détruits couvrent la surface du lac, comme les feuilles enlevées aux arbres par le vent d'automne.

Sans se laisser abattre par ces revers multipliés, les guerriers et les prêtres d'Aztlan préparent une nouvelle agression. Une des montagnes qu'ils habitent s'enflamme et devient un volcan; des torrens de lave couvrent leurs moissons, et un violent tremblement de terre, soulevant les eaux du lac, abîme entièrement Patamba et la plus grande partie de ses habitans. Madoc vient au secours de ceux qui ont survécu, et il offre à leur roi un asile momentané dans son ancien palais. Le vieux monarque refuse, et après avoir pris conseil d'un oiseau prophétique qui lui enjoint de quitter la terre de ses ancêtres, il rassemble ce qui lui reste de sujets, et leur laisse le choix, ou de le suivre, ou de rester avec Madoc qui promet assistance et protection à ceux qui se rangeront sous son empire. Tous les jeunes et les vaillans, à l'exception d'un seul qui se poignarde, suivent à l'est le dernier de leurs chefs, et vont créer le royaume de Mexico. Les cultivateurs paisibles et laborieux restent avec Madoc, qui les incorpore à ses colons et devient le fondateur d'une puissante monarchie.

Les critiques ne furent pas épargnées à ce travail singulier. Tandis que les amis du poète exaltaient la richesse d'imagination, la mélodie, l'abondance, la douceur de son vers, l'éclat et l'originalité répandus sur les descriptions d'une nature nouvelle, des esprits moins favorablement prévenus relevèrent, et non sans raison, les défauts du plan, qui laissait flotter l'intérêt et la curiosité du lecteur entre les malheurs des enfans

d'Owen et les luttes victorieuses de Madoc. On attaqua la perfection désespérante du caractère de ce dernier qui, nous l'avons dit, est une contre-épreuve d'Énée, moins Didon, l'orage et les cavernes de l'Atlas. On critiqua surtout cette diffusion extrême, cette prolixité de style, dont le solitaire de Keswick ne s'était point corrigé. « Jamais la hâte ne le rend concis, disait à ce sujet un *reviewer* distingué; jamais, pour ses efforts les plus grands, il ne se dépouille tout-à-fait; son vêtement traîne toujours à grands plis sur la terre; et bien que, le vent venant à souffler, ces plis s'enflent avec grace et majesté, le plus souvent ils embarrassent sa marche, et retardent son arrivée au but. » Enfin, on s'égaya sur l'abus des noms bizarres que portaient les principaux personnages du poème, et sur l'étrange effet que produisaient, dans certains vers, l'ineuphonie de mots tels que : Caonocotzin, Tezcalipoca, Coatlantana, Tezozomoc, Yuhedthiton, Nahuaztin. Southey, du reste, avait pressenti ce frivole reproche, et comme motif d'indulgence, il apprenait à ses lecteurs qu'il aurait pu, en s'appuyant sur d'excellentes autorités, donner au roi d'Aztlan le terrible nom de Tacotchcalcadlyacapan.

En 1807, l'infatigable Southey publia *the Specimens of later English poets*, — *The Remains of Henry Kirke White*, — et *Palmerin of England*, traduit du portugais de Francis de Moraës. On lui attribua généralement dès lors, et depuis ce bruit s'est confirmé, on lui attribua, disons-nous, deux volumes de lettres (*Letters from England*) qui parurent sous le pseudonyme de don Manuel Velasquez Espriella; nous voudrions pouvoir en extraire la longue et brillante description des environs de Keswick et du beau lac formé par la Derwent.

Trois documens originaux, savoir : une chronique en prose, imprimée en 1552 et 1593, attribuée à Gil Diaz, More converti, l'un des plus fidèles serviteurs du Cid; — une légende en vers sur le même sujet, le plus vieux poème de la langue espagnole; enfin, le romancero si fort à la mode en France il y a sept ans, mais dont Southey faisait peu de cas, soit comme autorité, soit comme antiquité littéraire, lui servirent à recomposer *the Chronicle of the Cid Rodrigo Diaz de Bivar*, qui parut en 1808. Cette mosaïque, faite avec un soin extrême, n'est pas irréprochable, tant s'en faut, sous le rapport du goût.

A force de vouloir conserver la vétusté, la grace antique et la naïveté des modèles qu'il s'était proposés, Southey tomba dans l'exagération du style biblique, et hérissa ses pages de tant d'archaïsmes, que les critiques les plus éclairés et les moins hostiles crièrent à l'obscurité. En vain leur répandait-il qu'ils ne savaient pas assez d'anglais pour qu'il les reconnût compétens. On lui rappela que l'emploi des mots trop anciens ressemble à l'émission d'une monnaie hors de cours : personne n'est contraint de la recevoir comme valeur réelle. Southey riposta deux ans après par le premier volume de son *History of Brazil.*

Sous ce titre sans prétention, il retraça la naissance et les divers accroissemens de toutes les colonies européennes établies entre les Andes et l'Atlantique, entre la Plata et la rivière des Amazones. Il raconta la vie des téméraires aventuriers qui nous ont légué ce monde nouveau : Vicente Yanez Pinzon, Cabral, l'heureux Amerigo Vespucci, Diego Alvarez, l'homme de feu (Cara-muru), Garcia, Juan Diaz de Solis et Cabot. Il raconta les exploits des femmes sans maris (couguantainse couma), les luttes terribles des boucaniers anglais et français, des Hollandais commandés par Peter Heyne, des Portugais sous les ordres de Mathias d'Albuquerque et d'Estevan Velho.

Malheureusement, dans cette histoire si merveilleuse et d'une vérité déjà si incroyable, il importa cette saveur de chroniques, cette naïveté des légendes si patiemment étudiées par lui, ce qui, en réveillant des idées d'artifice et d'apprêts littéraires, la fit ressembler à un roman historique. Nous avons vu en France certains essais de ce genre couronnés d'un succès trop général pour n'être pas éphémère. Mais le prompt oubli où ils sont tombés ne sera point une leçon perdue, et si nous sommes peut-être destinés à voir surgir encore quelques-uns de ces récits bâtards ou l'écrivain empiète insolemment sur la dignité de son sujet, il est permis d'espérer, en examinant la tendance sans cesse plus positive des esprits, que, dans quelques années, la clarté, la précision et une extrême sobriété d'ornemens, seront les qualités qui feront le plus rechercher un historien.

Revenons à Southey; les critiques l'avaient aigri, et en tête de la *Malédiction de Kehama* (*the Curse of Kehama nar-*

rative poem in twenty four sections), qui fut imprimée en 1811, il inscrivit ce manifeste d'indépendance :

I will for no man pleasure
Change a syllabe or measure :
Pédants shall not tie my strains
To our antic poets veins ;
Being born as free as these
I will sing as I shall please.

En effet, il avait pris comme à plaisir les élémens de cette œuvre bizarre dans la mythologie indienne, la plus confuse, la plus monstrueuse de toutes celles qu'ont inventées les faiseurs de dieux. La scène se passe dans une sorte de paradis terrestre, dans le ciel, dans l'Océan et dans l'enfer. Les acteurs sont d'abord un homme investi, par la puissance de ses prières, d'une puissance presque illimitée, un autre frappé d'une effrayante et singulière malédiction qui le met en dehors des lois ordinaires de la nature ; un bon génie, une magicienne et un fantôme; plus, en guise de chœur, quelques-unes des divinités de l'Indostan. Le seul personnage qui conserve les attributs de l'humanité vulgaire est une jeune fille. Encore reçoit-elle à la fin du poème, le don de l'immortalité. Rhythme, sujet, plan, étaient également sans exemple en Angleterre; car c'étaient bien les mesures irrégulières de Thalaba, mais le nouveau poème était rimé.

Nous ne raconterons point la fable de la *Malédiction de Kehama*. Qu'importe, en effet, la trame grossière du tapis aux riches couleurs ; d'ailleurs, si quelque poème de Southey doit passer dans notre langue, ce sera bien certainement celui-là, lorsque nos études sur l'Orient, aujourd'hui encore à leurs premiers pas, nous auront mis à même de comprendre le magnifique travail de recomposition caché sous les vers étranges de ce *wil and wond'rous tale*.

L'étonnante habileté avec laquelle Southey joua jusqu'au bout son rôle de poète indostani, de brahmine lettré, l'érudition prodigieuse déployée dans les notes qui accompagnaient son œuvre, imposèrent presque silence aux voies ennemies; elles

auraient cependant pu relever encore bien des longueurs, bien du verbiage, bien de la puérilité dans les détails, de l'emphase inutile, de la simplicité affectée; mais la science avait couvert tous ces défauts de son immortelle égide, et les caprices de l'imagination furent pardonnés en faveur des connaissances positives que les Anglais apprécient tant et pour lesquelles ils ont créé un mot générique dont l'équivalent nous manque (*information.*)

De ce poème épique à celui qui vint après (Southey voyageait ainsi), il écrivit trois volumes de mélanges, publiés en 1812 sous le titre d'*Omniana :* en 1813, la *Vie de Nelson* (traduite en français), travail remarquable par la sobriété du style et l'animation du récit; en 1814, une sorte de *Te Deum* (*carmen triumphale*) en sa nouvelle qualité de poète de la couronne; plus des odes politiques adressées au prince régent, à l'empereur de Russie et au roi de Prusse. Le mérite de ces dernières poésies est, littérairement parlant, tout-à-fait nul : quant à leur valeur comme actions privées, nous n'en parlerons pas (on en sait la raison); mais il nous est permis de signaler comme indice d'un grand défaut de bon goût et de tact, la multiplicité et l'effusion apparente de ces hommages toujours plus ou moins serviles après une jeunesse aussi républicaine et aussi en évidence que l'avait été celle du poète lauréat.

Au milieu de ces nuages d'encens, s'éleva Roderic, *the Last of Goths.* L'action dominait, dans cet ouvrage, les développemens qui avaient presque étouffé ses prédécesseurs. C'est aussi le seul dont l'intérêt général ait encouragé la traduction française. M. Brugnière de Sorsum, versificateur élégant et plein de goût, qui de bonne heure avait su découvrir les richesses poétiques voilées par les brouillards d'Albion, reproduisit en prose, il y a plusieurs années, trop tôt peut-être pour la réputation qu'elle pouvait acquérir, l'épopée entière de Roderic. Mais le temps n'était pas venu, et quelques rares admirateurs placèrent seuls dans leurs bibliothèques cette copie fidèle d'une belle œuvre étrangère, tableau brillant dont probablement le peintre leur était encore inconnu. En renvoyant les curieux à la traduction de M. de Sorsum, nous ne chercherons point à les prémunir contre un jugement porté sur Southey d'après cette

unique lecture. Ce que nous avons déjà dit de lui, ce qui nous reste à en dire, suffira pour cela, nous aimons du moins à l'espérer.

Une grande mésaventure vint, en 1817, troubler le cours paisible de la vie du lauréat. Pendant l'année 1794, à l'âge de 21 ans, justement après avoir fait de *Joan of Arc* un prétexte de déclamations républicaines, il avait écrit un grand drame tiré de l'Histoire d'Angleterre. Le héros en était Wat-Tyler, chef, comme on sait, de cette jacquerie bretonne, que Walworth écrasa d'un coup de hache. Southey y avait versé toute sa bile démocratique, toutes ses fureurs de hustings, toute l'acrimonie de ses haines plébéiennes. Or, ce vieux péché, resté secret entre amis, convertis politiques ainsi que l'auteur, était depuis long-temps oublié, lorsque tout à coup un libraire de Londres mit en vente le malencontreux écrit, sans nommer Southey, il est vrai, mais sans rien omettre de ce qui pouvait le désigner au public. Le poète, après avoir quelque temps hésité, reconnut enfin son ouvrage et crut acquérir ainsi le droit de s'opposer à ce que la publication continuât; mais les éditeurs, avec le flegme charmant de la mauvaise foi britannique, lui dénièrent le pouvoir de les empêcher de vendre son livre, sous le prétexte, curieux dans leur bouche, que ce livre étant séditieux et immoral, les règles ordinaires de la propriété littéraire ne pouvaient lui être appliquées. Le lord chancelier ne manqua pas d'accueillir une prétention aussi logique, et jusqu'à ce que l'attorney général eût commencé des poursuites régulières, le libelle jacobin se vendit en dépit de son loyal et ministériel auteur.

The life of Wesley (1820) suivit *Wat Tyler*. C'est un ouvrage d'un intérêt trop anglais pour en parler avec détail. Le choix seul de l'homme dont Southey prit la vie pour thême de ses réflexions religieuses nous paraît remarquable par les rapprochemens à faire entre le biographe et son héros, rapprochement où il est curieux de chercher l'origine du lien sympathique qui les unit. Wesley, dominé dès le berceau par une ardente ambition de prosélytisme, Wesley, fondateur d'un culte nouveau, l'apôtre convulsionnaire du méthodisme, l'infatigable écrivain, le prédicateur indompté qui prononça quarante-neuf mille sermons et s'imposa pour règle de ne jamais

perdre une minute, n'a-t-il pas quelque ressemblance morale avec le poète novateur, rêvant des républiques à fonder, remplissant sa vie entière d'un travail incessant, n'ayant jamais déjeûné avant d'avoir écrit quarante vers, et comptant les poèmes épiques par demi-douzaines? Southey, nous en sommes certains, à dû envier la papauté schismatique, l'énergie victorieuse du Hernhutter d'Epworth, et ce dernier, s'il eût été contemporain de Southey, aurait admiré l'entêtement impassible, l'activité prodigieuse, l'indomptable persistance du barde de Keswick.

L'année suivante en vit un frappant exemple. Georges III venait de mourir. Du sein des chœurs funèbres, une voix s'éleva qui décrivait l'entrée au ciel du monarque expiré, l'accueil qu'avaient dû lui faire les grands hommes, soit de la vieille Angleterre, soit du règne qui venait de finir; enfin tout ce qu'un semblable sujet pouvait fournir de lieux communs et de banalités adulatrices. La bizarrerie du rhythme (l'hexamètre latin appliqué à la versification anglaise; cette tentative avait déjà été faite par Philippe Sydney, Gabriel Harvey, Stanihurst et Fraunce), la bizarrerie du rhythme était peut-être la seule chose à remarquer dans ce lai royal, mais Southey l'avait fait précéder d'une préface virulente où il denonçait au blâme et au mépris de ses concitoyens la nouvelle secte groupée autour de Byron et de Shelley, et qu'il appelait, lui, l'école satanique.

Il y avait du courage à braver en face de si redoutables ennemis. Leurs succès, quelque brillans qu'ils fussent, n'avaient pas rendu indulgens les jeunes envahisseurs du Parnasse anglais; et de 1821, époque où fut publiée *The Vision of Judgement*, date cette haine, inquiète, cette rancune implacable et minutieuse de Byron et de ses adhérens contre Southey et les Lakers.

Southey et Byron ont une fois vidé corps à corps cette querelle littéraire; mais les deux lettres amères qu'ils s'adressèrent sont trop longues pour être transcrites ici; d'ailleurs, ces disputes de coterie à coterie manquent véritablement d'intérêt. Jamais une coterie n'a raison. Après bien des paroles perdues, bien des systèmes et des théories échangées, la postérité vient qui, ne s'inquiétant d'autre chose, classe les individus selon sa justice impartiale. A ce compte, il n'est point

douteux que Byron ne soit au-dessus de Southey. C'est tout ce qu'il importe.

Après avoir échoué en 1832, dans l'histoire de la guerre de la Péninsule, Southey descendit pour la dernière fois en 1825 dans la lice poétique. Malheureusement ce fut avec une œuvre médiocre.

Il voulut raconter l'histoire de deux jeunes Indiens, frère et sœur, qui, seuls restes de la tribu des Guaranis, après avoir perdu leur père, sont recueillis par les jésuites à Saint-Joachim, une de leurs résidences du Paraguay. Là, l'échange de leur vie sans entrave contre le despotisme de la règle, le manque de soleil et d'air, le travail forcé de leur intelligence obligée de recevoir à la fois une multitude d'impressions et de sciences nouvelles, épuisent peu à peu les membres de cette petite famille. La mère meurt d'abord, la jeune fille ensuite, leur fils et frère s'éteint à son tour, un beau soir d'été, après avoir demandé le baptême.

Une touchante dédicace à sa fille et quelques descriptions éparses rappelèrent seules les anciens triomphes du vieux poète. Il le sentit probablement, car depuis lors il est rentré dans le cercle plus fait pour son âge des grands travaux de philosophie et d'histoire.

Thomas More, or colloquies on the progress and prospects of society (1829), appartient à la première de ces deux sciences. Ce sont des conversations semi-morales, semi-politiques, entre l'auteur et l'ombre du vieux chancelier d'Henry VIII, le théologique rêveur qui écrivit *Utopia*. Les inconséquences d'une fougue que la jeunesse fait seule pardonner, les longueurs et les répétitions bavardes que la vieillesse excuse à peine, fourmillent dans cet éternel catéchisme ultra-tory, où l'impression est toujours mise à la place du raisonnement, l'image à la place du fait, une chaîne d'associations à la place d'une série d'argumens, des antipathies et des goûts personnels à la place de principes logiques et invariables.

Heureusement *the Lives of the British admirals* (1833), son dernier ouvrage, a effacé l'impression défavorable produite sur l'opinion par les défauts du livre dont nous venons de nous occuper. La popularité qui s'attache en Angleterre aux noms des chefs intrépides qui ont conservé à leur patrie le

sceptre des mers a heureusement inspiré celui qui avait déjà raconté la vie du vainqueur de Trafalgar; l'originalité et la vigueur de son style se sont retrouvées jeunes et entières pour orner les résultats précieux de savantes et consciencieuses investigations.

Nous pardonnera-t-on cette énumération chronologique, cet aride catalogue, cette pauvre liste de tant de riches travaux? Oui, sans doute, si on la lit avec l'intérêt qui nous a porté à l'écrire; celui de suivre pas à pas la marche d'une intelligence élevée qui n'a presque rien emprunté au contact empoisonné des faits de la vie actuelle; abstraction puissante qui s'est nourrie de souvenirs; pensée active à laquelle les livres et le spectacle monotone d'une nature bornée ont suffi pour créer autour d'elle un monde de fictions brillantes parsemées çà et là de quelques portraits dérobés à l'histoire.

Après ce travail de bibliographe, un autre reste encore. Il consiste à généraliser nos idées, à classer nos impressions, à dire comment nous apparaît l'ensemble de cette figure, maintenant que nous en avons avec soin reproduit chaque linéament isolé.

Et avant tout nous séparerons le poète du prosateur : les qualités dominantes de Southey étant toutes du ressort de l'imagination, la supériorité du premier est immense. Sauf la vie de Nelson, il n'est peut-être pas un des ouvrages dont nous avons parlé qui ne soit défiguré ou par une affectation pénible de tournures anciennes si c'est une œuvre originale, ou par une raideur désagréable lorsque c'est un travail critique. Dans la polémique littéraire surtout, Southey est d'une infériorité désespérante, et, en général, on peut dire que, moins ses ouvrages ont nécessité un travail d'argumentation, mieux ils ont été menés à terme. Ajoutez à cela qu'il est entièrement dépourvu de ce qu'en France nous appelons esprit et finesse, et que ce défaut, à peine sensible dens le genre de poésie adopté par lui,donne à sa prose une marche lourde et traînante, moins supportable chez nous que toute autre imperfection.

Vous devinerez immanquablement, et comme inévitable corollaire de ce qui précède, que Southey manque de profondeur, ce qui est vrai, et que jamais il n'a su embrasser d'un coup d'œil large et généralisateur tout un ensemble de faits

et de pensées. Jamais, dans ses ouvrages historiques, par exemple, vous ne rencontrerez un de ces retours à vol d'oiseau qui ramènent de temps en temps le lecteur à deux ou trois idées premières, comme à des sommets élevés d'où chaque objet s'aperçoit réduit à ses dimensions relatives, à ses proportions les plus saisissables.

Pour être juste, nous devons ajouter que cette prose dont nous venons de faire ressortir les taches, possède deux qualités précieuses, souvent exclues l'une par l'autre, qui sont, une grande clarté d'abord, et ensuite une grande science. Avant tout, Southey veut rendre son idée claire, franche, sans précautions ni demi-jour. Toujours il y parviendrait, sans quelques archaïsmes trop recherchés; mais que d'antiques et savoureuses expressions il a exhumées en revanche! Combien de mots heureux! d'énergiques trivialités! de négligences pleines d'art, il a découvertes sous la poussière des manuscrits du moyen-âge! Envisagés ainsi, ses écrits ont acquis une incroyable influence sur la littérature anglaise contemporaine; grace à lui et à Walter Scott, des richesses, enfouies jadis, ont pendant vingt ans tenu lieu de mines nouvelles. Mais, comme nous l'avons dit, Southey prosateur n'est pas la moitié de Southey; ce qu'il faut lui demander, ce n'est pas la marche, mais bien l'essor; ce n'est pas la parole, mais le chant; ce n'est pas de raisonner, mais de peindre. Vous verrez aussitôt s'ouvrir deux grandes ailes; vous entendrez une gracieuse mélodie: ce seront d'immenses paysages, des solitudes terribles, des forêts sans limites; là, tantôt, dans une atmosphère de feu, passera comme un orage une bande hideuse de bizarres démons, tantôt portée par un nuage aux flancs d'or, une belle théorie d'anges harmonieux. Sous sa baguette magique, se dresseront soudain, prêts à disparaître, de gigantesques palais éblouissans d'ornemens et d'impossibilités architecturales, des sphynx monstrueux, des rêves comme ceux du biblique Martin. Vous resterez étonnés et confondus devant cette puissance de coloris qui vous aura environnés de tant de prestiges; jamais vous ne serez émus. La curiosité, la surprise vous conduiront peut-être haletans jusqu'au bout du poème, mais, chemin faisant, vous n'aurez ni aimé, ni tressailli: l'imagination, en vous comme en Southey, aura effacé, dominé, étouffé,

paralysé le cœur. Le corps, de même que chez une jeune fille vaine de sa beauté, le corps a tué l'ame. Ne cherchez point dans les vers de Southey un éclair de passion, une parole profonde, un élan d'amour. Il les ignore et ne les sait point deviner. L'amour est pour lui une sorte de ravissement extatique, toujours pur, sans nuages et sans troubles, des sons caressans, des comparaisons blanches et gracieuses, ou bien un appétit de brute blasphémant sans cesse et tordant ses mains violentes; le ciel ou l'enfer, Kaylial ou Arvalan, l'ange ou le démon, jamais la jeune fille, jamais l'homme.

Tour à tour moine et enfant, il a du premier la science industrieuse et patiente, la bigoterie timide, l'ignorance du monde, l'obstination d'idées, l'orgueil parfois et l'intolérance, la foi consciencieuse, souvent l'étroitesse de conceptions; comme le second, il est pur et quelquefois naïf. Il aime les récits merveilleux, les surfaces scintillantes et pompeuses, les contrastes exagérés et fantastiques, l'éclat du métal, le cliquetis des couleurs; comme lui encore, il déteste les idées immatérielles, les abstractions dont il n'a point l'intelligence, et la contemplation intime dont il perd à tous momens le fil dans ses jeux. Tel est Southey.

Est-ce donc là Coleridge? Worsdworth lui ressemble-t il?

E. D. Forgues.

LES LANDES.

A deux pas de Bordeaux, en cheminant au sud, on trouve les Landes ; on entend encore la rumeur qui sort du sein de la ville et l'on est dans un désert. C'est une étrange impression que celle que l'on éprouve, en passant tout à coup du bruit d'une ville populeuse dans le silence d'une morne solitude. Mais on dirait que l'orgueilleuse cité, pour dérober à ceux qui la visitent la vue du triste désert qui est à ses portes, a voulu élever entre elle et les Landes un rideau de tout ce que la nature peut produire de plus ravissant. En effet, lorsqu'on sort de Bordeaux par la porte de Bayonne, on traverse une bande de terre d'une admirable végétation, et le contraste de sa richesse avec l'aridité des Landes en est plus frappant.

Je passais par là un jour ; j'allais à Pissos et à Brocas, où m'appelait un service d'inspection des forges ; c'était au mois de mai ; je venais de parcourir les riches campagnes d'Agen et Marmande couvertes de pruniers en fleurs, les fraîches rives de la Garonne ; ma tête était pleine d'images riantes, lorsque tout à coup l'aspect du pays changea ; j'entrai dans un désert triste comme la mort. Je ne vis plus devant moi qu'une vaste plaine d'une couleur terne comme la feuille sèche, cernée par une ligne noire que dessinaient à l'horizon des bois de pins, et çà et là quelques étables perdues au loin dans cette immense solitude. Je retrouvais l'hiver, ou plutôt, à la vue de cette terre inani-

mée, de cette nature immobile, il me semblait qu'il n'y avait pas de saisons pour elle, il me semblait que le soleil en s'élevant au-dessus de cet horizon infini, ne pouvait féconder une terre qui n'offrait que l'image du vide et du néant. En sortant du tumulte des grandes villes, c'est avec plaisir que d'ordinaire on entre dans le calme des champs; il y a de la vie dans la campagne qui respire doucement en silence; c'est un tableau qui rassérène l'ame. Mais la vue des Landes n'inspire ni une douce quiétude d'esprit, ni même cette mélancolie que l'on éprouve au milieu d'une solitude austère et sauvage. Le ciel s'était couvert d'un voile gris et immobile; mon cheval marchait péniblement sur une grande route droite, à peine tracée; ses pieds s'enfonçaient dans un sable sali par une poussière impalpable d'argile ferrugineuse qui se répandait dans l'air, qui me prenait aux yeux, au nez, à la gorge; après une lande rase, venait un bois de pins, puis la lande recommençait. Je ne recontrai sur mon chemin qu'une ou deux charrettes attelées de bœufs qui marchaient avec une mortelle lenteur; je ne vis que quelques chétifs troupeaux de moutons éparpillés dans ces paccages sans limites, cherchant une maigre nourriture, et leurs pasteurs aux visages hâves, aux longs cheveux, montés sur leurs échasses, hôtes silencieux de cet affreux désert. Je comparais ces grands espaces vagues aux plaines incultes de l'Afrique, et bien que leur couleur n'eût point l'éclat de ces dernières, leur solitude me les rappelait. Une rencontre à laquelle je ne m'attendais pas, vint encore ajouter à la ressemblance. J'aperçus au loin une petite caravane pareille à celles que j'avais vues aux environs de Tunis. Je crus un instant être le jouet d'une illusion; mais non, c'était bien une troupe de cinq chameaux qui allaient porter du fer à Bordeaux, et s'avançaient en bramant avec une sorte de tristesse. Je les atteignis au moment où ils arrivaient à la halte; je les vis se coucher sur le sable de la route, en poussant des cris et des mugissemens effroyables. Cette scène au milieu d'une vaste lande aurait pu transporter un instant l'imagination dans les déserts de l'Afrique; mais l'illusion n'était pas complète: il manquait au tableau les reflets du soleil d'Orient; il manquait surtout le chamelier, le Bédouin drapé magnifiquement avec ses haillons; le conducteur des chameaux ici n'était qu'un vil bouvier: la présence de ce

paysan suffisait pour ôter à ce spectacle toute sa poésie. Plus tard j'ai revu les mêmes chameaux errer seuls dans les bois de pins de M. Lareillet, je les ai vus à travers les arbres, passer à la file les uns des autres; mais ils me paraissaient toujours inquiets; on eût dit qu'ils cherchaient leur soleil en gémissant. Je crains que dans leur captivité, sous un autre ciel que le leur, les femelles ne deviennent inféconde.

Après sept heures de marche, j'arrivai au bourg de Beliet, assez agréablement situé sur une colline verte; mais là, comme ailleurs, tout était mort; le silence des rues, l'absence totale des habitans, produisaient une impression plus pénible encore qu'au milieu des landes. Un télégraphe, placé au haut du clocher du bourg, agitait ses grands bras; c'était la seule chose que je visse remuer autour de moi; ce langage muet à travers ces grands espaces vides, ces signes incompréhensibles, ajoutaient quelque chose de mystérieux à la solitude du pays. Je pensais à l'agitation qu'ils allaient exciter dans les villes; et, en présence de l'immobilité du désert au-dessus duquel passaient les nouvelles, je trouvais tout cela bien étrange. La nuit arriva, le télégraphe cessa de jouer; alors, de divers points de la lande, vinrent des hommes pâles et maigres, excédés de fatigue par les labeurs d'un sol ingrat, semblables aux fantômes qu'amènent les ténèbres; et il y eut, pendant la soirée, un peu de bruit dans le bourg.

Le lendemain matin, je poursuivis ma route. Pour arriver tout droit à mon but, je devais quitter le grand chemin, et couper par la lande; de toute nécessité il me fallait un guide. Je pris, pour m'accompagner, un jeune homme qui me parut être d'un grand sens, d'un esprit délié, mais dont la croyance aux sorciers des landes était sans borne. Chemin faisant, il me montra un endroit, très connu des Landais, où tous les sorciers et sorcières du pays tiennent leur sabbat. C'est une immense plaine, d'un sable fin et blanc; on n'y aperçoit pas le plus petit brin d'herbe; la bruyère elle-même n'y croît pas; là, le voyageur sans guide s'égare; s'il suit les traces des pieds des chevaux sur le sable, ces vestiges s'effacent tout à coup; il marche au hasard dans ce désert, dont il ne voit pas la fin; il est surpris par la nuit, et devient la jouet des lutins. Pendant que mon jeune homme débitait ces contes d'un sérieux assez plai-

sant, nous vîmes, dans l'éloignement, un homme monté sur des échasses, qui venait vers nous avec une vitesse prodigieuse ; les bâtons de ses échasses n'était pas appareus à la distance où nous étions, on eût dit qu'il marchait sur la cime des bruyères. Dès que le guide l'aperçut, il devint silencieux, et parut le regarder d'un air inquiet. Je lui adressai plusieurs fois la parole, il ne me répondit pas. L'homme aux échasses approchait rapidement; il passa bientôt, à pas de géant, devant nous, sans s'arrêter; mon guide fut d'une politesse extrême à son égard.

— Bonjour, *coureur*, lui dit-il.

— Bonjour, répondit brusquement celui-ci.

— Bonne nouvelle?

— Bonne pour le diable ; Aubry de la Teste va mourir.

Nous entendîmes à peine les derniers mots, le *coureur* était déjà loin. L'homme qui passait était le courrier du pays; il portait les messages avec une célérité surprenante, ce qui faisait dire, dans la lande, qu'il s'était donné au diable. Le fait est que je trouvai à ce messager de malheur quelque chose d'extraordinaire. Lorsqu'il eut disparu à l'horizon, mon guide recouvra la parole, et me raconta son histoire. Le *coureur* était un sorcier; monté sur ses échasses, il gagnait de vitesse le meilleur cheval; lorsqu'en son chemin il rencontrait un cavalier, par la seule puissance de sa volonté, il pouvait le fixer comme une statue de pierre au milieu de la lande. Il demeurait sur les bords de la Leyre, au milieu d'un fourré impraticable, dans une petite maison sans toit, d'où l'on entendait souvent la nuit sortir un grand bruit; le lendemain de ces nuits de vacarme, il avait toujours le visage égratigné; or, ce ne pouvait être qu'en se battant avec le diable qu'il attrapait ces égratignures, puisqu'il n'avait pas de femme. Durant tout le trajet de Beliet à Pissos, mon guide me parla de sorciers; l'aspect morne du pays continuait à exercer sur moi son influence; je me croyais dans une contrée inconnue, à mille lieues de la France; je m'imprégnais peu à peu de cette poésie des Landes, qui n'est pas sans charme, mais dont la première impression me jeta dans une profonde langueur. Nous entrâmes dans Pissos, pour ainsi dire, sans le voir; nous marchions encore sur une lande stérile, lorsque mon guide me dit que nous étions arrivés. Quelques maisons sem-

blèrent sortir de derrière un monticule de sable: c'était là ma destination ; je crus entrer dans un tombeau.

Je fus conduit à une auberge, où, dans ma sombre humeur, je sus d'abord mauvais gré à un excellent jeune homme des politesses empressées qu'il me faisait. Je demandai une chambre dans laquelle je pusse me retirer, et là je me livrai à toute la tristesse de mon ame. Le soir de mon arrivée, il faisait un peu froid ; je m'étais approché du feu de la grande cheminée de la cuisine, autour de laquelle toute la famille s'était assise. Je n'avais dit que peu de mots jusque-là : on gardait le silence. Tout à coup la porte de la maison s'ouvrit avec fracas, et un homme entra brusquement : il portait une façon d'habit de fashionable tout rapiécé ; il s'avança la badine à la main, fit trois grands saluts avec une certaine grace, et vint prendre place près du foyer. Je me mis à considérer cet homme, dont la vivacité et la maigreur étaient remarquables : il parlait avec quelque élégance, et disait des choses moitié folles, moitié sensées ; il riait beaucoup, mais c'était d'un rire sardonique qui vous glaçait bien loin de vous communiquer la moindre gaieté ; les éclats de sa voix retentissaient seuls dans la maison, et aucune voix n'y répondait. Ce pauvre hère était un *philosophe*, il avait le travail en horreur ; dénué de tout, il ne voulait rien faire pour vivre. Il est impossible de concevoir comment il pouvait subsister ; il passait souvent la journée avec un seul morceau de pain grand comme la main ; il se disait l'homme libre par excellence ; il avait joui de quelque aisance, mais, prétendant s'affranchir de tout devoir envers la société, il avait déserté plusieurs fois les drapeaux sous l'empire, et sa petite fortune s'était dissipée dans cette lutte opiniâtre avec le gouvernement d'alors. Il lui restait une seule chambre, où, tant bien que mal, il était abrité du vent et de la pluie, et, pour tout meuble dans cette chambre, une armoire renversée à terre, qui lui servait de table et de siége dans le jour, dans laquelle il se couchait la nuit sur un peu de paille, ayant la faculté d'en fermer sur lui les battans pendant l'hiver.

Les huit premiers jours que je passai à Pissos furent pour moi d'un ennui mortel : ma seule distraction était d'aller à la forge où l'on faisait nos bombes et d'assister au coulage de la fonte. C'est un curieux spectacle, la nuit, de voir les fondeurs

armés de longues barres de fer attaquer dans l'ombre le haut fourneau : tout à coup une vive lumière sort du creuset et se répand dans la salle; au moment où les fondeurs brassent la fonte avec leurs longues barres, elle rejette une clarté si éblouissante, qu'on ne peut pas la regarder; les diverses poses de ces hommes se dessinent alors avec d'admirables effets de lumière.

Par une contradiction bizarre, la vie monotone que je menais à Pissos commença bientôt à me plaire. Mes hôtes étaient de braves gens, simples, prévenans, d'une humeur égale et tranquille ; leurs croyances naïves, les traditions superstitieuses du pays finirent par m'intéresser au dernier point. Je fis la connaissance de quelques personnes aimables : du juge de paix, du notaire et du curé, hommes d'un vrai mérite, que je n'aurais jamais cru trouver enfouis dans les sables. Un mot du curé, que je me rappelle, peut servir à faire juger de son tour d'esprit, et me fournit l'occasion de donner un détail des mœurs de Pissos. Les jeunes filles de la lande viennent le dimanche à la paroisse entendre la messe et les vêpres; dans l'intervalle des deux offices, elles vont boire du vin au cabaret. Je trouvais cette coutume honteuse pour des jeunes filles, et je m'avisai de dire un jour au curé qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'elles allassent danser. — Mon Dieu ! monsieur, me répondit-il, si elles dansaient, elles boiraient encore davantage. La réponse était logique, je n'eus plus rien à dire. Peu à peu, je m'habituai si bien aux mœurs et à l'aspect du pays, que lorsque je quittai Pissos je le regrettai.

Dans le courant du mois de juillet, ayant terminé ma réception de projectiles à la forge de Pissos, je partis pour Brocas. J'avais sept grandes lieues de bruyères et de pignadas à parcourir; je voulus jouir du plaisir de me trouver sans guide au milieu de cette solitude ; je me contentai de prendre quelques renseignemens, et je partis par une belle matinée. On s'égare avec une facilité étonnante dans les landes; on rencontre une foule de sentiers battus qui se croisent ; c'est en vain qu'on a le sentiment de la direction que l'on doit suivre, on se détourne insensiblement, et l'on est bientôt rejeté loin du but qu'on veut atteindre. J'espérais m'orienter au moyen du soleil ; je comptais sur la connaissance que je pouvais avoir des quatre points

cardinaux; mais au bout de deux heures, je me perdis dans un bois dont je ne voyais plus l'issue. Alors j'allai sans règle, à droite et à gauche, plein d'inquiétude, et m'égarant de plus en plus. Le terrain était accidenté; je montais, je descendais, je tournais sans cesse, et souvent, après avoir marché dix minutes, je revenais au même point; enfin, je ne sais comment cela se fit, je me trouvai sur les bords de la Leyre, pensant en être à plus d'une lieue. Je me crus sauvé, néanmoins, comptant pouvoir remonter son cours; mais il n'y avait aucun chemin sur la rive; pour m'en frayer un, je m'enfonçai au milieu des arbustes et des broussailles, dont je ne pouvais plus me débarrasser. Dans cette position, j'entendis un bruit de clochettes; j'espérais apercevoir quelque pasteur faisant paître ses vaches; je regardai de tous côtés, je ne vis rien; j'appelai : l'écho de la rive escarpée me répondit seul, et cependant j'entendais toujours le bruit perfide des clochettes. Après avoir attendu inutilement une demi-heure, il me fallut de toute nécessité revenir sur mes pas; mais ce ne fut pas sans peine que je rentrai dans les bois de pins, plus désorienté que jamais : je lançai mon cheval au galop, et je me mis à courir à l'aventure. Il était midi; le soleil dardait sur le bois dénué de feuillage; les arbres étaient ruisselans de résine; les cigales faisaient un bruit assourdissant; leur chant aigre et continu semblait me poursuivre avec ironie.

Après avoir couru au hasard pendant plus de deux heures, je sortis enfin du pignada et je vis devant moi, au milieu d'une vaste lande, un petit *quartier* composé de trois ou quatre maisons éparses, entourées de quelques arbres; je me dirigeai vers la maison la plus proche, et je m'arrêtai à quelques pas de la porte, à l'ombre d'un beau chêne. Un homme de soixante ans environ sortit de la maison et vint m'inviter, avec cette grace du cœur que ne donne pas l'éducation, à entrer chez lui. La petite maison blanche était fort attrayante, l'air honnête du Landais me prévenait en sa faveur; mais ce qui eut plus d'attrait pour moi encore, et ce qui me décida à accepter son offre, ce fut la vue d'une grande et jolie fille qui apparut sur le seuil de la porte pendant qu'il me parlait. J'entrai; l'intérieur de la maison respirait, comme l'extérieur, une certaine aisance et une grande propreté; une table de sapin bien lavée était au milieu de la chambre et invitait à s'asseoir autour. Mais quelle fut ma

surprise de voir suspendue à la cheminé, à côté d'une image de la sainte Vierge, une croix d'honneur couronnée d'un crêpe noir ! Cette croix jetait sur tous les objets de cette chambre un reflet qui en rehaussait singulièrement le prix à mes yeux. Cet homme, pensai-je en regardant mon hôte plus attentivement, dont l'extérieur est si simple et si franc, serait donc un vieux soldat? Mais ce crêpe, que voulait-il dire? J'aillai tout droit à la cheminée : — Cette croix? m'écriai-je. — C'est celle de mon fils, me répondit le Landais, sans me donner le temps d'achever. Il poussa un soupir si triste, qu'il m'ôta l'envie de continuer. Je m'assis à sa table et je parlai d'autre chose. Je lui demandai si j'étais bien loin de Brocas ; j'appris que, quoique je me fusse trop jeté sur la droite, je m'en étais néanmoins rapproché.

Pendant que nous entrions ainsi en conversation, la jeune fille nous apporta de l'eau fraîche et du vin ; lorsqu'elle eut fini de nous servir, elle s'assit sur le seuil de la porte et nous écouta parler, le bras appuyé sur un de ses genoux, la tête penchée, dans une attitude ravissante. Je bus à la santé de mon hôte ; mais lorsque je voulus boire à la mémoire de son fils, je vis deux grosses larmes rouler de ses yeux et tomber dans son verre ; il les but avec amertume. La chaleur était un peu passée ; je remerciai mon hôte de son aimable hospitalité, et je remontai à cheval. En lui disant adieu et lui tendant la main : — Votre douleur me touche vivement, lui dis-je, mais la mort glorieuse de votre fils devrait moins vous affliger ; à quelle bataille est-il mort? Il ne put plus alors retenir ses larmes ; les sanglots étouffèrent sa voix ; il me dit queques mots que je n'entendis pas ; il porta ses mains à son front chauve avec un désespoir déchirant et rentra dans sa maison. — Quel est cet homme? pensai-je en cheminant. Quelle peut être la cause de cette noble et grande douleur? En rêvant à ce dont j'avais été témoin, je fus surpris par la nuit au milieu d'une lande : mais j'aperçus les flammes du haut-fourneau de Brocas, semblable à un grand phare élevé sur une côte ; elles me servirent de guide, et j'arrivai bientôt à bon port. Le lendemain un des convives de M. Adolphe Lareillet me raconta l'histoire que je désirais connaître, à peu près en ces termes :

« Ce que vous me demandez, me dit-il, est la simple histoire

d'un pasteur des Landes ; c'est une sorte d'églogue qui ne vous intéressera guère si vous aimez les romans parisiens. Nous sommes bien loin de Paris, ici, et toute histoire du pays rétlète quelque chose des mœurs pastorales.

« Michel, c'est ainsi que s'appelait le fils de l'honnête Landais que vous avez vu, était pasteur. Son père possédait une petite métairie dans un de ces verdoyans quartiers épars au milieu des terres incultes, comme les riches oasis dans les déserts de l'Afrique. Michel gardait un troupeau loin du toit paternel, perdu dans une vaste lande, n'ayant pour abriter sa tête que la pauvre étable de son troupeau. Dans sa plus tendre enfance, il avait eu pour unique compagne une vache bretonne; il la conduisait au pâturage, et l'animal reconnaissant le réchauffait la nuit de son haleine. Mais lorsqu'il eut acquis assez de force pour se tenir sur ses hautes échasses, pour franchir avec elles la bruyère, traverser les marais et les sables mouvans, il échangea sa vache contre un troupeau de deux cents brebis ; libre alors comme l'air au milieu de ses pâturages sans limites, Michel se trouvait heureux.

« L'existence si simple des pasteurs vous paraît triste. Un peu de mélancolie se peint bien dans leurs yeux, mais ce n'est point chez eux un signe d'ennui. Ceux qui vivent dans les grandes solitudes ont toujours quelque chose de vague et de rêveur empreint sur leurs traits, expression de tristesse pour les hommes frivoles. Qu'un voyageur traverse avec toute la vitesse de son cheval les plaines incultes des Landes, il ne sera frappé que de la stérilité de la terre et de la misère de ses habitans. D'où vient, pourtant, que le pasteur des Landes est, de tous les hommes, celui qui tient le plus à son pays? Quels liens invisibles l'attachent à sa triste existence? Les guerres de l'empire ont arraché les jeunes hommes de France à toutes les conditions de la société ; tous ont trouvé un charme irrésistible dans une vie aventureuse semée de dangers et de gloire, tous, excepté les pasteurs des Landes. On les a vus regretter leurs déserts, abandonner leurs drapeaux pour les revoir, ou mourir loin d'eux de langueur. La vue de l'infini a pour l'homme un attrait puissant ; la vaste étendue des bruyères plaît aux pasteurs des Landes, comme l'immensité de la mer plaît aux habitans des côtes, comme les plaines de sable sans bornes plaisent aux Arabes.

Les éternelles beautés de ces solitudes se révèlent surtout aux yeux qui les contemplent dès l'enfance. Mais la contrée des Landes n'offre pas seulement à ses habitans ces magnifiques spectacles qui participent de l'infini : la campagne n'est pas toujours aride ; elle se couvre de fleurs roses, et exhale, après les nuits sereines, une odeur de miel qui embaume ; l'alouette, qui aime les grandes plaines, s'élève en chantant et plane sans crainte au-dessus de la bruyère fleurie ; les pins sont ornés de plumets flexibles, et secouent, avec la brise, de balsamiques senteurs ; bientôt la cigale, aux ailes diaphanes, éclot sous un rayon de soleil. Les merveilleux effets du mirage, qui crée des villes fantastiques, les météores qui tracent dans l'air des sillons lumineux, les feux follets qui, dans une belle nuit d'été, voltigent sur la bruyère, tous ces phénomènes d'un ciel ardent, peuplent les Landes d'esprits errans et surnaturels, et forment, pour les pasteurs, cette poésie qui charme leur imagination et les attache à leur pays.

« Michel était un grand et beau jeune homme. Ses longs cheveux noirs, qui, selon la coutume des Landes, tombaient en boucles sur ses épaules, auraient orné la tête d'une jolie fille. La facilité de son humeur, la franchise de son sourire, la douceur de ses yeux, vous eussent gagné le cœur. Tous les dimanches, la lande où il faisait paître son troupeau était traversée par des troupes de jeunes filles qui, des *quartiers* voisins, allaient entendre la messe à Pissos ; les voir passer, leur sourire était pour Michel un vrai bonheur. Il avait un talent qui le recommandait auprès des jeunes Landaises ; il travaillait très artistement la corne, et faisait avec cette substance de jolis objets, tels qu'étuis et boîtes, qu'il distribuait quelquefois, le dimanche, à celles qui passaient. Aussi Michel était-il connu dans une grande partie des Landes ; toutes les jeunes filles l'aimaient à cause de ses petits cadeaux ; beaucoup, pour son air si bon et sa jolie figure. D'ailleurs, Michel n'était pas un garçon à dédaigner ; le troupeau qu'il gardait appartenait à son père et dépendait d'une belle métairie. Quant à lui, il n'avait pas encore fait son choix parmi toutes ces jeunes filles ; dès qu'elles paraissaient au loin, il allait se placer sur leur passage ; il languissait si elles ne venaient pas ; il rêvait d'elles la nuit sur sa couche de paille ; il les aimait toutes, ou plutôt il n'ai-

mait pas. Le jour de la Saint-Pierre, jour de la fête de Pissos, Michel les vit venir de loin avec leurs robes blanches, courant et folâtrant sur la lande comme une troupe de fées; jamais il ne les avait vues aussi fraîchement parées, jamais, à leur approche, il n'avait ressenti une émotion si vive. Pour les retenir ce jour là plus long-temps, il fit une grande distribution d'étuis et de boîtes; mais il était si troublé, qu'il ne savait ce qu'il faisait; il avait perdu son sang-froid et son autorité ordinaires : il fut bien vite pillé. Lorsqu'il ne lui restait plus rien, il s'aperçut qu'une jolie fille qu'il n'avait jamais vue, plus élégamment vêtue que ses compagnes, une charmante enfant, timide et modeste, qui se tenait à l'écart et levait ses grands yeux vers lui en souriant, n'avait rien eu; ce fut à celle-là qu'il donna son cœur. Dès lors il devint muet et pensif, les yeux fixés sur la jolie Landaise. — Qu'est-ce que tu as aujourd'hui? lui demandaient les autres. Pourquoi ne parles-tu pas? Il ne prononça plus une parole. Les jeunes filles partirent; toutes lui dirent adieu plusieurs fois de loin : seule, la jolie enfant s'éloigna sans détourner sa tête. Michel, cependant, ne voyait plus qu'elle, ses yeux la suivirent jusqu'à ce qu'elle se fût effacée dans l'éloignement. Cette fois, il était atteint au plus profond de son cœur; il s'assit sans force sur le sable, regardant toujours le chemin qu'elle avait parcouru et l'espace où elle venait de disparaître.

« Les orages sont fréquens dans les Landes; après une journée de chaleur, il est rare qu'on n'entende pas le soir gronder le tonnerre. Peu à peu le soleil pâlit; vous ne voyez encore rien dans le ciel, et cependant l'atmosphère est pesante, vous sentez qu'il se prépare une tourmente au-dessus de votre tête. Bientô une vapeur blanchâtre se condense à l'horizon, roule lentement et s'amoncèle comme une armée qui rassemble ses masses pour une vive attaque. C'est sur un bois de pins que fond d'ordinaire l'orage. Le signal est donné par les sifflemens d'un vent impétueux; les pins agitent leur tête altière en mugissant, et semblent braver la tempête. La lutte, quelquefois, finit par l'incendie du bois; un arbre frappé de la foudre s'enflamme; un brandon que chasse le vent fait l'effet dans ce bois résineux d'une étincelle sur une traînée de poudre; le tocsin sonne bientôt à dix lieues à la ronde; les populations effrayées accourent;

mais souvent tout secours humain est impuissant, et un immense incendie éclaire dans la lande un peuple immobile et consterné.

« Michel voyait avec inquiétude un orage se former, car il pensait que les jeunes filles, qui devaient repasser par la lande, prendraient une autre route plus habitée, où elles trouveraient à se mettre à l'abri de la pluie. Déjà l'éclair sillonnait la nue, le tonnerre se faisait entendre; les pasteurs se hâtaient de gagner leurs étables; Michel avait beau regarder, il ne voyait que des troupeaux courir inquiets à travers la lande. L'orage passa sur sa tête; il commençait à pleuvoir, et il restait immobile les yeux fixés au loin; il désespérait même de voir passer les jeunes filles qu'il attendait, mais il ne bougeait pas, insensible à la pluie qui, bientôt, tomba par torrens. L'air s'est obscurci; Michel distingue à peine les objets à dix pas; mais, par moment, il croit apercevoir un point blanc éloigné, comme on voit sur mer une voile enfoncée dans la brume. Son cœur tressaille d'espoir; il s'élance, et bientôt il entend des cris : jamais il n'a entendu cette voix, et sa voix y répond avec transport; il bondit comme un daim au milieu de la bruyère; déjà l'eau ruisselait de toutes parts et inondait la lande; il voit une jeune fille qui court éperdue; il l'atteint, c'est celle qu'il aime; il la prend dans ses bras, l'enlève; devenu plus léger avec elle, il franchit les mares et les ruisseaux, en quelques sauts il est à son étable, et dépose son précieux fardeau sous son toit. La petite, effrayée, pleurait à chaudes larmes, ignorant où elle était. — Ne pleure pas, lui disait Michel attendri; ce n'est rien; je vais te faire du feu. Et sans perdre un instant, il porta devant elle au dehors de l'étable quelques bûches de bois, toute la paille de sa couche, et y mit le feu. Une grande flamme s'éleva, et une douce chaleur vint pénétrer et réjouir la pauvre fille toute trempée; elle essuya ses larmes, et ayant levé les yeux vers Michel, elle le reconnut. Alors un tendre regard, encore humide, lui exprima sa reconnaissance; ce regard remua toute l'ame du pasteur. — Oh! disait-il en lui-même, ce n'est point ainsi que je voudrais te réchauffer, c'est en te pressant sur mon cœur. Avec une pudeur et une innocence pleines de grace, la jeune fille se déchaussa devant lui, et Michel vit un joli pied blanc; elle ôta de sa tête une petite pointe de tulle, et il vit ses beaux cheveux

noirs qui tombèrent humides sur son visage; elle quitta son léger fichu de soie, et il vit un cou charmant : elle était ravissante ainsi. Michel, tout en arrangeant près du feu les divers objets que la petite avait quittés, ne cessait point de lui sourire et de la regarder.

— On m'avait bien dit que tu étais bon, Michel, lui dit-elle.

— Tu sais mon nom! lui répondit le pasteur; je voudrais savoir le tien.

— Je m'appelle Louise, dit l'enfant en rougissant et en baissant les yeux, car déjà la voix et le regard de Michel lui avaient dit qu'il l'aimait.

Elle raconta qu'elle demeurait à Biganos, qu'elle était venue passer quelques jours chez sa tante au quartier de Vert; partie de Pissos avec ses amies, elle était restée un peu en arrière, et s'étant égarée dans un pignada, elle avait été surprise par l'orage. Michel était à ses pieds, et l'écoutait parler avec une joie inconnue. Il avait vu passer bien des jeunes filles, mais aucune ne s'était arrêtée comme elle; aucune, d'ailleurs, ne lui ressemblait. La pluie avait cessé, et ils ne s'en étaient seulement pas aperçus. Le soleil, dégagé des nuages, se couchait derrière un bois de pins; l'horizon paraissait lumineux encore à travers les feuillages du pignada, mais les cimes des arbres formaient un rideau noir qui jetait son ombre sur la lande. Louise voulut se retirer et gagner Vert avant la nuit. Michel alors devint tout triste; il n'osait pas abandonner son étable pour l'accompagner; cependant il ne pouvait la laisser aller seule. Il monta au haut d'un pin qui se trouvait isolé dans la lande, et sonna trois fois de sa trompe. Le son mélancolique se répandit au loin dans la solitude, et fut suivi d'un grand silence. Michel prêtait une oreille attentive au moindre bruit qu'apportait le vent; un son aigu, presque imperceptible, se fit entendre trois fois comme un gémissement; Michel descendit joyeux de l'arbre, et dit à Louise :

— Je puis à présent aller avec toi; un pasteur de mes amis viendra à ma place garder mon troupeau cette nuit.

Comme la lande était couverte d'eau, il choisit pour Louise les échasses les plus légères qu'il eût; il en prit lui-même, et ils s'en allèrent tous deux par la lande, en se tenant par la main et en riant.

Lorsqu'ils arrivèrent à Vert, il était déjà nuit ; Louise trouva sa tante fort en peine de ce qu'elle était devenue. Michel fut comblé de bénédictions par la brave femme, et passa la nuit sous le même toit que Louise. A la pointe du jour, Michel se leva ; il avait à parler à quelqu'un dans le *quartier*, et se proposait de venir ensuite dire adieū à Louise, avant de retourner dans sa lande. Il s'habilla sans faire le moindre bruit, pour ne pas éveiller la jeune fille ; mais, en passant dans une pièce qui ouvrait sur la rue, il la vit devant le feu, occupée à préparer la *cruchade*. La cruchade est la nourriture favorite des Landais ; c'est une espèce de pain en bouillie, fait avec de la farine de millet. Lorsque les Landais sont absens depuis long-temps de leur pays, une des choses après lesquelles ils soupirent le plus, c'est la cruchade. Les jeunes filles dans les maisons se lèvent pour la faire ordinairement avant le jour. Michel trouva Louise assise devant son chaudron, posé sur le feu ; elle ne s'attendait pas à être surprise si matin ; elle était fort légèrement vêtue ; elle avait un simple jupon, les bras nus, les épaules à peine couvertes par un mouchoir étroit. Michel s'était avancé sur la pointe des pieds ; en la voyant ainsi, il s'arrêta pour la regarder. Louise jetait d'une main des poignées de farine dans son chaudron, et remuait de l'autre avec un bâton, brandissant sa tête avec grace. Michel l'eût contemplée long-temps sans oser respirer, de peur de se trahir ; mais un chat, blotti sur une chaise près de Louise, fixait ses yeux sur lui, si bien que la petite, désirant savoir ce que son chat regardait avec tant d'attention, détourna la tête. et le vit. Elle rougit jusqu'aux épaules ; et laissant là sa cruchade, elle mit son visage dans ses mains. Elle eût voulu se cacher tout entière aux yeux du jeune homme ; Michel s'approcha d'elle, et lui dit avec un gros soupir :

— Oh ! Louise, que vous êtes jolie !

Alors la jeune fille lui jeta, en riant, une pincée de farine au visage, et se leva pour s'enfuir. Michel, se voyant ainsi provoqué, l'arrêta, la saisit dans ses bras, et ayant attiré à lui sa tête, il lui donna un baiser. Louise, toute honteuse, s'échappa de ses mains, et courut cacher son émotion dans une chambre obscure ; et lui sortit de la maison si troublé, qu'il marchait sans y voir, ne sachant plus où il allait. Il revint à

son étable, le cœur plein de bonheur et de chagrin. Les joies de l'amour sont toujours mêlées d'amertume. Il espérait qu'un jour Louise pourrait l'aimer; mais elle se disposait à partir sous peu pour Biganos, et peut-être ne devait-il plus la revoir! Par momens cette lande, où elle est passée comme une fée toute-puissante, s'embellit à ses yeux; il se rappelle toutes les circonstances de cette journée; puis, pensant que c'est en vain qu'il regarde au loin, qu'en vain il attendra, et tous les jours et à toute heure, la vue de ce désert, où il est seul, le jette dans un sombre désespoir. La solitude l'accable, et il cherche encore à l'accroître; il s'éloigne de tous les sentiers frayés. Les jeunes filles passent comme autrefois le dimanche; mais il ne se trouve point sur leur passage; elles l'appellent, il ne répond plus.

« Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour de la fête de Saint-Pierre, lorsque vint le tirage au sort pour l'armée. C'était en 1812; il y avait peu de jeunes gens alors exempts du service militaire; Michel fut au nombre des recrues de cette année. Avant de quitter les Landes, et de rejoindre son corps, il voulut voir Louise. Il partit pour Biganos, où il n'était jamais allé. Dans sa route, il rencontra beaucoup de gens à cheval qui paraissaient invités à quelque noce; il en venait de tous les points de la lande et tous se dirigeaient vers Biganos. Il s'arrêta le soir près d'une métairie dans laquelle il vit entrer tous les cavaliers qui arrivaient. Ne pouvant se défendre d'un cruel pressentiment, il s'assit sur les bords du chemin, sans oser questionner personne, regardant tristement ceux qui passaient. Quand la nuit fut close, il vit venir, au clair de la lune, deux rangs de jeunes filles vêtues de blanc, ayant chacune à la main un bouquet; une d'entre elles portait une grande couronne de fleurs blanches en forme de pyramide, toute illuminée de petites bougies. Elles allaient chantant dans le chemin creux bordé de haies, et s'avançaient lentement vers une jolie maison blanche, entourée de grands arbres; Michel les suivit. Les jeunes filles frappèrent à la porte sans interrompre leurs chants; la porte ne s'ouvrit pas tout de suite. Michel attendait avec une anxiété dont il n'était pas maître. Elles frappèrent de nouveau. Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'une jeune fille sortit de la maison, prit la cou-

ronne des mains de celle qui la portait et rentra aussitôt. Elle ne parut qu'un instant, mais Michel la reconnut; c'était Louise, sa Louise, dont on célébrait les fiançailles. Les jeunes filles entrèrent dans la maison, la porte se referma; Michel entendit, du dehors, leur joie bruyante. Anéanti, il s'appuya contre un arbre, et des ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux. Un chant se fit entendre dans l'éloignement, et, peu à peu, s'approcha; une voix seule chantait, et un chœur répondait. Michel entendit ces paroles, qui revenaient sans cesse dans le chant: « J'ai perdu ma bonne amie! » Hélas! dit-il avec douleur, c'est moi qui l'ai perdue!... Une troupe de jeunes gens, le prétendu en tête, arrivèrent à leur tour; et, après avoir frappé aussi à la porte, après avoir demandé trois fois qu'on leur ouvrît, ils furent introduits dans la maison; Michel entra avec eux. Une réunion nombreuse était rangée autour d'une grande salle. Michel se mêla aux conviés : il n'était connu d'aucun d'eux. Ceux de Biganos croyaient qu'il était venu de Salles avec les amis du prétendu ; ces derniers le croyaient invité par les parens de la jeune fille. Il chercha des yeux Louise; elle n'était pas dans l'assemblée. Elle entra bientôt conduite par le jeune homme de Salles, son fiancé, et s'avança au milieu du grand cercle. Elle avait le visage pâle et l'air souffrant; tandis qu'elle souriait, on voyait ses yeux se remplir de larmes. Le jeune homme prit une ceinture des mains d'un de ses amis et entoura la taille flexible de la jeune fille. Louise était soutenue par sa jeune sœur; ont eût dit une malheureuse captive qu'on enchaînait; son sein se soulevait, violemment agité par le trouble de son cœur ; elle paraissait près de défaillir. Tous les yeux étaient fixés sur elle et exprimaient un étrange intérêt pour la mariée : elle inspirait un sentiment qui ressemblait à la pitié, tout le monde, sans savoir pourquoi, se sentait porté à la plaindre. Son père seul, d'un regard sévère, l'observait et commandait à sa volonté. Après que la ceinture eut été attachée, Louise s'avança, chancelante, vers une table couverte d'assiettes pleines de fruits de toute espèce. Alors que, dans la naïveté de nos mœurs, les vœux d'une jeune fille étaient comptés pour quelque chose dans le mariage, l'émotion était grande en ce moment où la fiancée allait répondre au don de

la ceinture par un autre don, car si elle offrait à son prétendu une assiette de noix, c'était de sa part un signe du refus de sa main. Bien qu'aujourd'hui un père se soit assuré d'avance de l'assentiment ou de l'obéissance de sa fille à ses désirs, la cérémonie des *aveux* émeut toujours profondément l'assemblée. La langueur touchante de Louise, quelques bruits vagues qui avaient couru de son éloignement pour ce mariage, donnaient à ce moment d'attente le plus puissant intérêt. Elle se serait sacrifiée sans doute pour obéir à son père; mais lorsqu'elle avait tendu le bras pour prendre au hasard le fruit qu'elle devait présenter au fiancé, ayant levé les yeux, elle vit Michel près de la table, elle poussa un cri d'une expression indicible, et choisissant l'assiette de noix, elle l'offrit d'une main tremblante au prétendu et tomba évanouie dans les bras de sa sœur. Un grand tumulte s'éleva dans la salle; la colère du père éclata; les parens se confondirent en excuses auprès du jeune homme de Salles atterré de ce coup; les jeunes filles toutes palpitantes d'émotion emportèrent Louise; les jeunes gens entraînèrent leur ami hors de la maison; Michel sortit aussi.

Plus ému qu'eux tous, il chercha l'isolement dont il avait besoin pour se reconnaître après de si vives impressions; il se glissa entre les arbres et vint s'asseoir dans un jardin, derrière la maison. Il était aimé, il n'en doutait plus; mais quel pouvait être son espoir? Il voyait bien que le père de Louise était plus riche qu'il ne l'avait cru; d'ailleurs, ne devait-il pas partir pour l'armée? Il resta abîmé dans ces réflexions. Le bruit confus du dehors s'étant apaisé, un profond silence régnait autour de lui; ayant levé la tête, il vit une croisée de la maison s'éclairer et des ombres passer sur les vitres; bientôt il entendit les éclats d'une voix irritée, et des accens plaintifs avec des sanglots. Cette voix plaintive, ces sanglots, étaient ceux de Louise; c'était pour lui qu'elle s'exposait à la colère de son père; à cette idée, Michel sentit fondre son cœur d'attendrissement et d'amour. Les plaintes cessèrent, la nuit était calme et sereine, il faisait un beau clair de lune, Michel pouvait être facilement aperçu dans le jardin. Une tête parut à la croisée éclairée et y resta, le visage collé contre la vitre; Michel reconnut Louise. Ses regards demeurèrent suspendus à cette image; pauvre fou! il lui faisait mille gestes passionnés; il passa toute la nuit dans une

muette contemplation. Louise n'osait ouvrir la croisée, de peur d'éveiller quelqu'un de la maison; Michel pour la même raison n'osait parler. Le jour commençait à poindre au fond de la lande, lorsqu'une petite porte donnant sur le jardin s'ouvrit doucement; une jolie enfant en sortit furtivement, et courant d'un pas léger sur le sable, elle vint trouver Michel. — Michel, lui dit-elle, ma sœur vous donne son bouquet, gardez-le bien; partez pour l'armée, car nous avons su votre malheur; à votre retour, rapportez-le-lui, et Dieu veuille qu'alors elle ne soit pas morte. Après ces mots elle s'enfuit comme un oiseau, et rentra dans la maison. Michel pressa le bouquet contre son cœur, et le porta mille fois à sa bouche, en disant adieu à Louise; les deux jeunes filles parurent bientôt à la croisée, et la tête de Louise se pencha sur l'épaule de sa sœur. On entendait déjà du bruit dans les environs, Michel se leva, et fit un dernier signe d'adieu, un rideau tomba derrière la croisée; il s'éloigna.

« Michel partit pour rejoindre son régiment. Pendant qu'il était exercé dans une ville du Nord, il apprit à lire et à écrire avec une persévérance dont l'amour seul peut être la source. Bientôt à l'armée, il se fit remarquer par son intelligence, sa bonne conduite et sa bravoure; un an après son départ des Landes, il était lieutenant et décoré. Dans le cours rapide de cette fortune, il ne donna pas de ses nouvelles, voulant ménager à tout le monde une grande surprise, si bien qu'un jour il apprit par un soldat de Biganos que Louise, ignorant ce qu'il était devenu, et sans cesse en butte depuis un an aux mauvais traitemens de son père, se mourait; que peut-être à cette heure elle était morte. Toutes les distractions d'une vie active, au milieu des combats de chaque jour, n'avaient pu refroidir l'amour de Michel; son ambition et son courage n'avaient d'autre source, au contraire, que cette naïve passion. Il comptait sur la constance de Louise, mais il avait éloigné la pensée qu'elle pût mourir. De ce moment, il ne vit plus que sa Louise mourante; il oublia le camp, l'empereur et la gloire. C'était la veille d'une bataille, au milieu de la nuit; Michel était de garde en avant du front de bandière; l'idée de déserter vint s'offrir à son esprit. Il se promenait agité combattu entre son amour et

son honneur; il voyait devant lui les feux des bivouacs de l'ennemi ; il s'arrêtait devant la tête balafrée de son brave capitaine, qui reposait en toute sécurité, couché sur la terre ; le calme imposant de la nuit qui régnait sur les deux armées en présence, la vue des faisceaux d'armes, des drapeaux, des canons, de tout cet appareil des combats qui dormait pour se réveiller terrible au lever du soleil, tous ces charmes de la guerre l'attachaient à sa vie de soldat. Demain, à la pointe du jour, l'armée se lèvera au bruit des fanfares et des roulemens de la diane, et il n'assistera pas à ce beau réveil du camp; demain, le canon grondera, son régiment marchera le premier, avec enivrement, dans la fumée et la poussière de la bataille, et il n'y sera pas; demain, des noms de braves seront proclamés, et le sien sera publié comme celui d'un lâche. — Oh! encore un jour, encore demain à l'honneur, s'écriait-il. Mais pour un jour de retard elle peut mourir? Non, je n'attendrai pas une heure, pas une minute. Il jeta son épée, se dépouilla de son habit, cacha sur lui sa croix et s'enfuit comme un lâche, se glissant dans les ténèbres. Combien de fois son pied trébucha ; il avait peur alors. Une sentinelle n'avait qu'à le voir; il tremblait d'entendre son terrible *qui vive;* s'il accepte le déshonneur, au moins qu'il puisse embrasser Louise. Il fut assez heureux pour s'éloigner du camp sans être aperçu. Il s'arrêta sur une colline, voulant jeter un dernier regard sur l'armée : tout était paisible encore; les feux des bivouacs s'éteignaient; une seule tente au milieu du camp était éclairée, celle de l'empereur. Cette lumière exerçait sur Michel une sorte de fascination et l'attirait. Mais l'amour triompha ; il détourna sa vue du camp, s'éloigna rapidement, et, descendant en courant la colline, il prit le chemin de la France.

« Il arriva dans les Landes, ayant échappé à la surveillance de la gendarmerie. En voyant ses Landes chéries, les remords qui l'avaient poursuivi jusque-là s'évanouirent; il oublia son déshonneur. Avec quel bonheur il aurait embrassé le premier pin qu'il rencontra sur sa route, avec quel transport il se serait élancé dans la première lande qui s'offrit à ses pas, s'il n'avait pas eu le cœur en proie à des funestes pressentimens? A mesure qu'il s'approchait de Biganos, les premières impressions de la terre natale, si douce à tout Landais, s'effaçaient; la lande lui

semblait revêtir le deuil de son ame; il n'y avait plus entre elle et lui qu'un échange de tristesse ; sa patrie, si Louise est morte, n'est qu'un tombeau, le monde entier un vaste désert. Absorbé dans ces lugubres pensées, il arriva à un endroit où plusieurs chemins se croisaient au pied d'un monticule de sable; dans le même instant qu'il s'arrêtait, ne sachant plus quel chemin prendre, un chant des morts vint soudainement frapper son oreille et glaça tout son sang dans ses veines : *requiem æternam dona eis, Domine.* Un prêtre sortit de derrière le monticule, précédé de deux enfans, dont l'un portait la grande croix d'argent, et l'autre le bénitier, il passa près de lui et poursuivit sa route, comme s'il eût été seul, oubliant sans doute son mort. Michel s'élança sur le monticule, et vit venir au loin une grande charrette attelée de bœufs, sur laquelle étaient debout des jeunes filles vêtues de blanc. Quand la charrette fut plus près, il crut reconnaître celles qui un an auparavant allaient porter à Louise une couronne de fleurs. Hélas! une couronne aussi était posée sur une bière qu'il aperçut au milieu des jeunes filles, et qu'elles arrosaient de leurs larmes. A la vue de cette bière, il fut saisi d'un tremblement par tout son corps ; il voulut parler, la voix expira dans sa bouche; assemblant cependant toute sa force au moment où la charrette passa devant lui, il s'écria : — Qui est mort?

— Louise Gertaud, de Biganos, répondit une voix. Michel tomba à la renverse, privé de sentiment.

Lorsqu'il revint à lui, il était comme dans le délire. Il se leva et se mit à chanter d'un ton de profonde tristesse la chanson des fiançailles : « J'ai perdu ma bonne amie... » Il alla à Biganos, portant à la main le bouquet de Louise, qu'il avait religieusement conservé. Ceux qui entendirent sa chanson et qui le virent passer ne purent retenir leurs larmes et le suivirent. C'était un dimanche après les vêpres; il vint au cimetière, l'enterrement était fini, mais la foule ne s'était pas encore écoulée. Michel se trouva bientôt entouré d'une grande multitude; il parcourut le cimetière, et voyant l'endroit où était la fosse de Louise, il se précipita sur la terre, en criant : — Louise, ma Louise, je t'apporte ton bouquet; ouvre-moi, ouvre-moi. Il appela mille fois Louise, baisa la terre, et fit éclater la plus amère douleur; tout le monde autour de lui fondait en larmes.

Dans le moment d'une si grande affliction, des gendarmes fendirent la foule et vinrent saisir Michel. — Au nom de l'Empereur, lui dirent-ils, Michel, de Pissos, vous êtes arrêté comme déserteur. Michel n'entendit rien de ce qu'on lui disait, il comprit seulement qu'on voulait l'entraîner et il s'attacha de toutes ses forces à la terre. Ce fut un déchirant spectacle que celui de son désespoir, lorsqu'on l'enleva à cette fosse qu'il embrassait en appelant Louise à son secours. Il fut emporté au milieu des cris de compassion de tout un peuple et jeté dans une prison. La fin de son histoire est bien triste. Il recouvra sa raison et put sonder toute la profondeur de sa misère. On le condamna au boulet; lorsqu'il fut dégradé, il subit cette peine infamante avec une touchante résignation; avant qu'on lui arrachât sa croix, il la baisa, l'arrosa de ses larmes, et demanda pour toute grâce qu'on l'envoyât à son père; puis il baissa la tête, et essuya sans se plaindre les humiliations qu'on voulut. Il fut enchaîné à des malfaiteurs et conduit à Toulon. Son caractère doux et résigné lui firent bientôt des protecteurs au bagne; la nuit, un garde touché de ses malheurs le détachait et le laissait aller sur le bord de la mer. La vue de la mer lui rappelait les Landes; il s'asseyait devant elle et pensait à son pays; s'il s'endormait, il croyait dans ses rêves errer encore au milieu des bruyères. Une nuit il se leva et s'avança sur un môle contre lequel venaient battre les flots; il crut sans doute marcher sur la lande; il tomba dans la mer et disparut. »

J.-L. Lugan.

DE

L'ÉTAT INTELLECTUEL

DE LA BELGIQUE.

Dès qu'on s'applique aux recherches nécessaires pour juger de l'état intellectuel de la Belgique, la réflexion est invinciblement attirée d'abord vers un fait qui, dans cet ordre d'idées, domine toutes les autres ; nous voulons dire la contrefaçon. Elle se rattache essentiellement à la littérature, et c'est une chose fâcheuse pour nos voisins, mais on ne peut parler de l'une sans l'autre. Commençons donc l'étude que nous voulons tenter par traiter cette question et mettons tout préambule de côté. — En fait comme en principe, la contrefaçon est une chose déshonorante ; c'est un vol. Les auteurs vendent leurs œuvres, ils en font commerce ; on arrangera en vain de belles phrases là-dessus ; on ne fera pas qu'ils puissent vivre d'air, et lorsqu'ils passent leurs jours à écrire au lieu de raboter, il faut bien qu'ils vendent pour exister ce qu'ils ont écrit, comme le menuisier ce qu'il a raboté. Cela est parfaitement juste et ne nous semble même pas du tout désenchanteur. Cela fait partie du mouvement ordinaire et normal de la vie sociale, de l'échange constant des relations humaines ; nous sommes tous marchands, et le roi des Français en personne n'aurait pas plus consenti à sauver la France, si on ne lui avait donné une vingtaine de

millions par an, qu'un de ses domestiques ne consentirait à le servir pour l'honneur. On dira ce qu'on voudra sur la noblesse des professions et le désintéressement du génie; quiconque ne s'est pas avisé de naître avec des rentes, quiconque travaille et reçoit de l'argent pour son travail, est marchand, depuis le poète qui vent ses vers, le peintre qui vend son tableau et le médecin qui vent ses connaissances médicales, jusqu'au bonnetier qui vend ses bonnets. Or, l'éditeur qui achète un ouvrage, le possède comme nous possédons tout ce que nous avons acheté, et lorsqu'on vient contrefaire cet ouvrage et le donner à moitié prix parce qu'on n'a pas à retrouver le capital du manuscrit, on lui fait tort, appelons les choses par leur nom, on le vole.

Quelques hommes prétendent de bonne foi que la contrefaçon, loin d'être une spéculation blâmable, est au contraire une entreprise toute naturelle, un moyen juste et légitime de faire descendre plus bas dans les masses, par la modicité du prix, les trésors de l'esprit humain.

Une pareille thèse n'est pas soutenable.

Les contrefacteurs fussent-ils réellement préoccupés de cette vue d'utilité, nous sentirions peu faiblir la sévérité de notre jugement; ou bien, il faudrait nous prouver qu'un homme est excusable d'aller piller les grands chemins pour servir son village. En tout cas, les contrefacteurs ne voient que leur intérêt dans le brigandage qu'ils exerçent derrière le droit des nations; ils n'ont jamais songé à autre chose qu'à gagner de l'argent, et comme le moyen qu'ils ont choisi est déshonnête, ils doivent rester sous l'opprobre de leur mauvaise action; rien ne les excuse. Nous n'avons touché ce côté de la question que pour n'en passer aucun.

Les Belges ne se défendent point par un pareil subterfuge, ils ne se retranchent pas avec hypocrisie dans cette fausse générosité; on a eu tort de rendre la nation responsable de l'improbité de quelques-uns de ses libraires; la contrefaçon est loin d'être approuvée en Belgique. Ils la regardent, non-seulement comme une immoralité, mais encore comme une chose dangereuse; ils la voient avec peine. C'est à leurs yeux une concurrence fatale pour la littérature nationale, et l'on a été jusqu'à demander aux chambres une protection législative

contre elle. On a signalé du haut de la tribune la facilité des réimpressions étrangères comme *un grand malheur pour la Belgique,* comme faisant un tort immense aux écrivains du pays en empêchant les éditeurs d'acheter des manuscrits à leurs compatriotes. Ce vice a paru si radical, qu'un membre a proposé, pour en atténuer les effets, que le gouvernement fût chargé des frais de publication des ouvrages indigènes. Singulier remède qui équivaudrait à la censure, en soumettant les lettres au contrôle ministériel. Le fait est que la contrefaçon nuit profondément à l'émancipation intellectuelle de la Belgique et peut être regardée comme l'agent le plus actif de sa servitude littéraire vis-à-vis de nous. On l'aurait déjà poursuivie, peut-être, si l'on n'avait reconnu l'inefficacité de tous les moyens de contrôle. — Il faut savoir que le pillage de nos livres satisfait des besoins qu'on ne peut plus remplacer. L'universalité de la langue et de la littérature françaises est telle qu'aucune nation n'offre rien de pareil à la curiosité européenne, et des relevés statistiques exécutés avec conscience ont démontré que sur un ouvrage contrefait à six cents exemplaires, selon l'usage, deux cents au plus trouvent place en Belgique; le reste, expédié à l'étranger, s'écoule par la Prusse et l'Allemagne. Ces besoins, toutefois, quelque impérieux qu'ils paraissent, veulent être satisfaits à bon marché; si bien que proscrire la contrefaçon de la Belgique ne serait pas la porter tout simplement à Maestricht ou sur quelque autre point voisin. Ce serait reculer le mal de vingt lieues et rien de plus. Sans doute, il eût été noble aux Belges de repousser de chez eux une spéculation frauduleuse, sans considération aucune, et quoiqu'il en pût arriver; mais ils nous surprennent, nous, qui nous plaignons tant, à contrefaire les livres allemands et anglais; ils ont vu la contrefaçon partout, et ils ont estimé qu'il valait encore mieux garder un déshonneur qui, en définitive, alimente une forte branche de leur commerce, que d'y apporter une réforme inutile. Demander à un peuple l'inflexible probité d'un honnête homme, c'est, dit-on, trop demander. Que tous les cabinets s'assemblent et s'engagent à poursuivre réciproquement la contrefaçon, les Belges, nous le croyons, seront les premiers à signer l'acte.

Le bien et le mal ne sont pas toujours chose absolue.

M. Wallien publie en ce moment un recueil de tous les journaux de médecine français, allemands et anglais, de sorte que le moindre chirurgien de village peut avoir à sa portée, jour par jour, ce que la science fait de progrès dans l'Europe entière. Certes, on ne méprise pas moins l'homme qui, dans son entreprise, n'a cherché que des gains illicites; mais on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il a formé ainsi des archives médicales qui sont déjà et qui seront plus encore dans l'avenir d'un intérêt immense. Triste fatalité des choses de ce monde qui nous force d'admirer au point de vue général le produit d'une coupable spéculation particulière !

En vérité, le principe à part, il y a dans tout cela moins de mal réel qu'on ne pense. Les Belges qui ont vu dernièrement M. Buchon faire entrer dans ses collections les chroniques de Leclerc telles qu'elles ont été publiées chez eux auraient peut-être bien aussi à se plaindre de nous. Et pour dire vrai, si l'on attaquait la contrefaçon des livres, ne serait-on pas conduit à attaquer toutes les autres? Alors, comment apprécier le degré de ralentissement qu'éprouveraient les perfectionnemens généraux? Chaque homme qui invente met dans sa découverte une quantité de temps, de génie et de travail, qui représente certes au moins la mise de fonds du libraire acheteur d'un manuscrit; et pourtant, on ne voit pas qu'un inventeur ose se plaindre quand un fabricant voisin copie son nouvel ouvrage. Il est passé dans le droit des gens que cela est permis et légitime. Les brevets d'invention s'arrêtent à la frontière. — Les brevets d'importation ne seraient-ils donc que la consécration du vol, le manteau légal de la mauvaise foi? N'y a-t-il donc pas en économie politique de principe absolu? Où donc se trouve la limite du bien et du mal? Qui fournira une notion du juste acceptée par tout le monde? Pauvres créatures que nous sommes !

Si encore les Belges se contentaient de nous prêter leurs fautes, il n'y aurait que demi-mal; mais les malheureux s'avisent de vouloir corriger les nôtres. Il y a un M. de Reiffemberg qui a donné une édition des *Feuilles d'Automne* de Victor Hugo, où il lui reproche de ne pas savoir parler français, comme s'il n'était pas tout simple que Victor Hugo parlât

autrement que M. de Reiffemberg. A chaque vers des magnifiques odes, comme

Le peuple saluait ce passant glorieux.

on trouve une petite étoile qui nous renvoie à une note dans ce goût : « *Glorieux;* appliqué aux personnes, ce mot est ordinairement pris en mauvaise part. »

Quand on a vu M. de Reiffemberg en agir de la sorte avec un grand poëte, on ne sera point étonné qu'il ait donné une édition des *Ducs de Bourgogne*, de M. Barante, où il ne se contente pas de corrections grammaticales, mais où il ajoute des rectifications historiques! N'est-ce pas le triomphe de l'impudence, la contrefaçon régentant celui qu'elle pille!

Combien la chose ne devient-elle pas plus singulière quand l'annotateur est à peu près un ignorant! Au reste, les compatriotes de M. le baron de Reiffemberg se sont chargés de rectifier ses rectifications d'une manière très dure. Il est constant qu'il a laissé des erreurs dans l'œuvre de M. Barante, et que celles qu'il a voulu reveler l'ont été fort mal. M. de Reiffemberg, quoiqu'il ne manque pas de talent, s'est aussi un peu barbouillé dans l'esprit des honnêtes gens en prêtant sa plume à une spéculation plus *bizarre* que toutes les autres. Les faussaires belges, ne trouvant pas que ce soit assez de copier les gens, jugent parfois à propos de les augmenter ou de les raccourcir; puis ils les livrent effrontément au public sans rien changer au titre. Ainsi j'ai vu une vingt-unième édition des *Leçons française de littérature et de morale*, parMM. Noël et de Laplace corrigée par M. le baron de Reiffemberg, et alongée de citations prises chez les écrivains modernes, si bien que dans le dictionnaire belge, MM. Noël et de Laplace, qui vivaient il y a vingt ans, donnent pour modèle de bonne littérature des exemples tirés des ouvrages de M.... de M. le baron de Reiffemberg.

Ces observations préliminaires une fois faites, nous allons dire pourquoi la contrefaçon ne nous étonne pas. Si les Belges nous copient, c'est qu'ils sont dans une position à ne pouvoir guère faire mieux. En admettant qu'ils manquent d'imagination,

ils ont un esprit de critique et de recherches qui pourrait la remplacer ; la servitude de leurs belles-lettres s'explique tout autrement que par leur infériorité intellectuelle. Il n'y a aucune raison de penser que la nature les ayant faits capables de prendre la part active qu'ils prennent à tous les progrès de la civilisation, leur ait refusé, plus qu'aux Français, le don d'écrire et de composer.

Nous ne croyons pas que toutes les intelligences soient égales, ainsi que le veut l'émancipateur Jacotot ; mais nous ne concevrions pas qu'un peuple, participant, comme le peuple belge, à l'illustration européenne, fût déchu d'une de nos facultés. Ce serait là une anomalie dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de l'humanité. Le cerveau humain étant un, toutes les grandes agglomérations d'hommes placées dans des conditions pareilles auront des produits pareils. La Grèce égala l'Égypte, Rome égala la Grèce, les modernes égalent les anciens ; il n'y a de différence que celle du progrès, résultat de l'expérience que les peuples détruits avaient amassée, et dont nous profitons. Il faut donc chercher d'autres causes à l'ilotisme littéraire des Belges, et nous croyons que plusieurs ensemble viennent y concourir. La principale, c'est qu'ils n'ont pas, à proprement parler, de langue nationale, et que, presque toujours soumis à des vainqueurs, à l'Espagne, à l'Autriche, à la France, et depuis la restauration à la Hollande, qui tous ont voulu leur imposer divers idiomes, ils ont sans cesse été contrariés dans leur prédilection pour le français. Au moyen-âge, lorsqu'ils étaient unis dans un langage commun, ils eurent de beaux poètes et de grands prosateurs. Aujourd'hui le flamand et le français se disputent la gloire de devenir la langue générale ; et si le français domine parmi les hautes classes, s'il a étouffé sa rivale dans les académies, dans les chambres législatives et les tribunaux, le flamand reste encore maître au fond des cabanes du paysan et des faubourgs du peuple. Bruxelles, comme un lac où plusieurs cours d'eau n'auraient pu se mélanger, et qui le teindraient diversement, offre dans son sein même le plus étrange conflit d'idiomes; une portion de la ville parle français, une seconde flamand, et une troisième n'entend qu'une sorte de patois mêlé de l'un et de l'autre. Ajoutez à cela que quelques hommes, distingués cependant, mus par un sentiment étroit de nationalité, poussent

à l'étude du flamand, et font de grands efforts pour le reconstituer en langue du pays. — Au milieu d'une pareille confusion, il est difficile à l'esprit belge de se produire. Quand ceux qui écrivent savent qu'ils ne s'adressent pas aux masses ; quand le langage dont ils se servent est étranger au sol, et qu'ils sont obligés d'aller prendre leurs lumières et leurs modèles chez un peuple voisin, ils ne peuvent faire autre chose que de copier. Les auteurs belges nous imitent, parce qu'ils parlent français, de même que nous nous imitons les uns les autres, et que chez nous le Midi n'écrit plus autrement que le Nord. On peut avancer, sans crainte d'aspirer à la gloire d'un paradoxe, que le seul vice des auteurs belges, c'est de ne pas être Français ; cela est tellement vrai, que, chez eux-mêmes, loin de trouver de la sympathie pour leurs ouvrages, ils ont d'abord à vaincre des préjugés qui les condamnent d'avance. Nous le répétons, et nous reviendrons sur cette proposition, les Belges n'ont pas de littérature nationale et n'en auront jamais, parce qu'ils sont plus Français que Belges, et que notre littérature est véritablement la leur.

Soit, comme nous le pensons, que l'imagination ait besoin pour se produire d'une langue maternelle, soit que chez les Belges les forces du cerveau étant concentrées sur de certains points, rien ne fasse appel à cette faculté, soit toute autre cause, il faut convenir cependant qu'ils montrent peu de sentiment poétique. Écrivains, avocats, auteurs dramatiques, journalistes, prédicateurs, nous les avons tous trouvés les mêmes. A une séance de tribunal, j'ai entendu trois hommes en robe noire parler pendant cinq heures sur une cause qui demandait bien trois quarts d'heure pour être claire. Les avocats de tous les pays sont déplorablement bavards, mais ceux-ci sont des prodiges de loquacité ; et, le plus étrange, c'est qu'ils vous disent, avec leur naïveté habituelle, que l'on a coutume en Belgique de plaider longuement : on croirait qu'ils plaident à l'heure. Deux prédicateurs, que nous avons aussi attentivement écoutés, ne nous ont pas satisfait davantage ; c'était toujours des lieux communs, une pensée sans élévation, une forme sans beauté, de l'éloquence régulière, raisonnable, mais pesante, privée de chaleur communicative, de verve et d'esprit.

Il y avait, je suis obligé de l'avouer, dans ces plaidoiries de

l'église et du barreau, quelque chose qui a pu m'indisposer, ce sont les idiotismes barbares qu'ils ont introduits dans notre langue, leur abominable prononciation qui fait, par exemple, *géôlier* de geôlier, et, plus que tout cela, l'accent belge, cet accent dur, trivial et inarticulé qui ressemble à une espèce de grognement. — Cela ne les empêche pas d'aimer les lettres et de bien apprécier les hommes dont le génie fait notre gloire; toutefois leur caractère se peint dans leur prédilection. Charles Nodier et Béranger jouissent chez eux d'une réputation sans égale. Leur esprit chercheur et tranquille se plaît dans les doutes spirituels de Nodier; la tolérance de Béranger flatte leur éloignement pour toute opinion tranchée. Le commode scepticisme du premier ne torture pas la pensée, le patriotisme chaleureux du second est assez contenu pour ne vous exciter à aucun de ces actes d'entraînement qu'on appelle des folies. Avec ses deux auteurs privilégiés, le Belge goûte tous les bonheurs de l'esprit et en ignore les passions et les tourmens. Aussi ont-ils comblé, il y a quelques mois, d'hommages et de caresses M. Nodier, qui s'était avisé d'aller promener en Flandre son gracieux pessimisme. Les villes lui écrivaient pour le supplier de les venir visiter, et l'on n'a plus tant mauvaise opinion de ces gros Belges, quand on les voit fêter spontanément l'intelligence, comme autrefois les populations fêtaient le pouvoir (1).

(1) Je ne puis m'empêcher de citer l'hommage particulier qu'un habitant de Liége ou d'Anvers s'est plu à rendre à Ch. Nodier; les habitudes curieuses et l'esprit méthodique de la nation s'y retrouvent tout entiers. Le Liégeois a choisi un de ces opuscules où l'auteur de *Trilby* répand ses ingénieuses boutades, *la Corbeille de mariage*, et il en a fait une petite édition de luxe à l'usage de ses amis. J'ai tenu une épreuve de cette réimpression enthousiaste, qui aura sans doute charmé, non pas M. Nodier l'écrivain, mais M. Nodier le bibliomane, et un jour quelque maniaque achètera bien cher mon exemplaire jaune, quand il lira sur la première page: « Ce livre a été tiré à quarante exemplaires:

Un sur papier jaune fort.
Un sur papier rose pâle.
Un sur papier pistache.

Des préférences aussi délicates et des ovations aussi pleines d'élan ne sont assurément pas des signes de torpeur intellectuelle; c'est que malgré tout ce qu'on a pu dire, il faut reconnaître qu'il s'est opéré, en Flandre particulièrement, depuis la révolution, un mouvement littéraire très sensible. Bon nombre de jeunes gens font effort de lutter contre l'industrie qui absorbe les plus distraites attentions; ils cherchent à rendre quelque splendeur aux lettres de leur pays, ils travaillent avec une énergie qui n'est pas dépourvue de talent. M. Van Hasselt a publié un volume de poésie (*les Primevères*) rempli de bonnes qualités; d'autres fondent des revues ou s'occupent du théâtre. Le sens spéculatif, il est vrai, prend toujours le dessus : revues, drames, poésies, tournent toujours à la science et à l'érudition. Qu'importe? le travail n'est pas moins constant. *Jacques Artevelde*, par M. Victor Joly; *la Ruelle*, par M. Ch. Weustenraad; *Jacqueline de Bavière*, par M. Prosper Noyer, qui ont paru depuis peu sur la scène belge, n'ont aucun mouvement dramatique, et sont imités, dans la forme et pour le style, de nos pièces de la Porte-Saint-Martin; mais ils se relèvent par des études fermes et consciencieuses. Ce sont d'excellentes chroniques dialoguées; et après tout, enseigner l'histoire par le drame n'est pas un but méprisable. — Quoique produise, au reste, ce mouvement littéraire, ajoutons qu'il n'a rien de factice et qu'il ne se manifeste pas seulement dans la capitale. Les provinces offrent des hommes également dis-

Un sur papier coquille violet.
Un sur papier serin, etc., etc., etc.»

Il doublera le prix quand il trouvera deux ou trois feuilles à la fin, contenant un index par ordre alphabétique de tous les personnages ou auteurs dont le nom est prononcé dans la bluette. Le fanatique de *la Corbeille de mariage* a, en effet, ressuscité cette coutume ancienne, dont Cervantes se moque si plaisamment dans le prologe du seigneur de la Manche. Il ne lui manquait plus que de faire précéder la fantaisie de M. Nodier d'une demi-douzaine d'épigrammes et de sonnets élogieux en français et en latin. Ch. Nodier avait deviné les papiers rose et pistache de sa *Corbeille*, l'ingrat! quand il a employé un jour toutes les finesses de son esprit à prouver que l'imprimerie était une calamité.

tingués : c'est à Liége que se publie la *Revue belge;* le *Messager des Arts* de Gand a des abonnés à Paris qui en font grand cas; il compte plusieurs années d'existence et contient une innombrable quantité de documens précieux. Chaque ville renferme quelques travailleurs modestes et d'une érudition solide. Il n'est pas même rare, ce que nous avons peu en France, de voir des particuliers et des amateurs s'occuper de quelque forte question d'art ou de science. Ainsi c'est à M. de Bast, bourgeois de Gand, que l'on doit tout ce que l'on sait de réel sur les Van Eyck et l'origine de la peinture à l'huile. Ses recherches et sa perspicacité ont éclairé les ténèbres qui environnaient cette importante époque de l'art ; il a détruit de vieilles erreurs, et ses propositions, discutées par les Allemands, sont aujourd'hui tenues pour des vérités acquises. Il y a, de la sorte, dans les petites fractions provinciales, beaucoup de bonne volonté à laquelle il ne manque que l'avantage d'un grand centre pour répandre d'excellentes lumières. Dans tous les départemens, des hommes studieux fouillent les nombreuses chroniques enfouies au fond des bibliothèques ou des archives, et la Flandre, véritable champ de bataille du moyen-âge, la Flandre, mêlée aux moindres événemens de la société passée, la Flandre, si pleine de souvenirs, va nous ouvrir ses trésors.

On ne peut parler de l'état intellectuel de la Flandre sans qu'il soit question des arts; les Belges s'en occupent beaucoup: en cette voie du moins, ils ne copient personne que leurs ancêtres; leur individualité ne s'éparpille point, ils vivent sur leur propre fonds. Enfans d'une école de peinture qui n'a de rivale que l'école italienne, ils savent que leur patrie s'est éternellement illustrée par là ; ils n'oublient pas qu'au XVIIe siècle le nom de leurs artistes remplissait encore l'Europe entière ; ils aiment cette vieille gloire, ils en parlent souvent et montrent l'ambition de la reconquérir. Chaque capitale de province possède un musée, des expositions et un fonds employé à acheter des tableaux et des statues ; Bruges, Liége, Gand, Bruxelles, Anvers, ont des académies, et, toutes les médiocrités à part, il reste aujourd'hui à la Belgique quatre artistes dignes de rivaliser avec ceux de l'Europe. M. Geef a taillé de belles statues ; M. Verboekhoven est venu jusqu'au Louvre, et nous savons que personne entre nous ne le peut égaler dans

sa belle manière de faire les animaux ; M. Wappers est connu partout où l'on s'occupe de peinture, et pour n'être pas un génie capable de succéder à Rubens, comme ses compatriotes font semblant de le croire, ce n'est pas moins un homme d'une grande distinction. Mais un artiste vraiment supérieur et dont le nom résonnera bientôt, c'est M. Madou. Nous avons vu deux dessins de lui dans le célèbre album du docteur Roger, à Bruxelles, d'une beauté si complète, que nous les regardons comme deux chefs-d'œuvre. L'un est une scène de joueurs, l'autre un trait de la vie de Craesbeck, ce boulanger ivrógne qui se mit à faire d'admirables tableaux pour ne plus quitter son ami, le peintre Brauwer, qui passait sa vie au cabaret. Ce sont deux intérieurs, l'action s'y passe avec clarté ; la pleine lumière dans le second et le jour douteux d'une cave-taverne dans le premier sont sentis et rendus tout-à-fait en maître ; il y a là des qualités fines et rares. M. Madou publie en ce moment, chez M. de Wasme, à Bruxelles, la physionomie de la société européenne depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Il cherche les costumes, les caractères, les mœurs, la physionomie enfin, des diverses époques de cette période. Travail ingénieux et spirituel où il ne se dément pas, mais auquel on souhaiterait plus de force dans l'exécution. Puisque nous avons prononcé le nom de M. de Wasme, nous devons rappeler comme témoignage du haut point où est arrivée la culture des arts en Belgique, que cet artiste éditeur entreprend seul la collection sur grand papier de l'œuvre entière de Rubens. A peine l'eut-il annoncée, que des souscriptions éclairées lui garantirent les moyens de la mener à fin. M. de Wasme a la conscience de ce qu'il fait, et ce formidable recueil lithographique deviendra un hommage digne du géant de l'école flamande. Les provinces ne restent pas en arrière, des ouvrages d'une égale portée y attestent l'intérêt que les moindres localités portent à la gloire du pays. M. Rudde a déjà fait paraître quatorze livraisons in-folio des édifices de Bruges gravés au trait. M. Goetguebure, de Gand, auteur d'un volume très estimé sur les monumens des Pays-Bas, vient d'être chargé par la régence de dresser un état de la ville ancienne. Il s'agit de faire, pour la puissante cité qui comptait, en 1298, 250,000 habitans, ce que Raphaël, dans ses études d'architecture, avait fait pour la vieille Rome,

de la reconstruire sur le papier telle que l'avaient laissée le moyen-âge et la renaissance. M. Goetguebure a prouvé qu'il n'était pas au-dessous d'une pareille tâche : on ne doit craindre de sa part ni restauration conjecturale, ni arrangement des choses détruites; il donnera les principales maisons avec des notices historiques sans rien inventer ; il complètera seulement ce qui existe au moyen des vieilles gravures, des plans et des documens authentiques.

Du reste, quand on voit les richesses accumulées sur un si petit espace par les écoles de peinture et de sculpture flamandes, on conçoit l'amour des Belges pour les beaux-arts. Il est difficile de se faire une idée de l'amas des chefs-d'œuvre repandus dans les églises, dans les musées publics et dans des galeries particulières : aussi tout le monde, même les gens d'affaires, collectionne des antiquités, des médailles, des gravures ou des tableaux. Le plus beau cabinet de verrerie et de poterie incontestablement que possède l'Europe, a été formé par un avoué de Gand, M d'Huyevetter, qui, avant sa mort, le montrait à chacun, et que son fils remplace gracieusement dans cet exercice d'hospitalité. Les galeries de M. Schamp à Gand, de M. Chantrel à Bruges, des deux MM. d'Aremberg à Bruxelles, de M. d'Outremont à Liége, sont pleines d'originaux; et il faut le dire à la grande louange de la nation, ces messieurs ouvrent journellement leurs collections au premier venu avec une courtoisie charmante.

Cette obligeance est le fond du caractère belge; nous les avons vus deux fois à plusieurs années de distance, et les avons retrouvés les mêmes, lourds et peu expressifs, mais bienveillans et affectueux. Tout se fait chez eux simplement, et ils apportent leur bonhomie même en public. Le jour où je me trouvais au grand théâtre de Bruxelles, on jette un billet sur la scène. Après la pièce, chacun de crier : Le billet! le billet! Arrive le régisseur, qui se met à lire :

« Les abonnés se plaignent qu'on donne toujours la même chose. » — Messieurs, la maladie de nos deux premiers tenors paralyse tous nos efforts.

« On demande pourquoi l'administration ne monte pas quelque opéra nouveau, comme *l'Eclair, Cosimo* et *la Marquise*, qui se jouent sur tous les théâtre de l'Europe?» Bons Flamands

ils jettent des billets pour demander *l'Eclair*, *Cosimo* et *la Marquise!* — Messieurs, je puis vous assurer que plusieurs ouvrages sont à l'étude.

« En raison de la vétusté du répertoire, plusieurs abonnés supposent qu'il serait bientôt temps que M. Amiel montât un ballet? » — Messieurs, M. Amiel avait prévu vos désirs; on répète une de ses compositions, qu'il aura très incessamment l'honneur de faire représenter devant vous. »

Là-dessus, un profond salut de la part du régisseur; quelques interpellations de la part du public, comme : « Nous verrons bien! Allons, un peu d'activité. » Et tout fut dit. C'était une scène de père de famille au coin du feu, grondant sans colère un maître d'hôtel négligent.

Veut-on encore un exemple de la simplicité native des mœurs belges, lisons le *nota bene* du catalogue du musée de Bruxelles. « Si quelque erreur ou omission étaient remarquées dans les détails du présent catalogue, on est prié d'en faire part à la commission, *laquelle* se fera un devoir de la corriger. » Où trouvera-t-on une commission qui se croie et s'avoue faillible? Cela ne nous ramène-t-il pas au temps des patriarches? — Les Belges n'aiment pas l'étiquette, méprisent les façons, et s'occupent assez peu de cette chose qu'on appelle les convenances. Nous avons vu des avocats étendre fort tranquillement leurs jambes le long du banc où ils siégeaient, et plaider, la robe, l'habit et le gilet déboutonnés, quand ils avaient trop chaud. Avec cet amour pour leurs aises, ils ont nécessairement de la mollesse et de la lenteur; maîtres et valets ne se pressent jamais. Quand vous sonnez à une porte, il vous faut toujours attendre deux ou trois minutes avant qu'on vienne ouvrir, et ils y sont tellement accoutumés, qu'ils seraient fort étonnés si on leur apprenait que cela s'appelle attendre. J'étais toujours obligé de sonner deux ou trois coups, et je voyais à l'air tranquille de celui qui arrivait qu'il ne s'en était guère pressé davantage; une fois seulement un vieux valet de chambre me dit, du plus beau sang-froid du monde, et la casquette à la main : « Oh! monsieur, je me doutais bien que c'était un Français; ils croient toujours qu'on ne viendra jamais. Qu'y a-t-il pour le service de Monsieur? »

C'est pourtant à ce tempérament pacifique, à cette aisance

dans les relations de la vie, que les Belges doivent, en grande partie, leurs progrès et leur prospérité; c'est leur facilité de commerce qui donne une admirable extension au souverain principe de l'association, par lequel ils ont tout fait et font tout encore. L'esprit d'association exploite les moindres ressources du pays; ils ont des sociétés pour l'industrie, pour l'encouragement des beaux-arts, l'exploitation des usines, le développement de la littérature et de la musique; les sciences comme les plaisirs vont là et s'augmentent par un frottement fraternel. Leur nature tranquille, leur caractère posé, éloignent de ces réunions les ardentes passions, les fières rivalités et la lassitude, qui, chez nous, les rendent à peu près impossibles. Nous sommes, nous, si ambitieux, que, même en prison, sous le niveau de la persécution et de la souffrance, nous trouvons moyen de nous diviser; eux, au contraire, ils s'entendent parfaitement, et leur défaut de susceptibilité les sauve du désordre. C'est par l'association qu'ils ont fait d'énormes progrès en musique; le moindre village a sa compagnie philharmonique, et l'on a vu accourir au festival organisé par M. Fétis, lors du dernier anniversaire de la révolution, quarante-cinq corps de musique, formant une masse de sept cents muciciens, tous pris dans la population. On ne peut se figurer les riches finances et la puissance d'action que l'on obtient par ce moyen. Si les Belges s'occupaient de politique, s'ils avaient conservé la turbulence de leurs ancêtres, leurs sociétés suffiraient seules à maintenir le gouvernement dans ses devoirs. Chaque ville possède sa réunion de Flore, de Sainte-Cécile, des arbalétriers, des tireurs d'arcs et de fusils, qui toutes ont loué et souvent acheté un magnifique local. A Courtray, les arbalétriers ont un parc superbe; à Gand, nous avons été présenté dans un club de huit cents membres, qui a un hôtel à grande façade. Encore à Gand, les société de Flore et de Sainte-Cecile, unies ensemble, élèvent une espèce de palais dans lequel l'une fera ses expositions de fleurs et l'autre donnera ses concerts. Presque tous les Belges appartiennent à quelque association de ce genre : aussi est-il presque impossible d'en trouver un chez lui passez sept heures du soir; ils sont alors occupés à tirer de l'arc, à répéter une symphonie, où à boire de la bière. Ils arrangent si bien leur vie, que ces habitudes ne nuisent nulle-

ment aux intérêts ni aux plaisirs du ménage. Avec leur égalité d'humeur et leur tempérance d'idées, ils savent tout concilier. Leurs femmes, d'ailleurs, ont une grande indépendance; elles se livrent au commerce pour leur compte particulier, et souvent elles conduisent une maison dans laquelle l'époux n'a rien à voir. Naturellement douées d'intelligence et d'esprit, elles reçoivent une éducation beaucoup plus soignée que celle des hommes, et savent très bien se suffire à elles-mêmes; enfin, c'est un milieu bonhomme, naïf, sans exigence, une atmosphère un peu grosse, mais déchargée de passion, dans laquelle on ne vit peut-être pas très poétiquement, mais avec calme et douceur.

On a remarqué que la presse belge n'entrait pour rien dans le mouvement littéraire que nous avons signalé; c'est qu'en effet, si nos observations ne nous ont pas trompé, elle n'y a aucun rôle. Mais avant d'aller plus loin sur ce sujet, il est nécessaire d'apprécier la situation politique du pays. — Les Belges sont très religieux et encore plus superstitieux. Le Mexique n'a pas une crédulité plus aveugle, ni plus de madones, de saints et de saintes logés au milieu des rues, en plein air, ou dans des niches vitrées. Il n'est peut-être aucun pays du monde où il se vende autant d'images chrétiennes et de livres religieux. Toutes les villes ont deux ou trois librairies exclusivement catholiques. Jamais un Belge ne passera devant une église ou une représentation de son culte sans ôter le chapeau; et ces habitudes ont tant de force qu'à Bruxelles même, en dépit de sa position de capitale, c'est-à-dire de sentine des vices, on ne trouverait qu'un petit nombre de familles nationales capables d'oser faire gras le vendredi. Le dimanche, les lieux de prière sont tellement remplis, que les hommes entendent communément la messe sur la place; et, pour le dire en passant, c'est un beau spectacle que cette masse noire et compacte, la tête découverte, silencieuse et recueillie, qui, d'un mouvement spontané, pose un genou en terre à l'élévation et courbe le front. Chaque fois qu'une foule s'unit en un sentiment de vénération et agit avec respect dans l'indépendance de sa volonté, elle offre toujours un spectacle plein de majesté. Quand on voit assister aux offices des gens dont la tenue et la figure, d'ailleurs très intelligente, annoncent, qu'ils savent ce qu'ils font, il est

assez naturel de trouver le peuple croyant aux miracles. C'est ce qui arrive, et il ne nous sera pas difficile de prouver que les Belges en sont encore aux amulettes.

Nous venions d'arriver à Gand lors de la fête de sainte Godelièvе, célèbre sainte flamande; le concours était immense à la chapelle du petit Beguinage. L'image (une très mauvaise statue demi-nature en bois peint) était exposée aux yeux des fidèles, pompeusement habillée d'une robe de velours pourpre brodée d'or; sur l'autel, un vase d'argent contenant sans doute les reliques, du moins chacun le venait baiser à l'envi; près de là, soixante ou quatre-vingts petits cierges brûlant aux frais des zélés, et plus loin une béguine distribuant d'innombrables verres d'eau à ceux qui en demandaient. Or, voici l'histoire des verres d'eau. Sainte Godelièvе était mariée à un homme dur et méchant; son angélique douceur ne put la sauver, et un jour, après l'avoir étranglée, il finit par la jeter dans le puits à côté duquel on a consacré la chapelle. A partir de ce jour, l'eau du puits acquit la vertu de guérir les maux de gorge!

C'est pourquoi tout le monde en avale!

Il se trouvait à Saint-Bavon un Christ au sépulcre et un Christ mis au tombeau par Joseph d'Arimathie; deux groupes assez ordinaires d'un vieux sculpteur nommé Guillaume Huge. Eh bien! on les a soigneusement coloriés à neuf et placés dans des niches extérieures de l'église, où ils demeurent sous la haute protection du chapitre de Gand. On a enveloppé de draps de batiste le corps de pierre du Sauveur; on lui a mis sur la tête une couronne d'argent; nous l'avons vu affublé comme jamais sauvage n'aurait affublé son idole, et le peuple vient faire là ses dévotions; il allume des cierges et dépose sur des tables dressées exprès par *les pontifes sacrés* de petits modèles de bras, de seins, de jambes en argent, de chevaux, d'ânes et de porcs en cire blanche, misérables portraits des personnalités dont il demande la conservation ou la guérison au crucifié de maître Huge Guillaume! Est-il nécessaire d'ajouter maintenant que les prêtres disposent de cette population vouée au fétichisme? Ce sont les prêtres belges, ennemis naturels d'une dynastie protestante, qui ont rendu la révolution possible en combinant leurs forces avec celle des révolutionnaires. Si le roi des Pays-Bas les avait caressés au lieu d'affecter pour eux une sorte de dédain,

on peut croire qu'il n'aurait pas été chassé. Mais à peine l'œuvre accomplie, les libéraux eurent lieu de regretter cette association; le clergé, en entrant dans l'administration nouvelle, s'y établit avec l'esprit d'envahissement qu'on lui connaît, dès le commencement de 1831. On fonda l'*Indépendant* pour démasquer ses projets; veine tentative, au bout de quelques mois il eut si bien tourné l'*Indépendant*, que ce journal, vendu par ses anciens propriétaire à la liste civile, joue maintenant un rôle tout officiel, défendant le ministère, quelle que soit sa composition. Les révolutionnaires n'étaient point assez forts pour lutter contre un ennemi aussi adroit. Le parti catholique d'ailleurs était nombreux, et s'appuyait sur une population crédule; il l'emporta, et il reste aujourd'hui maître de tous les postes. Léopold, pour faire oublier qu'il est de la mauvaise religion, le courtise; il s'efface avec une complaisance qui serait amusante à voir si elle n'était déplorable, et l'archevêque de Malines est plus roi que le roi. Des gens à courte vue laissent faire et ont confiance; mais les habiles marchent à leur but; toujours menteurs à la liberté, toujours grands amis du pouvoir absolu, au lieu d'éclairer le peuple, ils l'entretiennent dans la superstition; le clergé préside en personne aux momeries stupides que nous avons rapportées, et rétablit les congrégations religieuses. — Voyant ces choses, l'austère républicain de Potter, qui avait le plus contribué à renverser l'ennemi commun, se retira dans l'opposition; les hommes de lumières et de conscience qui se trouvaient aux affaires le suivirent bientôt; plusieurs feuilles vinrent remplacer *l'Indépendant* et satisfaire aux besoins politiques qu'il exprimait; de son côté, le parti catholique ne manqua pas de défenseurs, la lutte prit un caractère tranché, et elle est devenue un des élémens de la presse belge.

La guerre que l'on fait aux prêtres est encore de la contrefaçon. On imite envers eux l'esprit voltairien, on les poursuit de lourds sarcasmes d'incrédules, on les accuse de luxure, de captation, d'hypocrisie, de tous ces vieux vices que les démolisseurs encyclopédistes pouvaient avoir raison de leur reprocher, mais qui ne sont plus de notre temps, même en Flandre. Nos voisins ont beau s'en défendre, ils ne sont autre chose que des Français de provinces, des Français un peu arriérés!

Cette affinité qui existe entre les Belges et nous est l'origine d'une autre opposition qui se groupe à côté de l'opposition anti-catholique. Les Belges tiennent à être un peuple à part, à constituer une nationalité, et par cette raison, plus la sympathie les rapproche de nous et rend naturelle leur fusion en nous, plus ils se raidissent contre elle. Nous avons plusieurs choses à dire là-dessus, et nous y reviendrons; ici nous devons seulement rapporter que le gouvernement n'a pas compris les légitimes susceptibilités du nouveau peuple; loin de le ménager, il l'humilie précisément dans son orgueil national par la prépondérance qu'il accorde aux Français, et la prédilection que le roi élu ne cache point pour eux. Les Belges s'irritent de voir tant des nôtres remplir les plus hauts emplois de l'état; il ne leur échappe pas que, parmi ceux mêmes qui sont à la tête de leurs affaires, plusieurs ont quitté la grande patrie pour des causes plus ou moins honorables, et si l'on joint à cela un peu de jalousie, on aura l'explication de la haine qu'ils portent à tous leurs Français, et la réaction contre nous qui en est la conséquence. — Plusieurs journaux ont pris cette thèse, on conçoit qu'ils se fassent écouter. — Il n'y a pas deux mois que *le Lynx* établissait les rapprochemens suivans:

« Dans un état qui, par nécessité de position, comporte une armée nombreuse et toujours sur la défensive, le portefeuille si important de la guerre est aux mains d'un Français (M. Évain).

« En 1834, le jour où l'émeute et le pillage mirent l'ordre de choses à deux doigts de sa chute, tous les pouvoirs furent remis à un Français (M. Hurel).

« Aujourd'hui, en l'absence du roi et de la reine des Belges, le prince royal est commis à la garde d'un Français (M. de la Gothellerie).

« Après trois affronts de cette espèce, un patriote se demande jusqu'à quand la nationalité belge se laissera conspuer ainsi. »

Entre ces deux principes qui poursuivent le système gouvernemental, viennent se placer les orangistes. Ceux-là jouent chez nos voisins un bien autre rôle que nos carlistes, leurs analogues. Ils jettent continuellement feu et flammes, et prennent leur extrême audace dans quelque sympathie dont les carlistes ne trouvent pas une étincelle chez nous. — Le roi Guillaume a

été justement chassé pour n'avoir pas voulu se faire Belge; mais on ne peut se le dissimuler, la sagesse de son administration et le bien-être qu'elle a répandu lui ont mérité des partisans. S'il avait consenti à être un peu moins Hollandais, un peu plus catholique, s'il n'avait blessé les Belges dans leurs chairs vives, dans leur foi religieuse et dans leur instinct national, il n'aurait sans doute pas perdu la moitié des Pays-Bas. C'est à lui que la Belgique doit d'être devenue cet ardent foyer de travail qui la distingue si remarquablement. C'est lui qui l'a poussée dans toutes ces exploitations commerciales et agricoles, dans toutes ces entreprises qui rendent aujourd'hui son industrie véritablement rivale de l'industrie anglaise. Il avait merveilleusement compris le caractère de ces hommes calculateurs et laborieux, il faisait de son royaume un comptoir et un atelier immenses. Le roi Guillaume était un grand négociant; l'héritier de la noble maison des Nassau, assis sur un trône, ne croyait point déroger en se livrant au commerce. Il a créé une des belles institutions financières de notre temps, cette banque connue sous le nom de *Société-Générale*, qui a donné un jeu admirable aux communications en couvrant le pays de ses utiles succursales. Tout le monde sait que, pour encourager les capitalistes à venir y porter leur argent, il garantit sur sa cassette l'intérêt des actions pendant cinq années. Ce sont là des idées fort belles, fort nobles, éminemment civilisatrices, et que les Flamands ne retrouveront pas dans le roi qu'ils se sont donné. Tout le haut commerce, toutes les villes manufacturières regrettent donc Guillaume, et mettent d'autant moins de soins à cacher leur affection, qu'elles regrettent avec lui les grands débouchés de la Hollande. Batavia, Surinam, Curaçao, Java, et même la Chine, leur manquent maintenant, et ne seront jamais remplacés. — Les hommes généreux se rappellent aussi que la Belgique fut, sous le règne des Nassau, une terre d'hospitalité où tout proscrit politique avait un inviolable refuge. Jamais la restauration ne put obtenir du roi de la sainte-alliance l'éloignement des régicides, et ces vieux débris de la république française formaient à Bruxelles même une société qui a laissé de respectables et curieux souvenirs. Aujourd'hui, au contraire, on dirait que la Flandre a perdu ses droits d'asile; il suffit que la police française lui commande de refuser le pain et le vin à ceux qui

lui réchappent pour qu'elle obéisse. M. Guinard, fuyant de Sainte-Pélagie, a été contraint de s'embarquer à Ostende, et M. Colombat, si prodigieusement échappé du mont Saint-Michel, a été arrêté à Liége sans motif, par la seule raison qu'il est condamné de juin.

Sans doute, il n'y a pas d'espoir de retour pour les Nassau. L'honneur belge y est engagé; la Flandre est à jamais perdue pour eux, et le nombre même des orangistes diminue chaque jour, parce que chaque jour la durée de l'exil diminue les chances d'une restauration; mais on conçoit que de pareils souvenirs gardent d'actifs et fidèles défenseurs.

Les trois opinions principales que nous avons tâché de formuler se subdivisent en plusieurs nuances, ayant toutes leurs caractères. Tel veut de la révolution et du gouvernement actuel qui ne veut pas de la toute-puissance catholique, et tel, qui est orangiste, n'en conserve pas moins un grand attachement au clergé. Il est inutile, pour ce que nous voulons faire, de chercher à bien déterminer ces nuances; contentons-nous d'ajouter qu'il existe aussi un parti également hostile au clergé et au gouvernement actuel comme à l'ancien, c'est le parti républicain, faible encore, mais composé de tout ce qu'il y a de plus avancé en économie sociale, et de plus probe dans la nation. Il est représenté par le *Courrier belge*, qui vient de se voir fermer les portes de France.

Il s'est créé un grand nombre d'organes pour répondre à ces besoins de l'esprit public. Bruxelles en compte vingt-quatre; la province d'Anvers, quatre, parmi lesquels le *Phare*, assez naïvement ministériel pour attaquer quelquefois la liberté de la presse; la Flandre orientale, la grande province orangiste, sept, y compris le fameux *Messager de Gand*, toujours furieux d'amour pour les Nassau; l'état de Namur, un, et celui de Liége, huit, avec le *Courrier de la Meuse*, grand catholique, mais spirituel et de bonne compagnie, le seul, peut être, qui ne dise pas d'injures à ses adversaires. Toutes ces feuilles, quelque part qu'elles soient publiées, ont une égale importance, j'entends, ont celle de l'opinion qu'elles représentent. Bruxelles, comme nous l'avons dit, est une capitale sans être un centre, chaque province marche dans son individualité et garde sa valeur particulière. Il n'en est, du reste, aucune qui ait acquis par ses lumiè-

res, son habile rédaction, sa force ou sa portée politique, la position qu'ont en France le *National* et les *Débats* à des titres si différens. Elles sont, on peut dire, bien plutôt à la queue de l'opinion qu'à la tête; elles ne la dirigent point par des convictions énergiques et sûres, elles la reproduisent comme de pâles échos, et leur polémique ne mérite pas l'approbation de tout le monde. Le style de la presse belge est négligé, commun et trivial; ses écrivains n'y paraissent attacher aucun prix et usent d'un dictionnaire si familier, qu'il révolterait la délicatesse des Français. Ainsi, dans la lutte contre le clergé, il n'est pas rare de les entendre désigner ce qu'ils appellent la *prêtraille,* par l'épithète de *calotins.* D'un autre côté, les Belges ne manquent certes pas de bravoure; il leur a pris même, depuis six mois, une telle rage de duel, qu'on vient de lire aux chambres un projet pour le réprimer. Mais leur défaut de susceptibilité a laissé introduire dans la discussion journalière des formes de langage si brutales, qu'on a peine à le croire : ils échangent sans sourciller les démentis les plus insultans; ils se jettent de la boue comme si la boue ne tachait pas. Au reste, prenons vite, entre mille, un ou deux exemples, pour ne point être accusé d'exagération.

« Dans l'impossibilité où l'on se trouve de formuler un seul reproche réel contre l'ancien gouvernement, on prétend avoir des griefs. Des griefs! nous ne nous serions pas douté que *l'Observateur,* journal qui se dit ami de la justice et du libéralisme, eût jamais pu recourir à ce misérable lieu commun, tant de fois pulvérisé, anéanti, et qui ne peut plus être ramassé sans honte que par les goujats de la presse quotidienne. Non, certes, il n'y a rien de plaisant dans tout ceci, et lorsque nous avons employé le mot de *pantalonnades scandaleuses*, nous avons seulement voulu caractériser l'ignoble drame du pétitionnement. Si la conduite des tonsurés chargés des premiers rôles a quelquefois fait rire, l'acte en lui-même a toujours fait pitié. » (*Messager de Gand.*)

« Quel est cet homme qui n'a pas craint d'accepter le sublime de la honte, en jetant à la face du soleil, comme un titre à la gloire, son nom tout entier, son propre nom, le nom de ses pères, dans un journal dont le contrat fait frissonner d'indigna-

tion, et au bas d'un article qu'il a pétri de fiel, de cynisme, de calomnies, de haine et de colère? » (*Diable boiteux.*)

Les écrivains qui en arrivent à de pareilles extrémités et qui se plaignent ensuite du peu de considération qu'obtient la presse dans leur pays, ne doivent accuser qu'eux-mêmes. C'est un devoir de le dire, celui qui ne connaîtrait la Belgique que par sa presse aurait une triste idée de ses mœurs et de son état de civilisation. Heureusement, les journalistes flamands ne font pas grande dépense d'articles et ne se donnent pas souvent la peine de travailler; la plupart de leurs feuilles ne sont guère qu'une suite de bulletins dont la première page est consacrée à la partie officielle et aux séances des chambres, la seconde aux nouvelles étrangères et particulièrement à celles de France, avec le récit des maisons écroulées, des enfans à quatre mains et des accidens de voitures; la troisième et la quatrième, enfin, aux annonces. Les annonces! voilà le fonds des journaux en Belgique, nous ne disons pas la partie la plus littéraire, dans la crainte qu'on ne nous suppose la prétention de faire une épigramme; elles y trônent en vraies puissances, elles envahissent parfois jusqu'à la seconde page, et ne laissent guère de place, nous devons en convenir, pour ce que les rédacteurs peuvent avoir à y verser d'imagination et d'enseignement moral et politique.

Pour tout dire, presse, littérature et science, la masse de la nation ne s'en inquiète que médiocrement; elle est tellement préoccupée de manufactures, de canaux, de chemins de fer, et de machines, qu'elle n'a guère le temps de songer à autre chose. On ne trouve pas en Belgique cette classe moyenne de riches, de bourgeois, de rentiers, de médecins, d'avocats, gens de loisir et d'étude qui forment un noyau de lecteurs et entretiennent la vie des belles lettres, ou plutôt tout ce monde-là abandonne les silencieux et graves travaux de l'esprit pour veiller aux entreprises dans lesquelles il est intéressé. Les Belges sont vraiment nés pour le commerce, et l'on serait étonné, quand on les a vus d'un peu près, qu'ils ne s'y donnassent pas tout entiers. Froids et méthodiques sans être taciturnes ni mesquins, ils savent bien observer; intelligens et travailleurs, ils ont encore le coup d'œil d'une extrême justesse. Ils ne se livrent pas et ne montrent jamais d'enthousiasme, mais ils ne craignent point

d'oser. Leur sang-froid et leur force de volonté domptent la fièvre brûlante qu'on éprouve au jeu du commerce comme à celui du tapis vert, et les empêchent de s'engager. Ils ont immensément aussi de ce que nous appelons du gros bon sens; c'est leur qualité distinctive, qualité précieuse à toute époque, mais plus encore peut-être dans la nôtre, où la civilisation tente de si grandes expériences. On ne trouverait peut-être pas, dans toute la Flandre, quatre jeunes gens à qui donner le nom de prodigues; à peine un mineur s'est-il débalancé, qu'il se remet en équilibre, sitôt qu'à sa majorité on lui rend l'administration de ses biens, et il n'existe pas un seul Belge moderne, m'a-t-on assuré, qui ait dissipé son patrimoine dans les plaisirs. On a sans doute fort raison de ne se pas ruiner à mener bonne et joyeuse vie; toutefois cette observation constate peu d'entraînement dans le caractère belge. Que cela tienne ou non à l'éducation qu'ils reçoivent, il est constant que leurs facultés de raisonnement sont toujours plus fortes que leurs facultés d'idéalité, et cela explique encore très bien leur insuffisance littéraire. Catte nature épaisse, mais sagace, n'exclut d'ailleurs nulle adresse dans les moyens à employer pour atteindre un but : voir juste et loin c'est être adroit, voilà pourquoi les Belges se poussent partout où ils veulent, et font très bien leurs affaires dans le monde. Avec leurs dehors un peu lourds, ils sont plus habiles que nous qui paraissons si fins; il est vrai qu'ils sont laborieux et persévérans, deux qualités avec lesquelles on perce des murs de vingt pieds à l'aide d'un clou. Quatre années de paix leur ont suffi pour réparer les désordres de la révolution qui avait tout désorganisé La prospérité augmentera encore quand les questions du Luxembourg et de la navigation de l'Escaut seront enfin vidées, et elles ne peuvent tarder à l'être, car aujourd'hui la guerre entre la Hollande et la Belgique serait une inutilité : les deux peuples sont définitivement séparés, c'est un fait accompli, sans retour, et il est de leur intérêt commun de tout terminer d'une manière pacifique.

Ici, nous avons beaucoup injurié les Belges, parce qu'ils ont commis le grand crime de copier ce qu'ils trouvaient de bon chez nous; il aurait peut-être mieux valu copier ce qu'ils avaient de bon chez eux; nos industriels et nos agriculteurs

auraient de belles leçons à prendre des manufacturiers et des fermiers flamands. Ce n'est pas toujours de la supériorité de ne vouloir point imiter les autres. En France, et à Paris surtout, on est extrêmement rebelle à toute innovation; notre esprit de critique et de raillerie s'arrange difficilement des choses que nous ne connaissons pas, et nous sommes d'abord disposés à rire sous le prétexte fort juste que nous les aurions trouvées depuis longues années si elles pouvaient être utiles. On a le droit de dire de nos commerçans ce que M. Bœrne dit en excellens termes de ses compatriotes les Allemands : «Ils n'aiment que ce qui est ancien, et s'ils eussent assisté à la création du monde, ils se seraient moqués de l'œuvre de Dieu, comme d'une mode d'un jour, ou bien ils y auraient apporté leurs chétifs obstacles comme à une innovation dangereuse.»

Les Belges ne montrent ni l'endurcissement orgueilleux, ni la timidité craintive qui forcent tous nos inventeurs à porter leurs découvertes à l'étranger. Ils ne se livrent point à la routine, ils ont l'amour du mieux; ils tâtent, ils changent, ils essaient, ils ne se lassent point à chercher; ils accueillent toute idée de perfectionnement, et avant de la déclarer mauvaise, ils se donnent la peine de l'examiner. Aussi l'on ne peut imaginer leurs progrès. Toutes les routes que l'on parcourt sont bordées d'usines qui fonctionnent ou s'élèvent avec une telle énergie que les constructeurs de machines ne peuvent suffire aux demandes. Les travailleurs sont obligés d'attendre les instrumens de travail, et pour avoir une machine, s'inscrivent chez les constructeurs comme les bourgeois chez les boulangers au temps de famine. Chacun est servi à son tour. Douze hauts-fourneaux ont été mis en activité depuis trois ans dans les environs de Charleroi pour exploiter la houille et le minerai dont ils abondent. On prétend que l'on en complétera trente dans dix-huit ou vingt mois. — Il y en avait quatre avant la révolution de juillet! — Tout cela paraît établi sur de bien plus grandes échelles que les nôtres, et il est facile de juger à ces immenses capitaux utilisés, que les Belges entendent mieux que nous la véritable question sociale; ils sont tous intéressés dans quelques-unes de ces entreprises, ils ne craignent pas de confier à l'industrie les fonds que nous laissons dormir paresseusement dans la rente. En vérité, le

commerce, pris de cette hauteur, est une chose belle et essentiellement morale; c'est la vie moderne dans tout ce qu'elle a de plus nécessaire et de plus profitable.

Avec cette libéralité de doctrines ils ont vite apprécié l'importance des chemins de fer et l'immense avenir de bénéfices qui repose sur eux. Les villes, loin d'en avoir peur ou d'hésiter comme les nôtres, firent les démarches les plus instantes pour qu'ils vinssent jusqu'à elles ou s'en approchassent autant que possible. Le jour où le convoi des wagons de Bruxelles arriva pour la première fois à Anvers, fut un jour de fête publique que la régence elle-même célébra par un grand bal. Quand les chambres autorisèrent le gouvernement à faire un emprunt de trente millions pour construire ceux dont le plan et la construction sont arrêtés, le ministre des finances, au lieu de s'adresser aux banquiers, ouvrit tout simplement des registres en annonçant qu'il y recevrait les souscriptions pour son emprunt au taux de 4 pour cent. Il demandait 30 millions le lendemain le total des souscriptions s'élevait à 691 millions! Comparez cela aux répugnances et aux difficultés qu'ont eu à vaincre les entrepreneurs du chemin de Versailles (1).

La ligne qui vient d'être achevée de Bruxelles à Anvers promet les plus magnifiques résultats pour ce qui sera ultérieurement exécuté. Quant à moi, je déclare qu'avant de faire ce voyage

(1) Il y a deux ans, une société anglaise s'était formée pour établir un grand réseau de chemins de fer entre la France, l'Angleterre, la Belgique et la Hollande. Ce projet mettait Paris à treize heures de Londres, à huit heures de Bruxelles. La société générale des Pays-Bas offrait de se charger de l'entreprise à ses risques et périls; les fonds étaient prêts, les plans arrêtés. Eh bien! cette proposition est restée sans résultats! Notre gouvernement n'a pas voulu remettre entre les mains d'une compagnie étrangère nos grandes lignes de communications, ce qui peut être approuvé; mais il est resté tout aussi tranquille qu'auparavant, ce qui ne saurait avoir d'excuses. Il n'a rien fait; l'exemple des Belges ne l'a pas même ému; il n'a rien préparé pour mettre Bruxelles au bout de Paris. Il vaudrait encore mieux, comme dit M. Michel Chevalier, rapporteur de ce fait, il vaudrait encore mieux que nos chemins de fer fussent construits par des étrangers, plutôt que de ne les pas construire du tout.

je n'avais aucune idée d'une semblable merveille. Voyez plutôt :

Un des omnibus du chemin passa devant l'hotel où je me trouvais avec deux personnes. Nous montons ; le cocher et le conducteur, au moyen d'une échelle fixée sur leur voiture, logent vite nos bagages sur l'impériale à côté des malles qui l'occupaient déjà, et nous conduisent ainsi, jusqu'au chemin pour chacun 50 centimes, ci 1 50

De l'omnibus ils portent nos bagages dans un des grands wagons spécialement destinés à ce service, pour quoi nous leur donnons 50

Alors nous prenons au bureau trois billets à 2 fr. . 6

Et bientôt nous sommes dans un wagon. C'était une sorte de char-à-bancs couvert, rempli de banquettes, qui pouvaient bien tenir trente ou quarante personnes y compris le gardien placé là pour répondre à tout événement. On attacha à la suite les unes des autres autant de ces voitures que le nombre des voyageurs partans et de ceux à prendre en route pouvait en nécessiter ; et, à six heures précises, la trompette du maître donna le signal. Le convoi se mit lentement en marche et acquit graduellement une célérité prodigieuse. S'il y a un inconvénient dans cette manière de voyager, c'est celui d'aller trop vite. Le convoi fut arrêté à Malines et embarqua trois cents personnes au moins, venues des alentours, qui se précipitèrent joyeusement sur les places vides ; au bout de quelques minutes, il reprit sa course, et à huit heures moins dix nous étions à Anvers, c'est-à-dire qu'en moins de sept quarts d'heure, déduction faite du repos de Malines, nous avions parcouru onze lieues de pays! Un commissionnaire prit nos bagages et les porta à l'omnibus pour . . . . , . . . 1

Nous montâmes dans celui des omnibus qui traversait le quartier de l'hôtel choisi par nous, et il ne tarda pas à nous déposer à la porte même, au prix chacun de 30 centimes 90

TOTAL. 9 90

28.

Ainsi, moyennant 9 fr. 90 cent., voilà trois voyageurs avec leurs bagages qui ont été pris à un hôtel de Bruxelles et rendus à un autre hôtel d'Anvers dans l'espace de deux heures et demie !

Il y a de cette façon six départs de Bruxelles et six d'Anvers, et toujours tellement nombreux, que l'on a compté un dimanche jusqu'à huit mille voyageurs. Le taux ordinaire est de quatre mille.

Le chemin que nous venons de parcourir doit être considéré comme un essai. Il va recevoir ses développemens. Nous avons dit que les projets sont arrêtés et les dépenses assurées. On travaille vigoureusement. Les deux embranchemens capitaux sont pris à Malines, point central du pays, et seront conduits, d'un côté, jusqu'à Ostende, par Termonde, Gand et Bruges, et, de l'autre, jusqu'à Verviers, par Louvain et Liége, pour se joindre à celui d'Aix-la-Chapelle à Cologne, que les Prussiens vont entreprendre. La Flandre sera donc couverte avant peu de cette magique croix de fer, qui reliera son territoire, rapprochera ses villes principales, vivifiera toutes ses relations, et, d'un bout du royaume à l'autre, la mettra en communication immédiate avec la France par Bruxelles, la Prusse et le Rhin par Verviers, la Manche et l'Angleterre par Ostende, la mer du Nord et le reste du monde par Anvers !

Comme les rois du moyen-âge et de la renaissance, qui avaient des fous, la société moderne a une folle, qui lui dit la vérité en riant : c'est la caricature. Quand la caricature vit les chemins de fer, elle se laissa prendre aux apparences, ainsi qu'il arrive d'ordinaire aux esprits moqueurs; elle crut les chevaux perdus, et elle fit courir une mauvaise planche pour désigner l'écueil, pour signaler à sa manière le mal qui lui paraissait être dans le bien. Au fond de la composition satirique, elle montra la locomotive rapidement lancée et roulant dans sa gloire de quoi peupler une colonie : puis à côté on voyait l'hôtel des messageries vide, désert, abandonné, et le chef d'écuries rendant la liberté à tous les chevaux, avec ces paroles : « J'en suis bien fâché, mes bons et vieux amis, mais je ne puis vous nourrir pour rester les jambes croisées à ne rien faire. » Nous ne savons si les nobles bêtes que nous *associons* à nos travaux seraient de l'avis du caricaturiste et se trouveraient réellement fort embar-

rassées de leur liberté, mais là ils s'en vont tristes et la tête baissée, sans bride ni licou. Un d'eux a couru sur les waggons qui volent, et se met à ruer contre le convoi en criant : » Au diable les machines à vapeur ! » Un autre, plus pacifique, s'est transformé en clown ; il se tient en équilibre, la tête en bas et les pattes en l'air, et dit d'un air piteux : « Chien de métier ! » Pendant ce temps, deux de ses compagnons jouent, l'un du violon, l'autre de la basse, et un troisième, debout sur les jambes de derrière, présente un chapeau au passant : « La charité, de grace, pour de pauvres chevaux sans ouvrages!. » A notre sens, ces métiers ne sont guère plus mauvais que celui de traîner des charrettes et des fiacres à grands coups de fouet ; mais ils sont apparemment moins lucratifs, car on aperçoit un de ces pauvres animaux qui fuit à travers la plaine des corbeaux dévorans, et s'écrie, comme déjà à moitié mangé : « C'est pourtant bien pénible de crever de faim, et de servir de nourriture aux autres ! » L'idée, quoique traitée grossièrement, était fine et comique : l'estampe se vendit beaucoup ; mais dame Caricature s'est trompée cette fois, on n'avait pas attendu ses observations pour songer à cela. Dès qu'on vit les chemins de fer étendre leurs longs bras généreux, on s'est demandé, tout en les bénissant, s'ils n'allaient pas renverser bien des existences faites, ruiner beaucoup d'entreprises utiles jusqu'alors ; on a oublié les gains énormes réalisés par les messageries à l'abri de l'espèce de monopole que leur avaient créée leurs richesses pour chercher ce qu'il adviendrait d'elles, on s'est inquiété des établissemens de roulages, des éleveurs de chevaux, et les plus graves investigations ont effacé toute crainte. Il a été reconnu que, même pour les onze lieues seulement qui sont achevées, les chevaux de cette route, qui restèrent tout à coup sans emploi, se sont répandus dans l'intérieur des petites localités qui environnent le chemin de fer et s'y trouvent occupés aux transports des voyageurs. Ces voyageurs, qui ne remuaient pas quand il fallait dépenser un jour et 12 ou 15 francs pour aller à Bruxelles ou à Anvers, se précipitent vers une voie qu'ils peuvent parcourir en deux heures pour 2 francs. Il est constaté, par expérience sans réplique, que le mouvement des habitans et des productions d'un pays augmente en raison de la facilité et de la multiplicité des moyens de transport. — Les besoins et l'ac-

tivité de l'homme dépasseront toujours les débouchés que son génie lui ouvrira.

Nous devons le dire, avant de terminer, nous ne sommes resté que deux mois en Belgique. Nous n'avons guère vu la nouvelle nation qu'à l'extérieur, et nous lui donnons nos éloges comme on les donnerait à un livre dont la reliure serait belle, et dans lequel on aurait trouvé de bonnes pensées en l'entr'ouvrant çà et là. Nous ne demandons pas indulgence pour notre travail, mais nous demandons qu'on le prenne pour ce qu'il est, l'œuvre d'un voyageur qui passe. Au total la Flandre n'est au dessous d'aucun des progrès de la société moderne, elle peut montrer à Liége ou à Mons des manufactures où l'on compte deux mille ouvriers, et à Gand la première prison pénitentiaire qui ait été bâtie en Europe, celle qu'Howard proposait déjà en 1825 comme un modèle aux autres pays; elle est couverte d'institutions utiles et occupée par une population laborieuse et intelligente; sa vitalité industrielle lui donne un caractère particulier et lui fait remplir un bon rôle sur la scène européenne. Intellectuellement, nous pensons qu'on a été injuste envers elle; elle apporte au grand concours, sinon de l'imagination, sinon des poèmes, des comédies et des romans, du moins de beaux ouvrages d'économie politique, des recherches archéologiques et des travaux d'histoire. On ne devrait pas oublier que l'*Histoire des Francs*, de M. Moke, un des livres les plus avancés sur cette difficile matière, a été faite en Belgique et par un Belge.

La politique de leur gouvernement est mauvaise et rétrograde, leurs hommes d'état peu habiles et peu dévoués, mais à moins d'être un de ces profonds publicistes qui trouvent que le juste-milieu est une création sublime, nous ne voyons pas qui d'entre nous oserait voir là un signe d'incapacité radicale. Le fait est que, malgré tout, la Belgique prospère. Les villages les plus obscurs ont un aspect d'aisance et de bien-être que l'on voudrait trouver en France; les routes sont soigneusement entretenues, les chaumières bien closes sont peintes à neuf, les carreaux éclatent au soleil; il faut repasser les frontières pour rouler sur un pavé mal tenu, voir des maisons délabrées, des vitres raccommodées avec du papier, des portes de fermes en lambeaux et partout une saleté déplorable.

Maintenant, pour ce qui est de la nationalité belge, nous n'y croyons pas. Il y a une puissance au-dessus des petites ambitions et des décrets de la sainte-alliance, c'est la force même des choses. A notre sens, il suffit d'avoir visité les Belges pendant quinze jours, d'avoir vu sur la carte de leur territoire se fondre dans son plus grand côté avec le nôtre, pour être convaincu qu'ils sont Français et non pas Belges. Ils ont beau s'en défendre, dans je ne sais quelle vue d'orgueil particulier; tout chez eux est Français, les modes, les mœurs, les coutumes, les idées, les goûts. Ils ne regardent que la France, ils la copient, ils lui demandent tout, leur administration est la même, leurs codes sont les mêmes, les arrêts de nos tribunaux font lit pour les leurs, et c'est à Paris que leurs avocats viennent chercher les consultations dont ils ont besoin. Quoique nos maîtres en science commerciale, ils ont toujours les yeux sur nos fabriques, de même que dans leurs festivals de musique, où ils nous sont également supérieurs, c'est de la musique française qu'ils exécutent. Allez à leurs théâtres; comédies, drames, ballets, opéras, sont encore français; lisez leurs journaux, vous les verrez remplis par moitié des nouvelles de France; ils y redisent chaque jour jusqu'à ces notes de cour qui fatiguent inutilement les colonnes nôtres : « Aujourd'hui le roi a reçu M. tel en audience particulière. » Ils annoncent l'heure à laquelle s'est assemblée la commission chargée d'examiner la proposition de M. Dupin, tendant à modifier le réglement de la chambre; entraînés en quelque sorte par un instinct dont ils ne se rendent pas compte, ils traitent avec détail la plus petite chose qui se passe chez nous, et ils ont de grands articles de fond sur les moindres accidens de notre politique, comme si nos affaires étaient les leurs. Tout ce qui vient de nous, intéresse les Belges, et jusqu'à ces lignes ils les liront avec avidité, toutes faibles qu'elles puissent être, uniquement parce qu'elles viennent de France. Qui d'entre eux ne parle pas français n'est pas un homme de bonne compagnie, et maintenant que la suprématie des Nassau ne contrarie plus leur goût, en leur imposant le néerlandais, on voit notre langue courir, se propager, s'infiltrer partout avec rapidité, comme le sang qui prend place dans les artères : le plus bas peuple commence déjà à en savoir

quelques mots, et avant cinquante ans il n'y en aura pas d'autre en Belgique. Or l'unité de langage et de climat n'est-elle pas un des premiers élémens de cette belle universalité, que les chemins de fer, d'accord avec les idées nouvelles, tendent à établir? Néanmoins nous ne prêcherons pas la réunion immédiate de la Belgique à la France, c'est une question de temps, il serait d'une absurdité sauvage de régler le sort des Belges sans leur adhésion, et en ce moment leur personnalité est trop exaltée pour y songer. Les grandes puissances ne les ont déjà que trop irrités à prétendre disposer d'eux comme d'enfans mineurs. Il y a bien quelques provinces, et entre autres le pays de Liége, qui la désireraient tout de suite, mais la majorité s'y refuse. Comme ils prétendent créer une nationalité, ils sont d'autant plus anti-français qu'ils sentent plus facile et plus naturelle leur réunion avec nous. Bruxelles surtout bouillonne de colère seulement à en entendre parler. Bruxelles nous repousse parce qu'elle tient à sa noblesse de capitale; Liége nous désire parce qu'elle commence à être fort embarrassée des produits de ses belles fabriques; c'est tout simple, laissons faire au temps. Dans la situation actuelle de l'Europe, on peut dire beaucoup de sottises prétentieuses sur cette réunion; nous souhaitons que le lecteur ne mette pas au nombre de toutes celles qui ont été dites les deux mots de considérations générales par lesquels nous voulons finir. C'est une indulgence qui nous est bien due pour les grands soins que nous avons mis à ne rapporter que des faits, et la loi que nous nous sommes imposée d'éloigner de ce travail toute idée purement spéculative.

Les petites nationalités doivent se fondre dans les grandes, qui leur sont analogues; vouloir les constituer, c'est apporter des entraves à la civilisation; par cette raison et par celles déduites tout à l'heure, il nous paraît impossible de nier que la Belgique ne devienne française dans l'avenir. Plus on créera de vastes réunions d'hommes, plus on aura fait pour adoucir les rigueurs du mauvais destin qui pèse sur l'humanité; plus on universalisera le langage, les mœurs et les idées, plus on apportera de soulagement à la misère des hommes. La Belgique doit se lier matériellement à la France comme elle lui est déjà liée moralement, et nous ne voyons pas qu'il y ait dans ce

fait quelque chose de plus déshonorant pour elle, qu'il n'y eut de honte pour le Brabant, la Flandre et le Hainaut à être fondus dans le tout belge. C'est un grand centre qui absorbe ses alentours au profit général, et qui gagne à de pareilles recrues en puissance fécondante ce qu'elles gagnent elles-mêmes à s'illustrer de toute sa force ; il est bon de joindre les peuples : on ne peut révoquer en doute que si l'Auvergne, le Dauphiné, la Bourgogne, la Normandie, la Guienne, la Provence et les autres divisions de la France avaient continué à vivre séparées, loin de jouir du bien-être social où elles sont parvenues, elles seraient peut-être encore à se battre, dans la servitude ou la barbarie, pour de sottes rivalités, ou pour satisfaire l'humeur guerroyante de leurs ducs et de leurs comtes. La Belgique ne sera pas vaincue, elle deviendra française, comme un étranger sympathique, qui entre dans une grande famille, lui apporte son sang et son intelligence, et partage ses travaux, ses peines et ses joies. Toutes les parties d'une grande agglomération naturelle sont égales, et ne servent qu'à multiplier les moyens de perfectionnement et de bonheur.

V. SCHOELCHER.

EMBELLISSEMENS DE PARIS.

LE

PALAIS-DE-JUSTICE.

Les croyances religieuses et l'autorité de la justice humaine, ces deux soutiens nécessaires d'une société qui se forme, deviennnent bientôt pour elle un fardeau embarrassant ou inutile. Les deux incrédulités se manifestent simultanément. Du moment où le prêtre est attaqué dans son temple, le juge ne tarde pas à l'être dans son prétoire.

C'est que la religion et la justice n'ont qu'une même base, la vérité, qu'un même but, la morale; c'est que le prêtre est un magistrat, et que le juge exerce un sacerdoce; c'est que, faisant tous deux, avec les armes qui leur sont propres, la guerre aux mauvaises passions, ils ont les mêmes ennemis, et que dès que ceux-ci se croient assez forts pour dresser la tête devant l'un, ils ne seraient pas conséquens s'ils s'humiliaient devant l'autre. Une fois que la loi n'est plus présentée comme l'interprète des vérités religieuses, l'élément moral de la justice humaine ne se révèle plus au coupable; la loie confondue par lui avec le châtiment; la loi l'a dispensé désormais du repentir, et l'a seulement menacé de punir sa récidive.

Je crois, c'est sans doute une idée bien arriérée, que les choses paraissent d'autant plus respectables qu'elles sont moins à la portée du vulgaire; que la loi, par exemple, exerçait une bien plus grande autorité morale lorsqu'elle était acceptée comme une parole divine, et placée par sa nature au-dessus de la critique des hommes. Depuis qu'elle est descendue de son trépied sacré pour se soumettre au contrôle de tout le monde; depuis surtout qu'elle s'est rendue assez familière au peuple pour que le malfaiteur un peu habile puisse calculer au juste à quel point il doit s'arrêter dans la perpétration du crime qu'il médite, en établissant de sang-froid la balance entre le profit certain et le châtiment possible, elle a perdu nécessairement la meilleure partie de sa considération et de son influence. C'est donc un grand mal pour la société que les lois pénales principalement aient été mises ainsi à la portée d'un chacun. Ce mal s'aggrave encore par la discussion publique de ces lois, discussion qui, en expliquant leurs motifs et surtout leur portée, en proclamant les objections quelquefois sérieuses qu'elles rencontrent, les vaines déclamations d'une fausse ou imprudente philanthropie qu'elles provoquent, les protestations même qu'elles soulèvent, leur ôte, dès leur naissance, le caractère solennel dont elles ne devraient jamais se dépouiller, pour ne leur laisser d'autre consécration que la simple formalité d'une sanction légale.

Si la diffusion de l'instruction, si la nature de nos institutions ont successivement porté la loi à dépouiller toute espèce de prestige, pourquoi ne s'efforcerait-on pas de rétablir une sorte d'équilibre, en donnant à nos tribunaux l'aspect grave et sévère qui leur convient et qui peut encore agir utilement sur l'esprit des coupables? Le prétoire du juge ne doit pas emprunter ses ornemens aux caprices de la mode et ressembler par sa décoration à une salle de bal ou au foyer d'un théâtre. Il y a là des hommes qui souffrent, coupables ou non, qui viennent de passer plusieurs jours en prison, peut-être dans un cachot; peut-être ne sortiront-ils de là que pour aller au bagne ou à l'échafaud; la conscience du juré et celle du magistrat vont peut-être éprouver de cruelles perplexités, d'affreux déchiremens. Est-il bienséant de renfermer tant de douleurs entre d'élégantes arabesques, des papiers veloutés ou vernis, des plafonds peints et des corniches

dorées? Pourquoi ce lieu revêtirait-il ce costume d'une insultante coquetterie lorsque le magistrat et le défenseur ont gardé la toge du moyen-âge? Dans un ouvrage qui a été publié, il y a une dizaine d'années, on voit l'ancienne salle de la table de marbre du Palais-de-Justice et la salle actuelle des Pas-Perdus qui l'a remplacée après l'incendie de 1718. Les dimensions, les distributions sont exactement semblables, mais la salle gothique construite en bois est obscure et solennelle; celle de Jacques Desbrosses est de pierre et d'une belle architecture dorique, splendidement éclairée. Qui ne trouve pas que la première est infiniment mieux en harmonie avec sa destination? Une chapelle est élevée à l'un des bouts. Quels que soient les progrès de la liberté de conscience, qui ne reconnaît que la présence de cette chapelle ajoute singulièrement à la dignité du lieu, et prédispose admirablement les esprits à conserver cette gravité qui (il faut bien le dire) a depuis long-temps disparu des audiences?

Il est à regretter que l'auteur de l'ouvrage que nous venons de citer n'ait pas également donné la comparaison de l'intérieur de la Grand'Chambre au XIVe siècle avec la salle de la Cour d'assises d'aujourd'hui; mais il n'est pas impossible de s'en faire une idée, après les dessins dont je viens de parler. On peut se la figurer, les murs revêtus d'une boiserie en chêne noir, le plafond traversé par de longues poutres sculptées, qui se terminent en têtes de chimères; les croisées sont garnies de vîtraux peints et blasonnés de fleurs de lys, la massive chaire d'honneur est placée dans l'angle gauche, comme on peut le voir encore dans quelques provinces de France; l'image du Christ domine l'assemblée; puis un silence profond et religieux témoigne à la fois du trouble et du respect de la foule vis-à-vis d'un drame dont la péripétie est un mystère. On ne voit là ni jeunes avocats stagiaires afficher à l'envie une légèreté de mauvais goût, ni magistrats, armés d'un insolent binocle, le promener alternativement de la figure du patient à celle d'une jolie femme; mais aussi on n'entend point de ces injures révoltantes que vomissent aujourd'hui certains accusés contre les juges qui les condamnent. Les rigueurs de la justice sont vénérées par le criminel même qui les subit.

Que nos prétoires reprennent donc une physionomie sévère

et spéciale ; qu'on y fasse reparaître l'image du Christ, malgré l'art. 5 de la charte, ou plutôt à cause de cet article ; car, il n'est guère tolérant de prétendre que, parce que la loi protége tous les cultes, celui de la majorité, c'est-à-dire de trente-deux millions sur moins de trente-trois, sera forcé de se dissimuler par égard pour une minorité qui n'équivaut pas à un trente-troisième. Que cette image du Christ représenté sur le Calvaire, entouré de deux malfaiteurs crucifiés comme lui, devienne pour les criminels une leçon de morale et de repentir. Les témoins, qui tous n'ont pas le bonheur d'être des esprits forts, sauront devant qui ils jurent, et se parjureront moins fréquemment. Quelle idée voulez vous que se fasse un pauvre paysan breton de la sainteté d'un serment qui consiste à lever la main dans le vide, sans même prononcer le nom de Dieu ?

Il appartient à Paris de donner l'exemple, à Paris, la ville modèle dont toutes les provinces détestent la supériorité, que toutes s'empressent néanmoins d'imiter jusque dans ses travers. Qu'elle prenne donc aujourd'hui l'initiative d'une excellente leçon, dont la morale doit profiter au pays et à la société.

Les grands travaux que la ville va faire exécuter au Palais-de-Justice peuvent lui fournir l'occasion d'un autre acte de moralité non moins important.

L'ouvrage que j'ai cité tout-à-l'heure rappelle, d'après Corrozer et les autres historiographes de Paris, que la grande salle gothique, incendiée en 1618, contenait une suite chronologique des anciens rois de la monarchie, depuis Pharamond. Leurs statues étaient adossées aux piliers qui divisaient la salle en deux parts, et aux piliers de face qui s'élevaient sur ses murailles. Louis XI en fit déplacer deux, celles de Charlemagne et de saint Louis, qu'il fit élever aux deux côtés de sa chapelle ; lors de l'incendie en 1618, ces statues devinrent, comme le reste, la proie des flammes.

Les auteurs de l'ouvrage dont il s'agit disent à ce sujet :

« Puisque ces statues n'ont pas été relevées, pourquoi ne destinerait-on pas la grande salle à recevoir les monumens que l'on érigerait à la mémoire des magistrats vertueux qui honorèrent la France ? On y verrait figurer l'Hôpital, de Thou, Molé, d'Aguesseau, Séguier, Montesquieu. Cette idée a dû être

suggérée par la vue du monument déjà élevé dans le même lieu à Malesherbes. »

L'idée d'ouvrir un Panthéon aux grands hommes qui ont illustré la magistrature et le barreau français par leurs vertus ou par leur génie nous semble en effet grande et magnifique. La salle si monotone et si glaciale de Desbrosses se prêterait admirablement à ce genre de décoration, qui pourrait se composer de monumens complets comme celui de Malesherbes, puis de statues, de bas-reliefs, et même de fresques, dans les immenses embrasures qui occupent la plus grande partie des quatre côtés de la salle.

Ce sont là, de compte fait, trois améliorations indiquées: premièrement, donner aux salles d'audience un caractère spécial et austère qui ne laisse pénétrer dans les ames que de graves et religieuses émotions, en harmonie avec le drame réel qui va s'y jouer, où souvent la vie, et presque toujours l'honneur d'un homme, sont débattus; où quelquefois même les plus grands intérêts de la société sont en question; secondement, rappeler sans cesse à l'homme qui juge comme à l'homme qui jure, par des signes visibles et solennels, qu'il est un Dieu qui scrute les consciences et punit les parjures; troisièmement, consacrer la salle du Palais la plus fréquentée à la réunion des images des magistrats et des légistes dont le nom et les vertus peuvent à la fois encourager leurs successeurs dans une noble carrière, et rappeler au peuple qu'il a trouvé dans tous les temps des protecteurs illustres et zélés contre le crime et l'oppression.

Je crois que ce sont là des améliorations réelles et urgentes; mais je suis certain qu'elles ne sont point comprises dans le programme donné à l'architecte chargé de préparer les augmentations et les embellissemens dont le Palais a, dit-on, besoin.

Oui, l'espace est véritablement resserré, il y a encombrement, pour employer la locution vulgaire; mais qu'ont de commun les agrandissemens réclamés avec le percement des rues projetées dans le seul but d'isoler le Palais? L'isolement est la maladie du siècle; ce que l'intérêt grossier fait à l'égard des individus, un prétendu amour des arts l'érige en système à l'égard des édifices. Croit-on vraiment que le palais aura un caractère plus noble et plus grave lorsqu'on aura fait une

rue étroite et bruyante de la cour silencieuse et aérée de la Sainte-Chapelle, et qu'on aura percé une autre rue parallèle à la rue de Harlay? rues inutiles s'il en fut jamais pour la circulation dans ce quartier, et qui vont achever de détruire encore quelques-uns des derniers souvenirs du vieux Paris, du Paris de saint Louis. Ces noms de rue de Nazareth, rue de Jérusalem, qui sont si harmoniques autour de cette Sainte-Chapelle bâtie par le roi croisé pour recevoir les reliques envoyées de la Terre-Sainte, n'ont-ils donc rien qui résonne aux oreilles ou à l'esprit des faiseurs de projets? Le sentiment poétique s'est-il enseveli avec le sentiment religieux?

Pourquoi donc percer de nouvelles rues sous les murs du Palais, lorsque déjà la contiguité du quai offre de graves inconveniens; lorsqu'on a été obligé de suspendre les audiences à cause du bruit des voitures? Est-ce donc pour avoir le bruit de tous les côtés à la fois?

Pourquoi donc abattre cette jolie construction qui forme voûte sur la rue de Nazareth? Pourquoi donc abattre le vaste et solide bâtiment de la Cour des Comptes, et se mettre dans la nécessité d'en reconstruire un nouveau à grands frais? Encore si c'était pour refaire celui qu'avait élevé Louis XV à la même place!

Disons-le hardiment, tous ces projets d'isolement sont malheureux. Le Palais, dans ses limites actuelles, est bien certainement assez vaste pour offrir tous les développemens nécessaires. L'emplacement de la longue galerie Lamoignon suffirait à lui seul, et il offre l'immense avantage d'être isolé des deux côtés de la voie publique, ce qui vaut bien mieux qu'un isolement formé par la voie publique même, et pour le calme, et au besoin pour la sécurité.

S.....

CORRESPONDANCE
INÉDITE
DU COMTE DU BARRY.

I.

A MADADE DU BARRY (1).

Reconnaîtrez-vous, ma chère sœur, les caractères d'un frère qui, malgré son long silence, aurait eu tant de choses à vous dire tous les jours? Je prends la plume aujourd'hui pour vous détailler ce qu'aucun des miens, malgré leur tendresse et leur confiance, n'oserait vous dire : c'est à votre cœur seul que je désire m'adresser; j'en connais la bonté, mais je vous avoue que je ne serais pas du tout fâché que votre jolie tête allât orner le pavillon de Lucienne pendant le petit entretien de sentiment que la lecture de ma lettre doit me procurer avec vous. Ne consultez donc, ma chère sœur, que ce cœur fraternel et bienfaisant, et dépouillez-vous pour un instant, en me lisant, de toute espèce de préventions et d'idées.

Également au-dessus pour la fortune de ce que vous m'avez vu dans la rue de la Jussienne. et au-dessous de ce que j'aurais pu devenir dans celle des Petits-Champs, vous savez que mon existence actuelle, plus que suffisante avec les secours que vous

(1) On voit par cette lettre, qui fut écrite dans les derniers temps de Louis XV, que le comte du Barry avait eu l'insolente prétention de s'allier à la famille de Sully, en demandant, pour son fils, la main d'une demoiselle de Béthune. Il parle des *mortifications* qu'il eut à subir en recherchant l'alliance de plusieurs autres grandes maisons, et des *nuages de honte* dans lesquels il se trouva plongé.

me faites passer, et pour vivre en province, et pour soutenir à Paris un état honnête, ne me permet pas cependant un demembrement assez fort pour espérer de faire un brillant sort à mon fils en le mariant.

J'ai cherché de bonne foi, et avec le plus grand désir de réussir, dans la classe des filles de qualité de la cour. Vous avez su, en partie, les mortifications que j'ai essuyées. Je vous ai épargné la connaissance de plusieurs autres démarches également infructueuses à la ville et dans la province. Je vous avouerai même, que, malgré votre éloignement pour ce genre d'alliance, j'ai fait pressentir aussi inutilement quelques familles opulentes. — C'est au milieu de tous ces nuages de honte et de ténèbres qu'un trait frappant de lumière est venu me chercher, et c'est ce même rayon de lumière, ma chère sœur, que votre frère vous fait passer.

Ne vous y méprenez pas, je vous en conjure : je sais, à n'en pouvoir douter, la cause réelle, quoique cachée, de la résistance que vous éprouvez après tous les efforts que l'amitié vous a fait faire pour mon fils, et dont mon cœur vous a tenu si grand compte.

Après les nuances de satisfaction que le roi a bien voulu marquer et à M. Bertin (1) et à M. l'abbé Ternay (2), lorsque, dans le temps, l'un et l'autre l'ont pressenti sur l'établissement dont il était question alors, il n'a pu être que fort sensible au peu de suites directes que vous avez mises à ces premières ouvertures. C'est d'après ce sentiment que vous l'avez trouvé aussi froid quand vous lui avez écrit sur Mlle de *Béthune ;* et j'ai tout lieu de croire qu'il est également instruit et affecté du parti pris par Mlle de Saint-André, qui, en perdant l'espérance dont elle s'était flattée de devenir votre nièce, a renoncé jusqu'au désir de plaire en se refusant presque toute espèce de parure dans l'intérieur de son couvent.

Au nom de vous-même, réfléchissons cependant, ma chère sœur, et nous conviendrons que cette même fille, qui peut passer toute sa vie dans l'obscurité, aurait pu aussi, si elle

(1) Henri-Léonard-Jean-Baptiste Bertin, contrôleur-général des finances en 1759, se démet en 1763 ; fait ministre d'État ; mort en 1792.

(2) Joseph-Marie Terray, contrôleur-général des finances en décembre 1769, demis le 24 août 1774 ; mort en 1778.

avait été soutenue par vous, effacer en considération réelle toutes celles que nous avons recherchées ; et convenons encore que pour l'avenir elle était la seule qui pût nous ménager un coin de pudeur dans Monsieur le Dauphin (1), et empêcher ce prince de céder un jour aux impulsions de la haine et de la jalousie contre ce qui porte notre nom.

Convenons encore qu'en joignant aux 24,000 livres de rente qu'elle a déjà une terre de même valeur qu'on lui réserve, et décidant de plus sa charge *sonica*, elle aurait été, même pour la fortune, fort au-dessus de tout autre parti pris dans la famille la plus opulente, et convenons qu'après avoir reçu la charge, rien n'était plus convenable que de la demander.

De grace, ma chère sœur, encore une fois, et certainement pour la dernière, ne regardez ceci ni comme obstination ni comme opiniâtreté de ma part. — Je vous le répète, les canaux par lesquels je suis instruit sont sûrs ; et dès que je saurai votre cœur favorablement disposé, je serai tout prêt à vous les communiquer. Eh ! pourquoi, si tous les avantages se seraient trouvés réunis dans cette alliance, ne reviendrions-nous pas aujourd'hui sur le passé ? Il ne vous en coûterait qu'une simple lettre pour expliquer et colorer favorablement le silence que vous avez gardé sur cette affaire ; et le succès de cette nouvelle démarche de votre part assurerait non-seulement toutes nos vues, mais serait de plus le triomphe le plus complet, et la vengeance la plus noble de tous les refus que nous avons essuyés.

Dieu conserve vos jours, ma chère sœur. On m'assure que votre beauté est aussi inaltérable que ma tendresse pour vous. Je vous embrasse mille fois de tout mon cœur.

II.

A M. DE MALESHERBES,

MINISTRE SECRÉTAIRE-D'ÉTAT DE LA MAISON DU ROI (2).

Monsieur,

Vous êtes juste et éclairé ; je soumets ma conduite passée à

(1) Depuis Louis XVI.

(2) Cette lettre fut écrite après la disgrace de Mme du Barry, dans les premiers temps du règne de Louis XVI. Le *Roué* raconte son histoire et celle de sa belle-sœur en l'arrangeant moins selon la vérité que dans l'intérêt de sa position.

votre jugement : s'il m'est favorable, mes malheurs cessent ; s'il m'est contraire, je n'en appellerai point, et me résignerai à traîner, dans l'amertume et la douleur, les restes languissans de la vie que le ciel me réserve.

Veuillez avoir la patience de me lire. S'il vous reste des doutes après m'avoir lu, cherchez, je vous prie, à les éclaircir auprès des personnes que les préjugés ou l'esprit de parti n'ont point aveuglées.

Si, dans mon exposé, il y a un mot contraire à la vérité, je suis indigne de la plus légère faveur ; je n'en attends de vous, auprès du roi, qu'après la conviction de mon innocence sur les trois quarts des torts que la malignité du public m'a attribués et sur la sincérité de mon repentir, à raison de ceux que j'ai eus réellement.

Je n'emploie auprès de vous, monsieur, ni la sollicitation du peu d'amis qui peuvent me rester, ni le souvenir des bontés dont monsieur votre père m'honorait à titre de son allié par les *Doujats*.

Je vais, en peu de mots, vous exposer la vérité toute nue ; le destin de mes jours dépend de l'impression qu'elle fera sur vous.

Je suis né gentilhomme et avec une fortune honnête. J'ai habité Toulouse jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. A cet âge, l'amour des arts et l'attrait du plaisir m'attirèrent à Paris. Mme de Malause me fit présenter chez les princes, et me répandit dans la bonne compagnie. *Ji* passai plusieurs années, uniquement occupé de ces deux objets. Le désir d'améliorer ma fortune et de me procurer un état m'inspirèrent ensuite celui d'entrer dans les affaires étrangères. M. Rouillé, à qui je fus recommandé par M. le duc de Duras, m'engagea à voyager dans diverses cours d'Allemagne, et, à mon retour, parut fort satisfait des connaissances que j'y avais acquises (1). Au moment de m'employer dans les *cercles de Franconie*, il fut remplacé par M. le cardinal de Bernis, qui me promit *bocoup*, mais qui, remplacé à son tour par M. de Choiseul, ne réalisa rien. — Ce dernier m'ayant déclaré, à son avénement au ministère, qu'il avait

(1) Parmi ces connaissances n'était pas celle de l'orthographe. Le comte fait *bocoup* de fautes qu'on a cru inutile de noter ici.

plusieurs personnes à placer avant moi, et ma fortune se trouvant fort altérée, M. Berryer chercha à la relever en permettant que, sous un autre nom, je jouisse de l'intérêt que pourraient donner plusieurs fournitures de la marine. D'autre part, M. de Belle-Isle trouva bon que je cherchasse le même avantage dans celles de son département ; ce qui fit qu'à la paix ma fortune se trouva *conçidérable,* et qu'elle se soutint et s'augmenta encore depuis par l'intérêt que j'eus dans les vivres de Corse.

N'ayant d'autre soin alors que celui de veiller à l'éducation de mon fils, page du roi, jouissant d'une santé chancelante, je me renfermai dans un cercle fort étroit de connaissances. Et ce fut alors que je priai Mme Rançon et sa fille, Mlle de Vaubernier, de veiller sur la tenue de ma maison, et d'en faire les honneurs ; ce qu'elles firent, pendant plusieurs années, avec affection et intelligence.

Excité par la reconnaissance, et pour les prémunir contre l'avenir, je leur cédai alors l'intérêt que j'avais dans les vivres de Corse, dont elles jouirent pendant quelques mois.

Les nouvelles dispositions de M. de Choiseul venant à les en priver, elles en sollicitèrent la maintenue auprès de lui ; et ce fut dans les divers voyages qu'il les engagea à faire à Versailles que Mlle Vaubernier fixa les regards du feu roi. M. *Lebel* (1) fut chargé de ses ordres ; et ce dernier, avec lequel elle ni moi n'avions de liaison, en poursuivit l'exécution auprès d'elle seule. Avant de la conduire néanmoins à Compiègne, il voulut qu'elle n'y parût que comme l'épouse de mon frère ; ce à quoi je me prêtai, ainsi que lui, sans autre motif certainement alors que celui d'une aveugle et respectueuse obéissance.

Le goût du feu roi s'étant accru, éleva Mme du Barry au degré où toute la France l'a vue. Pour soutenir son nouvel état pendant les premiers quinze mois, où elle ne reçut aucune grace pécuniaire, je fondis mon portefeuille et engageai le reste de ma fortune. Mes avances me furent remboursées, à titre de don, par les suites, sous le ministère de M. l'abbé Terray. C'est à cette époque que Mme du Barry, se croyant quitte envers moi par les rentes viagères et les contrats, échangés ensuite contre le comté

(1) C'était le pourvoyeur des menus-plaisirs de Louis XV, le Bonneau que Voltaire a peint dans *la Pucelle.*

de Lisle, que j'avais reçu en paiement, toujours sous le titre de don ; c'est à cette époque, dis-je, qu'elle se crut libérée envers moi de tout autre genre de reconnaissance, et qu'elle cessa, pendant ses voyages à Paris, de venir chez moi, et se dispensa de me recevoir chez elle quand mes affaires m'appelaient à Versailles.

Cette situation dura deux ans. J'espérai qu'elle changerait à l'époque du mariage de mon fils (1). Je parus alors, pour la première fois, devant le feu roi, qui m'honora de plusieurs marques de bonté, sans que cela m'attirât, de la part de ma belle-sœur, le plus léger témoignage de confiance.

Au bout de deux jours, je revins à Paris, et n'ai paru depuis qu'une fois devant elle, le second jour de la maladie du roi.

Je me retirai, en la quittant, dans une campagne à six lieues de Paris ; c'est là où j'appris la mort du roi, la clôture de ma belle-sœur et l'exil de la cour de tous les miens.... J'avoue que, me voyant seul excepté, et recevant plusieurs avis anonymes qui d'heure en heure semaient l'effroi dans mon ame déjà remplie de trouble et de douleur, sans plan fixe, comme sans idées nettes, je me trouvai hors du royaume avant d'avoir réfléchi sur la faute que je faisais d'en sortir sans la permission de mon nouveau maître.

Depuis dix-huit mois, j'ai erré de pays en pays depuis ce temps-là, observant partout le silence le plus respectueux comme la conduite la plus modeste. Malgré cela, les désagrémens que j'ai essuyés sont innombrables ; l'entier dépérissement de ma santé est un des moindres : la subversion totale de ma fortune s'en est ensuivie. J'ai eu beau sacrifier tout mon mobilier et le produit de la vente de tous mes biens libres à mes créanciers, ils ont si fort embrouillé leurs mémoires et les ont si considérablement enflés, qu'après leur avoir fait payer plus de quatre cent mille livres, ils prétendent qu'il leur est dû une somme plus majeure encore.

Je ne demande pas mieux que de leur abandonner tout ce qui me reste ; mais le moyen d'épurer leurs comptes et pren-

(1) Jean-Baptiste, vicomte du Barry, qui fut tué en duel par le comte de Rice, près de la ville de Bath, en Angleterre, au mois de novembre 1779.

dre un arrangement définitif dans l'éloignement où je me trouve !

C'est à cette considération que je vous supplie, monsieur, de demander au roi la permission d'aller passer quelques jours à Paris, seul lieu où il me reste de la fortune, pour y transiger avec eux et y faire tous les actes nécessaires à leur tranquillité.

Je vous promets de n'y voir, si sa majesté l'ordonne, que mes créanciers, des oculistes et des médecins. Ce court terme expiré, j'irai chercher, dans quelque province méridionale, l'air qui conviendra le mieux à ma santé jusqu'à l'acquit total de mes dettes.

Mille pardons, monsieur, de vous avoir fait essuyer des détails que j'ai crus nécessaires.

Je vous envoie cette lettre exprès par le seul domestique qui me reste fidèle. J'attends son retour avec la réponse, dont je vous supplie de le rendre porteur le plus tôt que vous le pourrez. C'est d'après celle dont il vous plaira de m'honorer que je réglerai ma conduite à venir.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

Le comte J. DU BARRY CERES.

Bruxelles, ce 4 novembre 1775, à l'hôtel d'Hollande (1).

A MADAME LA COMTESSE DU BARRY.

A Luciennes.

Disposé, ma chère sœur, à vous aller porter moi-même le tribut d'un cœur sensible et reconnaissant, et de réparer les mouvemens d'impatience et de désespoir où m'avaient plongé les premières lignes de votre lettre, j'ai changé de sentiment

(1) Malesherbes communiqua cette lettre à M. de Maurepas, en émettant un avis favorable à la rentrée du comte : « Cela vaudra encore mieux, écrivait-il, que le spectacle indécent qu'il donne en parcourant les pays étrangers, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, jouant gros jeu, et menant sa vie ordinaire. » Après un court séjour à Paris (le temps de sa durée avait été limité), le comte se retira à Toulouse, où il ne changea pas son genre de vie.

après avoir réfléchi que vous seriez, en ce jour, environné d'une classe de monde devant lequel vous n'aimeriez à me voir qu'environné d'une *illustration* à laquelle vous m'aidez à arriver.

Remettons donc cette époque aux premiers jours de janvier, et alors, à moins de mort, nous nous verrons ostensiblement.

Mais, par de fausses considérations, ne nous privons point du fruit que nous pouvons tirer de deux heures de conversation. Quoique cette conversation doive se tenir en présence de notre plus tendre partisan, dont, par parenthèse, vous avez fait un admirateur enthousiaste, vous m'entendrez à demi-mot sur certains points. Je ne perdrai pas un instant à récapituler ce qu'il vous a dit sur mes affaires. Mais, après vous avoir instruite sur bien des points qui peuvent éclairer votre opinion sur d'autres objets que le mien, je vous démontrerai jusqu'à l'évidence la possibilité de vous faire revenir, réclamer et obtenir l'objet de vos premières réclamations; chose impossible aujourd'hui, infaillible pendant ou après les états-généraux.

(Ici le comte invite sa belle-sœur à lui apporter de l'argent ou des effets pour calmer les poursuites de ses créanciers ; et, après d'assez longs détails, qui offrent peu d'intérêt, il poursuit en ces termes :)

Ces extrémités sont cruelles, ma chère sœur; le cœur m'en saigne en les indiquant aux autres, quoique depuis deux ans accoutumé à les exercer moi-même. Mais *jugez-moi sur mes œuvres passées*, et vous concevrez plus que l'espérance que vous serez bien indemnisée de m'avoir sorti du fond de la tombe, et m'avoir placé dans un lieu *où mon premier soin,* après celui du devoir, *sera de vous faire rattraper un niveau de fortune si mérité, et, comme je le prouverai,* SI LÉGITIME.

Alors, je ne doute pas, à en juger par le présent, que vous ne me procuriez l'avantage de vivre, le reste de mes jours, au pair de ma fortune, qui est après une carrière *si orageuse*, tout ce qu'il me reste à désirer (1).

(1) Le comte du Barry périt sur l'échafaud, à Toulouse, le 17 janvier 1794, trois mois après l'indigne supplice de sa belle-sœur.

TABLE DES MATIÈRES.

